



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Richard. Prinsley. Sheridan.

E+1

~~NS 36 h 26~~



Vet. Fr. II B 156

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME X.

0 0 0 0 0 0 0 0

0 0 0 0 0 0 0 0

0 0

0 0 0 0 0 0 0 0

0 0 0 0 0 0 0 0

0 0 0 0

0 0 0 0 0 0 0 0

ŒUVRES

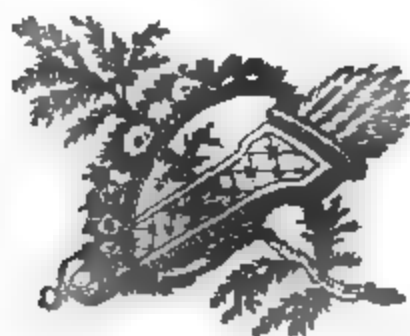
COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Française.

TOME DIXIEME.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





LE CABINET

DU

PHILOSOPHE.

SIXIÈME FEUILLE.

Du Style.

§ J'ENTENDS quelquefois parler de style, & je ne comprends rien aux éloges, ni aux critiques qu'on fait de celui de certaines gens.

Vous voyez souvent des gens d'esprit vous dire : le style de cet Auteur est noble ; le style de celui-ci est affecté, ou bien obscur, ou plat, ou singulier.

Enfin c'est toujours du style que l'on parle ; & jamais de l'esprit de celui qui a ce style. Il semble

que dans ce monde il ne soit question que des mots, & point des pensées.

Cependant ce n'est point dans les mots qu'un Auteur qui sçait bien sa Langue, a tort ou raison.

Si les pensées me font plaisir, je ne songe point à le louer de ce qu'il a été choisir les mots qui pouvoient les exprimer.

C'est un homme, qui, comme je l'ai déjà dit, sçait bien sa Langue; qui sçait que ces mots ont été institués pour être les expressions propres, & les signes des idées qu'il a eues; il n'y avoit que ces mots-là qui pussent faire entendre ce qu'il a pensé, & il les a pris. Il n'y a rien d'étonnant à cela; & encore une fois, je ne songe point à lui en tenir compte; & ce n'est pas-là ce qui fait son mérite, & c'est d'avoir bien pensé que je le loue: car pour les expressions de ses idées, il ne pouvoit pas faire autrement que de les prendre, puisqu'il n'y avoit que celles-là qui pussent communiquer ses pensées.

Cet homme-là au contraire pense mal, ou faiblement, ou sans justesse; tout ce qu'il pense est outré: ce que je ne connois que par les mots dont il s'est servi pour me communiquer ses pensées.

Dirai-je qu'il a un mauvais style? m'en prendrai-je à ses mots? Non, il n'y a rien à y corriger. Cet

homme , qui sçait bien sa Langue , a dû se servir des mots qu'il a pris ; parce qu'ils étoient les seuls signes des pensées qu'il a eues.

En un mot , il a fort bien exprimé ce qu'il a pensé ; son style est ce qu'il doit être : il ne pouvoit pas en avoir un autre ; & tout son tort est d'avoir eu des pensées , ou basses , ou plates , ou forcées , qui ont exigé nécessairement qu'il se servît de tels & tels mots , qui ne sont ni bas , ni plats , ni forcés en eux-mêmes , & qui , entre les mains d'un homme qui aura plus d'esprit , pourront servir une autre fois à exprimer de très-fines ou de très-fortes pensées. Ce que je dis-là est incontestable : il faut seulement un peu raisonner pour le sentir ; mais on ne se met au fait de rien , à moins qu'on ne raisonne.

Je suppose une femme qui connoisse toutes les couleurs ; elle imagine un meuble où il en entre quatre. Elle ordonne ce meuble , on le lui apporte. Vous êtes présent , & le meuble ne vous plaît point.

Direz-vous à cette femme ; cela est mal exécuté ; ce ne sont pas-là les couleurs que vous deviez employer pour avoir un meuble comme vous l'avez imaginé ? Non , ce ne seroit pas lui parler raison ; car ces couleurs disposées comme elles sont , sont

bien l'effet qu'elle a imaginé : elle ne pouvoit avoir ce meuble qu'avec ces mêmes couleurs arrangées comme elles le font.

Et en quoi donc a-t-elle tort ? C'est d'avoir imaginé ce meuble dans ce goût-là ; c'est son imagination qui ne vaut rien , quoique très-bien rendue par les couleurs qui font bonnes.

Ces couleurs font ici comme le style de la chose ; & la chose étant ce qu'elle est , voilà ce que le style en devoit être.

Pour achever d'éclaircir ce que je veux dire , posons quelques principes qui seront aisés à comprendre.

Je les ai quelquefois dits à des gens d'esprit , & même à des femmes ; & je les ai fait convenir que ces discours qu'on tient sur le style ne font qu'un verbiage , que l'ignorance & la malice ont mis à la mode , pour diminuer le prix des Ouvrages qui se font distinguer.

Il s'agit encore ici d'un petit raisonnement : il y fera question d'idées & de pensées , matiere qui a toujours l'air un peu abstraite , & qui effarouche ; mais je n'ai que deux mots à dire , & je tâcherai d'être clair.

Je distingue entre pensée & idée , & je dis que c'est avec plusieurs idées qu'on forme une pensée.

Qu'est-ce donc que j'appelle une idée ? Le voici.

J'ai vu un arbre, un ruban, &c. j'ai vu un homme en colere, jaloux, amoureux; j'ai vu tout ce qui peut se voir par les yeux de l'esprit, & par les yeux du corps : car pour abrégér, je confonds sous le nom d'idée, ce qui a corps & ce qui se voit & ce qui se sent, quoique je sçache bien la différence qu'on y met.

Or, en voyant ces différentes choses, j'ai pris de chacune d'elles, ce que j'appelle l'idée; il m'en est resté l'image, ou la perception dans l'esprit.

A présent que j'ai l'idée de ces différentes choses qui m'ont frappé; comment ferai-je, quand je songerai à un arbre, pour instruire les autres que je songe à un arbre, ou à une autre chose qui me viendra dans l'esprit, sur-tout quand elle ne sera pas présente ?

Les hommes entr'eux ont pourvu à cela; ils ont institué des signes, c'est-à-dire des expressions qui sont les signes de l'idée qu'on a dans l'esprit. On est convenu que le mot d'*arbre* signifieroit l'idée que nous avons d'un arbre : & dès que je prononce ce mot, on m'entend, & ainsi du reste.

Le nombre des mots, ou des signes, chez cha-

que peuple , répond à la quantité d'idées qu'il a.

Il y a des peuples qui ont peu de mots , dont la Langue est très-bornée ; & c'est qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'idées : c'est la disette d'idées qui fait chez eux la disette de leur Langue , ou de leurs mots.

Il y a des peuples dont la Langue est très-abondante ; & c'est qu'il y a parmi eux une grande quantité d'idées , à chacune desquelles il a fallu un mot , un signe.

Ils ont , par exemple , démêlé dans l'homme , dans ses passions , dans ses mouvements , mille choses qu'un autre peuple n'y a pas vues ; c'est une finesse d'esprit & de vue qui est générale parmi eux , & qui les a obligés d'inventer autant de mots qu'elle leur a procuré d'idées.

S'il venoit en France une génération d'hommes qui eût encore plus de finesse d'esprit qu'on n'en a jamais eu en France & ailleurs , il faudroit de nouveaux mots , de nouveaux signes , pour exprimer les nouvelles idées dont cette génération seroit capable ; les mots que nous avons ne suffiroient pas , quand même les idées qu'ils exprimeroient auroient quelque ressemblance avec les nouvelles idées qu'on auroit acquises : il s'agiroit quelquefois d'un degré de plus de finesse , de pas-

sion, d'amour, ou de méchanceté qu'on appercevroit dans l'homme; & ce degré de plus, qu'on n'appercevroit qu'alors, demanderoit un signe, un mot propre qui fixât l'idée qu'on auroit acquise.

Mais je suppose, comme il est peut-être vrai, que nous avons aujourd'hui tout autant d'idées que l'homme sera jamais capable d'en avoir.

Je dis que chacune de ces idées en tout genre a son signe, son mot que je n'ai qu'à prononcer pour apprendre aux autres à quoi je songe.

Nous voilà donc fournis des idées de chaque chose, & des moyens de les exprimer, qui sont les mots,

Que faisons-nous de ces idées & de leurs mots?

De ces idées, nous en formons des pensées que nous exprimons avec ces mots; & ces pensées, nous les formons en approchant plusieurs idées que nous lions les unes aux autres: & c'est du rapport & de l'union qu'elles ont alors ensemble, que résulte la pensée.

Penser, c'est donc unir plusieurs idées particulières les unes aux autres.

Je songe aux charmes d'une femme. Ces charmes, voilà une idée.

Après cela je songe à une femme, autre idée. Je songe à l'effet que ces charmes produisent, autre idée. Je songe à quelque chose d'intérieur en moi, sur qui tombe cet effet : encore une idée.

Mais ce n'est encore-là avoir que des idées ; lions-les ensemble, pour en former une pensée quelconque.

Les charmes d'une femme égarent la raison.

Cette pensée n'est encore que dans mon esprit, & n'est pas exprimée. Comment fais-je pour l'exprimer ? Je me sers du mot qui est le signe de chacune de mes idées.

L'idée de charmes s'exprime par le mot *charmes*. L'idée d'une femme, par le mot *d'une*, & par celui de *femme*.

L'idée précise que j'ai de l'effet que ces charmes produisent s'exprime par le mot *d'égarer*, qui, moyennant la conjugaison que j'en fais, pour marquer le temps, me rend, *égarent* ; & puis l'idée que j'ai de la chose qui est égarée s'exprime par le mot de *raison*.

A l'égard du petit mot de *les*, qui précède celui de *charmes*, & du mot de *la*, qui précède

celui de *raison*; ce sont encore de petites conjonctions qu'on a imaginées, pour aider à la liaison des idées entr'elles, & dont nous apprenons l'usage en apprenant les mots.

De sorte que j'ai d'abord eu des idées, qui ont chacune leur mot.

De ces idées, j'en ai formé une pensée.

Et cette pensée, je l'ai exprimée, en donnant à chacune de ces idées le signe qui la signifie.

Ainsi, un homme qui sçait bien sa Langue, qui sçait tous les mots, tous les signes qui la composent, & la valeur précise de ces mots conjugués ou non, peut penser mal, mais exprimera toujours bien ses pensées.

Venons maintenant à l'application de tout ce que j'ai dit.

Vous accusez un Auteur d'avoir un style précieux. Qu'est-ce que cela signifie? Que voulez-vous dire avec votre style?

Je vois d'ici un jeune-homme qui a de l'esprit, qui compose, & qui, de peur de mériter le même reproche, ne va faire que des phrases: il craindra de penser finement, parce que, s'il pensoit ainsi, il ne pourroit s'exprimer que par des mots qu'il soupçonne que vous trouveriez précieux.

De sorte qu'il rebute toutes les pensées fines

& un peu approfondies qui lui viennent , parce que , dès qu'il les a exprimées , il lui paroît à lui-même que les mots propres , dont il n'a pu s'empêcher de se servir , sont recherchés.

Ils ne le sont pourtant pas ; ce sont seulement des mots , qu'on ne voit pas ordinairement aller ensemble , parce que la pensée qu'il exprime n'est pas commune ; & que les dix ou douze idées , qu'il a été obligé d'unir pour former sa pensée , ne sont pas non plus ordinairement ensemble.

Mais ce jeune-homme ne raisonne pas ainsi : la critique qu'il vous entend faire ne lui en apprend pas tant ; elle ne parle que de style & de mots , & il ne prend garde qu'à ses mots.

Qu'en arrive-il ? Que , pour avoir un style ordinaire , il n'ose employer que des mots qu'on a l'habitude de voir ensemble , & qui , conséquemment n'expriment que les pensées de tout le monde ; car ces mots ne sont d'ordinaire ensemble que parce que la liaison des idées , dont ils sont le signe , est familière à tout le monde.

Mais si on lui avoit dit : l'Auteur qu'on accuse d'être précieux sçait bien sa Langue , & ne pêche point dans son style : il ne vouloit dire que ce qu'il a dit & il l'a fort bien exprimé : mais ce qu'il a fort bien exprimé , n'est pas bien pensé ;

c'est un Auteur dont les pensées sortent du vrai , qui dans les objets , dans les sentiments qu'il peint , y ajoute des choses qui n'y sont pas , qui y sont étrangères , ou qui n'y appartiennent pas assez. Il ne saisit pas les vraies finesse de ses sujets , il les peint d'après lui , & non pas d'après eux : il pense subtilement , & non pas finement : il invente , il ne copie pas. Voilà son tort ; voilà ce que la critique qu'on fait de lui devrait vous apprendre , & ce qu'elle ne vous apprend pas.

Elle ne parle que de son style , où il n'y a rien à redire. Du moins le vice de ce style , s'il y en a un , n'est qu'une conséquence bien exacte du vice de ses pensées.

Qu'elle nous montre donc le vice de ses pensées , & qu'elle laisse-là le style qui ne sçauroit être autrement qu'il est ; car quand cet homme-là pensera mieux , quand il ne mettra rien d'inutile , rien d'outré , rien d'ampoulé , rien de faux dans ses pensées , il n'y aura conséquemment plus de vice dans son style , & il paroîtra s'exprimer fort bien , sans qu'il apprenne pourtant à s'exprimer mieux : car encore une fois , il sçait sa Langue , & ne la sçaura jamais mieux qu'il la sçait ; & pour s'exprimer bien il n'est question que de la sçavoir.

Aussi cet Auteur s'exprime-t-il bien, même en pensant mal.

Mais est-il vrai qu'il pense mal? c'est ce qu'il faut prouver; & s'il y a un reproche à lui faire, il ne peut tomber que là-dessus, & non pas sur le style, qui n'est qu'une figure exacte de ses pensées, & qui, peut-être encore, n'est accusé d'être mauvais, d'être précieux, d'être guindé, recherché, que parce que les pensées qu'il exprime, sont extrêmement fines, & qu'elles n'ont pu se former que d'une liaison d'idées singulières, lesquelles idées n'ont pu à leur tour être exprimées qu'en approchant des mots, des signes qu'on a rarement vu aller ensemble.

Ne seroit-il pas plaisant que la finesse des pensées de cet Auteur fût la cause du vice imaginaire dont on accuse son style?

Cela se pourroit bien; & sur ce pied-là, l'homme qui pensera beaucoup, donnera souvent beau jeu à ceux qui s'acharnent sur le style.

L'homme qui pense beaucoup approfondit les sujets qu'il traite; il les pénètre, il y remarque des choses d'une extrême finesse, que tout le monde sentira, quand il les aura dites; mais qui, en tout temps, n'ont été remarquées que de très-

peu de gens : & il ne pourra assurément les exprimer que par un assemblage & d'idées & de mots très-rarement vus ensemble.

Voyez combien les critiques profiteront contre lui de la singularité inévitable de style que cela va lui faire ! Que son style sera précieux ! Mais aussi de quoi s'avise-t-il de tant penser, & d'apercevoir, même dans les choses que tout le monde connoît, des côtés que peu de gens voient, & qu'il ne peut exprimer que par un style qui paroîtra nécessairement précieux ? Cet homme-là a grand tort.

Il faudroit lui dire de penser moins, ou prier les autres de vouloir bien qu'il exprime ce qu'il aura pensé, & de souffrir qu'il se serve des seuls mots qui peuvent exprimer ses pensées, puisqu'il ne peut les exprimer qu'à ce prix-là.

Quand elles seront exprimées, il faudra voir si on les entend.

Sont-elles obscures ? Qu'on lui dise alors : il vous a été permis d'unir telles idées, & conséquemment tels mots qu'il vous a plu, pour vos pensées : peu nous importe que telles idées aussi-bien que tels mots soient ordinairement ou rarement ensemble : nous ne demandons pas mieux, même que l'union en soit singulière, parce que cela nous promet des pensées ou neuves, ou rares,

ou fines ; mais vous vous mêlez de faire le grand esprit , d'avoir besoin de cette singularité d'union dans vos idées , & conséquemment dans vos mots , & cela ne vous procure que des pensées qui ne sont pas intelligibles , ou qui peignent les choses autrement qu'elles ne sont , qui y ajoutent des fines-
ses qui n'y sont pas : pensez donc avec netteté , justesse , &c.

Oh ! voilà des reproches sérieux , raisonnés & raisonnables , pourvu qu'on en prouve la justice.

Eh ! comment la prouvera-t-on ? en examinant chaque pensée , en voyant si elle s'entend ; car il faut qu'elle soit nette & claire. Après cela , est-elle allongée , ou ne l'est-elle pas ? Pourroit-on la former avec moins d'idées qu'elle n'en a qui la composent , & par conséquent l'exprimer avec moins de mots , sans rien ôter de sa finesse , & de l'étendue du vrai qu'elle embrasse ?

Ensuite , est-elle vraie ? L'objet qu'elle peint , regardé dans ce sens-là , est-il conforme au portrait qu'elle en fait ? par exemple :

L'esprit est souvent la dupe du cœur.

C'est M. de la Rochefoucault qui l'a dit : supposons que cela ne fût dit que d'aujourd'hui par

quelque Auteur de nos jours. Ne l'accuseroit-on pas de s'être exprimé dans un style précieux? Il y a bien de l'apparence.

Pourquoi, s'écrieroit un Critique, ne pas dire que l'esprit est souvent trompé par le cœur, que le cœur en fait accroire à l'esprit? c'est la même chose.

Non pas, s'il vous plaît, lui répondrais-je; vous n'y êtes point: ce n'est plus-là la pensée précise de l'Auteur; vous la diminuez de force, vous la faites baisser: le style de la vôtre (puisque vous parlez de style) ne vous exprime qu'une pensée assez commune. Le style de cet Auteur nous en exprime une plus particulière & plus fine, & qui nous peint ce qui se passe quelquefois entre le cœur & l'esprit.

Cet esprit, simplement trompé par le cœur, ne me dit pas qu'il est souvent trompé comme un sot, ne me dit pas même qu'il se laisse tromper. On est souvent trompé, sans mériter le nom de dupe: quelquefois on nous en fait habilement accroire, sans qu'on puisse nous reprocher d'être de facile croyance; & cet Auteur a voulu nous dire que souvent le cœur tourne l'esprit comme il veut, qu'il le fait aisément incliner à ce qui lui plaît, qu'il lui ôte la pénétration, ou la dirige

à son profit ; enfin qu'il le séduit & l'engage à être de son avis , bien plus par les charmes de ses raisons , que par leur solidité. Cet Auteur a voulu nous dire que l'esprit a souvent la foiblesse , en faveur du cœur , de passer pour raisonnable , pour possible , pour vrai , ce qui ne l'est pas ; & le tout , sans remarquer qu'il a cette foiblesse-là.

Voilà bien des choses , que l'idée de dupe renferme toutes , & que le mot de cette idée exprime toutes aussi.

Or , si l'idée de l'Auteur est juste , que trouvez-vous à redire au signe dont il se sert pour exprimer cette idée ?

§ Il y a des gens qui , en faisant un ouvrage d'esprit , ne saisissent pas toujours précisément une certaine idée qu'ils voudroient joindre à une autre. Ils la cherchent , ils l'ont dans l'instinct , dans le fond de l'âme ; mais ils ne sçauroient la développer ; & par paresse , ou par nécessité , ou par lassitude , ils s'en tiennent à une autre qui en approche , mais qui n'est pas la véritable , & qu'ils expriment pourtant bien , parce qu'ils prennent le mot propre de cette idée à-peu-près ressemblante à l'autre , & en même temps inférieure.

§ Si Montagne avoit vécu de nos jours , que
de

de critiques n'eût-on pas fait de son style ! car il ne parloit ni François , ni Allemand , ni Breton , ni Suisse. Il pensoit , il s'exprimoit au gré d'un âme singulière & fine. Montagne est mort , on lui rend justice ; c'est cette singularité d'esprit , & conséquemment de style , qui fait aujourd'hui son mérite.

La Bruyère est plein de singularités : aussi a-t-il pensé sur l'âme , matière pleine de choses singulières.

Combien Pascal n'a-t-il pas d'expressions de génie ?

Qu'on me trouve un Auteur célèbre qui ait approfondi l'âme , & qui dans les peintures qu'il fait de nous & de nos passions , n'ait pas le style un peu singulier.

De la Critique.

¶ JE ne suis pas surpris qu'il y ait des gens qui critiquent impoliment, malhonnêtement, injurieusement , & qui aient recours à ce moyen honteux pour donner quelque débit à leurs Livres : il y a de mauvais sujets dans tous les métiers , (si métiers peut se dire ici :) ce qui me surprend , c'est que des Approbateurs puissent accorder un passe-

port aux insultes que font ces gens-là , & les laissent maltraiter d'honnêtes-gens , qu'une critique , de quelque part qu'elle vînt, honoreroit toujours , si elle étoit décente ; & qui du moins ont cela de respectable , qu'ils n'ont jamais eu de l'esprit contre personne , tout aisé peut-être qu'il leur feroit d'en avoir , même du plus cruel , sans impolitesse , si le plaisir de faire du bruit aux dépens des autres pouvoit être du goût d'un honnête-homme.

Je lus l'autre jour ces mots dans je ne sçais quel Livre où l'on parloit d'un Auteur. *Son style est ridicule ; il faut le dire hautement.*

Je demande si ce n'est pas-là parler d'une manière offensante. De raison , il ne sçauroit y en avoir dans ce verbiage-là , je viens de le prouver. On n'y voit donc qu'une insulte , & une insulte en pure perte pour la raison. Et cette insulte , d'où arrive-t-elle jusqu'à la personne sur qui elle tombe ? De l'endroit même par où doivent passer toutes les critiques , pour être purgées de ce qui blessera l'honnêteté ; en un mot , de chez l'Approbateur , de chez celui à qui la loi a confié le soin de vous garantir de toute offense à cet égard.

Le Voyageur dans le Nouveau Monde.

DE tous les pays qu'on connoît, il n'en est point assurément de si curieux que celui que j'ai découvert, que j'appelle Nouveau Monde, ou autrement le Monde vrai, & dont je vais faire la relation le mieux que je pourrai.

Par ce Monde vrai, je n'entends pas un Monde plus réel que le nôtre, plus véritablement existant: car de ce côté-là, ce me semble, il n'y a rien à redire au nôtre, & le Pyrrhonien le plus déterminé ne doutera jamais de sa réalité, que par raison de système, & non par sentiment.

Ainsi, par ce mot de *Monde vrai*, ce sont des hommes vrais que j'entends, des hommes qui disent la vérité, qui disent tout ce qu'ils pensent, & tout ce qu'ils sentent; qui ne valent pourtant pas mieux que nous; qui ne sont ni moins méchants, ni moins intéressés, ni moins fous que les hommes de notre Monde; qui sont nés avec tous nos vices, & qui ne diffèrent d'avec nous que dans un seul point: mais ce qui les rend absolument d'autres hommes, c'est qu'en vivant ensemble, ils se montrent toujours leur âme à découvert; au-lieu que la nôtre est toujours masquée.

De sorte qu'en vous peignant ces hommes que j'ai trouvés, je vais vous donner le portrait des hommes faux avec qui vous vivez, je vais vous lever le masque qu'ils portent. Vous sçavez ce qu'ils paroissent, & non pas ce qu'ils sont. Vous ne connoissez point leur âme, vous allez la voir au visage, & ce visage vaut bien la peine d'être vu; ne fût-ce que pour n'être point la dupe de celui qu'on substitue, & que vous prenez pour le véritable.

On aura la suite de cela dans les Feuilles suivantes.

SEPTIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

COMME c'est ici la suite du dernier article commencé dans la Feuille précédente, nous le continuerons dans cette Feuille-ci, sans égard à l'interruption.

Mais que gagnerai-je à cela, me direz-vous peut-être? En me faisant connoître les hommes,

vous allez me dégoûter d'eux. Je ne me soucierai plus de leur commerce. Je m'occupe aujourd'hui du soin de mériter leur estime : il m'est doux de l'obtenir, ou de croire l'avoir obtenue ; & je n'en voudrai plus. Je perdrai celle que j'ai pour eux, & qui me fait plaisir. Mon cœur & ma raison rompront avec eux : ne serai-je pas bien avancé ? Non , vous dis-je ; laissez-moi comme je suis ; ma condition dans ce monde est de jouir, & non pas de connoître. Je sçais bien en gros que les hommes sont faux ; que dans chaque homme il y en a deux, pour ainsi dire, l'un qui se montre, & l'autre qui se cache. Celui qui se montre, voilà le mien aujourd'hui ; voilà celui avec qui je dois vivre : à l'égard de celui qui se cache, sans doute il aura son tour pour être vu ; car enfin il faudra que tout se retrouve. L'éternité des temps n'est pas toute consacrée au mensonge ; mais ne dérangeons point l'ordre des choses, n'anticipons point sur les spectacles : si, de même que nos corps sont habillés, nos âmes à présent le sont aussi à leur manière, le temps du dépouillement des âmes arrivera, comme le temps du dépouillement de nos corps arrive quand nous mourons : mais pour aujourd'hui, je m'en tiens à ce que je vois ; gardez vos découvertes ; je ne vous les envie point, &

je vous crois fort à plaindre de les avoir faites.

Moi ! point du tout : vous vous trompez ; je ne sçaurois vous exprimer le repos, la liberté, l'indépendance dont je jouis. Je n'ai jamais été si content ; je ne me suis jamais diverti de si bon cœur que depuis ma découverte. Je suis à la Comédie depuis le matin jusqu'au soir.

Je vois bien ce qui vous fait peur. Quand vous cesserez d'estimer les hommes, vous ne vous soucierez plus d'en être estimé vous-même, dites-vous, & vous vous imaginez qu'alors il n'y aura rien de si languissant que votre état, que vous périrez d'ennui & de mélancolie ; mais vous êtes dans l'erreur, croyez-m'en sur mon expérience.

Vous ne pouvez à-présent regarder les choses qu'à travers votre goût pour le commerce des hommes, qu'à travers la flatteuse idée que vous vous faites de leur estime, qu'à travers tous les intérêts, toutes les passions dont cela vous remue ; & vous êtes comme un Amant qui ne voudroit pas qu'on lui prouvât que sa Maitresse est une infidelle, une perfide, & qui diroit : laissez-moi ignorer ce qu'elle est, ne me désabusez point sur son compte ; je n'en perdrais peut-être pas l'amour que j'ai pour elle, vous ne m'ôteriez que le plaisir qu'il me fait, & je n'aurois que le désespoir de

l'aimer encore, toute indigne que je sçaurois qu'elle en seroit.

Mais ici, il n'y aura rien de tout cela ; vos passions s'en iront, votre amour vous quittera, vous ne le regretterez point : & à la place du plaisir qu'il vous fait aujourd'hui, vous aurez le plaisir de voir clair, qui, dans cette occasion-ci en est un pour le moins aussi sensible.

Car ne vous imaginez pas que vous allez haïr le Monde, & le fuir quand vous serez éclairé.

Non ; cette méchante humeur-là ne vient qu'à ceux qui, dans le cours de leur vie, ont de jour en jour la douleur de voir que les hommes les trompent ; qui de la douleur passent à l'indignation contre ces hommes, de l'indignation vont à la haine, qui enfin les conduit en droite ligne à une misanthropie où ils achevent tristement de vivre, comme s'ils vouloient se punir des torts que les autres ont avec eux.

Cela n'est pas raisonnable ; & c'est aussi ce qui ne vous arrivera pas. Je vais instruire votre esprit, sans affliger votre cœur ; je vais vous donner des lumières, & non pas des chagrins ; vous allez devenir Philosophe, & non pas Misanthrope ; & le Philosophe ne haït ni ne fuit les hommes, quoiqu'il les connoisse : il n'a pas cette puérilité ; car, sans

compter qu'ils lui servent de spectacle , en qualité d'homme , il est lui-même uni à eux par une infinité de petits liens dont il sent l'utilité & la douceur ; mais qu'il tient toujours si aisés à rompre en cas de besoin , que son âme en badine , & n'en est jamais gênée ; & ce que je vais vous dire vous apprendra à badiner des vôtres , à n'en point avoir de plus incommodes.

Ainsi ne craignez rien ; il ne fera ici question ; qu'autant que vous le voudrez bien , ni de votre Maitresse , si vous en avez une ; ni de vos amis , ni d'aucun de ceux avec qui vous vivez , & à qui le sang & l'amitié vous lient.

Je n'ai point de faits à vous révéler contre ces gens-là. Je n'ai à vous donner qu'une simple relation de mon voyage dans un Monde que j'aurois pris pour le nôtre , sans une seule chose qui le distingue , & qui est l'étonnante naïveté avec laquelle les hommes y disent ce qu'ils pensent. Lisez ma relation , ne fût-ce que pour vous amuser.

Je n'avois encore que vingt-sept à vingt-huit ans , quand une lettre que je reçus m'apprit qu'on me fesoit les deux plus cruelles perfidies que pût essuyer un homme de mon âge.

C'étoit mon meilleur ami qui écrivoit cette lettre à une femme que j'adorois. Sans doute qu'il

m'en écrivoit une en même temps , & qu'il se méprit d'adresse sur les deux lettres.

Celle que je reçus étoit courte ; en voici les termes.

« LE Chevalier, (c'étoit moi) va demain à deux
 » lieues de Paris voir notre ami D.... il en revien-
 » dra le soir : on m'apporte un billet de lui , où
 » il m'invite d'être de la partie ; je vais lui répon-
 » dre que je le veux bien : mais c'est sans consé-
 » quence , & demain matin je serai malade. Je n'ai
 » garde d'y manquer. Ne badinons pourtant point
 » là-dessus , car j'irai passer la journée avec vous ,
 » Marquise ; & si on meurt de plaisir , je n'en
 » réchapperai pas. Que j'ai d'obligation à D.... de
 » ce qu'il est à la campagne ! Que j'aime le Che-
 » valier de l'aller voir ! Que je le trouve aimable
 » de croire qu'il a votre cœur , de ne sçavoir pas
 » que je vous adore , & que vous le voulez bien.
 » A demain , belle Marquise ».

Et par apostille,

« Si par hazard le Chevalier ne partoit pas
 » demain , il me seroit inutile d'être malade : mais
 » vous n'auriez qu'à l'être pour lui , & vous por-
 » ter bien pour moi ; & je n'y perdrais rien. N'est-ce
 » pas , Marquise » ?

Je devins furieux à la lecture de cette lettre ; & sans m'amuser ni à soupirer , ni à me plaindre , je sortis pour chercher le Chevalier , & lui arracher la vie : projet digne d'un homme qui a perdu l'esprit.

Je le trouvai chez lui , pâle & tenant un billet de la Marquise , où elle l'informoit de la méprise qu'il avoit faite.

Au premier regard que je jettai sur lui , il comprit bien de quoi il étoit question : je sçais ce qui vous amene , me dit-il , vous venez de recevoir une lettre qui n'étoit pas pour vous , & vous êtes instruit. Oui , lui dis-je , sans daigner ajouter rien de plus. Sortons.

Il me suivit , nous allâmes nous battre. Je le blessai , il tomba : & comme il venoit du monde , je m'enfuis , & le laissai nageant dans son sang.

De-là , je me hâtai de retourner chez moi , où je donnai quelques ordres , & je pris quelque argent. Après quoi je partis , le désespoir dans le cœur , & croyant avoir tué le Chevalier , dont je me reprochois la mort , tout indigne qu'il étoit de vivre. Je quittai la France , & me mis à voyager dans les pays étrangers , où je reçus des nouvelles de mon affaire , bien meilleures que je n'en attendois.

Le Chevalier n'avoit été que blessé. Ceux que j'avois vu venir à nous, quand je m'enfuis, lui avoient donné du secours; il étoit parfaitement guéri, il avoit tu notre combat, & s'étoit dit blessé par un inconnu avec qui il avoit pris querelle.

On me mandoit encore que, pendant qu'on avoit travaillé à le guérir, la Marquise, qui étoit veuve, avoit épousé un jeune-homme de bonne maison que je connoissois, qui n'étoit pas riche, & dont elle avoit presque subitement fait la fortune; ce qui me fut fort indifférent. Tout mon amour s'étoit épuisé pour elle; il ne m'en étoit resté qu'une tristesse qui venoit de ne sçavoir plus à qui je pourrois désormais me fier, puisque j'avois été trahi par les personnes qui m'avoient été les plus chères, & dont j'avois le plus estimé le caractère.

Il ne tenoit donc qu'à moi de revenir en France: mais je sentis que j'avois encore besoin d'en être absent quelque temps, & que je n'étois pas assez fort pour revoir si-tôt les lieux, où j'avois éprouvé tant de malheurs.

Je restai donc dans la ville où j'étois alors, où j'avois fait quelques connoissances, avec qui je tâchois de me distraire du ressouvenir de mon aventure.

Parmi ceux que je voyois quelquefois, se trou-

voit un homme de distinction , étranger comme moi , âgé à-peu-près de cinquante ans , de très-bonne mine , & de la plus belle physionomie du monde.

Il me paroïssoit avoir beaucoup d'esprit & de raison , & je m'empêchois de l'aimer ; car je ne voulois plus avoir d'amis , mais je préférois sa compagnie à celle des autres ; & de son côté , malgré la différence des âges , il sembloit se plaire avec moi : de sorte que nous étions souvent ensemble , & je n'avois pu me dispenser de manger une ou deux fois chez lui.

Je pars après demain pour ma campagne , me dit-il , un jour que nous nous promenions ensemble ; voulez-vous y venir ? Vous n'avez pas de grandes affaires ici , je pense ; & nous y passerons huit jours , plus ou moins , suivant le goût que vous y prendrez.

J'y consentis : il me le proposoit de si bonne grâce qu'il n'y eut pas moyen de s'en défendre ; & je lui promis de me tenir prêt pour le jour qu'il avoit arrêté.

Il y avoit déjà trois ou quatre jours que nous étions à cette campagne , quand il me dit : je vous surprends quelquefois dans des tristesses que je crois étrangères à votre caractère ; il faut que

vous ayez des chagrins : je n'ai pas la curiosité de les sçavoir; mais j'aurois une extrême envie de vous être bon à quelque chose; & souvent on se soulage à dire ses peines aux gens qui nous aiment.

L'air sincere avec lequel il me tint ce discours me toucha; je n'y résistai point.

Oui, lui dis-je; vous ne vous trompez pas; j'ai des chagrins : ils sont d'une espee à pouvoir se dire; & quand la prudence m'engageroit à les cacher, je suis persuadé que je ne risquerois rien à vous les déclarer.

Je suis charmé que vous le pensiez ainsi, me dit-il, & vous me rendez justice. De quoi s'agit-il?

Là-dessus je lui fis le récit de mon aventure, qu'il trouva aussi cruelle qu'elle l'étoit en effet. Mais ce qui me décourage le plus dans tout ce que je viens de vous dire, ajoutai-je en finissant, c'est qu'après ce qui m'est arrivé, je sens que je n'oserai plus aimer personne, & qu'ainsi je dois me condamner à m'ennuyer toute ma vie. Ce n'est pourtant pas le plaisir d'avoir de l'amour que je regrette, on vit bien sans cela : on n'a que faire de Maitresse pour être heureux; mais du plaisir d'avoir un ami, comment s'en passer? N'est-ce

pas être seul dans ce monde , que de n'y avoir pas un cœur à qui l'on puisse ouvrir le sien ?

.. Pas un ! ah ! c'est trop dire , me répondit-il : les honnêtes-gens sont rares , j'en conviens ; mais il y en a.

Par exemple , vous , Monsieur , n'êtes-vous pas un honnête-homme ? Ne vous garantiriez-vous pas pour tel ? Ne sentez-vous pas bien que vous êtes incapable d'une perfidie ?

Le fond de mon cœur m'en assure , lui dis-je : mais cependant je pardonnerois à quiconque craindroit de se fier à moi , & qui , en m'examinant , diroit , il me paroît honnête-homme , & peut-être me trompé-je. Oui , quoique la méfiance fût injuste , je dirois à mon tour : il est vrai qu'il a tort avec moi : mais pareille méfiance lui a déjà fait ailleurs éviter tant de pièges ; il a eu raison de se tenir sur la réserve avec tant d'hommes qu'il a trouvé faux , & dont il avoit aussi bonne opinion que de moi , que c'est sagesse à lui de ne pas se livrer plus à moi qu'aux autres ; il ne sçauroit me connoître mieux qu'il a cru les connoître : les hommes se contrefont si bien qu'il n'y a rien de sûr avec eux.

Sériez-vous curieux , me dit-il , d'en connoître qui ne se contrefont point ? Oh ! très-curieux , ré-

pondis-je ; mais où sont-ils ? En avez-vous vu de pareils ? Oui , me dit-il : j'ai passé une partie de ma vie avec eux , & ce sera parmi eux que je mourrai. Tel que vous me voyez , ajouta-t-il , j'ai beaucoup voyagé , j'ai fait bien des découvertes ; & celle dont je vous parle , quand on est bien conduit , ne demande pas un long voyage. Voulez-vous que j'en recommence un pour vous ?

Si vous êtes aussi libre que moi , lui dis-je , & que rien ne vous retienne ici , j'accepte votre offre ; & nous partirons quand il vous plaira.

Il n'y a point d'homme plus indépendant que moi , me répondit-il ; je suis un étranger qui n'ai ni femme , ni enfants ; je ne me suis arrêté en ce pays-ci que pour y être tranquille ; j'y loue cette maison de campagne où nous sommes , & celle où je loge en ville : il m'est aisé de les quitter toutes deux ; mon bien ne m'oblige à aucune résidence ; mes revenus se portent par-tout , & je suis tout prêt à vous tenir parole. Retournons demain à la ville , nous nous y fournirons des choses nécessaires pour notre voyage , & nous fixerons le jour de notre départ ; mais en attendant , ajouta-t-il , il ne vous sera pas inutile de lire une assez ample relation que j'ai faite de tout ce que j'ai vu dans le monde où je vous con-

duirai ; venez , elle est dans mon cabinet , & je vais vous la donner tout-à-l'heure.

Nous allâmes la prendre ; & il avoit raison de dire qu'elle étoit ample : on auroit fort bien pu en faire trois ou quatre volumes.

Après qu'il me l'eût mise entre les mains , il tira encore quelques livres forts rares , qui m'étoient inconnus , & entre lesquels il y en avoit un qui avoit pour titre : *l'Histoire du cœur humain.*

Si l'Historien , lui dis-je , a possédé sa matière , ce doit être-là un livre bien instructif.

Nous l'emporterons avec nous , reprit-il : il faut que nous le lisions ensemble ; mettons-le à part , aussi bien que ces autres livres. Vous y puiserez la connoissance des hommes avec qui nous vivons actuellement , & vous en verrez mieux ce que ces hommes-là ont de commun avec ceux que nous allons trouver. Il est bon d'être un peu au fait de notre monde , pour juger sainement de l'autre ; & je vous dirai même que tout homme qui nous connoît bien n'a que faire de voyager pour chercher cet autre monde dont je vous parle : il sçait à n'en pouvoir douter qu'il existe ; il croit y être ; il le voit : & vous éprouverez dans la suite la vérité de ce que je vous dis-là.

Ce langage qu'il me tenoit me paroïssoit obscur : mas je devois avoir l'éclaircissement de ce qu'il me disoit dans le Monde où nous allions, & je ne lui demandai pas de s'expliquer mieux.

J'abrège, pour en venir aux faits les plus intéressants de ma relation.

Nous partîmes quatre jours après cette conversation, ou, pour mieux dire, nous nous embarquâmes : il auroit pourtant pu nous épargner l'embarquement ; car il n'est pas besoin d'aller sur mer, pour trouver les hommes qu'il avoit promis de me montrer : on va fort bien chez eux par terre ; je le compris après.

Mais il avoit ses raisons pour en user ainsi. Un peu de navigation donnoit à notre voyage un air d'importance & de difficulté qui en imposoit à mon imagination, & me persuadoit mieux que je verrois quelque chose de rare & de nouveau.

D'ailleurs cela allongeoit notre chemin, & employoit un temps qu'il me fesoit passer à lire son manuscrit & ses Livres, & à réfléchir tantôt tout seul, & tantôt avec lui sur ce que je lisois.

Vos Livres & nos réflexions, lui disois-je de jour en jour, me réconcilient avec les hommes ; leur commerce n'est pas si dangereux que je l'ai cru depuis mon aventure ; il me semble qu'on peut

en effet vivre avec eux sans en être la dupe , & qu'il n'est pas si difficile de démêler ce qu'ils font à travers ce qu'ils paroissent : c'est faute d'attention & d'expérience que je me suis trompé sur les façons de mon ami , & sur celles de la Marquise.

Vous songez à épouser cette femme-là, Chevalier ; & elle est aimable , je n'en disconviens pas , me disoit-il souvent de l'air d'un homme qui s'inquiétoit obligeamment de ce qui m'arriveroit ; mais qui s'en inquiétoit tant , que je devois sentir que c'étoit un jeu : oui , j'avoue qu'elle est aimable , mais elle vous aime trop : je n'ai rien vu d'égal à la contrainte où elle vous tient ; sa jalousie est insupportable , & je tremble qu'avec tout son amour vous ne soyez pas heureux avec elle.

Chevalier , je souffre votre ami , disoit de son côté la Marquise ; mais je vous avertis que je le haïrai : il faut absolument que vous l'aimiez plus que moi ; car on ne vous voit ici que quand il veut bien ne vous point mener ailleurs.

Voilà de quelle maniere ils s'y prenoient tous deux , pour m'abuser ; & à présent que j'y songe , est-ce que cela ne signifioit pas qu'ils s'aimoient , & qu'ils travailloient de concert à m'inspirer une confiance aveugle ? Où avois - je l'esprit alors ? car aujourd'hui je n'y serois pas trompé. Les

hommes sont faux : mais ce qu'ils pensent dans le fond de l'âme perce toujours à travers ce qu'ils disent & ce qu'ils font.

Vous n'en seriez donc plus la dupe, me dit mon homme ? Non certes, lui répondis-je, grâce aux lumières qui me sont venues & aux réflexions que nous avons faites ensemble. C'est ce que nous verrons en temps & lieu, me dit-il.

Cependant nous continuions notre voyage, & je me trouvois en pays perdu ; car je ne m'orientois pas, je ne sçavois ce que c'étoit que les terres dont nous approchions quelquefois, & je m'en fiais à mon guide.

A la fin pourtant nous entrâmes dans un port, & nous débarquâmes.

A un quart de lieue du Port, étoit une Ville très-peuplée, où nous allâmes loger, & où je fus tout surpris d'entendre parler françois.

Quoi ! lui dis-je, est-ce que nous sommes en France ? Non pas dans la France que vous connoissez, me répondit-il : mais dans celle de ce nouveau Monde où je vous mene, & qui est exactement le double du nôtre.

A ce discours, je jettai sur mon homme un regard inquiet ; & je crois qu'il me passa dans l'esprit que c'étoit un Magicien à qui j'avois affaire.

Quoi qu'il en soit, il sourit de l'inquiétude où j'étois, & qui alloit jusqu'à l'émotion. Vous défiez-vous de moi, me dit-il ? Non, repris-je : mais tout ceci me paroît extraordinaire. C'est donc ici le Pays où nous allons trouver des hommes vrais.

Oui, me dit-il, nous voici arrivés : mais tout vrais que sont ces hommes, observez-les avec autant d'attention que s'ils ne l'étoient pas ; méfiez-vous d'eux comme s'ils étoient faux ; servez-vous avec eux des lumieres que vous avez acquises : car quoiqu'ils soient vrais, ils voudroient souvent ne l'être pas ; ils ne le sont que par force, & vous vous appercevrez bien un peu des efforts inutiles qu'ils font d'abord pour se déguiser.

C'étoit en allant à la Ville qu'il me parloit ainsi ; & nous y arrivâmes un instant après.

A peine y entrions-nous, que je vis de loin un homme qui avoit la figure d'un jeune Officier de mes amis, & qui paroissoit me regarder attentivement.

Que signifie ce que je vois-là, dis-je alors à mon guide ? je jurerois que cet homme-ci est de ma connoissance ; il ressemble trait pour trait à un jeune homme avec qui j'ai vécu dans notre Monde, & que je ne crois pas d'humeur à voyager pour faire des découvertes : & ce qu'il y a de singulier,

c'est qu'il me semble que celui-ci m'examine à son tour, comme s'il me connoissoit aussi. Apparemment qu'il se méprend.

Ne soyez point étonné de cela, me répondit mon guide: il n'y a pas une figure d'homme, ni de femme, dans notre Monde, dont vous ne trouviez ici une copie si exacte, que vous la prendrez pour l'original. Attendez-vous à ce que je vous dis-là. Tout ce que vous avez connu de gens chez nous, vous croirez quelquefois les revoir ici trait pour trait, comme de leur part ils croiront vous connoître.

Bien plus, c'est que tout ce qui se passe dans notre Monde se passe ici. L'histoire du nôtre, & l'histoire de celui-ci, c'est la même chose.

Quoi! m'écriai-je, mon aventure avec la Marquise s'est répétée ici, & il y a un faux ami avec qui une femme appelée la Marquise de.... a trahi un homme qui me ressemble, & qui s'appelle le Chevalier de....? Oui, vous dis-je, me répondit-il; & encore une fois, il en est ainsi de tout ce qui est arrivé dans notre Monde.

A peine achevoit-il sa réponse, que le jeune Officier que j'avois vu de loin accourut à moi les bras ouverts, & vint m'embrasser avec la familiarité permise entre des amis qui se retrouvent.

Eh ! c'est donc toi , mon cher Chevalier , me dit-il ; je te croyois de retour à Paris. J'ai entendu parler de ton affaire , elle a un peu transpiré. Sçais-tu bien que ta Maitresse est mariée ? que je t'aurois donné de bons mémoires sur son compte , si tu m'avois consulté ? Mais tu ne me fesois pas l'honneur de me confier les secrets de ton cœur. Je me marie au reste ; j'étois venu en ce pays-ci pour y faire quelque argent d'une petite terre que j'y ai. Le jeu m'avoit ruiné là-bas. A peine ai-je été arrivé , que j'ai entendu parler de la petite personne que j'épouse , qui est jeune , riche & maitresse d'elle , & qui étoit assiégée de tous les Provinciaux du pays qui se la disputoient , avec des grâces qui n'ont pas tenu contre les nôtres. On les a congédiés , quand j'ai paru ; je m'y attendois : en un mot , je t'invite à ma noce pour la semaine prochaine , & à venir dès-à-présent dîner chez moi , où je veux que tu loges ; cette après-dînée je te mènerai chez ma conquête , à condition que tu ne me l'enlèves pas. Monsieur , lui dit mon guide en riant , vous êtes assurément fort aimable : mais à votre place , je ne lui mènerois point un homme fait comme le Chevalier : les femmes sont légères. Ah , ah , ah ! reprit le jeune homme , en souriant aussi , je me connois.

Monsieur , & les dangers de cette espece - là ne me regardent pas ; c'est moi qui les fait courir aux autres.

HUITIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

IL est vrai que ce ne sont pas - là positivement les expressions dont il se servit : mais je rapporte sa pensée ; & voilà pour le moins ce qu'il dit , ou ce qu'il vouloit dire.

Tu ne ressembles que de visage à ce jeune Officier que je connois , dis-je en moi-même : mais tu ne penses pas comme lui ; il n'est pas si vain que toi.

Et il est certain que celui que j'avois vu à Paris , & qui portoit la même physionomie , ne m'avoit jamais paru si fat que cet homme-ci ; j'avois bien entrevu quelquefois qu'il croyoit en valoir un autre ; mais de cette bonne opinion de lui-même , si ridicule & si grossierement déclarée , je ne l'en avois jamais soupçonné.

Cependant je n'avois encore rien répondu ; je regardois cet homme-ci comme un étranger , &

j'avois de la peine à me conformer à la méprise où je croyois qu'il tomboit à mon égard.

A la fin pourtant , je fis comme mon guide m'avoit recommandé de faire en pareil cas , & je me mis à lui parler comme au jeune-homme que je connoissois : mais à qui , à mon avis , il ne ressembloit que de figure.

Aussi le traitai-je à l'avenant. Oui dà , lui dis-je , je verrai ta Maitresse avec plaisir : mais à condition que j'essaierai de lui plaire , & que , si j'y réussis , tu me le pardonneras ; car je te déclare que j'y tâcherai ; vois si cela te convient.

Ah , ah , ah ! reprit-il en riant encore de pitié sur moi , toute permission au suppliant , Chevalier. Bien plus , c'est que , si tu veux , je t'épargnerai les frais de la déclaration ; ce sera moi qui lui dirai : le Chevalier vous aime. Et ce ne sera pas un petit service que je te rendrai au moins ; car elle est aimable , & tu pourras fort bien l'aimer tout de bon , je t'en avertis ; je t'y exhorte même : il faut que tu grossisses le nombre de ses conquêtes , & celui de mes victoires. Allons , Messieurs , dites à vos gens de vous suivre chez moi : il est heure de dîner ; & d'ailleurs , je veux donner au Chevalier le temps de changer d'habit : il faut qu'il s'ajuste.

C'est mon intention , lui répondis-je ; & , sans autre compliment , nous nous retirâmes chez lui.

Nous dinâmes. J'allai changer d'habit , & me mettre en état de paroître.

Quand je fus habillé , je rentrai dans la salle où nous avions dîné ; & me présentant à lui : Folville , (c'étoit ainsi que s'appelloit celui dont je ne lui voyois que la ressemblance :) notre partie tient-elle ? lui dis-je d'un air badin ; regarde-moi , je te donne encore le temps de la réflexion.

Il me semble que tu recules , reprit-il sur le même ton. Mais , Messieurs , avez-vous dessein de faire ici un séjour un peu long ? Non , répondit mon ami : nous n'y sommes que pour huit ou dix jours.

Vous vous trompez , Monsieur , dit Folville ; vous y serez bien plus long-temps que vous ne dites ; c'est moi qui vous en assure : à moins que vous ne quittiez ce garçon-là , ajouta-t-il en me regardant ; car il va devenir amoureux , & je le condamne à six mois de martyre ici , pour m'amuser.

J'éclatai de rire à ce discours , dont encore une fois je ne rapporte pas les véritables termes , non plus que de tous ceux qu'il m'avoit déjà tenus , qu'il me tiendra encore , & que me

tiendront toutes les personnes à qui je parlerai.

Et pour achever de m'expliquer là-dessus : Par ce monde vrai , je n'entends pas des hommes qui prononcent précisément ce que je leur fais dire ; leur naïveté n'est pas dans leurs mots : (j'ai peut-être oublié d'en avertir ;) elle est dans la tournure de leurs discours , dans l'air qu'ils ont en parlant , dans leur ton , dans leur geste , même dans leurs regards : & c'est dans tout ce que je dis-là , que leurs pensées se trouvent bien nettement , bien ingénument exprimées ; des paroles prononcées ne seroient pas plus claires. Tout cela forme une Langue à part qu'il faut entendre , que j'entendois alors dans les autres pour la première fois de ma vie , que j'avois moi-même parlée quelquefois , sans y prendre garde , & sans avoir eu besoin de l'apprendre , parce qu'elle est naturelle & comme forcée dans toutes les âmes : langue , d'ailleurs , qui n'admet point d'équivoque ; l'âme qui la parle ne prend jamais un mot l'un pour l'autre ; & qu'on se ressouvienne que c'est d'après ce qu'on me disoit dans cette Langue-là , que je rapporte tous les discours que m'ont tenu les personnes avec qui j'ai eu affaire. Revenons à mon histoire.

Nous sortîmes , Folville , mon guide & moi ,

pour nous rendre chez la Maitresse du premier, où nous trouvâmes très-bonne compagnie d'hommes & de femmes.

Il avoit eu raison de dire que cette jeune personne étoit aimable; c'étoient de ces traits qui font un visage plein de douceur & de modestie; c'étoient les yeux du monde les plus tendres: tout en elle étoit dans ce goût-là, jusqu'au son de sa voix qui avoit son charme particulier.

Observez qu'au travers de ces grâces, on démêloit je ne sçais quelle coquette & modeste intention de plaire; qui achevoit de se manifester dans sa conversation, & qui se manifestoit d'un air un peu provincial; aussi la Demoiselle n'avoit elle jamais eu d'école que la Province, dont elle n'étoit point sortie.

Folville, après que nous eûmes salué la compagnie, s'avança vers elle. Mademoiselle; lui dit-il, je vous amene un de mes amis, que j'ai rencontré ce matin comme il arrivoit; c'est un garçon qui a quelque mérite & que j'estime assez, & je vous demande en grâce de vouloir bien que je vous le présente; il faut que je lui tienne compagnie, & j'aurois de la peine à le faire ailleurs qu'ici.

Je ne compte pas vous accorder une grâce en le recevant, répondit-elle; un homme fait comme

Monfieur, n'en demeure pas à être fouffert ; on le voit avec plaifir.

Je répondis à cet accueil le plus poliment qu'il me fut poffible ; elle me regarda beaucoup , mais d'une façon fi bien ménagée , qu'on n'eût pas dit que c'étoit exprès , ou que ce n'étoit que par attention de politefle.

La compagnie étoit nombreufe , on fe partagea ; les un s'en allerent fe promener dans le jardin , qui étoit de plain-pied à la falle ; les autres fe mirent à jouer.

On me propofa le jeu ; je priaï qu'on m'en difpenfât. Folville fut obligé , par complaifance , d'être d'une partie de Quadrille , pour tenir la place de Mademoifelle Dinval , (c'étoit le nom de fa Maitrefle) qui ne fe foucioit point de jouer , dit-elle ; & je reftai tête-à-tête avec elle , affez loin des tables où l'on jouoit.

Ce tête-à-tête ne plut point trop au présomptueux Folville. Pourquoi donc aujourd'hui refufez-vous de jouer , Mademoifelle , lui dit-il de loin , vous qui aimez le jeu ? Voilà la première fois que cela vous arrive ? Eft ce par politefle pour le Chevalier ? Vous croyez-vous obligée de le défrayer de converfation ? Non , Mademoifelle , non , ce n'eft pas la peine , ne vous gênez point.

approchez-vous du moins. Chevalier, Mademoiselle fait des façons avec toi, je t'en avertis, afin que tu ne le souffres pas.

A ces mots je me levai, comme voulant la quitter : mais elle me retint, & s'adressant à Folville : que vous êtes importun, lui dit-elle ! Ne vous embarrassez point de moi. Si vous êtes jaloux, on n'y sçauroit que faire, je ne veux ni jouer, ni m'approcher du jeu ; vos observations me sont désagréables, & vous m'obligerez de ne pas prendre garde à moi. Je me plais ici, c'est-à-dire, avec vous, ajouta-t-elle tout bas, en joignant encore à cette apostrophe le regard le plus flatteur. Qui, Monsieur le Chevalier, continua-t-elle d'un ton par lequel elle sembloit vouloir tempérer un peu la force de ce qu'elle me disoit : oui, Monsieur, vous me plaisez, je vous l'avoue ; je vous trouve d'une figure aimable, extrêmement aimable ; & vous le jugez bien à ma façon de vous regarder. Si j'osois, mes regards seroient encore plus intelligibles, mais tout modestes qu'ils sont, je crois que vous ne laissez pas de les entendre. Voyez comme je baisse les yeux, quand vous les surprenez sur vous ; c'est afin que vous concluyez que je prends

plaisir à vous voir, mais que par pudeur je voudrois bien que vous ne les vissiez pas.

Que mon ami est heureux, lui dis-je, sans faire attention au sens caché de ses discours ; & que tous les hommes qui vous voient doivent envier son sort, Mademoiselle !

Il vous a donc dit que j'allois l'épouser dans quelques jours, me répondit-elle. Oui, Mademoiselle, repris-je ; c'est la première nouvelle qu'il m'a apprise. Il est vrai que cela est arrêté, & que tout le monde en est instruit, dit-elle ; mais je ne sçais plus ce qui en fera, je voudrois à présent n'avoir point été si vite : eh ! dites-moi, Monsieur, est-ce que vous voudriez être à sa place ? Parlez-vous de son bonheur avec envie ? Osez dire ce que vous pensez là-dessus, laissez paroître vos sentiments, je les attends ; je me suis promise, & non pas donnée ; je trouverois bien moyen de rompre. Le goût que j'avois pour ce mariage-là vient de s'affoiblir extrêmement ; il me devient bien insipide, & vous en êtes cause ; plus je vous vois, plus votre ami y perd ; il ne vous vaut pas, il s'en faut bien : allons, un peu de hardiesse, dites-moi quelque chose d'un peu fort, il n'y a encore que vos

yeux qui parlent ; joignez les discours aux regards : il me fera si doux d'être fûre que je remue le cœur d'un homme comme vous , qui a de si bons airs ! Vous revenez de Paris, vous avez vu la Cour, vous sortez de chez ce monde qui a le goût exquis , vous avez dû plaire à nombre de jolies femmes ; & n'eussiez-vous que ces avantages , cela est bien considérable ; il seroit flatteur pour moi de vous toucher ; ce seroit une aventure d'une grande distinction pour mes appas en ce pays-ci ; & peut-être que je vous aime bien autant à cause de cela , qu'à cause de tout ce que vous avez d'aimable.

Là-dessus elle se déganta , comme pour travailler à un petit ouvrage de broderie qui étoit à côté d'elle ; mais c'étoit parce qu'elle avoit la main jolie , & qu'elle étoit bien-aïse que je la vîsse : les femmes , & même les plus sages , ont tant de ces petites industries-là !

Vous n'avez pas vu ma main , me dit-elle : n'est-il pas vrai qu'elle est belle ? que de grâces dans toute ma personne , ajouta-t-elle , comme enchantée d'elle-même ! elles vous frappent assurément ; vous les sentez , vous les admirez , mais trop sourdement ; éclatez un peu davantage. Allons , Monsieur , ouvrez-moi votre cœur ; osez

m'entretenir de ce qui s'y passe; embarrassez-moi, faites-moi rougir en insinuant que vous m'aimez : mon penchant & ma vanité sont pour vous ; parlez , régalez-moi de quelques expressions tendres & naïves.

Folville, lui dis-je, en me menant ici, Madame, ne pas traité en ami. Eh bien ! après ? reprit-elle, en m'agaçant par mille petites singeries de modestie, qui signifioient : cela n'est point encore assez clair, expliquez-vous mieux sans que je m'en mêle. Voulez-vous dire qu'il a exposé votre cœur à un danger dont il ne se tirera pas ? Est-ce cela que vous entendez ? poursuivez.

Sans Folville que j'ai rencontré, ajoutai-je, je ne vous aurois jamais vue, Mademoiselle ; & c'est un étourdi qui ne m'a pas ménagé.

Nous en étions-là de cet entretien si plaisant, quand une Dame qui entra avec son mari nous interrompit. Mademoiselle Dinval se leva pour les recevoir ; d'autres personnes qui se promenoient dans le jardin, arrivèrent, & la conversation devint générale.

A l'égard de mon guide, dont je n'ai point parlé dans tout ceci, il regardoit jouer.

Malgré tout ce qu'on vient de m'entendre dire

à Mademoiselle Dinval , je n'avois nul dessein sur son cœur , je me réjouissois.

Quant à elle , il est certain qu'elle se sentoît du penchant pour moi , ou que du moins , elle croyoit de bonne-foi en sentir ; car cela étoit assez équivoque.

Lui plaisois-je , parce que j'arrivois de Paris , que j'avois vu la Cour , & qu'elle me trouvoit les bons airs du grand monde ? Ou bien étoit-ce ma personne qu'elle aimoit ? C'est ce qu'il étoit difficile de décider , & ce qu'elle n'auroit pu décider elle-même.

Quoi qu'il en soit , que ce fût son cœur ou son imagination qui se fût allumée pour moi , je fis réflexion que Folville ne gagnoit ni à l'un , ni à l'autre , & je me promis de ne plus retourner chez elle.

Revenons à cette Dame & à son mari qui nous avoient interrompus , & aux personnes qui , du jardin , étoient rentrées dans la salle.

La Dame étoit une personne de cinquante-cinq ans , à-peu-près , & peut-être de soixante ; mais encore de très-bonne mine , avec un peu trop d'embonpoint , & qui , dans la force de ses charmes , devoit , sans contredit , avoir été une des plus belles femmes du monde. Elle avoit en-

core des grâces; c'étoient plus des appas âgés que flétris; qui se passoient, mais qui n'étoient pas passés, & qui, dans cet état, avoient encore de quoi se venger tout doucement de quiconque auroit cru les regarder sans conséquence.

J'aurois, pour le moins, autant aimé cette femme-là, que trois ou quatre jeunes femmes qui étoient présentes. Tout son tort étoit d'être un peu trop ajustée, non pas que son ajustement ne lui allât à merveille: elle n'avoit nul tort à nos yeux, elle ne choquoit seulement que le préjugé où l'on est, qu'une femme d'un certain âge ne doit pas être si galamment parée.

Et la distinction que je fais-là en sa faveur, toutes les femmes de la compagnie la faisoient aussi: elles sentoient bien tout ce qui restoit de mérite à cette Dame âgée; mais elles ne le dirent à personne qu'à moi, à qui elles ne pouvoient pas le cacher, parce qu'elles le disoient dans cette Langue dont j'ai parlé, & que j'entendois.

Ah, la belle robe! qu'elle fiéroit bien à qui n'a que vingt ans, lui dit, dans cette même Langue, une jeune femme, qui n'avoit que l'âge dont elle parloit!

Vous me l'enviez donc, Madame, lui répon-

dit, en rougissant la Dame critiquée : il est vrai qu'elle est belle, & peut-être trop gaie pour les femmes qui ne sont plus jeunes ; mais je crois qu'elle réussiroit encore plus mal aux femmes de vingt ans qui sont laides : vous m'entendez bien, Madame ?

Et moi, Madame, je crois avec tout le monde, que ce qu'il y a de plus laid à cet égard-là, c'est la vieillesse ; car avec elle on est vieille & ridée : vous m'entendez-bien aussi ? reprit la jeune d'un air distrait : après quoi elle parla à une personne qui étoit à côté d'elle.

Et voilà quel fut le dialogue secret qu'elles eurent ensemble.

Je me trouvois par hasard auprès de la jeune, & comme elle s'entretint avec moi de Paris ; qu'elle me demanda si j'y connoissois une Dame de ses parentes, les questions & mes réponses nous mirent tous deux en conversation particulière.

Elle ne manquoit pas d'esprit ; mais elle étoit maligne.

Vous avez, lui dis-je, furieusement mortifié votre voisine, par l'éloge que vous avez fait de sa robe, & qu'elle a pris pour une critique contre elle.

Oh ! je ne m'y joue plus, me répondit-elle

en plaisantant ; elle m'en a punie ; & je suis bien trompée , si elle ne m'a pas dit honnêtement que j'étois une laide : mais il faut s'en consoler ; car elle a peut-être raison : d'ailleurs j'ai le défaut d'être jeune , & toutes les femmes de son âge & de son caractère ont beaucoup d'aversion pour ce défaut-là , à cause de la faveur qu'il s'attire de la part des autres. Sçavez-vous bien que cette femme-ci ne loue que les vieilles , quoiqu'elle n'aime que les jeunes , & qu'elle ne troqueroit pas les antiquités de son visage contre la jeunesse du mien ?

Ce qu'elle vous a répondu de malin , ne signifie rien , lui dis-je , & ne sçauroit vous regarder : mais est-elle si vieille , ajoutai-je ? Eh ! ne le voyez-vous pas , me dit-elle ? Il faut donc , repris-je , qu'elle ait été d'une grande beauté !

Oui-dà , répondit-elle ; on s'apperçoit bien que cette femme-là a eu des traits. J'ai même entendu dire à une de mes tantes , qui a près de soixante & quinze ans , & qui a passé sa jeunesse avec elle , qu'elle l'avoit vu fort aimable ; & je la crois sur sa parole , d'autant plus que ce sont de ces choses qu'on ne peut guères sçavoir aujourd'hui que sur le rapport d'autrui ; car vous m'avouerez qu'elle est bien passée.

Pas tant , ce me semble , lui dis-je : je la trouve encore de fort bonne mine ; & son ajustement , qui même devroit être plus modeste , ne lui sied point si mal aux yeux de ceux qui ne savent pas son âge. Regardez-la bien , elle est fraîche , elle a des dents , de l'embonpoint , & de la douceur dans le regard. Qui , me dit-elle , ses yeux sont doux , parce qu'ils n'ont plus la force d'être vifs : à l'égard de l'embonpoint , il y a peu de vieilles femmes qui en manquent , il est l'appanage de la vieillesse ; & cette vieillesse a aussi son espece de fraîcheur , qui n'en seroit pas une pour la jeunesse.

Quoi qu'il en soit , lui dis-je , elle n'est pas encore désagréable. J'ai vu des hommes amoureux de femmes aussi âgées qu'elle , & qui ne s'étoient pas si bien soutenues ; car vous m'avouerez aussi qu'elle est bien faite , & qu'elle a le teint beau.

Oui , Monsieur , me dit-elle avec vivacité ; il est vrai qu'à tout prendre , cette femme-là cache son âge , & qu'elle a de beaux restes ; j'en conviens ; mais il est pourtant ridicule , quand on date d'aussi loin qu'elle , de venir se présenter en compagnie comme quelque chose d'aimable , sous prétexte qu'on peut effectivement le

paroître encore. Qui, je vous le repète, elle a bonne mine, elle a des yeux, du teint, des grâces; je ne le nierai point; je ne sçais pas comment cela se fait: mais c'est une vérité; & voilà ce qui sauve un peu l'impertinence de sa parure & de ses rubans, & ce qui fait qu'elle soutient cet attirail galant, & pourtant si déplacé dans lequel elle est; mais elle le soutiendra, Monsieur, tant qu'il lui plaira; cela n'empêchera point qu'elle ne soit vieille, & qu'il ne soit sot & extravagant à elle de vouloir nous en imposer à présent avec une figure qui nous trompe, & qui ne continue d'être aimable, toute ancienne qu'elle est, que parce que le temps a glissé sur elle, & que les années n'ont pas fait leur ravage ordinaire sur ce visage qui devoit être usé, & qui est censé l'être. En un mot, un pareil étalage est digne de risée. C'est se moquer des gens. Ne faut-il pas se rendre justice? Est-ce qu'on a un visage à soixante ans passés? Je n'ai que vingt ans; moi; je ne sçais pas si je suis aimable, on non; on m'a toujours traitée comme si je l'étois, & il me feroit permis de me persuader que je le suis. Je ne parle pas de beauté, d'autant plus que souvent on n'en a que faire; il y a des physionomies qui s'en passent, & qui, peut-être, n'en valent que

mieux de n'en point avoir. Quoi qu'il en soit, je suis jeune ; & comme jeune , il me feroit pardonnable de vouloir plaire : me voilà dans l'âge où l'on plaît , & où l'on mérite de plaire. Mais si je parviens à l'âge de cette femme-là , que le temps ne m'ait pas plus maltraitée qu'elle , & qu'enfin mon visage puisse encore en faire accroire à ceux qui me verront , & les induire , contre toute raison , à me vouloir autant de bien qu'il me paroît que vous en voulez à cette femme-ci , je leur dirai : Messieurs , vous vous méprenez : telle que vous me voyez , je ferois votre ayeule ; mes agrémens ne sont que tricheries ; mon visage est un imposteur , dont vous êtes les dupes ; & il ne m'appartient plus de vous paroître aimable. Voilà , Monsieur , comment je leur parlerai , & je le promets.

Vous le promettez de si loin , lui dis-je en riant , que vous ne vous ressouviendrez plus de votre promesse , quand il sera temps de la tenir.

Ce discours la fit rire à son tour. N'allez pas au reste , me dit-elle , révéler ce que je vous ai dit. J'ai un procès , & le petit homme noir avec lequel elle est entrée , & que vous voyez là-bas , est son mari & mon juge ; elle a du pouvoir sur lui , & pourroit fort bien l'indisposer contre moi.

J'ai besoin de faveur dans mon affaire; elle n'est pas trop bien fondée, à la prendre dans un certain sens; & ce sens-là n'est pas le plus foible.

Vous feriez donc prudemment de vous accommoder; lui dis-je. Vous avez raison, reprit-elle; mais notre Partie adverse n'est pas dans le goût d'un accommodement, d'autant plus que c'est nous qui demandons. Et qui demandez ce que vous sentez ne vous être pas trop dû, lui dis-je doucement. Peut-être bien, répondit-elle; mais on s'étourdit en pareil cas. Le procès vient de mon chef, & je ne veux pas me donner la peine de trop approfondir mon droit, de peur de voir que j'ai tort. D'ailleurs mon mari a plus de crédit que celui contre lequel nous plaçons, & cela tente; c'est un avantage dont on est bien-aïse de profiter, pour éprouver ce qui en arrivera; & quand même nous n'aurions pas le droit de notre côté, si les Juges nous donnent gain de cause, ce ne fera pas notre faute.

Dans le moment qu'elle tenoit ce discours, le petit homme, mari de la belle femme âgée, vint à passer auprès de nous, pour aller causer dans le jardin avec un autre.

Monfieur, Monfieur, lui dit-elle en l'arrêtant, vous devez nous juger la semaine qui vient, &

j'ai envie de m'appuyer auprès de vous de la recommandation de Madame * * *, qui étoit sa femme.

Et tout de suite s'avancant vers cette Dame qui nous regardoit : venez, Madame, lui dit-elle ; venez, s'il vous plaît, solliciter mon juge : & si, pour vous y engager, il ne tient qu'à vous donner de l'encens, je ne vous l'épargnerai pas : tenez, en voilà du plus fort. Oui, Madame, venez me recommander à Monsieur ; ce sera la Beauté même qui parlera pour moi. On dit que tout lui cède, essayons son pouvoir ; voyons si elle me fera gagner mon procès. Ce sont-là des yeux bien en état de m'obtenir gain de cause ; ils sont d'une vivacité, d'une douceur..... vous êtes aujourd'hui d'un brillant, d'un resplendissant.....

On aura la suite dans l'autre Feuille.



NEUVIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

Vous riez : mon compliment vous réjouit. Que vous êtes sotte de croire que je vous loue sincèrement ! mais j'ai besoin que vous le croyiez. Ce qui me fâche, c'est que réellement vous ne laissez pas que d'être encore assez belle , & qu'à vue d'œil , il n'y a à retrancher de mes éloges que l'excès que j'y mets ; il n'y auroit pas le sens commun à vous flatter d'une beauté si prodigieuse , si effectivement il ne vous en restoit pas un peu ; & c'est de-là qu'il faut que je parte , malgré que j'en aie : je ne fais malheureusement qu'une exagération , & non pas un mensonge ; & voilà de quoi vous rendre bien glorieuse : mais , d'un autre côté , j'espère que cette exagération vous nuira. Vous êtes si éloignée d'être ce que je dis , que cela empêchera qu'on ne voie ce que vous êtes : de sorte que vous y perdrez , que vous serez pourtant contente , & moi vengée.

Oui , Madame , répondit l'autre , je sens la juste

vanité que je dois tirer de vos discours. Il est sûr que vous n'iriez pas parler de beauté sur mon compte, si je n'avois pas du moins de quoi fonder vos compliments. Oui, je suis belle; cela commence par-là: sans quoi vous m'insulteriez grossièrement, & ce n'est pas votre dessein: mais voici en quoi vous êtes maligne; c'est que vous croyez qu'il n'y a qu'à outrer vos éloges, & m'en donner beaucoup plus que je n'en mérite, afin de réduire le tout à rien, & le tourner même en critique contre moi: mais vous n'y gagnez rien; car vous n'outrerez point: tout me va bien, vous me peignez telle que je suis; & je vous en sçais si bon gré, que je vous en récompenserai comme si vous le fessiez de la meilleure foi du monde. Ne vous inquiétez pas: je prétends que mon mari vous traite avec faveur. Monsieur, servez Madame, je vous en prie; ce sera m'obliger moi-même.

Il se passa bien d'autres scènes assez curieuses chez Mademoiselle Dinval; mais il me tarde d'en venir au plus intéressant de mon histoire, & d'entrer dans le grand Monde; c'est-à-dire, d'arriver au Paris de cette France, dont je parle; ainsi abrégeons sur ces aventures-ci.

Toutes les parties du jeu finirent; la nuit vint.

Folville me mena souper chez lui, malgré Mademoiselle Dinval, qui vouloit absolument nous retenir, & à qui il dit que nous avions affaire ensemble.

Quand nous eûmes soupé. As-tu quelques commissions à me donner pour Paris, dis-je à Folville ? car je t'avertis que nous partons demain, si Monsieur n'a rien qui l'arrête ici, ajoutai-je en parlant à mon guide, qui me répondit que j'étois le maître.

Comme tu voudras, reprit Folville, d'un air assez content de ce prompt départ; & si j'ai paru souhaiter que tu restâsses quelques mois ici, ce n'est pas que j'aie tant d'amitié pour toi : car de ce côté-là ton séjour m'est assez indifférent : je voulois seulement t'apprendre tout ce que je vaux, te montrer la conquête que j'ai faite ici, & te rendre témoin du prodigieux amour que Mademoiselle Dinval avoit pour moi. Voilà quelle étoit mon intention, que je n'ai plus. Ainsi, tu partiras quand il te plaira ; & je te verrai partir encore de meilleur cœur que je ne t'ai vu arriver. Mais tu avois dessein, toi, de séjourner quelques jours ici ; peut-on sçavoir pourquoi tu as changé d'avis ?

A te dire la vérité, répondis-je, c'est que si je

demeurois , j'aurois peur de te faire tort : je craindrois que ta Maitresse ne devînt inconstante ; & soit goût pour moi , soit pure coquetterie , je lui sentis hier des dispositions qui pourroient te nuire , & qui m'empêchent de la revoir : en un mot , ce seroit mettre ta fortune en danger , que de retourner chez elle. Monsieur te l'avoit bien dit ; les femmes sont légères. Ne badinons 'point avec leur cœur en fait de fidélité , ne les tentons point : on est presque toujours la dupe de l'épreuve qu'on ôse faire de leur constance.

Je le veux croire , me répondit-il , tout incroyable qu'il soit qu'on puisse m'abandonner pour un autre. Au surplus , n'aies pas la présomption de penser que tu me nuirais dans le cœur de Mademoiselle Dinval : ce n'est pas ce que je crains , moi ; ou du moins , si je le crains , ne t'attends pas que j'en convienne avec toi , puisque je n'en conviendrois pas avec moi-même : & en effet , je le répète encore , il seroit en , pareil cas , d'une singularité inouïe , qu'après avoir vu ma figure , on pût faire quelque attention à la tienne : il y a quelque différence entre nous deux là-dessus , & une différence bien sensible. Non , Monsieur le Chevalier , il n'est pas ici question de goût pour vous : ne vous figurez pas que vous plaisez , qu'on

vous trouve aimable ; cela n'est pas possible , & Mademoiselle Dinval n'est ni sotte , ni aveugle : mais elle est femme , comme vous le dites fort bien , & par conséquent coquette : voilà en vertu de quoi vous la vîtes hier si prévenante. Ce n'est pas son cœur qui se soucie de vous , c'est sa coquetterie qui vous agace ; & si vous vous imaginez autre chose , vous êtes bien crédule , vous me connoissez bien peu , & vous ne vous connoissez guères. Ce n'est pas que vous n'ayez du mérite ; mais il y a bien loin de celui que vous avez , à celui que j'ai ; bien loin du caractère du vôtre , au caractère du mien ; il y a de vous à moi , à cet égard-là , une distance infinie. Croyez-moi , des hommes comme vous disparoissent auprès de ceux qui me ressemblent. Ce n'est jamais par degrés qu'on m'a aimé , moi : c'est tout-d'un-coup ; & si , dans le fond , je pouvois me défaire de je ne sçais quelle jalousie que je ne veux pas même appercevoir , & que m'a laissé , malgré que j'en aie , l'accueil que Mademoiselle Dinval vous fit hier , j'aurois un grand plaisir à vous retenir , pour vous montrer ce que vous êtes en comparaison de ce que je suis ; mais je n'ose risquer de vous donner cette leçon-là ; peut-être ne me réussiroit-elle pas. Au reste , il se fait tard , & puisque demain vous

devez sans doute partir de grand matin, il est temps de prendre congé de vous, & de vous laisser reposer. Bon soir; n'allez pas vous raviser & remettre votre départ au moins. Embrassons-nous dès ce soir pour la dernière fois, & que demain, à mon lever, vous ne soyez plus ici.

Oui, lui dis-je, il fait jour dès trois heures du matin, & nous serons déjà à plus de six lieues d'ici, quand tu te leveras.

Tant-mieux, me répondit-il, adieu : donne-moi de tes nouvelles, quand tu seras à Paris, n'y manque point : non pas que j'en sois curieux; quand tu m'oublierois, je ne m'en appercevrois guères; mais comme nous vivons ensemble sur le pied d'amis, il faut bien que je t'en demande, & que je paroisse empressé d'en recevoir par respect pour cette amitié, qui est censée nous unir.

Là-dessus je l'embrassai, & nous allâmes nous coucher, mon guide & moi, après avoir pris quelques mesures pour notre départ le lendemain.

Que de fatuité dans les jeunes gens de ce Monde-ci ! lui dis-je, lorsque nous fûmes seuls. Ressemblent-ils tous à ce jeune homme-ci ?

A-peu-près, me dit-il; qui plus, qui moins, comme chez nous. Qu'appellez-vous comme chez nous ? m'écriai-je : y avez-vous jamais rien vu de pareil ? Vous n'y songez pas.

Ne vous ai-je pas déjà dit à plusieurs reprises, me répondit-il, que les personnes de ce Pays-ci sont exactement le double des personnes du nôtre?

Oui, lui dis-je, le double quant aux figures; mais quant à l'esprit & au caractère, je le nie; & le Folville d'ici n'est pas le Folville de là-bas: il n'en a que les traits & la taille.

Il en a tout, reprit-il: le Folville que vous connoissez est précisément tel que celui-ci vous paroît, & n'en diffère qu'en ce que vous entendez tout ce que celui-ci pense, & que vous n'avez jamais entendu de l'autre que ce qu'il vous a dit.

Et dans ce Paris, où nous allons, repris-je, je vais donc y trouver la ressemblance de tous les amis que j'ai dans le Paris de notre Monde? Vous l'y trouverez si exactement, me dit-il, que vous croirez être dans notre Paris même: & bien plus, c'est que vous n'aurez pas besoin, pour lier commerce avec eux, de vous informer de l'endroit où ils demeurent, vous le sçavez déjà.

Moi! lui dis-je; eh! comment le sçaurois-je, puisque je ne suis jamais venu ici?

Le Pays vous paroît nouveau, & vous avez raison, me répondit-il; il l'est pour vous: mais ne sçavez-vous pas, par exemple, où loge votre Marquise, dans ce que vous appelez notre Paris?

Sans

Sans doute, repris-je, parce qu'elle est dans un Paris dont je connois les différents quartiers.

Eh bien ! me dit-il, ce Paris, où nous allons, n'est pas disposé autrement que le nôtre ; & dès que vous sçavez, où votre Marquise loge dans le nôtre, vous sçavez conséquemment où l'autre Marquise loge dans celui-ci ; & vous le verrez.

Vous badinez, lui dis-je : mais hâtons-nous de nous coucher ; il ne nous reste tout au plus que quatre heures à dormir, employons-les. Demain, en voyageant, nous plaisanterons tant qu'il vous plaira. Présentement, si je veillois davantage, il n'y auroit résolution de partir qui pût tenir ; je me connois, je ne pourrois pas me lever demain matin, & malheur à Folville, si je séjournois encore un jour ici. Nous sommes tous trois retenus pour dîner demain chez Mademoiselle Dinval : il faudroit bien que Folville nous y menât ; car sous quel prétexte s'en dispenserait-il ? & si Mademoiselle Dinval me revoit, peut-être est-ce fait de l'amour qu'elle a pour lui, peut-être acheverai-je de la rendre infidelle sans retour ; & tout vain, tout sot & ridicule qu'est ce Folville-ci, il seroit cruel de ruiner ses espérances : je ne lui veux point de mal, & je serois fâché de lui en faire : il faut qu'il épouse

sa Maitresse; elle est aussi digne de lui, qu'il est digne d'elle.

Je me couchois, en tenant ce discours, que je finis par lui dire bon soir. Nos gens nous éveillèrent le lendemain dès que le jour parut; nous nous levâmes, nous voilà partis.

J'oublie pourtant une chose, c'est qu'au moment que nous partions, le valet-de-chambre de Folville se présenta à nous, pour nous souhaiter un bon voyage de sa part : nous le chargeâmes à notre tour de mille compliments pour lui; & dites-lui, ajoutai-je pour mon compte, que, si jamais un hasard pareil à celui qui m'a amené dans son Monde, l'amenoit aussi dans le nôtre En voilà assez, dit là-dessus mon guide, en m'interrompant assez brusquement : M. de Folville ne doutera point de notre reconnaissance; profitons de la fraîcheur de la matinée, & hâtons-nous d'avancer. Marche, dit-il tout de suite à notre Postillon, qui obéit si promptement, que je n'eus pas le loisir d'achever ce que j'avois commencé à dire au valet-de-chambre.

Je ne laissai pas d'être étonné de la brusque saillie de mon guide; & ne sçachant à quoi l'attribuer : d'où vient donc, lui dis-je en riant, que vous

m'avez interrompu au milieu de ma période ? Ce n'est pas assurément ni par ennui, ni par impatience, & votre mouvement part sans doute d'une autre raison.

Est-ce que vous ne la devinez pas ? me dit-il. Le Folville d'ici, & tous ceux qui vous ont vu, vous ont regardé comme un homme raisonnable ; & ils auroient cessé d'avoir cette opinion de vous, si le valet-de-chambre de Folville leur avoit rapporté le discours que vous alliez lui tenir, & que je vous ai empêché d'achever. Imaginez-vous ce qu'ils penseroient d'un homme qui parle d'un autre Monde que du leur, comme s'il venoit de l'Empire de la Lune : Ils croiroient, ou que l'esprit vous a subitement tourné en parlant, ou que vous n'avez eu avec eux qu'un heureux intervalle de raison ; d'autant plus qu'ils ne connoissent pas cet autre Monde dont vous entreteniez ce valet-de-chambre. Avez-vous pris garde à la mine qu'il a faite, & combien le préambule de votre compliment lui a paru étrange ? C'auroit été bien pis, si vous l'aviez fini : il y avoit de quoi nous faire passer vous & moi pour des visionnaires ; car on n'auroit pas cru ma tête en meilleur état que la vôtre ; & d'ailleurs, que sçavez-vous si vous ne reviendrez pas ici, & même si vous n'y

resterez pas ? J'ose vous prédire que vous n'en sortirez jamais que fort à contre-cœur.

Jusqu'ici, lui dis-je, je n'ai pas dessein de m'y fixer : cependant j'y resterois volontiers, malgré l'inconcevable ridicule des naturels du pays, si ce n'étoit qu'on préfère la Patrie à tout autre lieu, & que j'ai une extrême envie de retourner dans notre Monde, pour voir si les personnes que j'y connois ont une ressemblance aussi exacte que vous le dites, avec les gens que j'ai déjà vus, & que je verrai encore dans ce Monde-ci : & c'est de quoi je m'instruirai bien vite, moyennant l'examen attentif que je ferai des caractères, quand je serai de retour chez nous.

Quoi qu'il en soit, me dit-il, tâchons encore une fois de ne quitter ce monde-ci que le plus tard que nous pourrons, & pour cause ; en temps & lieu vous serez de mon sentiment, j'en suis bien sûr.

Il seroit trop long de faire le détail des entretiens que nous eûmes, pour nous amuser pendant le voyage : mais je ne sçavois que penser de mille choses que me disoit mon guide ; & je conjecturois seulement qu'il y avoit je ne sçais quoi qu'il me cachoit, & dont m'éclairciroit tout ce que je trouvois d'énigmatique dans ses raisonnements.

Nous ne nous arrêtames pendant la journée que pour boire un coup sans descendre de notre chaise, & le soir nous arrivâmes à une petite Ville, dont le nom ne m'étoit pas inconnu.

Il y a une Ville de ce nom-là dans la France de là-bas, lui dis-je. Eh ! vraiment, me dit-il, ce sera toujours de même ; vous n'ignorez le nom d'aucune des Villes que nous allons trouver sur notre route, puisque cette France, où nous sommes, est exactement pareille à la nôtre.

J'éclatai de rire à ce discours, sans bien savoir de quoi je riois, sinon que je ne pouvois m'accoutumer à des réponses aussi extraordinaires que les siennes.

La nuit vint, & nous nous arrêtames à une Hôtellerie qui étoit à l'entrée d'un gros Bourg, & qui me parut considérable.

A quelle heure voulez-vous souper, Messieurs ? nous dit l'Hôtesse, de l'air d'une femme accoutumée au plus grand fracas, & qui sçait distinguer ses gens. Le plutôt qu'on pourra nous servir, lui dis-je ; car nous sommes presque à jeun. Nous ferez-vous faire bonne chère ? Je l'espère, Monsieur, me répondit-elle, je vous donnerai du moins ce que j'ai de meilleur, sans égard à ce qu'il vous en coûtera ; je vous vois une bonne

chaîse de poste , qui , jointe aux deux valets-de-chambre de bonne mine avec lesquels vous courez , m'apprend que c'est une aubaine qui m'arrive , & qu'il ne faut pas vous ménager sur la dépense ; aussi , Messieurs , puis-je vous répondre qu'elle sera digne de votre train. Nous sçavons , Dieu merci , les égards qui sont dûs aux Voyageurs d'un certain air , aussi-bien que le faste avec lequel il les faut servir ; & nous croirions leur manquer de respect , si nous fisions difficulté de gagner excessivement avec eux : ainsi , Messieurs , reposez-vous sur moi du souper que je vous donnerai ; il sera délicat & extrêmement cher , & même si cher que vous vous en plaindriez , si vous l'osiez ; mais comme je ne gagnerai beaucoup que par considération pour vous , la satisfaction d'être si honorés , vous fera avaler la pilule : les Seigneurs comme vous sont trop glorieux pour être économes.

Elle nous tint parole ; on ne sçauroit être plus respecté que nous le fûmes , c'est-à-dire , ni mieux traité , ni mieux volé.

Deux ou trois jours après , nous arrivâmes à ce Paris que j'étois si curieux de voir.

Où irons-nous loger ? dis-je à mon guide. Descendez-moi d'abord en quelque endroit , me ré-

pondit-il froidement, & puis vous vous ferez mener cher vous.

Qu'appellez-vous, chez moi, lui dis-je. Est-ce que j'ai une maison ici? Sans difficulté, reprit-il : il me semble vous avoir entendu dire que vous en aviez une à ce Paris de là-bas, & par conséquent vous en avez une ici, où vous retrouverez les mêmes figures de domestiques que vous avez laissées dans la vôtre. Ne vous ferez-vous jamais à cette idée-là, que tout se passe dans ce Monde-ci comme dans l'autre?

Quoi! lui dis-je, j'ai un chez moi dans cette Ville-ci, & des gens qui m'y attendent? Sur ce pied-là, ajoutai-je, allons-y descendre tout droit, & en arrive ce qui pourra. Je n'aurois jamais deviné que j'avois deux ménages, ni que je vivois ailleurs, pendant que je vivois à Paris. Ce qu'il y a d'heureux à tout cela, c'est que je n'ai point senti que je fesois double dépense: ainsi, je ne regrette point l'argent qu'il m'en coûte sans le sçavoir.

Et en tenant gaillardement ce discours, je dis au Postillon de nous mener en tel quartier, qui étoit le mien, & de s'arrêter en tel endroit.

Il n'y manqua pas; je vis une rue comme la mienne, je crus voir aussi ma maison; la porte

en étoit ouverte. Je congédiai le Postillon, j'entraî; il n'y avoit personne dans la cour: j'entendois pourtant quelque bruit dans un appartement; je monte mon escalier, la porte de ma salle étoit entr'ouverte, & la première chose que j'aperçois en entrant, c'est la ressemblance de ma Gouvernante qui étoit à table avec trois autres personnes, & qu'en ce moment un jeune homme d'assez bonne façon tenoit d'un bras embrassée par la tête, pendant qu'il tendoit l'autre à ma Cuisinière, qui lui versoit du vin dans son verre.

La Gouvernante, de son côté, rioit à gorge déployée. Cette Gouvernante, ou du moins la mienne, étoit une veuve, à-peu-près de cinquante ans, qui étoit avec moi depuis quatre ou cinq ans, & que mes parents m'avoient donnée pour avoir soin de ma maison, pour y mettre l'ordre & l'économie convenable: c'étoit, à ce qu'on m'avoit dit, & à ce que j'avois cru moi-même, un vrai trésor dont on m'avoit fait présent.

Jusques-là, je n'avois rien connu de si sérieux que cette femme: je ne l'avois jamais vu rire, & je pensai la méconnoître, à l'épanouissement de joie où je la vis.

Elle étoit même parée, ajustée, & mise en femme qui fait cas de sa figure, & qui veut plaire.

Quand je dis que je pensai la méconnoître , cela ne signifie pas que je la pris pour ma Gouvernante ; je croyois vraiment la véritable bien loin , & je ne convins en moi-même que de la parfaite ressemblance de celle-là avec la mienne.

Cette femme-ci copie mal celle que j'ai laissée à la garde de ma maison , dis-je à mon guide ; & mon ménage de ce Monde-ci n'est pas , à beaucoup près , si bien réglé que celui de là-bas.

Vous vous trompez , me dit-il : il n'y a point ici de fausse copie ; & l'on se régale dans votre maison , comme vous voyez qu'on se régale dans celle où nous sommes.

Nous n'étions pas encore entrés dans la salle , quand nous parlions ainsi. Je m'étois arrêté à considérer toutes ces figures , dont pas une ne m'avoit encore apperçu , & je ne comptois pas les déranger beaucoup en me présentant ; car à chaque instant je perdois de vue les raisonnements de mon guide , & je me regardois toujours comme un inconnu pour tous les gens du pays où j'étois.

Mais quel fut mon étonnement , quand j'entraî , de voir ces quatre joyeux convives se lever hon-
teux & décontenancés ; de voir cette Madame Marie qui pâlissoit de surprise , & dont le visage ,

auparavant si réjoui, se couvroit d'une confusion égale à celle qu'auroit eu la véritable Marie, si je l'avois trouvée en pareille partie. Quoi ! pensai-je en moi-même, on diroit que cette femme-là avoit intérêt que je lui crusse autant de prud'hommie qu'à ma Gouvernante : on diroit d'une hypocrite qu'on démasque.

Hélas ! mes enfants, leur dis-je à tous, ne vous troublez point ; de quoi vous allarmez-vous ? Je ne suis point un fâcheux.

J'eus beau vouloir les rassurer, il y en eut trois qui s'esquivèrent si vite, qu'à peine les vit-on disparoître ; il ne resta que cette Marie, qui prononça d'abord quelques mots d'excuse sans suite, en balbutiant, & dans la plus sotte contenance. Et puis se remettant un peu :

Monfieur, me dit-elle, c'est mon compere avec qui je me régalois par hasard. Je le vois bien, lui dis-je alors, en prenant un ton plus approchant de celui d'un Maître, comme pour me divertir de la méprise que je croyois qu'elle fesoit ; je le vois bien. Mais, Marie, je ne vous avois jamais connu ce compere-là. Il me semble qu'il est bien de vos amis.

Oui, Monfieur, me dit-elle : c'est un garçon qu'il y a long-temps que je connois, qui est de

mon pays , & que j'empêche de venir ici , quand vous y êtes , à cause qu'il est jeune & joli , & que vous pourriez soupçonner que je l'aime , comme cela est vrai : mais il ne falloit pas que vous le sçussiez , parce que cela vous auroit ôté la bonne opinion que vous aviez de moi , & par conséquent auroit diminué votre confiance ; il faut bien se ménager un peu dans la vie.

Je suis ravi , lui dis-je , de vous voir en si bonne disposition : mais il n'y a pas plus de trois semaines , ce me semble , que vous m'avez écrit que vous étiez malade , languissante , & dégoûtée ; ce qui a fait que je vous ai recommandé d'avoir grand soin de vous , de ne rien épargner pour votre santé , & de chercher à vous ragoûter par tout ce qu'il y auroit de plus propre à vous remettre en appétit. Pourquoi donc feigniez-vous cette langueur , & ce dégoût que vous n'aviez pas ?

C'est , ne vous déplaîse , me dit-elle , que j'avois envie de me réjouir un peu avec mes amis , pendant votre absence ; & pour se réjouir , il en coûte une dépense dont je voulois que vous fîssiez les frais , sans que vous y trouvâssiez à redire ; & pour cela , je me suis imaginée de vous mander que j'étois indisposée , Monsieur ;

ſçachant bien que vous m'aimez , que vous me choyez , à cauſe de ma fidélité prétendue ; que vous auriez peur de me perdre , & que vous m'écririez : n'épargnez rien pour vous rétablir. Et puis à votre retour , je devois vous dire : j'ai dépensé tant , pour tâcher de me ravoir ; & de cette maniere vous auriez payé mes divertiffements , en ne croyant payer que des drogues , des médecines , & des bouillons ; & j'aurois eu du bon tems , ſans aucun reproche de votre part , ni de la mienne : car je ne ſuis pas ſcrupuleuſe.

Etonné de ce diſcours , & doutant même ſi ce n'étoit pas un rêve : mais , lui diſ-je , ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez ma Gouvernante ? Eſt-ce bien vous , Marie ? Suis-je chez moi ? Qui , Monsieur , me dit-elle , vous êtes chez vous , & c'eſt moi qui vous parle ; & plût à Dieu que ce ne fût pas moi : car je ſens bien que cette aventure-ci me va faire un grand tort dans votre eſprit ; mais auſſi de quoi vous avifez-vous de revenir , ſans avertir de votre retour.

Nous en étions-là , quand je vis entrer mon Cocher , qui revenoit ivre , & chancelant.

Comment , coquin , lui diſ-je ! je te croyois à ton village. Ne m'as-tu pas demandé la permiſſ-

sion de mettre un de tes amis à ta place , pour avoir soin de mes chevaux , parce que tu étois obligé , m'as-tu écrit , d'aller voir ton pere qui se mouroit.

Eh ! pardi oui , me répondit-il , fort naïvement : mais c'est que mon pere , avant que de mourir là-bas , est venu me voir ici. C'est pourquoi je n'ai pas mis à ma place d'autre personne que la mienne , pour avoir soin de vos chevaux , afin de gagner mon argent moi-même , & d'avoir de quoi boire avec mon pere , à vos dépens ; car vous m'avez dit que vous paieriez mon ami , sans rien rabattre de mes gages : & cela est cause que j'ai été mon ami moi-même.

DIXIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

CE Cocher ressembloit si fort au mien , & par le ton de voix , & par la figure ; il me représentoit si exactement le mien , jusques dans l'habit même , (car il portoit ma livrée) qu'il me fut impossible d'y tenir davantage.

Monsieur , dis-je alors à mon guide , je ne sçaurois rester dans l'embarras où vous me mettez ; en vérité , l'esprit m'en tourne : dites-moi naturellement ce que je dois penser de tout ceci.

Mon guide alors ne me répondit que par un éclat de rire.

Parlez , ajoutai-je , en le pressant ; sont-ce-là mes gens ? En pouvez-vous douter , reprit-il alors ? Mais , lui dis-je en reculant , si ce sont eux , par quelle aventure se trouvent-ils ici , & dans une maison comme la mienne ?

Vous les avez laissés chez vous , & vous les y retrouvez ; voilà tout le mystère , me dit-il.

Quoi ! m'écriai-je ; c'est donc ici notre Paris ? & vous m'assurez que je suis chez moi ! Je m'y perds.

C'est notre navigation qui vous a fait illusion , me répondit-il ; vous avez cru que nous allions loin , & que je vous menais dans un pays inconnu. Je vous avois promis un Monde , que j'appellois le double du nôtre. Il y a long-temps que nous voyageons : nous nous sommes arrêtés sur les côtes de France ; vous vous êtes imaginé à la descente du vaisseau que nous étions enfin arrivés à ce nouveau Monde ; & , préoccupé comme vous l'étiez de cette idée dans laquelle j'avois soin

de vous entretenir , vous avez pris la France & Paris où nous sommes , pour cette France & ce Paris imaginaires , dont je vous disois avoit fait la découverte. Mais que toute illusion cesse : le Folville que vous avez rencontré est le vrai Folville , celui que vous connoissez ; ce sont-là vos domestiques , & c'est-là votre maison. Il est pourtant vrai que je ne vous ai point trompé dans l'essentiel , & que je vous ai tenu parole à l'égard des personnes , si ce n'est à l'égard du pays. Vous n'aviez jamais vu d'hommes vrais ; je vous avois promis de vous en faire voir , & vous les avez vus. Ce ne sont pas d'autres gens que ceux de notre Monde , j'en conviens ; mais ils n'en sont pas moins nouveaux pour vous , puisque vous les avez pris pour des hommes d'une espece différente , & que vous n'en avez reconnu que la physionomie , & non pas le caractère. Les voilà tels qu'ils sont , au reste : & à présent que la lecture des livres que je vous ai donnés , & que les réflexions que vous avez faites en conséquence , vous ont appris à connoître ces hommes , & à percer au travers du masque dont ils se couvrent , vous les verrez toujours de même , & vous ferez le reste de votre vie dans ce Monde vrai ,

dont je vous parlois comme d'un Monde étranger au nôtre

Nous interrompons cette histoire, parce que le premier cahier que nous en avons donné, finit ici. Quelques autres papiers viennent ensuite, que nous donnons, comme ils se présentent, conformément à ce que nous avons dit que nous ferons toujours. On verra, dans la Feuille suivante, la continuation de l'histoire du Monde vrai, qui nous promet des matieres plus intéressantes que les premières.

§ Qui est-ce qui voudroit prendre sa partie pour juge? C'est pourtant ainsi que se conduit le Déiste. Lui qui se fait sa Religion à lui-même, il me semble qu'il est juge & partie dans sa cause; & garre que la partie ne corrompe le juge.

§ J'ai quelque part une assez plaisante idée. Une Veuve de quarante-cinq à cinquante ans, encore aimable, fort riche, & sans enfants, vivoit de maniere à persuader qu'elle avoit envie de se remarier. Aussi nombre de jeunes gens de bonne maison, mais d'une fortune médiocre, essayoient-ils de lui plaire, pour pouvoir l'épouser.

Il y en avoit même quelques-uns parmi eux qui l'aimoient d'assez bonne-foi, & qui, peut-être,

être , l'auroient encore plus fortement aimée , s'ils n'avoient pas songé au mariage avec elle : car quand on ne s'attache à une femme que par intérêt , pour l'épouser , n'eût-elle que dix-huit ans , fût-elle charmante , on est toujours plus occupé du dessein qu'on a , que des appas de la femme ; on songe plus à la gagner qu'à l'aimer.

Cependant les Amants de celle-ci ne laissoient pas que de l'aimer , malgré la grave intention qu'ils avoient de l'épouser : mais soit qu'elle n'eût du penchant pour aucun d'eux , soit qu'elle aperçût dans leurs sentiments une certaine médiocrité d'amour qui ne la flattoit pas assez , elle ne fesoit que s'amuser de leurs hommages , & ne se déclaroit pour personne.

Dans ces circonstances , arrive un Etranger d'environ quarante ans , qui venoit recueillir une succession dans la ville où elle étoit.

Il la voit aux promenades , aux assemblées , aux spectacles ; il lui trouve beaucoup de ressemblance avec une Dame qu'il avoit vue ailleurs , & qu'il auroit adorée , si le hasard ne la lui avoit pas subtilement enlevée.

Cette ressemblance , jointe à ce que cette femme-ci avoit de particulièrement aimable , enflâme son cœur pour elle. Le voilà épris ; il cherche à la con-

noître , à lui être présenté ; on le mene chez elle : il y retourne , il lui dit qu'il l'aime , & le dit avec des yeux , avec un feu , avec des discours , & d'un ton qui prouvent que cela est vrai , & qui la pénètrent elle-même.

Cet Étranger-ci , d'ailleurs , étoit très-bien fait , & de bonne mine ; d'un âge où un homme vaut encore son prix , & qui mettoit moins de distance entre la veuve & lui , qu'il n'y en avoit entre elle & les jeunes gens dont j'ai parlé.

Elle traita d'abord de compliment , de galanterie , tout l'amour qu'il disoit avoir pour elle , & ne lui donna point d'autre espérance que de souffrir qu'il l'entretînt de cet amour aussi longtemps & aussi tendrement qu'il le voulut.

C'est ainsi que se passèrent les premiers jours de leur connoissance.

Ensuite elle l'écouta d'un air moins badin , d'un air qui ne signifioit plus tant : je vous laisse dire ; elle paroissoit lui sçavoir meilleur gré de ses visites.

Il répétoit toujours qu'il l'aimoit , lui demandoit toujours son cœur , soupiroit de ne pouvoir lui plaire. Il en dit tant qu'elle lui répondit : vous ne me déplaîsez pas : & puis , vous me plaîsez , & les voilà qui s'aiment , & qui songent à s'épouser.

Convenance de condition de fortune , d'inclination , tout s'y trouvoit , à l'exception de l'âge.

L'Étranger n'auroit pas été trop jeune, s'il n'avoit été question que d'être son Amant : mais elle étoit un peu trop âgée pour être sa femme.

Aussi ce projet de mariage gâta tout. Ils ne purent se hâter de se marier. La veuve avoit quelques intérêts à démêler avec la famille de défunt son mari, il falloit les vuider avant que de passer à de secondes nocés; cela retarda leur union, & il se passa un intervalle de temps, pendant lequel l'Amant vit une jeune Beauté, qui n'avoit besoin de ressembler à personne pour être aimée.

Celle-ci n'étoit pas riche, & n'apportoît presque pour toute dot que ses charmes. Et quelquefois c'est tant mieux : cela attendrit pour une jeune & belle personne; car avec l'amour qu'on prend pour elle, on a encore le plaisir de pouvoir être généreux avec elle, & de lui faire sa fortune; & c'est un grand attrait que ce plaisir-là pour les âmes délicates.

Notre Étranger la plaignit d'abord dans son cœur, de n'avoir point de bien : il étoit extrêmement riche lui ; & sans son arrangement avec la veuve, il sentit qu'il auroit volontiers partagé son bien avec elle.

Il s'approche, il lui parle, il lui tient les discours les plus obligeants; elle les reçoit avec une modestie attirante. Quand une fille n'est que belle, qu'elle n'est pas riche, elle se fait d'autres ressources, & met à la place du bien qui lui manque des manières qui engagent les gens, & qui la rendent si aimable qu'on oublie qu'elle est pauvre, & qu'on est même quelquefois bien-aise qu'elle le soit, comme je l'ai déjà dit.

Celle-ci étoit assez habile pour n'avoir précisément que l'espèce de coquetterie qu'il falloit dans sa situation; & j'entends, par cette coquetterie, je ne sçais quel air humble & reconnoissant au moindre discours flatteur qu'on lui tenoit.

D'ailleurs le Cavalier étoit de son goût, & un peu de penchant pour les gens ne nuit point à l'adresse qu'on emploie pour les attirer.

Il la reçut plusieurs fois; il en vint à la chercher, quand il ne la trouvoit pas, & enfin à ne pouvoir plus se passer d'elle.

Il ne se rendoit plus exactement chez la veuve aux heures où il avoit coutume de la voir : il n'étoit plus impatient de voir finir ses affaires; il lui échappoit même quelquefois de lui conseiller de ne rien hâter : en un mot, ce n'étoient plus les empressements qu'il avoit eus pour elle; il ne

lui parloit plus d'amour , que comme un homme qui se ressouvenoit qu'il falloit lui en parler ; il ne s'en avisoit plus que par bienséance.

Elle s'apperçut d'un changement si considérable ; elle s'en plaignit ; il se justifia moins qu'il ne s'excusa. Quelquefois même il s'ennuyoit de s'excuser , & ne cacheoit pas son ennui. Elle le querelloit , il sortoit ; c'étoit dire franchement : je ne vous aime plus ; & elle le sentit.

Jugez de sa douleur ; elle s'informe de ses actions ; elle apprend qu'il va souvent en telles & telles maisons ; qu'il a de fréquents tête-à-têtes avec une jeune Demoiselle qu'elle ne connoît point, & dont elle ne sçait que le nom.

Cette jeune personne demouroit pour l'ordinaire à la campagne avec une de ses tantes , & n'avoit même séjourné si long-temps à la Ville , qu'à cause que le Cavalier l'aimoit. Elle vouloit voir à quoi aboutiroit cet amour , qu'il lui avoit enfin déclaré en termes bien formels , & qu'elle eût elle-même préféré à tout autre amour.

Quelle est donc celle qui m'enlève son cœur ? disoit la veuve au désespoir. Sans vanité , je ne connois ni fille , ni femme ici , qui me vaille ; on ne cite quemoi , quand on parle de beauté dans la Ville ; nous y avons des personnes assez pas-

fables, & dont je n'ai pas la jeunesse : mais je n'en ai que faire. On ne me la desire point ; l'âge que j'ai ne m'ôte rien encore ; & j'ai mille avantages que ces femmes n'ont pas. Comment donc ai-je pu perdre cet homme qui m'aimoit tant ? Non : on se trompe, il n'aime point ailleurs ; il est seulement las de m'aimer : ce n'est qu'un inconstant, & non pas un infidèle. Cependant on m'assûre que j'ai une rivale ; il faut donc qu'elle ait bien des charmes, puisque l'ingrat lui en trouve plus qu'à moi. Je veux absolument la connoître.

Cette résolution prise, elle court aux assembles ; elle visite les personnes de la Ville chez qui se rend la meilleure compagnie ; elle va dans les temples ; aux heures où tout ce qu'il y a de jolies coquettes vont se donner en spectacle.

Elle a beau chercher, elle ne trouve rien que des figures qu'elle connoît depuis long-temps, & qu'elle ne sçauroit craindre.

La rivale en question étoit alors un peu indisposée, elle ne sortoit point de chez elle, & le Cavalier ne la quittoit presque pas.

A un quart de lieue de la Ville demeurait un homme qu'on appelloit communément le Magicien, & dont en effet la science avoit été d'un grand secours à bien des gens dans une infinité

de cas. On citoit de lui des choses incroyables; c'étoit un homme extraordinaire.

Notre veuve, qui ne pouvoit se consoler de la désertion du Cavalier, partit un matin pour aller le consulter sur les moyens de rappeler son perfide, ou de s'en venger.

Elle avoit même relevé ses charmes de tout ce que la parure avoit pu lui fournir de plus galant, afin que le Magicien en sentît mieux l'indignité du coupable.

Elle arrive chez lui. Vous voyez une femme dans la plus grande & la plus juste affliction du monde, lui dit-elle; je vais devenir la fable d'une Ville où j'étois adorée il n'y a que six semaines. Je m'y voyois l'objet de tous les cœurs. Un Étranger y est venu; il a pris de la passion pour moi, mais une passion si tendre, qu'elle m'a rendu sensible; & j'allois bientôt l'épouser, quand il a changé tout-d'un-coup, & que j'ai vu l'indifférence & la froideur succéder, dans son cœur, à tout ce qu'on peut imaginer de plus vif & de plus ardent.

Calmez-vous, lui dit le Magicien, qui joignoit beaucoup de raison & d'adresse d'esprit à tout ce qu'il avoit de science. Dites-moi, Madame, êtes-vous son aînée, à cet Étranger?

De quelque chose , dit-elle. Eh ! Quel âge a-t-il ? reprit-il encore.

Trente-cinq ans à-peu-près , dit-elle , quoiqu'elle sçût bien qu'il en avoit quarante ; mais elle le fesoit plus jeune , pour se faire moins âgée.

A ces mots , le Magicien tira de sa poche un petit instrument ou de mathématique , ou de magie , qu'il parut consulter pendant quelques moments.

Et puis : vous vous trompez , Madame , lui dit il ; le Cavalier dont vous parlez à cinq ans de plus.

Nous sommes donc à-peu-près du même âge , répondit-elle , en rougissant un peu.

Attendez , reprit-il , je vais aussi vous dire le vôtre à une minute près : il n'y a point de baptistaire plus exact , ni plus fidèle là-dessus que cet instrument-ci.

Eh ! non , Seigneur , lui dit-elle ; venons au secours que je vous demande. A quoi bon chercher son âge & le mien ? Ce n'est pas la peine : ne perdons point le temps à une chose aussi inutile.

Pas si inutile , reprit-il doucement : il y a un certain milieu de la vie où un peu plus , & un peu moins d'âge font une grande différence ; & ce milieu de la vie n'est pas le même pour les femmes

que pour les hommes. Mais laissons ce détail, puisqu'il vous ennuie. Avez-vous une rivale ?

On m'assûre qu'oui, répondit-elle. La dit-on jeune ? continua-t-il, & voulez-vous que je consulte l'instrument pour sçavoir son âge ? Eh ! non : Seigneur, s'écria-t-elle : venons au fait ; car cet instrument chicanoit son amour-propre.

Est-elle jolie, demanda-t-il encore ? Je ne l'ai point vue, reprit-elle ; mais j'ose vous dire, que tout ce qu'il y a de jeunes personnes de mon sexe dans notre Ville me sont inférieures & me cèdent. Vous pouvez vous-même en sçavoir quelque chose ; & je n'ai point entendu dire que dans nos campagnes voisines, il y eût quelque femme qui pût aller de pair avec moi. Tout ce qui me fâche, c'est que mon ingrat ne m'a sans doute abandonnée pour une autre, que par mauvais goût, que par pur caprice.

Vous lui pardonneriez donc, lui dit-il, s'il n'étoit infidèle qu'en faveur de quelque Dame qui vous valût ?

Du moins seroit-il plus excusable, dit-elle, la larme à l'œil ; mais c'est une excuse que personne ne peut lui fournir ici.

Entrons dans mon cabinet, & voyons ce qui en est, dit le Magicien : nous y trouverons une

grande glace à travers laquelle j'ai le secret de faire paroître toutes les personnes qu'on souhaite y voir.

Elle le suivit dans ce cabinet : il y traça sur le plancher quelques figures ; après quoi : regardez dans la glace , lui dit-il : vous y verrez , trait pour trait , la personne que votre infidèle aime aujourd'hui.

Elle regarde avidement : une jeune Dame de vingt ans , de la physionomie la plus modeste , & la plus intéressante y étoit représentée tenant un livre à la main.

Quoi ! dit la veuve au Magicien , est-ce donc là celle qu'il me préfère ? & pensez-vous que ce visage-là puisse lui servir d'excuse ? Quelle affreuse maigreur ! (& il est vrai que la jeune Dame manquoit un peu d'embonpoint : mais cela lui donnoit un air plus mignon que maigre.)

A peu de chose près , ajouta la veuve , ce seroit une naine : (c'est qu'elle n'étoit pas grande ; mais elle n'étoit pas petite non plus.)

Vous m'avouerez, dit le Magicien, qu'elle a quelque chose de bien doux. Oui , de si doux qu'elle en est fade , dit la veuve ; & je lui défie d'avoir de l'esprit avec cet air-là : vous vous moquez de vouloir me faire remarquer quelque chose d'ai-

mable dans une pareille nabote ; & il n'est pas possible que mon perfide n'ouvre les yeux , & ne revienne à moi ; ou bien vous me trompez , & vous ne me montrez pas ma rivale.

Attendez , dit-il , je ne vous trompe point ; j'y vais de bonne-foi : mais je crois pourtant que vous avez raison , que ce n'est pas-là la Maitresse , & que j'ai manqué une formalité dont le défaut est cause de la méprise.

A ce discours , il trace de nouvelles figures. C'en est fait , dit-il après , j'avois réellement omis quelque chose de nécessaire : mais pour le présent , c'est votre rivale , c'est la véritable que vous allez voir : regardez & considérez attentivement ; car encore une fois c'est elle.

Elle jette alors les yeux sur la glace avec encore plus de curiosité que la première fois ; & il y paroissoit une autre Dame de vingt-un à vingt-deux ans , à l'aspect de laquelle le Magicien s'écria : êtes-vous contente ? Convenez que celle-ci vous vaut , qu'elle est charmante , & que pour cette fois l'excuse de votre infidèle est bien valable.

Qu'entends-je ? dit la veuve. Vous trouvez que cette grande figure-là l'excuse ? Vous êtes gagné ; Seigneur : il faut qu'il vous ait prévenu en la fa-

veur. Mais, dit le Magicien, en insistant, regardez donc avec application cette physionomie si vive, ces grands yeux noirs si bien ouverts, ce tour de visage, cet air noble & spirituel.

Je ne vois rien de tout cela ; dit la veuve ; l'autre étoit une naine, celle-ci est une géante : (c'est qu'elle étoit grande & bien faite.) Cette physionomie, que vous trouvez vive & spirituelle, ne me paroît, à moi, qu'étourdie, évaporée, & même trop hardie. Est-ce d'ailleurs cet air de présumption, & de vaine gloire que vous prenez pour de la noblesse ? ou bien, appelez-vous belle fierté, la rudesse de ces yeux, noirs, il est vrai, mais si grands qu'ils en sont ridicules ?

Ridicules ! s'écria le Magicien : ils ne sont pas plus grands que les vôtres qui sont très-beaux ; &, pour tout dire en un mot, ce sont les vôtres, Madame : c'est vous que vous voyez dans la glace, vous même, telle que vous étiez à l'âge de vingt-un ans : regardez-vous bien, vous ne pouvez pas manquer de vous reconnoître ; & je n'osois pas espérer que vous vous méconnussiez. Voulez-vous encore une nouvelle preuve que c'est vous ? On vous peignit à vingt-deux ans ; vous avez conservé le portrait qu'on fit de vous, & qui étoit parlant : retournez-vous ; jetez les yeux sur ce-

lui qui va se présenter à vous ; & voyez si ce n'est pas le même.

Ce l'étoit effectivement ; elle le regarda , & , sans s'informer par quel hasard on l'avoit apporté chez lui , elle jetta un grand soupir , & ne dit plus mot.

La premiere Dame que vous avez vue dans la glace , lui dit alors le Magicien , est cette rivale pour qui votre étranger a pris de l'amour ; elle est dans la fleur de son âge : vous ne l'avez pas trouvé digne de plaire ; vous avez méprisé ses grâces : mais jugez de la justice que vous lui avez rendu , par le mépris que vous avez fait de votre beauté même , de cette beauté dont vous êtes pourtant si vaine , que vous croyez actuellement incomparable , & qui en effet n'avoit presque point d'égale , quand vous étiez à l'âge brillant où vous venez de vous voir représentée dans la glace.

Adieu , Seigneur , dit alors la veuve , outrée de ne sçavoir que répondre ; vous pouvez me convaincre que j'ai tort , mais vous ne m'en persuaderez jamais.

§ On parle d'une espece d'incrédules qu'on appelle Athées ; & s'il y en a , ce que je ne crois pas , ce n'est point à force de raisonner qu'ils le

deviennent. Quand ils auroient tout l'esprit possible, quand ils en feroient l'abus le plus fin & le plus subtile, ce n'est point de-là que leur incrédulité tire sa force.

Avec beaucoup de subtilité d'esprit, on peut s'égarer, jusqu'à essayer de ne rien croire : mais je crois qu'on n'y parviendra jamais. Il faut encore autre chose pour cela : il faut être fait d'une certaine façon. On ne devient fermement incrédule, que quand on est né avec le malheureux courage de l'être. De ce courage, les uns en ont plus, les autres moins : il se développe plus tard chez les uns, plutôt chez les autres, chez quelques-uns tout-d'un-coup.

Ce courage, le raisonnement ne le donne point : c'est en soi qu'on le trouve ; & il vient où d'une incapacité naturelle de se mettre en peine de la question, d'une indifférence profonde & presque insurmontable pour tout ce qui peut arriver, ou d'une impossibilité comme absolue de se gêner, supposé qu'il fallût prendre un autre parti que celui qu'on a pris.

Otez dans l'Incrédule les choses que je dis-là ; ne lui laissez que son esprit & ses raisonnements ; je lui défie qu'il s'y fie : mais avec ces mêmes choses, il n'a que faire de ses raisonnements ; il

les a de trop pour devenir ce qu'il lui plaira.

¶ Je demandois un jour à un de mes amis , qui étoit garçon à l'âge de soixante ans , pourquoi il ne s'étoit point marié.

J'ai pensé l'être un jour , me dit-il , & je l'ai échappé belle : voici , continua-t-il , ce qui m'est arrivé à cet égard-là.

Après bien des aventures galantes dans ma jeunesse , je devins très-sérieusement amoureux d'une belle fille , qui étoit sa maitresse , comme j'étois mon maître : nous n'avions tous deux ni pere ni mere.

Elle ne fut point insensible , & elle m'aima à son tour : c'étoit un bon parti , je lui convenois : j'avois écarté tous mes rivaux ; & en pareil cas , on finit par se marier. Nous en étions convenus , & le jour fut pris pour passer le contrat.

La veille de ce jour arrêté , j'étois le soir chez elle ; & j'allois la quitter , quand elle appella sa femme-de-chambre , pour lui demander compte de je ne sçais quelle commission qu'elle lui avoit donnée.

Cette femme-de-chambre s'en étoit apparemment mal acquittée , & elle l'en gronda avec assez de dureté. La femme-de-chambre répondit

un peu trop brusquement. L'autre gronde encore plus fort ; & enfin si fort , avec tant de furie , & d'un ton qui marquoit un caractère si emporté , que j'en fus surpris ; car je la croyois douce : & même à la voir , on eût juré qu'elle l'étoit.

Mais alors je ne vis plus la même personne. De jolie qu'elle avoit coutume d'être , elle étoit devenue laide de fureur , désagréable à voir.

Allons , Mademoiselle , courage , lui dit la femme-de-chambre , en s'en-allant : voilà un bel avis que vous donnez - là sur votre humeur , à Monsieur qui doit vous épouser.

Ma Maitresse pâlit de rage à ce discours ; elle en sentit toute la conséquence , & je la vis tentée de battre la femme-de-chambre , & de se jeter sur elle.

Un moment après , elle se trouva mal : on la secourut ; & je partis , le cœur blessé & épouvanté de ce que je venois de voir.

Quoi ! dis-je en moi-même , se posséder si peu ! n'avoir pu se retenir devant moi , dans les circonstances où nous sommes ! quelle furieuse !

Je me couchai avec cette idée ; elle me roula dans l'esprit toute la nuit. Au point du jour , je pris mon parti ; je ne l'épouserai point , dis-je : c'en est fait.

Cette

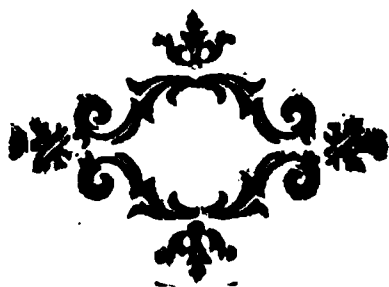
Cette résolution me tranquillisa ; & voici ce que je lui écrivis à neuf heures du matin.

« Vous êtes emportée dans votre colere ,
» j'en eus hier la preuve : je suis furieux dans la
» mienne ; voyez si ma main seroit un présent à
» vous faire. Adieu, Mademoiselle ».

A peine mon Billet étoit-il parti , qu'on m'en apporta un de sa part , dont voici les termes.

« Je me flatte que vous m'aimez encore : mais
» je vous prouvai hier que je ne suis pas tou-
» jours aimable ; & il n'y a pas grand mal à cela ,
» pourvu que nous restions comme nous sommes ».

Je ne montrai que son Billet dans le monde ; je tus celui que je lui avois écrit. Il parut que c'étoit elle qui rompoit ; & une année après elle épousa un homme , qu'on dit qu'elle a fait mourir de chagrin.



ONZIEME FEUILLE.

Suite du Monde vrai.

MA Gouvernante & mon Cocher s'étoient retirés , pendant que mon guide me tenoit ce discours.

Quand il eut fini , je restai quelque temps immobile , & comme absorbé dans mes réflexions : puis , je me mis à rire du meilleur de mon cœur , & de ma crédulité sur ce nouveau Monde qu'il m'avoit promis , & où j'avois cru être , & de la comédie que m'alloient donner désormais les hommes avec qui je vivrois.

Il me tarδοit d'être avec eux , de les entendre ; & , charmé d'avance du plaisir singulier que j'en attendois ; j'embrassai mon guide avec une joie infinie.

Ne remettons point à jouir , lui dis-je : il est de bonne heure , allons changer d'habit & sortons ; courons par le monde.

A peine avois-je dit ces mots , que nous vîmes , de la salle où nous étions , un carrosse s'arrêter à

ma porte , duquel il sortit un de mes parents , qui tenoit une lettre à la main.

Comme il ne pouvoit pas encore être informé de mon arrivée , il me vint une fantaisie qui fut d'appeller Madame Marie , & de lui ordonner d'aller lui parler , sans l'instruire de mon retour.

Nous nous cachâmes , mon guide & moi , dans un petit cabinet à côté de la salle , & d'où je pouvois tout entendre ; & ma Gouvernante alla au-devant de mon parent.

Il commença par demander beaucoup de mes nouvelles , & puis : croyez-vous qu'il arrive bientôt ? ajouta-t-il : il est fâcheux qu'il soit absent , sa présence seroit ici fort nécessaire ; Monsieur un tel est malade depuis hier : (il parloit d'un riche vieillard dont nous étions tous deux les seuls héritiers , & avec qui j'étois alors un peu brouillé : mais qui avoit toujours paru m'aimer plus que ce parent-ci.) Voilà une lettre par laquelle je le presse d'arriver , dit-il à ma Gouvernante ; hâtez-vous de la lui faire tenir le plutôt que vous pourrez : tous les moments sont chers , il n'y en a pas un à perdre.

Là-dessus il se retire : je fors du cabinet ; & Madame Marie me donne la lettre.

Allez le rappeler , lui dis-je , avant qu'il soit remonté en carrosse ; avouez - lui que je suis ici ,

que je ne fais que d'arriver : mais que j'avois donné ordre qu'on n'en dît rien , parce que je voulois me reposer.

Et en effet , je crus devoir paroître , pour être plus amplement instruit de la nouvelle que je venois d'apprendre , & qui m'inquiétoit.

Mon parent remonta , pendant que je gagnois mon appartement avec sa lettre à la main , que je n'avois pas encore lue , & que je venois de dé-cacheter.

D'aussi loin que je le vis , je courus me jeter à son cou , tenant toujours la lettre.

A juger par cette lettre qu'il m'écrivoit , & qu'il avoit tant recommandé qu'on me fît tenir ; à juger par ce qu'il venoit de dire à ma Gouvernante , par ce vif intérêt qu'il avoit paru prendre à ce qui me regardoit , je comptois qu'il seroit ravi de me voir tout arrivé.

Point du tout : je vis un homme qui pâlissoit en m'abordant : il ne m'embrassa point ; ce fut moi qui l'embrassai. Je n'ai jamais vu d'homme si déconcerté , malgré tous les efforts qu'il fesoit pour ne pas le paroître : on eût dit qu'il étoit pris pour dupe , & on eût dit vrai.

Je ne fis pas semblant de voir son embarras que je ne sçavois à quoi attribuer ; je lui témoignai

toute l'amitié possible : il n'y répondit que par des mots mal-arrangés , sans suite : je ne vous sçavois pas si près ; je vous croyois bien loin ; vous me déroutez ; je me passerois bien de vous ; quel contretemps ! Voilà tout ce que je pus tirer du fond de son cœur.

Après quoi , me voyant sa lettre à la main : elle est à présent inutile , me dit-il ; si vous la lisez , vous n'auriez pas lieu d'en être content. Non , lui dis-je , curieux de ce que signifioit son empressement pour la ravoir ; non , laissez-moi la lire , afin que j'apprenne toute l'étendue de l'obligation que je vous ai ; & en disant cela , je la lisois. En voici , mot pour mot , le contenu.

« Eh ! vîte , mon cher Cousin , partez. Hâtez-
 » vous de revenir ; je suis bien fâché que , dans
 » la lettre que vous avez écrite depuis votre dé-
 » part de Paris , vous ne m'ayez point donné
 » d'autre moyen de vous adresser ma réponse ,
 » que de la porter chez vous ; je crains la
 » négligence de vos domestiques. Je vais leur
 » dire de quelle importance il est que ma lettre
 » vous soit promptement rendue. Ce n'est peut-
 » être pourtant qu'une fausse allarme que je vous
 » donne ici : il n'y a encore rien de si pressant ;
 » mais demain , ce soir , tout peut le devenir ; & ,

» en pareil cas , mon amitié pour vous ne sçauroit
» être moins inquiète. Notre oncle se porte assez
» mal depuis hier ; il me semble qu'il est extrê-
» mement baissé. Au moment où je vous écris , il
» est au lit avec un peu de fièvre , & son grand
» âge me fait trembler pour sa vie , sur-tout dans
» la foiblesse où je le vois tombé. Partez donc ,
» partez , mon cher Cousin ; ne remettez pas un
» instant ; tirez-moi de l'inquiétude où vous me
» jetez pour vous. Que diantre faites-vous si
» long-temps absent ? arrivez ».

Le chagrin qu'il avoit montré , en me voyant , ne m'empêcha pas d'être pénétré de reconnoissance à la lecture de cette lettre ; je me laissai aller à ma sensibilité , & elle continua de l'embarrasser.

Je ne vous demande que le temps de changer d'habit , lui dis-je , & puis nous irons chez le malade.

Quoi ! tout-à-l'heure ? me répondit-il : j'ai peur que vous ne puissiez pas le voir ; car il est dans un étrange état. Eh ! il n'a encore , dites-vous , qu'une petite fièvre , lui répondis-je ; & je suis persuadé qu'il sera bien-aise de mon retour ; nous sortirons , s'il repose , & nous retournerons sur le soir.

J'avertis ici que dans tous les discours que je vais faire tenir aux gens avec qui j'aurai affaire , je ne rapporterai jamais leurs expressions , mais leurs pensées que j'entendois clairement. C'est un avertissement que j'ai déjà donné une ou deux fois , & que je réitere , parce que , si on l'oublioit , on prendroit les récits que je ferai pour des extravagances auxquelles on ne comprendroit rien.

Revenons au cousin. Ma foi ! me dit-il , je ne sçaurois vous accompagner ; je ne veux point être présent à l'étonnement où vous allez être.

Que trouverai-je donc de si étonnant ? lui dis-je. C'est qu'à vous parler franchement , me dit-il , si notre oncle n'est pas mort , il n'en vaut guères mieux. Je l'ai laissé à l'agonie.

Eh ! d'où vient ne me le dites-vous pas ? m'écriai-je : pourquoi dans votre lettre m'écrivez-vous qu'il n'y a rien de si pressant ?

C'est , me dit-il , que , malgré l'extrémité où il se trouve , il pourroit encore différer de quelques jours à mourir ; & , cela supposé , si je vous avois mandé qu'il se meurt , vous n'auriez pas manqué de partir sur le champ , dans l'espérance de le voir encore , & peut-être en effet auriez-vous eu le temps d'arriver assez tôt ; & il étoit de mes intérêts que vous ne le vîssiez pas ; qu'il demeurât sâ-

ché contre vous ; qu'il ne vous laisât rien , ou peu de chose , ainsi qu'il a fait ; & que j'héritasse de tout. Voilà pourquoi je vous ai caché son état , & que j'ai réduit tout son mal à un peu de fièvre , en feignant pourtant d'en craindre les suites & d'avoir peur qu'il ne mourût à cause de son âge ; le tout afin de vous paroître très-attentif à ce qui vous regarde , & par cette raison , trop épouvanté du petit mal dont je vous informois ; de façon que vous auriez pris le temps de vous arranger , & laissé à notre oncle celui de mourir en votre absence ; sans que vous eussiez pu vous plaindre de moi , quoi qu'il y ait un mois que le mourant traîne ; & si on vous l'avoit appris à votre retour , j'aurois dit que j'avois pris sa langueur pour une foiblesse ordinaire à son âge.

Il y a donc long-temps , lui dis-je , qu'il est malade. Oui , répondit-il ; malade , au jugement de qui auroit voulu vous instruire bien fidelement ; mais rien que plus infirme qu'à l'ordinaire , au rapport d'un héritier qui trouvoit son avantage à abuser des termes , & à vous tenir éloigné du bon-homme.

Comme je ne répondois qu'à ses expressions , & non pas à ses pensées , qu'il ne pouvoit pourtant pas cacher au point qu'on ne les démêlât dans

ce qu'il disoit, je me contentai de battre froid, de supprimer l'accueil, & les remerciements que je lui avois faits; & me hâtant de le quitter: ç'en est assez, lui dis-je, allez à vos affaires, & moi je vais de ce pas chez lui; adieu: & c'étoit en le reconduisant que je lui disois cela; après quoi, je lui tournai le dos sans autre cérémonie.

Cet homme-là m'a bien trompé, dis-je alors à mon guide, qui avoit été présent à notre conversation; mais souffrez que je vous laisse, & que je me hâte de sortir. Le mourant dont il s'agit m'a véritablement aimé; j'en ai reçu mille témoignages de tendresse particulière: je ne suis brouillé avec lui que par le refus que j'ai fait de conclure un mariage qu'il me proposoit; je ne doute point que mon fourbe de parent n'ait tâché de l'irriter contre moi, & de me perdre dans son esprit; & sans songer à son bien, je souffre au-delà de ce que je puis vous dire de l'opinion qu'on lui a peut-être donné de mon cœur.

Courez-y, me dit mon guide: vos motifs n'ont rien que de généreux & de louable; & j'ai un pressentiment que le Ciel les bénira.

Je m'habillai donc, & me rendis chez le Malade: il n'y avoit qu'un quart-d'heure qu'on l'avoit cru mort, quand j'arrivai; & il étoit alors revenu de

sa foiblesse. Tous les domestiques m'aimoient, & me virent avec grand plaisir.

Ils coururent m'annoncer. Quoi ! mon neveu ! l'entendis-je s'écrier. Puisqu'il vient, il a donc pensé que j'étois mort ; car il y a trois semaines qu'il a refusé de venir.

Moi ! mon cher oncle, m'écriai-je à mon tour, en entrant tout-d'un-coup, & en homme pénétré de l'injustice du reproche. Eh ! qui est-ce qui m'a noirci de cette manière-là auprès de vous ? continuai-je, les larmes aux yeux. Qui est-ce qui a osé m'imputer une aussi lâche ingratitude à votre égard ? Monsieur, il n'y a qu'une heure que je suis à Paris, & c'est dans ce moment que j'apprends votre maladie.

Tout le monde s'écarta pendant que je lui parlois. Quoi ! mon neveu, me dit ce tendre vieillard, en me tendant la main : un tel... qui étoit mon cousin, ne vous a-t-il pas mandé mon état ? Je l'en avois chargé : il m'a dit l'avoir fait, & qu'il n'avoit point reçu de réponse.

Ah ! Monsieur, lui dis-je, laissons l'homme que vous me citez ; je viens de le connoître, & je n'en pourrois parler qu'à son désavantage : il nous a trompés tous deux : il vous a dit qu'il m'avoit écrit ; mais il a dû vous dire aussi que ce n'est que d'aujourd'hui.

Je lui fis là-dessus le détail de ce qui étoit arrivé chez moi, quand ce Cousin étoit venu y apporter sa lettre : & la tirant de ma poche, car je l'avois gardée : la voilà lui dis-je, & vous verrez, Monsieur, qu'elle n'est dattée que de ce matin.

Ce bon-homme, convaincu de mon innocence, me serra les mains, pendant que je baisai les siennes en pleurant.

Eh! vite, dit-il après : pendant qu'il me reste un peu de force, qu'on rappelle les Notaires, qui n'étoient pas encore sortis; & vous, mon neveu, passez dans une autre chambre, & ne me quittez point : donnez-moi la consolation de vous sçavoir auprès de moi,

Je vous entends, Monsieur, lui dis-je tout naturellement : vous voulez me faire du bien, vous m'en avez fait toute ma vie, & je ne vous empêche point de continuer : mais je vous proteste que ce qui m'en plaît le plus, c'est que cela m'annonce le retour de votre tendresse, & me justifie de tout ce qu'on vous a dit contre moi.

Je m'éloignai après ces mots. Apparemment qu'il changea son testament ; car il me fit son Légataire universel, & ne laissa qu'un legs à mon fourbe de parent, qu'il avoit, à ce qu'on m'apprit, bien mieux traité deux heures auparavant.

On me dit aussi que ce parent étoit venu voir ce qui se passoit : mais que , sçachant que j'étois-là , & qu'on avoit fait revenir les Notaires , il n'avoit pas jugé à propos de paroître.

A peine mon oncle eut-il congédié les Notaires , qu'il retomba dans sa foiblesse : on m'appella , j'accourus : il n'eut que le temps de me prendre la main , & il expira.

Je ne dis rien de mon affliction , qui fut vive & sincère ; j'aimois véritablement le défunt : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

Me voilà héritier d'un grand bien , dont une partie étoit pourtant embarrassée d'un procès , qui , à la vérité , ne pouvoit pas me faire grand tort , de quelque manière qu'il tournât.

Je reçus quantité de visites après la mort de mon oncle. Il y en eut une qui me surprit : ce fut celle d'un homme de condition , qui avoit une fille pour laquelle je m'étois autrefois senti du penchant. Je l'aurois volontiers épousée ; mon oncle même en avoit alors fait parler au père : mais cela n'avoit pas réussi. Ce père avoit négligé de nous répondre.

C'étoit un homme glorieux & superbe , qui s'estimoit bien plus que nous , & qui apparemment ne nous jugea pas dignes de son alliance. A

son gré, tout ce qu'il y avoit de plus grand la méritoit à peine : il avoit pourtant tort ; & nous le valions bien pour le moins : mais il y a des gens dont l'orgueil est visionnaire , & leur surfait tout ce qu'ils font.

Cet homme si fier vint donc me voir , à mon grand étonnement , comme je l'ai déjà dit : je n'avois jamais été qu'une fois chez lui ; encore ce n'avoit été qu'en accompagnant une autre personne : je l'avois assez souvent rencontré dans de certaines maisons , mais sans lier de conversation avec lui : nous nous contentions de nous saluer froidement ; & voilà tout.

Je viens , dit-il , vous faire mon compliment sur la perte que vous avez faite , Monsieur , & je suis sûr que vous ne vous y attendiez pas : mais la succession qui vous est échue est si grande , & vous êtes à présent si riche , que je voudrois bien que vous eussiez encore envie d'épouser ma fille. J'entends dire qu'on vous offre les meilleurs partis , & que c'est à qui vous aura ; & je vous fais l'honneur en cette occasion - ci de vous rendre une visite , pour voir un peu ce que vous me direz sur ce projet hardi que vous conçûtes autrefois de devenir mon gendre. Dans ce temps-là , je n'en fis que rire : mais aujourd'hui ce ne seroit plus de

même. N'allez pourtant pas croire que je ne vienne ici que pour cela. Figurez-vous plutôt que, tout fier que j'ai droit de l'être, tout distingué que je suis par le nom que je porte, j'ai pourtant cru vous devoir cette démarche-ci. Vous me direz que nous ne nous connoissons guères, & que j'ai eu soin de me tenir sur mon quant à moi avec vous & les vôtres; mais c'est à quoi il ne faut pas prendre garde : allons, Monsieur, soyons amis. J'estimois beaucoup feu Monsieur votre oncle; je le voyois quelquefois à la Cour : il est vrai que je ne lui parlois que fort peu : je suis en commerce avec ce qu'il y a de plus grand; il avoit des amis moins puissants, & d'une considération inférieure : je suis un homme de grande qualité; je ne le regardois que comme un bon Gentilhomme, & j'évitois de me familiariser : mais aujourd'hui, Monsieur, les choses sont changées, le bon-homme est mort, il vous a laissé de très-grands biens, & il me valoit, Monsieur, il me valoit : de votre côté, vous valez ma fille, & j'en conviendrai tant qu'on voudra.

Monsieur, lui dis-je, en ne répondant qu'à ses discours, & non pas à ses pensées; je suis très-sensible à votre attention; je vous en rends mille grâces, & j'aurai l'honneur d'aller vous en remercier.

Vous avez un procès, ajouta-t-il, en m'interrompant : je veux vous y servir, j'ai du crédit ; j'ai du moins bonne opinion du cas qu'on feroit de ma recommandation dans le monde, & je ne négligerai rien pour vous être utile. Mais dites-moi, au reste, n'êtes-vous pas bien flatté de mes honnêtetés ? J'ai compté que vous le seriez, & je ne me suis point trompé, je pense ; cela ne sçauroit être autrement. Revenons au motif de ma visite : vous aimiez ma fille, il vous est à présent permis d'aspirer jusqu'à elle : glissez-moi quelque chose qui signifie légèrement que vous l'aimez encore : elle n'est pas mariée ; ôsez m'en parler en homme qui voudroit bien être à elle. Ne sçavez-vous pas comment vous y prendre pour entamer actuellement cette matiere ? Eh bien ! je vais l'entamer pour vous, moi : vous allez voir. J'ai pensé remettre ma visite à demain, pour aller voir aujourd'hui ma fille qui est un peu indisposée à la campagne, & à qui j'ai bien des choses à dire : car il y a deux personnes qui me la demandent en mariage ; & cela n'est pas vrai : mais je vous le dis, afin que vous me répondiez là-dessus.

Son indisposition est-elle dangereuse, Monsieur, lui dis-je ?.. Oh ! non : je ne sçache pas même qu'elle ait le moindre mal ; & je ne vous parle de cette in-

disposition que pour amener la conversation sur son chapitre. Elle est avec sa mere. Et à propos de sa mere, elle ne vous a vu que deux fois. Vous sçavez qu'elle passe pour une femme judicieuse ; & vous êtes, de tous les hommes de votre âge, celui dont elle a la plus grande idée : ce que je vous dis pourtant à tout hasard, & sans sçavoir ce qu'elle en pense ; car elle ne m'en a jamais ouvert la bouche : elle m'a chargé, à ce que je dis aussi, de vous marquer la part qu'elle prend à tout ce qui vous est arrivé ; car il est bon que vous croyiez que nous nous intéressons extrêmement à tout ce qui vous regarde, pourvu que vous soyez encore dans le goût d'épouser notre fille : sans quoi j'aurois grand regret à tous les honneurs que je vous prodigue. Je vais après demain les voir toutes deux à la maison de campagne où elles sont, soyez de la partie ; venez - y vous soustraire de l'embarras de vos visites : qu'en dites-vous ? Voilà de furieuses avances que je vous fais ; ne réveillent-elles pas votre ambition d'autrefois, cet ancien dessein d'entrer dans notre alliance ?

J'accepterois volontiers la partie de campagne que vous me proposez, Monsieur, lui dis-je, sans des affaires indispensables qui m'obligent de rester à Paris.

Il prenoit congé de moi ; quand je lui parlois ainsi , & je le conduisois : il m'accabla d'embrasemens , d'assurances d'estime , en me quittant ; me répéta mille fois de songer à sa fille , dont je lui demandois des nouvelles avec un air d'intérêt que je croyois contrefaire , mais qui étoit pourtant plus naturel que je ne pensois ; car dès qu'il fut parti , cette jeune personne me revint dans l'esprit avec toutes les grâces que je lui avois trouvées.

La certitude de l'obtenir étoit bien tentante : je n'avois rien dans le cœur , & je méditois déjà de la revoir pour achever de me déterminer , quand un de mes amis entra dans ma chambre.

Celui-ci étoit un homme grave & sérieux , & d'une réputation irréprochable du côté du caractère ; estimé généralement comme l'homme du monde le plus vrai , & le plus droit dans tous ses procédés ; & de tous ceux qui le connoissoient , j'étois assurément celui qui en fesoit le plus de cas.

Après quelque léger entretien sur la situation où j'étois : jeune & riche comme vous l'êtes , me dit-il , je crois que vous al'ez être bien recherché. Quelles sont vos dispositions ? Penchez-vous pour le mariage ? je vous le conseillerois.

Je n'en suis pas éloigné , lui dis-je , & vous

m'avez surpris rêvant à une très-aimable personne ; c'est Mademoiselle une telle : son pere sort d'ici , qui , à vue de pays , ne me feroit pas contraire.

Mademoiselle une-telle ! s'écria mon ami : oubliez-vous qu'on vous l'a presque refusée , il y a quelques années ? non , il ne doit jamais être question d'elle pour vous : d'ailleurs , vous pouvez trouver mieux : c'est une fille de condition , j'en conviens , mais pas assez riche : tenez , sçavez-vous ce qui m'amene ici ? C'est que , sans faire semblant de rien , sans que vous vous apperceviez que je viens exprès , j'ai à vous proposer la nièce d'un homme en grande Charge ; elle n'a pas plus de bien que l'autre , peut-être moins : mais n'importe ; laissez - moi dire : vous estimez mes conseils ; vous avez de la confiance en moi ; vous me croyez d'une intégrité à toute épreuve , & je vais vous prouver , moyennant tout cela , que vous devez épouser cette fille-ci préférablement à l'autre. Je sens pourtant bien que cette préférence n'est pas raisonnable dans le fond : mais je le sens le moins que je le puis ; je tâche de me tromper moi-même , afin de vous tromper sans scrupule ; parce que j'ai intérêt que vous épousiez cette nièce qui ne vaut pas l'autre. J'ai une affaire de la dernière conséquence , dont le succès

dépend tout entier de son parent , de cet homme en place qui m'a promis de m'y servir , si je pouvois vous porter à ce mariage en question qui ne vous convient pas. Ainsi laissez-vous séduire : car actuellement je vous parle de bonne-foi : je suis parvenu à croire que vous ferez fort bien de faire si mal. Cet homme en place est puissant , accrédité chez les Ministres : vous jouirez de tout son crédit, j'en jouirai aussi ; & il n'y pas à hésiter....

Ici finit totalement l'histoire du Monde vrai.

Apparemment que le Philosophe , à qui l'idée de ce Monde étoit venue , n'a pas cru qu'il fût nécessaire de la pousser plus loin ; attendu , sans doute , que , cette idée une fois donnée , tout le monde peut l'étendre , & s'en imaginer toutes les suites. Passons à autre chose.

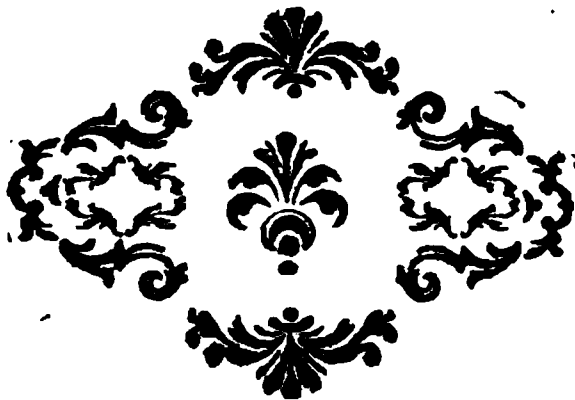
§ Il y a deux sortes d'ambition ; celle d'amasser du bien , celle d'amasser des honneurs. Il y a des gens qui n'ont que la première ; d'autres , que la seconde ; d'autres , qui les ont toutes deux. Les premiers sont des avares que je méprise ; ils n'ont point d'âme : les seconds sont des superbes qui en ont trop : les troisiemes sont des âmes ordinaires ; le monde en est plein ; gens qui voudroient de tout , mais rien avec assez d'ardeur.

Les premiers sont toujours en danger d'être

fripons , & le sont souvent : les seconds , quoiqu'e généreux , toujours en danger d'être méchants ; & le sont , quand il le faut : les troisiemes communément n'ont ni assez de force pour être méchants , ni assez d'avarice pour être fripons.

Je ferois tenté d'estimer les seconds , s'ils n'étoient pas dangereux : les troisiemes ne méritent pas qu'on les remarque : il n'y a que les premiers de méprisables.

F I N.



H O M E R E

T R A V E S T I ,

O U

L' I L I A D E ,

En Vers burlesques.



P R É F A C E

D E L' A U T E U R.

JE ne sçais comment le Public recevra l'*ILIADÉ TRAVESTIE*, dans l'opinion qu'on a que *M. Scaron* étoit inimitable dans ces sortes d'Ouvrages; je réponds à cela que le mien n'est point travesti dans le goût du sien; que la lecture de son *Virgile* m'a seulement fourni l'idée de masquer *Homere*, comme il a masqué l'autre; & de travailler dans le même genre, en prenant une autre espèce de Comique que celle qu'il a suivie. Si je voulois, Lecteur, je donnerois une comparaison digne d'un Auteur burlesque, & je vous dirois sans façon, qu'un Epagneul & qu'un Bichon sont tous deux du genre des chiens, & cependant d'une différente espèce: mais sans le secours de ces deux chiens, vous comprenez sans doute ce que je veux dire.

Toutefois il me prend envie de définir un peu le Comique de *M. Scaron*, pour montrer en quoi il est différent du mien.

Voici comment je m'y prendrai : je trouve que son Burlesque , ou son Plaisant , est plus dépendant de la bouffonnerie des termes que de la pensée ; c'est la façon dont il exprime la pensée , qui divertit plus que la pensée même : ses termes sont vraiment burlesques ; mais ses récits , dépouillés de cette expression polissonne , qu'il possédoit au suprême degré , je doute fort qu'ils parussent divertissans par eux-mêmes.

Secondement , il n'a donné qu'une forme à son Burlesque ; tout est récit , c'est toujours l'Auteur qui parle ; on le voit travailler , on ne le perd point de vue. Je ne dirai pas s'il a bien ou mal fait d'avoir pris cette méthode ; ce ne sont point là mes affaires , & je ne suis point de ceux qui méprisent la marchandise de leur voisin pour vendre la leur.

Voyons à présent la méthode que j'ai suivie. J'ai tâché de divertir par une combinaison de pensées qui fût comique & facétieuse , & qui , sans le secours des termes , eût un fond plaisant , & fût une image réjouissante.

Cette sorte de Comique , quand on l'attrape , est bien plus sensible à l'esprit , qu'un mot bouffon , qui ne fait rire qu'une fois ; car en riant de la pensée présente qu'on lit , on rit encore par

réflexion à la phrase passée qui donne occasion à la phrase suivante ; de sorte que le Comique est toujours présent à l'esprit ; ce ne sont plus les termes que l'on cherche , & que l'on souhaite : c'est comme un dénouement d'intrigue qu'on attend , & dont la suite , que l'on ne sçait pourtant pas , divertit par avance , par les rapports plaisants que l'on sent qu'elle aura avec le commencement.

Pour moi , je crois que l'esprit est bien plus occupé par ce burlesque , que par celui qui n'est que dans les termes ,

J'ai évité les récits avec autant de soin , que *M. Scaron* avoit de penchant à les faire ; ou du moins , dans mon Ouvrage , ils sont rarement épars. Ce sont presque toujours mes personnages qui parlent. J'ai tâché que l'on oubliât le Poëte , & que l'imagination du Lecteur se transportât , pour ainsi dire , dans les Armées des Grecs & des Troyens , en crût les Chefs & les soldats vivants , par le mouvement actuel que je me suis efforcé de leur donner. Cela m'a paru produire un effet plus vif.

En un mot , je me suis proposé une espece de plaisant , qui tînt de toutes les especes de Comiques ensemble , croyant que ce mélange formeroit une variété plus agréable que la mo-

notonie continuelle d'une seule sorte de burlesque, fût-elle parfaite.

Bien des gens, regardant le *Virgile Travesti*, comme un modele dans ce genre, s'imaginent que le délicat agréablement tourné en doit être banni, soit parce que la finesse le rend peu propre aux expressions burlesques, ou qu'il ne provoque pas les ris comme une pensée bouffonne.

Pour moi, je ne suis point de leur avis, n'admettant pas pour principe, que le *Virgile Travesti* soit un modele duquel il ne faut point s'écarter. Je l'admets, si l'on veut, comme un modele, en ce qui constitue le fond de ces sortes d'Ouvrages; & j'entends par le fond, un tissu d'actions & de paroles même divertissantes: mais chacun à son gré peut manier les sujets, sans imiter *Scaron* dans sa maniere de plaisanter; & j'appellerai toujours *travesti*, tout Ouvrage qui, déguisant un Auteur sérieux, me le présentera d'une façon qui me réjouisse. Si j'y rencontre une idée dont le sens me paroisse délicat, pourvû qu'elle ait une tournure badine, je ne lui disputerai pas le nom de *Travestie*, parce qu'il ne me prendra pas envie de rire à gorge déployée en la lisant; & je n'irai pas perdre le plaisir qu'elle me peut faire,

& me scandaliser de l'esprit que j'y trouverai , en faisant réflexion qu'il y en a trop pour qu'elle soit parfaitement convenable au genre de l'Ouvrage. Je ne dis pas cela , dans la pensée d'avertir qu'on va trouver ici de ces idées ; elles sont trop honorables pour que j'osasse m'en vanter aussi grossièrement ; mais si , par d'heureux hasards , il m'en est échappé quelques-unes , je prie le Lecteur qu'elles ne nuisent point à ma qualité de Poète Comique dans l'Ouvrage.

Pour éviter les répétitions ennuyantes des *il reprit* , *il dit* , *reprit-il* , & pour donner plus de rapidité au style , on a mis des points à la fin de certains Vers , qui signifient que le Vers suivant est la réponse à la personne qui a parlé dans le Vers précédent.

Il est bon maintenant de répondre à une question qu'on pourroit faire : pourquoi n'avoir pas travaillé sur l'ILIADÉ D'HOMÈRE , plutôt que sur l'ILIADÉ de M. DE LA MOTTE ? C'est que celle d'Homère est un Ouvrage de trop longue haleine , & que d'ailleurs *M. de la Motte* me semble avoir acquis une assez grande estime dans le monde , pour que l'on soit curieux de sçavoir comment ses idées , jointes à celles d'Homère , seront travesties. Mais , à parler franchement , le

retranchement qu'il a fait de l'Ouvrage ancien, m'a d'abord déterminé à suivre le sien. Je ne m'en suis point repenti ; j'ai trouvé dans ses Vers des endroits si excellents, des pensées si nobles qu'elles ont fait briller à mon gré le moindre contraste que je leur ai opposé.

Puisque *M. de la Motte* est mon Original, & que je suis comme son Traducteur, il faut, bien ou mal, dire un mot, & de son génie & de son Ouvrage : je dis il faut, pour marquer que c'est comme une nécessité à un Traducteur ; car, sans cette précaution, je connois bien des gens qui laisseroient-là la Préface, pour ne pas entendre parler d'un homme qui est trop estimé pour qu'ils l'estiment.

A mon égard, je vais en parler sans attention à ce qu'on en pense généralement dans le monde.

Je ne connois point d'esprit d'un caractère plus estimable, & je doute que tous ceux qui le trouvent excellent, sçachent positivement en quoi il excelle : la forte d'esprit est très-rare ; ce ne seroit cependant pas celle que je choisirois, si je voulois me procurer l'admiration de la foule.

La composition de *M. de la Motte* tient de l'esprit pur ; c'est un travail du bon-sens & de la droite

raison ; ce sont des idées d'après une réflexion fine & délicate , réflexion qui fatigue plus son esprit que son imagination.

Pour mieux caractériser cette sorte de génie , examinons les génies d'imagination.

L'enthousiasme dans les termes fait le plus grand mérite de leurs productions ; dépouillez-les de ce feu séduisant , vous les verrez composées d'un tissu d'idées communes , que l'expression masque si bien , qu'on les prend quelquefois pour des idées sublimes : peu de gens ont de bons yeux , & ne se laissent point éblouir ; peu distinguent l'ornement d'avec la chose ornée : ceux qui se laissent tromper par cet appareil d'expressions magnifiques , sont , à cet égard , ce qu'est une foule de peuple qui , voyant un équipage brillant , traîné par des chevaux richement harnachés , fait d'abord un Prince , ou du moins un gros Seigneur de celui que traîne l'équipage ; le plus souvent ce n'est qu'un homme d'affaires.

L'expression de *M. de la Motte* ne laisse pas d'être vive ; mais cette vivacité n'est pas dans elle même , elle est toute dans l'idée qu'elle exprime ; de-là vient qu'elle frappe bien plus ceux qui pensent d'après l'esprit pur , que ceux qui , pour ainsi dire , sentent d'après l'imagination.

Cette vivacité d'esprit dont je parle , a cela de beau , qu'elle éclaire ceux qu'elle touche , elle les pénètre d'évidence : on en apperçoit la sagesse & le vrai , d'une manière qui porte le caractère de ces deux choses , c'est-à-dire , distincte ; elle ne fait point un plaisir imposteur & confus , comme celui que produit le feu de l'imagination ; on sçait rendre raison du plaisir que l'on y trouve.

Cette vivacité , telle que je la viens de décrire , n'est point d'un genre à accepter de ces termes bouillants , & qui sentent l'enthousiasme.

Il lui faut une expression qui fixe positivement ses idées ; & c'est de cette justesse si rare que naît cette façon de s'exprimer simple , mais sage & majestueuse , sensible à peu de gens autant qu'elle le doit être , & que , faute de la connoître , n'estiment point ces fortes de génies qui laissent débaucher leur imagination par celle d'un Auteur dont le plus grand mérite feroit de l'avoir vive.

Mais c'est assez parler de lui , ma tâche est faite à son égard ; il est bon maintenant de dire un mot de son Ouvrage en particulier. Jamais la Ville de Troye n'a été plus maltraitée par l'armée des Grecs que sa pauvre *Iliade* l'a été par les dévots d'*Homere* : je dis pauvre , par un sentiment d'estime & d'amitié pour cet Ouvrage , qui seroit enseveli

sous les injures, si celles que ces turbulents dévots ont lâchées contre lui, pesoient autant que des pierres; mais il me paroît plus difficile de le détruire, qu'il ne l'a été aux Grecs de ruiner Troye. Les amateurs de la *nouvelle Iliade* ont un Achille de leur côté, aussi vigoureux en raison, que l'autre l'étoit en force humaine; il est vrai qu'il a été battu, mais ce n'est que par des injures, dont les *Homeristes* ont comme un arsenal dans leur Homere.

Il a paru un Livre intitulé: *Des Causes de la corruption du Goût*, où la Préface de *M. de la Motte* & son Ouvrage sont fort vilipendés. Je me sçais bon gré de n'avoir jamais lu l'ancienne *Iliade* dans son original; car après la lecture des *Causes de la corruption du Goût*, Livre fait par *Madame Dacier*, je commence à croire que l'ancienne *Iliade* est pernicieuse à qui peut la lire: je ne puis penser qu'une Dame s'irrite assez pour ménager aussi peu qu'elle l'a fait le plus doux de tous les hommes. Ne seroit-ce pas qu'en lisant *Homere* on respire cet esprit de férocité qu'il a donné à ses personnages: mais passons cela.

La premiere chose que *Madame Dacier* attaque dans *M. de la Motte*, c'est sa *Préface*: je ne prétends pas la suivre, pour la défendre contr'elle;

non pas que je craignisse de dire rien de trop vif, quoique ma prévention pour cette Préface soit bien égale à celle qu'elle a pour l'Iliade d'Homere ; mais c'est que la discussion seroit trop longue.

Je n'examinerai que de certains endroits au hasard.

M. de la Motte dans sa Préface dit qu'Homere n'a point ménagé de ces surprises intéressantes qui font une impression si vive dans le cœur ; il le prouve, en ce que Jupiter même dans le milieu du Poëme, pour faire parade de préscience & de pouvoir, fait aux Dieux un abrégé exact de tout le reste de l'action ; de sorte qu'on est tenté d'en demeurer là, parce que la curiosité est satisfaite.

Cela est de fort bon-sens ; mais *Homere* n'y trouve pas son compte ; & quoiqu'il ait tort, *Madame Dacier* a des ressources pour le justifier : c'est moins l'exacte raison, à la vérité, que la prévention qui les lui fournit. Mais, dans ses répliques impuissantes pour Homere, elle nous fait du moins une image éloquente & vive de ce que la passion peut faire alléguer pour défendre ce qu'on aime ; (car son estime pour ce défunt de deux-mille ans, vaut bien une passion.) Je crois même que *Madame Dacier* doit me sçavoir bon gré

gré de parler ainsi, puisque par ce mot de passion, je rends tout d'un coup excusable les vivacités qui lui sont échappées contre *M. de la Motte*, & dès-lors on ne regarde plus ces vivacités que comme un modèle parfait des transports dont les passions souvent sont suivies; on les pardonne au cœur qui les ressent & les exprime, parce qu'on sçait qu'il est violenté.

Mais sans faire mention de ces vivacités, voici ce que dit *Madame Dacier* pour justifier Homere à l'égard des surprises qu'il n'a point menagées.

« Quand Minerve, dit-elle, déclare que Diomedé va faire de grand exploits, & que Jupiter annonce qu'il va relever la gloire d'Agamemnon, & qu'un tel Héros va périr, cela n'est point du tout contraire à la surprise; car le merveilleux qui naît de cet enchaînement s'y trouve toujours. De-là vient qu'on prend tant de plaisir aux Tragédies, dont on sçait tout le nœud & le dénouement; car on oublie qu'on les sçait, & on se prête à ces surprises la dernière fois comme la première ».

Eh! Madame, on n'a jamais fait expérience de ce que vous nous dites; la nature ne concourt point à justifier les raisons par lesquelles vous justifiez Homere; moi, tous les hommes avec moi,

nous méritons toute la stupidité qu'on attribue à *M. de la Motte* : mais notre stupidité ne nous est point reprochable ; nous voudrions bien nous convertir en mieux , nous y gagnerions même en mille occasions.

Quel charme pour nous, si *Moliere*, *Corneille*, *Racine* & tant d'autres nous affectoient du même plaisir , à la lecture réitérée de leurs Ouvrages , qu'ils ont fait à la première ! Ce qui véritablement est beau , la raison l'avouera toujours pour beau ; le plus ou le moins de sensibilité que laissera l'habitude de le voir , ne le dégradera point de ce qu'il est : mais , Madame , telle est la foible nature de l'homme , qu'il s'accoutume & se familiarise avec les choses les plus belles. La première représentation d'un médiocre nouveau nous pique & nous intéresse plus que le beau réitéré , avec cette différence , qu'on le méprise quand on l'a vu. Ne s'ennuie-t-on pas souvent avec la Maitresse la plus aimable ? Enfin , Madame , le plaisir que nous fait une bonne chose , n'est jamais plus vif , que quand on le goûte pour la première fois.

Cette satiété naturelle du bon m'engageroit à une haute morale , & j'aimerois fort à la faire ; mais ce n'est pas ici sa place : sans cela , je m'imaginer que je prouverois bien que le bon & le beau ,

ou le parfait, (comme vous le voudrez) qui se trouve dans chaque chose, ou que nous croyons parfait, puisque l'habitude de le voir nous le rend comme insipide, est une marque infaillible qu'il n'est encore qu'une légère ombre du vrai parfait, qui fixeroit pour jamais notre goût, si nous le voyions; car je crois que l'épreuve du vrai parfait, ou que son caractère seroit de charmer toujours malgré l'habitude d'en jouir.

Mais en ne voulant rien dire là-dessus, je n'ai pas laissé d'entamer matière. Revenons: vous voudriez donc, dirai-je à *Madame Dacier*, nous prouver qu'on se prête aux surprises des Tragédies de Corneille, les dernières fois, comme les premières, & qu'ainsi, quand Jupiter, au milieu de l'ancienne Iliade, annonce les évènements futurs, cela ne doit point émousser notre curiosité, sur-tout lorsque, dans la suite, ces évènements prophétisés sont bien traités. Je vous dis là-dessus que les Tragédies de nos meilleurs Poètes, toutes belles qu'elles sont, n'ont plus pour nous un agrément si sensible, parce qu'on s'est familiarisé, & avec les surprises de ces Tragédies, & avec le beau qui en est dépendant; & qu'ainsi, toutes charmantes que sont les aventures des Héros d'Homere, (je les suppose telles avec vous)

elles ne piqueront plus notre esprit de ce premier trait de plaisir que portent en lui des aventures qu'on ne prévoyoit en aucune façon, & qui naissent les unes des autres d'une manière d'autant plus surprenante, qu'elle est toujours nouvelle.

Quand je m'attends qu'Agamemnon doit être couvert de gloire, j'aime à voir les moyens que Jupiter prend pour cela; mais j'aimerois mieux le voir glorieux, sans que je sçusse qu'il le doit être, & c'est un plaisir dont me prive le babil indiscret de Jupiter, qui dit: Je vais le couvrir de gloire.

De quelque façon que périsse un tel Héros quelque'étonnant que soit le danger où le Maître des Dieux l'expose, la certitude que j'ai qu'il doit y périr, m'ôte la crainte & l'espérance dont je dois tour à-tour être agité pour lui: cela retranché, le Poëte perd, auprès de moi, les deux tiers de son étalage; & voilà ce que *M. de la Motte* reproche au divin *Homere*. Défaites-vous de l'idée que vous avez, que la représentation d'une Tragédie fasse autant de plaisir à la dernière fois, qu'à la première: il est bien vrai qu'elle en fait, si elle a des beautés; mais ce n'est plus un plaisir de surprise: c'est un plaisir de bon goût, qui nous reste d'après la surprise que nous a fait la première représentation. Pour de surprise, en-

core une fois, il n'y en a non plus que dans mon œil, pour parler le langage de mon Ouvrage Travesti.

De tout cela, Madame, concluez toujours contre *Homere*, si vous le pouvez; car cet *Homere* est un terrible homme, il débauche la raison des meilleurs esprits.

N'avoit-il pas, comme vous le dites vous-même, débauché celle de M. Despréaux, puisque son zèle pour le Poëte Grec alloit jusqu'à sentir de l'indignation contre *M. de la Motte*, parce qu'il entreprenoit sa *nouvelle Iliade*.

A cette image, ne s'imagineroit-on pas voir un grand Prêtre des Juifs rempli de fureur à l'aspect d'un profane qui souilleroit le sanctuaire de sa présence? Quoi! de l'indignation! est-il bien vrai qu'il en sentît, Madame? Le pauvre homme! Il a bien fait de se hâter de mourir dans son lit, car l'impression du Livre de *M. de la Motte*, & les changements irreligieux qu'il a faits de *l'ancienne Iliade*, l'auroient assurément fait mourir de mort subite à force d'ire & de fureur. Si vous entendiez bien vos intérêts, Madame, dans la querelle touchant *Homere*, permettez-moi de vous dire que vous vous garderiez de rapporter sérieusement de pareilles choses; elles sont capables d'ôter tout crédit chez

les plus indifférents à l'honneur du Poète moderne & de l'ancien ; car , sur l'approbation que vous donnez aux emportements de ceux de votre clique , & sur vos vivacités mêmes à cet égard , on ne croira jamais que vous puissiez avoir raison : tant de véhémence , dira-t-on , ne va pas sans illusion.

Malheureusement pour vous & pour la clique , on se confirmera toujours dans ce soupçon d'illusion , quand on verra avec quelle confiance vous combattez *M. de la Motte* , lorsqu'il paroît choqué dans sa Préface , qu'*Hélénus* , *Hector* & *Diomede* étant donnés pour sages , dans *Homere* , il leur arrive à tous trois de faire les lourdes fautes que voici.

Diomede , secondé par *Minerve* , met en déroute l'Armée Troyenne où combattoit *Hector* , leur ferme appui : que fait le sage *Hélénus* dans cette extrémité , dit *M. de la Motte* ? Il conseille à *Hector* de rallier les Troyens & d'abandonner ensuite le combat , & d'aller à *Troye* avertir *Hécube* d'offrir un sacrifice ; & que fait là-dessus *Hector* ? Il applaudit à la sagesse d'*Hélénus* , & laisse le champ de bataille libre à *Diomede* , qui dans son absence pouvoit ce jour-là achever de venger la Grece , s'il n'eût fait autre sottise lui-

même. Mais il interrompt les succès, & il s'arrête à interroger un inconnu, à écouter & raconter des histoires.

Voilà donc trois impertinences que *M. de la Motte* remarque dans nos trois Personnages, *Diomede*, *Hélénus* & *Heçtor*.

L'avis du sacrifice étoit bon : mais *Hélénus* rêve de dépêcher *Heçtor* pour le commander, lui si nécessaire aux Troyens pressés par *Diomede*.

Heçtor devoit répondre au sage *Hélénus*. Vous êtes un sot : il suffira pour ce message de quelque Lieutenant qui l'ordonnera de ma part. Mais malheureusement, *Heçtor* se trouvoit alors dans une intervalle d'imprudence ; il loue l'avis, il part lui-même : & *Diomede*, qui s'apperçoit de sa retraite ; *Diomede*, dont le seul *Heçtor* retardoit un peu les succès, se donne du bon temps quand il est parti ; au-lieu de profiter du peu d'obstacles qu'il trouveroit à tout exterminer, il s'amuse à faire des contes, & à écouter ceux qu'on lui fait. Ne diroit-on pas d'un écolier qui profite de l'absence de son Maître pour badiner ?

M. de la Motte trouve tout cela fort mauvais.

Il mériteroit toutes les injures qu'on lui a dites, s'il n'en étoit pas choqué. Comment défendez-vous Homère ? Le voici,

Voilà , dites-vous , un beau coup de filet , d'avoir pris trois Héros en faute ! *Helénus* , Prince de grande autorité , parce qu'il est Devin , ne conseille pas à *Heñtor* d'aller ordonner le sacrifice. Il commande , & dit : *Heñtor* , vous irez ; mais vous n'irez qu'après avoir rassuré nos phalanges , & ranimé le combat. *Heñtor* alors parcourt rapidement toutes les troupes , ranime leur courage , & rétablit le combat , & il ne part enfin qu'après avoir été témoin de l'heureux changement qui arrive , & qu'après avoir donné ses ordres & excité les siens à toujours bien faire.

Peut-on , vous écririez-vous , éloigner *Heñtor* avec plus de précaution , & mettre son honneur à couvert avec plus d'art ? Tant d'autres , dit *M. de la Motte* , auroient été bons à ce message. Non , vous écririez-vous , il falloit un homme d'autorité. Quelle noblesse ! quelle grandeur de caractère !

A l'égard du loisir que se donne *Diomede* , vous rapportez un long passage de la Poétique d'*Aristote* , & un d'*Eustache* , qui trouvent tous deux de grandes beautés dans cette action de *Diomede* ,

Pour moi , Madame , j'aime mieux penser que cet *Eustache* & qu'*Aristote* ont tort ici , que de m'imaginer que *M. de la Motte* ne sçait ce qu'il

dit : ce n'est point parce que *M. de la Motte* la désapprouve cette action , mais c'est qu'il me paroît raisonnable de la désapprouver.

Enchaînons , pour ainsi dire , les actions des trois Héros susdits.

Heñtor est seul capable de retarder les succès de *Diomede* , qui ravage tout ; de quoi diantre le sage *Hélénus* s'avise-t-il de lui ordonner d'aller faire faire un sacrifice ? Les Troyens ne sont-ils pas déjà assez battus , sans chercher à les perdre entièrement , en éloignant le seul homme qui peut les défendre ? Cela paroît naturel. *Heñtor* , de son côté , s'il a du cœur & s'il est sage , doit désobéir. Oh ! mais , dites-vous , il ne part qu'après avoir rétabli le combat. Eh ! que ne le rétablissoit-il avant que d'en sortir ? Cet ordre porte un grand charme , puisqu'il augmente son courage & sa force. Il n'auroit pas été moins sage , si , vouant dans son cœur le sacrifice à *Minerve* , à qui il devoit être offert , il avoit profité du changement qu'il apportoit dans les affaires des Troyens , & continué sa pointe de peur de la perdre. Point du tout , il part quand il a repoussé les Grecs , & que les Troyens ont le dessus ; il part , dans le moment qu'un succès inattendu , après l'extrémité la plus grande , doit l'exciter davantage à combattre , au lieu d'ex-

poser son armée à une rechûte de malheur en l'abandonnant quand elle est un peu rétablie.

Voilà un Général bien sage , & bien guerrier tout ensemble ! Pour pieux , il l'est & l'on ne peut le lui disputer ; mais c'est un pieux sans esprit & sans courage , & je ne reconnois plus ici le brave *Hector*. Pourquoi cet *Helenus* , cet homme d'autorité , ne corrigeoit-il pas l'imprudence de son premier ordre par un contraire , quand il vit que les affaires des Troyens alloient mieux , grâce au courage d'*Hector* ? Que ne lui disoit-il ? Votre présence est plus nécessaire que jamais ; restez ici , je vais ordonner le sacrifice , je suis homme d'autorité suffisante , & mon absence ne se sentira pas comme la vôtre.

Qu'en dites-vous , Madame ? Y auroit-il eu de l'incongruité dans cette réflexion , s'il l'eût faite ? Pour moi , qui ne suis qu'un vermissseau auprès d'*Homere* , je ne m'applaudirois pas beaucoup , si , composant *une Iliade* , j'avois fait agir en pareille occasion trois sages de la façon que je viens de le dire ; & me citâssiez - vous cent *Aristotes* & autant d'*Eustaches* , je ne leur opposerois que le bon-sens du public , qui vaut mieux que ces génies , dont la subtilité est souvent une occasion prochaine d'erreur , & dont l'étendue

même est quelquefois comme un labyrinthe où leur raison s'égare.

Venons à *Diomede* ; il ravageoit tout pendant qu'*Hector* étoit présent. Qu'auroit-il donc fait pendant son absence ? Il est sans difficulté qu'il devoit triompher de tout.

Mais l'imprudent rencontre un nommé *Glaucus*, qu'il complimente apparemment, puisqu'il s'amuse assez long-temps avec lui, pour entendre & raconter une infinité d'histoires ; & cela, parce que *Glaucus* avoit été son hôte, & qu'autrefois l'hospitalité étoit un droit saint. Mais, je vous demande, Madame, le droit d'hospitalité emportoit-il aussi la nécessité de jaser une heure de temps dans une bataille avec son hôte ? Et n'eût-il pas suffi que *Diomede* n'eût point frappé *Glaucus* ? Falloit-il encore qu'ils s'entretinssent ensemble avec autant de sang-froid qu'au cabaret les pieds sous la table ? De quoi s'avisoit donc *Diomede* d'être si religieux, lui qui blessa une Déesse sans scrupule ?

Ne diroit-on pas, ou que *Diomede* ne bornoit ses desirs qu'à n'être point vaincu par *Hector*, sans aspirer à le vaincre, puisqu'il se relâche dès que cet ennemi n'y est plus ; ou qu'il étoit bien-aise de prolonger la guerre & d'être aux gages d'*A-*

gamemnon, de peur d'aller chez lui planter des choux? Il ne feroit pas le premier Officier Général qui eût agi dans ces vues.

Raconter des histoires pendant une bataille! en bonne-foi, cela paroît-il fésable? Et quelque heureuse épisode que fassent ces histoires, quelque amusant qu'en soit le tissu, peut-on n'être pas frappé d'une chose qui paroît si éloigné de la possibilité, si contraire au bon-sens? Passé encore quand *Homere* fait dire à chacun de ces Héros une douzaine de phrâses avant de se battre; ces phrâses ont rapport à l'action ~~ils~~ se menacent, ils peuvent être éloignés de la mêlée; c'étoit peut-être alors la coutume de se chanter poudle, quand on pouvoit le faire.

Mais j'assurerois bien que, dans aucun temps, ce ne fut celle de conter des histoires dans une bataille, de parler de généalogie, ni de faire des sentences.

Vous vous écriez cependant, Madame, quel art, quelle noblesse!

Je vous l'avoue; ces exclamations me passent; & je me demande, en les lisant dans votre Livre, si je ne me trompe pas quand je crois que deux & deux font quatre; car cela ne me paroît pas plus clair, qu'il me paroît clair que *Diomede*,

Helénus & Hector, n'avoient pas alors un grain de bon-sens à eux trois.

Mais je quitte la Préface de *M. de la Motte*, où vous voyez bien d'autres bévues, & ne dirai même que fort peu de choses sur la critique que vous faites de son Ouvrage qui commence par une *Ode* intitulée : *L'Ombre d'Homere* : dont vous faites comme un salmigondi, pour en dégoûter les Lecteurs. Pour moi, dans cet état même, je la trouve une matelote d'assez bon goût.

Ce qui vous fâche le plus dans cette *Ode*, c'est de voir qu'il évoque *L'Ombre d'Homere*, pour en avoir la *Lyre*, & le prier, dites-vous, de ne pas respecter son Ouvrage.

Mais Madame, vous reprochez par-tout à l'Auteur moderne, qu'il ne prend pas le sens d'*Homere*; pourquoi tombez-vous dans la même faute à son égard? Pourquoi dire qu'il se fait prier par *Homere* de ne pas respecter cet antique Ouvrage? *M. de la Motte* pense plus délicatement; la priere qu'il a faite à *Homere* de lui donner sa *Lyre*, est à l'avantage de ce Grec; c'est comme s'il lui disoit : inspirez-moi ce chant noble & majestueux que vous eûtes autrefois; il croit donc qu'il ne chantera dignement, qu'autant que son chant sera tiré d'après celui d'*Homere*.

A l'égard des choses qu'*Homere* le charge de corriger dans son *Iliade* ; quand je le mépriserois *Homere*, il est certain, qu'à la lecture de cette *Ode*, cet endroit-là suspendroit mon mépris pour ce Poëte.

Quoi de plus grand que d'entendre ce Grec avouer avec une noble franchise qu'il eut des défauts, & recommander qu'on les réforme.

Si l'apparition pouvoit être réelle, sur ces paroles seules d'*Homere*, je le soupçonnerois digne de toute la réputation sans l'avoir lu.

Je crois même que cette évocation, dont s'est avisé *M. de la Motte*, seroit mal imaginée pour tout autre Poëte, que pour celui que la justice ou le préjugé a élevé par-dessus tous les autres ; conviendrait-elle à l'égard de *Lucaïn* & d'une infinité d'autres ? non : on laissera leurs mânes paisibles ; on n'a que faire de les évoquer, pour qu'ils corrigent les défauts de leurs Ouvrages ; les beautés qu'ils y ont laissées n'intéressent point assez, pour inspirer un loin qui marque tant d'estime.

Il y a des défauts dans les Ouvrages d'*Homere* ; mais comme son génie seul pouvoit créer les beautés, son génie en pouvoit corriger les défauts, d'une correction dont la sagesse soit pro-

portionnée à l'élévation du reste de l'Ouvrage. Est-il éloge plus délicat, plus grand, plus ingénieux ?

Monsieur *de la Motte*, par l'apparition d'*Homere*, après les leçons que le Grec lui a données sur la conduite qu'il doit tenir, semble animé d'un noble orgueil. Mais que cet orgueil est modeste ! ce n'est pas de ses forces dont il présume, c'est de celles que lui a laissé *Homere* en lui donnant sa *Lyre* & en l'instruisant. Cependant, Madame, cet éloge qu'il donne au Grec vous est échappé : j'ose dire que toute la foule des termes d'admiration dont vous vous servez pour relever ce Poëte le loue peut-être moins noblement, par le peu de proportion que ces termes ont avec la capacité de l'esprit humain, toujours sujet à quelque erreur. Quelque supérieur qu'il soit, cet éloge donne à *Homere* tout ce que vous pouvez lui donner sans lui attribuer ce qu'il ne peut avoir.

A l'égard de l'*Iliade* de M. *de la Motte*, vous y trouvez des petitesse infinies, de mauvaises expressions, des beautés romanesques, mais point de ces beautés mâles, qui sont semées dans l'ancienne *Iliade*.

L'Ouvrage du Poëte moderne a ses défauts ;

mais croyez, Madame, qu'il s'en faut bien qu'ils soient par-tout où vous les imaginez. On sent de temps en temps des langueurs dans cet Ouvrage, c'est-à-dire, une Poésie moins fournie d'esprit, moins précise, moins noble; mais il faut avouer aussi qu'à chaque endroit susceptible de force ou d'agréments, on n'y regrette rien, ou peu de chose. Pour moi, je trouve qu'il faut avoir eu des ressources d'esprit bien grandes, pour plaire autant que *M. de la Motte* a plu dans son Ouvrage, qui n'est qu'un tissu de combats qu'il faut toujours peindre d'une manière pathétique.

Ce que je dis-là n'est point à dessein qu'on me renvoie la balle; quoique je n'aie eu que des combats à peindre, le style comique admet plus de variété. Cependant je dirai dans un moment, à mon occasion, quelque chose encore là-dessus.

Parmi tous les endroits de l'*Iliade moderne* que vous reprenez, en voici un que tout le ridicule que vous tâchez de lui donner, n'a pu me rendre désagréable.

La mer blanchit d'écume, & l'horrible tempête
Des pâles Matelots environne la tête.

Voilà qui est heureusement imaginé! vous écriez-vous. Cela ne doit-il pas nous consoler de toutes

toutes les beautés que *M. de la Motte* nous fait perdre ? Vous n'en serer pas consolée , vous , Madame , qu'un habit magnifiquement brodé d'or ne consoleroit pas , pour ainsi dire , de la perte d'un chaufson d'*Homere* , si les haillons nous étoient restés , ainsi que ses Ouvrages.

Mais que trouvez-vous de si laid dans ces deux Vers ? Le premier commence à nous donner une courte & juste image de la tempête ; l'autre Vers nous en peint l'effet dans les Matelots , d'une manière qui représente merveilleusement leur effroi.

Des pâles Matelots environne la tête.

L'obscurité de l'air dans une tempête , les éclairs , la foudre qui gronde , les vents qui soufflent avec des mugissements , font comme un cercle de terreur qui environne la tête des Matelots ; c'est à-dire , qu'il jette leur esprit dans le désordre , & qu'il leur ôte cette présence d'esprit supérieur à tous évènements , par les moyens qu'elle inspire à ceux que le danger n'a pas étourdis ; tout cela se sent dans ce Vers :

Des pâles Matelots environne la tête.

Et cet *environne* est une idée magnifique.

Voici dans *M. de la Motte* l'endroit où Hector croit avoir tué Achille, quoiqu'il n'ait tué que Patrocle, revêtu des armes d'Achille; ce mourant lui dit :

Tu goûtes, dit Patrocle, un plaisir trop tranquille :

Tu n'as vaincu que moi ; redoute encore Achille :

Je meurs content, j'emporte un assez digne prix ;

Et tu m'honorés trop, puisque tu t'es mépris.

Est-il possible, dites-vous, que *M. de la Motte* ait jetté une surprise si froide, si peu vraisemblable, si injurieuse à Achille & à Hector, dans un moment si vif, & dans une action si grande ? *Homere* fait bien mieux ; il suppose que l'on prend *Patrocle* pour *Achille*, quand, couvert de ses armes, on lui voit sauver les vaisseaux, & chasser les Troyens jusqu'à leurs murailles ; mais après la première impression, il est reconnu pour *Patrocle* ; quelle grandeur dans cette idée !

Là-dessus, pour ridiculiser cet endroit de *M. de la Motte*, qui fait durer l'erreur où l'on est à l'égard de *Patrocle* jusqu'au moment de sa chute, vous citez l'*Arlequin de la Comédie Italienne* ; qui, sachant qu'on veut lui donner des coups de bâ-

ton , persuade à *Scaramouche* de changer d'habit avec lui : cela fait , l'ennemi d'*Arlequin* prend *Scaramouche* pour lui , le frotte ; *Scaramouche* , peu touché des coups , rit en lui-même de son erreur , se découvre & se moque de son ennemi si bien attrapé. Et cet ennemi figure *Hector* dans *l'Iliade* de *M. de la Motte* , désabusé par *Patrocle* mourant ,

Hector soupire ; il semble , à son air abattu ,
Qu'en le désabusant , Patrocle l'a vaincu.

Je doute , Madame , que cette comparaison fasse bien des dupes ; je serois au désespoir moi-même d'avoir été si grossièrement surpris par un fait qui pût présenter l'image risible que vous lui donnez ; je vois seulement que vous sçavez travestir à merveille.

Arlequin est un adroit coquin , qui veut éviter d'être battu aux dépens des épaules de *Scaramouche* , qui ne se doute de rien , & qui comme un sot change d'habit avec lui. Quelle ressemblance cela a-t-il avec *Patrocle* , qui endosse les armes d'*Achille* , & qui bat les Troyens ? avec *Achille* , qui , retenu par le dépit , satisfait en quelque chose à la pitié qui le fait pour les Grecs , en permet-

tant à *Patrocle* d'aller les secourir, sous une figure qui glacera les Troyens de peur, en ranimant ces mêmes Grecs? *Achille* peut-il ici ressembler à votre *Arlequin* & *Patrocle* à *Scaramouche*.

Patrocle, dans l'*Iliade moderne*, est pris pour *Achille*; il fait de grands exploits. *Heñtor* l'arrête, le combat, le renverse, & croit avoir triomphé d'*Achille*; mais *Patrocle*, mourant, le désabuse. *Heñtor*, détrompé, ressent avec tant de chagrin la différence de la victoire, qu'il semble,

à son air abattu,

Qu'en le désabusant, *Patrocle* l'a vaincu.

Vous comparez ici *Heñtor* à l'ennemi d'*Arlequin*; qui est bien surpris, quand il voit qu'il n'a frotté que *Scaramouche*; mais cet ennemi est surpris, non pas en ce qu'*Arlequin* fera plus difficile à froter que *Scaramouche*, ou plus méchant que lui; mais seulement en ce qu'il s'est trompé: au-lieu que la surprise d'*Heñtor* tombe sur la triste différence qu'il met entre l'ennemi qu'il vient de vaincre & celui qu'il croyoit avoir vaincu. Peu lui importeroit de s'être mépris, si *Patrocle* valoit *Achille*.

Cependant je veux, Madame, que la fin de cette scène ait quelque rapport avec la surprise

d'*Heñtor*. Les plus belles choses, peuvent en avoir avec de très-petites; les plus sérieuses avec les plus comiques. Il y a même parmi le peuple en général, & les Princes, une uniformité d'actions, qui, séparées des circonstances, du motif, des sentimens qui les font faire, de la maniere de les faire, resteront les mêmes: mais les circonstances, le motif, les sentimens, & cette maniere les métamorphosent entierement: chez le peuple, elles seront risibles; elles seront graves chez les Princes.

Dans votre *Scene Italienne*, la surprise de l'ennemi d'*Arlequin* réjouit. *Heñtor*, détrompé, m'inspire un noble intérêt pour lui; je partage son chagrin: ce sont cependant deux hommes désabusés. Pourquoi l'impression qu'ils me font est-elle différente, puisqu'ils sont tous deux dans le même cas? Le voici.

C'est que toute la peine de l'ennemi d'*Arlequin* n'aboutit qu'à frotter un coquin, qui, tout roué de coups qu'il est, se moque encore de lui, parce qu'il s'est mépris; encore n'est ce-pas cet ennemi qui réjouit comme désabusé? Sa surprise n'est d'aucun goût, rapportée seulement à la méprise; elle ne vaut que par les figures de *Scaramouche*, qui croit cet ennemi bien plus attrapé

qu'il ne l'est lui même , après tant de coups de bâton. Voilà des circonstances qui, changées, changeront aussi la face de la surprise. Supposiez, par exemple, que cet ennemi trouve de la résistance dans celui qu'il bat, qu'ils se portent des coups mutuels, & que celui qui est attaqué se défende sans sçavoir qu'il est pris pour un autre; supposons à présent qu'un coup de hasard désabuse l'agresseur, après qu'il aura vaincu; si la victoire est sanglante, le spectateur se sentira ému de compassion pour le vaincu, & peut être d'indignation contre celui qui s'est mépris; il ne fera cependant pas moins désabusé que l'ennemi d'*Arlequin* dans la *Scène Italienne*; d'où vient cette différence d'impression?

Il est clair que ce sont les circonstances qui font tout.

La surprise d'*Hector*, malgré son air de ressemblance avec celle-ci, nous affecte encore différemment, à cause des différentes circonstances.

Quelles sont-elles?

C'est que *Patrocle* n'est ni *Scaramouche*, qui se laisse battre en tapinois, ni cet homme attaqué par un ennemi inconnu, & qui se méprend. Il est vrai qu'il a les armes d'*Achille*; mais il s'en est couvert avec dessein : ce dessein est grand.

Son combat contre *Heñtor*, qui l'a pris pour *Achille*, a tenu mon ame attentive à ce qui devoit arriver entre deux Héros, dont l'un croyoit attaquer l'homme de la terre le plus redoutable, & l'autre représentoit seulement cet homme si redoutable; mais s'efforçoit à le représenter dignement, en excitant sa valeur par tout l'honneur de sa situation.

Les efforts de l'un & de l'autre m'ont fait un portrait vif d'*Achille*, dont l'idée agissoit sur les deux Combattans.

Dans les efforts d'*Heñtor*, j'ai vu l'image de son estime & de sa crainte; j'ai vu ce qu'il pensoit d'*Achille*, dans ceux de *Patrocle*; j'ai vû quelles forces il croyoit nécessaires pour être pris pour *Achille*, quoique couvert de ses armes. Le combat même a eu quelques chose de plus que si *Achille* eût combattu lui-même.

Or, quand *Patrocle* est vaincu, l'impression que nous fait la surprise d'*Heñtor* tient, pour ainsi dire, de toutes les circonstances du combat; de même que l'impression de la surprise de l'ennemi d'*Arlequin*, tient des choses qui l'ont précédée.

Heñtor croyoit combattre contre *Achille*, &

croit l'avoir vaincu ; je partage sa douleur quand il est détrompé : ce n'est pas tout, sa surprise est comme un dénouement, qui, faisant disparaître une erreur injurieuse au courage d'*Achille*, fait, de ce qu'il est, un portrait d'autant plus effrayant pour *Hector*, qu'il voit que, malgré de surprenants efforts, il n'a pu vaincre que son phantôme. L'idée qu'*Hector* s'étoit faite d'*Achille*, croyant le combattre dans *Patrocle* ; celle qu'il doit s'en faire, quand il est désabusé ; ces deux idées font une différence, par laquelle le Poëte restitue, par un coup de maître, ce qu'il sembloit avoir ôté à *Achille*. Je le vois peint dans toute sa grandeur, quand on me dit, parlant d'*Hector* détrompé, qu'il semble,

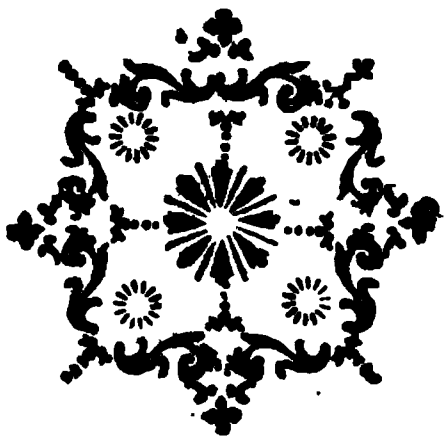
à son air abattu,

Qu'en le désabusant, *Patrocle* l'a vaincu.

J'admire alors cette grandeur d'*Achille* ; & comment cette impression d'admiration se porte-t-elle dans mon esprit ? C'est à l'occasion de cette circonstance du combat, qui est, qu'*Hector* croyant combattre *Achille* dans *Patrocle*, n'a vaincu ce dernier que par des efforts surprenants, qui lui

font sentir à lui-même combien ils seront au-dessous de la force d'*Achille* : il est aisé , par les autres circonstances , d'expliquer les autres impressions que peut faire la surprise d'*Hector*.

En voilà bien assez ; le sérieux commence à m'ennuyer : je finis , en priant le Lecteur de me tenir compte de l'avoir diverti, (si j'ai le bonheur de le faire,) n'ayant à paraphraser qu'un tissu de combats continuels.





ÉVOCATION

DE L'OMBRE

D' HOMERE.

Touché de quelque repentance,
Ou d'un remords de conscience,
Pour avoir fait un Turlupin,
Du Grec nommé l'Homme divin,
Je disois, l'autre jour : peut-être, en l'autre Monde,
De ma contre-façon le grand Homere gronde ;
Car enfin , à juger des pieuses fureurs,
De Messieurs les Adorateurs,
Ne pas le respecter , est un forfait énorme.
J'ose ici lui donner une grotesque forme.
Si mon œuvre grotesque étoit impiété,
Et si j'allois là-bas en être tourmenté !
Le culte des Dévots d'Homere
Peut bien renfermer un mystere ;
Ce mystere , à la vérité ,
La Raison qui ne peut l'entendre ,

Et qui, pour admirer, prétend du moins comprendre,

L'appelle ridicule :

Mais aussi, qui dit un mystère,

Dit ce qu'on n'entend point, ou guère.

Ce que dans le Grec même admire le Dévot ;

Si l'on lui disoit, qu'est-ce ? il resteroit bien sot ;

Preuve infaillible, incontestable,

Que cet Homere est admirable ;

Admirable d'une façon

Qui passe Madame Raison ;

Et si la Raison n'y voit goutte,

Son culte est inspiré sans doute.

Ce culte feroit donc une Religion ?

Et l'audacieux qui s'en joue,

Pourroit, après sa mort, comme un autre Ixion,

Tourner dans l'enfer une roue :

Mais pour en être plus certain,

Evoquons le défunt Divin.

Sieur Homere, allons, je t'évoque :

Viens me dire si je te choque,

Et si je fais un crime, ou non,

En te donnant un air bouffon.

Paroïs, hâte-toi, je t'en prie...

Oh ! finis ta criaillerie,

Dit-il, en paroissant : je veux être pendu,

Si je n'en ai le chef fendu...

Illustre Trépassé, c'est par excès de zèle,
Repris-je, que je vous appelle;
Je desire sçavoir de vous,
Si mon style bouffon vous a mis en courroux?...
Parles-tu de ton badinage,
Sur l'ILIADÉ mon Ouvrage?
Et de ce style de Nigauds,
Que tu donnes à mes Héros?...
Oui, divin Mort, c'est cela même....
Oh! reprit-il, grand Nicodème,
Eh! pourquoi voudrois-tu que j'en fusse offensé?...
Mon Dieu! dis je, je l'ai pensé.
Certaine troupe ici... Bon! bon! reprit Homère,
C'est une gent visionnaire,
Qui m'a pris en affection.
Ne sçais-tu pas qu'ici chacun a sa folie;
Celle de ces Messieurs est l'admiration;
Ecrire un pot-pourri d'imagination,
Fut autrefois ma frénésie;
La tienne est de nous railler tous;
Va ton train: les rieurs sont toujours les moins fous.



SOMMAIRE GÉNÉRAL,

Pour l'intelligence de l'ILIADÉ TRAVESTIE.

COMME il y a bien des personnes à qui les raisons qui ont fondé la *Guerre de Troye* ne sont pas connues , on a trouvé à propos de les dire en peu de mots , en y ajoutant , pour une plus parfaite intelligence , la qualité des Personnages principaux qui agissent dans le Poëme que j'ai travesti.

L'enlèvement de la Princesse *Hélène* par *Pâris* , est l'origine de la *Guerre de Troye*. *Hélène* étoit fille de *Tyndare* , sœur de *Castor & Pollux* , femme de *Ménélas* , à qui *Pâris* la ravit. *Pâris* étoit fils de *Priam* , Roi des *Troyens*.

Ménélas , après le rapt d'*Hélène* sa femme , intéressa tous les Princes Grecs à le venger de l'affront qu'il avoit reçu

de *Pâris*. *Agamemnon*, frere de ce Prince insulté, fut élu Chef de l'armée des Grecs.

Homere, en commençant son *Poëme*, suppose que cette Armée est depuis quelque temps devant *Troye*, qu'elle assiège; & après cette supposition, il prend pour sujet de son *Poëme*, la colere du vaillant *Achille*, c'est-à-dire, qu'il célèbre tous les maux que cette colere fit à l'armée des Grecs; du nombre desquels étoit *Achille*, avant que son courroux l'en séparât.

Voici la cause de ce courroux. *Chryses*, Prêtre d'*Apollon*, avoit une fille nommée *Chryseïde*; cette fille étoit au pouvoir d'*Agamemnon*; ou plutôt en étoit esclave. Ce pere, chargé de présents, vint supplier ce Chef des Grecs de lui rendre sa fille; & pour donner plus de poids à sa priere, il l'en conjura au nom de son Dieu *Apollon*. *Apollon*, ni ses présents, ne touchèrent point

Agamemnon ; il aimoit l'esclave , & refusa de la rendre.

Chrysès , outré de son refus , en demanda vengeance à *Apollon*. Ce Dieu la lui octroya ; le camp des Grecs se trouva soudainement frappé de la peste. Les maux qu'elle causa , firent que *Calchas* , Augure habile , fut interrogé sur les raisons qui l'attiroient ; celui-ci qui les sçavoit parfaitement , n'osa les déclarer , de crainte d'irriter *Agamemnon* , au refus duquel les Grecs devoient leurs malheurs. *Achille* le rassura , & lui promit sa protection devant toute l'Assemblée.

L'Augure déclara donc qu'il falloit qu'*Agamemnon* rendît la fille de *Chrysès* , si l'on vouloit calmer *Apollon* , & se voir délivré de la peste.

Atride , qui est le même qu'*Agamemnon* , se fâcha , comme il l'avoit prévu , & ne consentit à rendre sa captive qu'à condition qu'on feroit , pour le dédommager , un nouveau partage du butin

que l'on avoit fait sur les *Troyens*. *Achille* & lui eurent là-dessus une contestation qui devint querelle violente ; *Agamemnon* menace *Achille* d'aller lui-même enlever de sa tente une certaine *Bryseïde*, qui étoit aussi tombée en partage à *Achille*.

Cette menace , qu'*Atride* exécute dans la suite , offense à tel point *Achille* , qu'il est près de percer le Chef des Grecs de son épée : *Minerve* l'arrête ; après quoi il se retire loin du camp , après avoir souffert patiemment l'exécution de la menace d'*Agamemnon* , ou d'*Atride*.

C'est sur cette retraite qu'est fondé tout le sujet du Poëme d'*Homere* ; il seroit inutile de rapporter ici mille incidents fâcheux & une infinité d'autres menues circonstances , que l'on verra dans la lecture du *Poëme travesti* : il suffit de rapporter les évènements principaux.

Agamemnon méprisa fort le Prince qui se retiroit , & crut qu'il ne sentiroit jamais son absence : mais *Jupiter* en ordon-

na autrement , par considération pour *Thétis* , mère d'*Achille* , qui le supplia de punir *Agamemnon* de son insolence , & les Grecs de leur lâche complaisance pour ses ordres.

Enfin , les Grecs furent très-maltraités , & l'on ne trouva point de meilleur expédient pour rappeler la fortune , que de tâcher de fléchir *Achille* , & de l'engager à revenir. *Agamemnon* , repentant , lui envoya des Ambassadeurs avec des présents , & les chargea de lui promettre qu'on lui rendroit *Chryséïde* , & que , s'il vouloit , il épouserait même sa fille. *Achille* , inflexible , ne veut point entendre parler de raccommodement , & les Députés reviennent annoncer la constance de son courroux. Un noble désespoir alors tient lieu de la présence d'*Achille* aux Grecs : mais , malgré leur valeur , tout leur réussit si mal , qu'*Hector* fils de *Priam* , étoit près de les prendre , & portoit déjà le feu jusqu'à leurs vaisseaux , quand *Patro-*

cle, ami d'*Achille*, touché de l'extrémité des Grecs, conjure *Achille* d'aller à leur secours. Il n'y consent point ; mais il couvre *Patrocle* de ses armes. Ce Prince, sous la figure d'*Achille*, va combattre les Troyens, renverse tout ; mais en s'avancant trop, il est tué par *Heçtor*, qui croit tuer *Achille*.

Achille apprend la mort de son ami *Patrocle* ; il en est au désespoir, & le desir de venger cet ami, fléchit son orgueil, & lui fait oublier ses motifs de rancunè. Il se raccommode avec *Agamemnon* : les affaires changent de face, l'épouvante se met dans l'armée des Troyens. *Achille* cependant court risque de périr dans le fleuve *Scamandre*, qui souleve ses eaux. Le Dieu *Vulcain* le délivre du péril qu'il court ; il combat *Heçtor*, & le tue : & quoique *Homere* ne continue pas son *Poème* jusqu'à la destruction de la ville de *Troye*, la mort d'*Heçtor* son défenseur, fait supposer qu'elle fut bientôt prise.



H O M E R E
Τ R Α V Ε Σ Τ Ι ,
O U
L' I L I A D E ,
En Vers burlesques.

LIVRE PREMIER.

JE vais chanter', mais sur un ton
Qui doit approcher du bouffon ,
Un ton gaillard, un ton comique ,
Moitié plaisant, & pathétique ,
Gai, sérieux, de tous les goûts ;
Un ton qui les rassemble tous ,
Un ton enfin qui réjouisse.
Muse, ici rendez-moi service ;

L ij

Si, pour mériter vos faveurs,
Il faut vous dire des douceurs,
Je vous dirai... fort peu de chose,
Par une très-louable cause:
Car, quand on aime tendrement,
On parle difficilement;
Cependant je pourrai vous dire
Que pour vous seule je soupire,
Et que vous êtes de vos Sœurs,
Seule, l'objet de mes fureurs;
Fureur est bien: ce mot exprime
L'état de tout homme qui rime,
Et je sens même en ce moment,
Que ladite fureur me prend.

Oui, le transport saisit mon âme;
Et le feu bouffon qui m'enflâme,
Va prouver à tous les jaloux
Que j'ai fait fortune avec vous.
Vîte donc, hâtez-vous, ma plume.
Du feu qu'en moi la Muse allume,
Exprimez la grotesque ardeur:
Et vous, écoutez-moi, Lecteur,
Ou détoupez bien vos oreilles,
Pour ne rien perdre des merveilles,
Que je vais chanter d'un Garçon
Très-digne d'être appelé bon;

Si, quand il étoit à la guerre,
 Il n'avoit eu trop de colere.
 Le vif Achille, (c'est son nom ,)
 Que Monseigneur Agamemnon,
 Par un discours un peu trop rude,
 Mit en si grande promptitude,
 Qu'à tout pardon rendu rétif,
 Et retenant son bras oisif,
 Dans l'enfer il laissa descendre
 Mille Grecs qu'il eût pu défendre ;
 Qui, s'il les avoit protégés,
 S'en fussent tenus obligés.
 Patrocle aussi quitta ce monde ;
 Dont Achille eut douleur profonde ;
 Car il aimoit ce garçon-là
 Autant que lui, même au-delà.

Ce fut de Jupin l'ordonnance ;
 Après la mésintelligence
 Des Héros ci-dessus nommés,
 L'un contre l'autre gendarmés ;
 Mais, Lecteur, qui le pourroit croire,
 S'il n'étoit moulé dans l'Histoire ?
 Car, notre ami, qui pensez-vous
 Que fut l'auteur de leur courroux ?

Un Dieu de la première classe,
 Apollon, qui, sur le Parthénon,

Régit exprès neuf belles Sœurs ,
Pour le plaisir des bons Rimeurs ;
A la vérité , pour tout dire ,
Ce Dieu n'excita pas leur ire ,
Pour faire mal uniquement ,
Comme il nous arrive souvent.
J'ai lu que , (si j'ai souvenance ,)
Chrysès l'arma pour la vengeance ;
Que ce fut la raison pourquoi
Au Camp des Grecs il mit l'effroi ,
Lesquels partagerent la peine
De leur ribaud de Capitaine ,
Sans avoir tâté du péché
Dont Apollon étoit fâché.

Chrysès , bon pere de famille ,
Pour retirer sa pauvre fille
D'un esclavage dangereux
Chez un Patron peu scrupuleux ,
Malgré sa goutte & son grand âge ,
En vint au Phrygien rivage ;
Et pour lors , des enfants l'honneur
Aux vents étoit fort à cœur ;
On avoit peu des scrupules ,
Qu'on trouve présent ridicules.
Quoi ! pour un honneur en danger ,
Courir les mers , & voyager !

On vit dans le temps où nous sommes
Plus franchement avec les hommes.

On se tait, on pardonne tout,
Pourvu que l'argent soit au bout.

Comment feroient mille familles,
S'il falloit garantir leurs filles?

Au siècle du viellard Chrysès,
On y regardoit de trop près.

Il vint donc, & crut, le bon-homme!

Qu'en apportant valable somme,

Et répandant un seau de pleurs,

Il mettroit fin à ses malheurs.

Ayant d'Apollon la Couronne,

Voici comme aux Grecs il raisonne.

Oh! que nous avons eu de mal,

Moi, mon valet & mon cheval,

Pour venir jusqu'à vous, Atride!

Car les chemins sont bien humides.

Tant y a, bref, que me voici:

Dieu me bénisse, & vous aussi.

Si jamais vous renversez Troye,

J'en veux faire un grand feu de joie:

Je ne dis point ces mots exprès

Pour vous mettre en mes intérêts;

Non, Messieurs, dans cette harangue,

C'est le cœur qui conduit la langue;

Et si je viens pour vous prier
Que vous vouliez bien délier
Les liens que ma fille porte,
Je veux que le diable m'emporte,
Si je conçois le moindre espoir
Qu'en l'argent que vous allez voir.
Tenez, le voilà dans un coffre:
Prenez, mes amis, je vous l'offre;
Et quoique mon maître Apollon
M'ait dit de parler en son nom,
Tout Dieu qu'il est, ne lui déplaise,
Le nom d'un Dieu n'est que fadaïse,
Dont la majesté parmi nous
N'auroit pas crédit de cinq sous,
Soit ainsi fait qu'il le demande,
S'écrie alors toute la bande:
L'acte sera religieux,
Et ses écus sont copieux;
Ainsi, par cette complaisance,
Notre bourse, & la conscience,
Ce Vieillard, sa Divinité,
Tout, Messieurs, sera contenté.
Atride alors, qui se courrouce,
Sa robe avec fureur retrouffe,
Et dit, la mettant sous son bras:
Corbleu ! l'on ne me compte pas,

Et d'un air après très-fauvage,
Dont le Vieillard perdit courage,
Dit : si tu m'en crois, ton bide,
Toi, ton argent, & ton valet,
Vous prendrez sur le champ la peine
De décamper de cette plaine.
Je respecte fort Apollon,
Et je crois ton argent fort bon ;
Ce dernier-là je ne refuse.
Pour l'autre, je lui fais excuse :
De sa grande divinité
Trop austère est la volonté.
S'il ne falloit, pour lui complaire,
Qu'une chose facile à faire,
Par exemple, qu'offrir des veaux,
J'en offrirois cent des plus beaux ;
Mais me défaire d'une fille,
Peut-être pucelle & gentille ;
Non, tout dévot que je lui suis,
En vérité je ne le puis.

Mais, dit Chrysès, l'obéissance
Est pourtant dûe à sa puissance.
Oh ! dit Atride, je paîrai
Cette dette, quand je pourrai.
Ne m'étourdis pas davantage :
Ta fille a soin de mon ménage.

Elle est esclave , & le sera
Tant qu'à moi son maître il plaira.
Il me plaît qu'elle soit gardée,
Jusqu'à tant qu'elle soit ridée;
Que son œil , triste & chassieux ,
Distille & pleure tout des mieux;
Que blanche soit sa chevelure;
Ses dents , chicots ou pourriture.
Il dit : le Prêtre d'Apollon
Pensa s'évanouir , dit-on ,
Sans Colin , son valet fidele ,
Qui lui dit : remontez en selle ,
Mettez votre espoir dans le Ciel ,
Qui change l'amertume en miel.
Là-dessus , Chrysès se retire ,
Et le pauvre homme qui soupire ,
Après mille tristes sanglots ,
Prononce enfin ce peu de mots :
Ma foi ! ma fille est confisquée ,
Et d'affront ma maison marquée.
Apollon , si , pour ton honneur ,
J'ai fait éclater de l'ardeur ,
Et si jamais avec ma hache
J'assommaï , pour toi , belle vache ,
Ou fis , jusqu'aux derniers morceaux ,
Fumer à ton nez de bons veaux ;

Viens ; ma fille , si tu *differe* ,
Sera femme , & peut-être mere ;
Déjà peut-être Agamemnon , ...
Car enfin , grand Dieu ! que sçait-on ?

Le Dieu l'entend : quoi ! l'on m'appelle ;
Cria t-il , pour une pucelle !
Quel âge a-t-elle ? ... Elle a vingt ans ...
Oh ! le miracle est des plus grands.
Je cours , pour elle , je te jure ,
Mettre tout en déconfiture.

A ces mots , armé de ses traits ,
Ce Dieu , des Cieux descend exprès.
Il fait du bruit , chacun s'écrie :
Qu'est-ce que cela signifie ?
Moutons , vaches , chevres , brebis ,
Broutant l'herbe , tombent occis.
Mais bientôt le malheur empire ,
A son tour le soldat expire ;
L'un tout en parlant reste mort ,
Et l'autre dit , je le plains fort ;
Celui-ci tombe à la renverse ,
Quand du vin dans sa tasse il verse ;
Celui-ci , sautant un fossé ,
A l'autre bord est trépassé ;
L'un rend l'âme avec la parole.
Neuf jours enfin , le trépas vôle :

Junon , qui ne peut l'arrêter ,
Est réduite à beaucoup pester.
Etre Déesse , en telle affaire ,
Enrager , n'y sçavoir que faire ,
C'est , ma foi , malgré ses autels ,
Se voir au rang des vils mortels.
A la fin , que fait l'Immortelle ?
Achille est inspiré par elle.
Il va trouver Agamemnon ,
Et puis harangue sur ce ton :
Or çà , Messieurs , je vous assemble ;
L'esprit vient , quand on est ensemble.
Je ne fais point l'homme important :
Après tout , je le suis pourtant ;
Mais , chut ! & parlons d'autre chose ,
Et de nos maux cherchons la cause.
Maître Agamemnon , dites-moi ,
De qui bientôt serez-vous Roi ,
Puisqu'il faut qu'on ensevelisse
Brin à brin toute la milice ,
Et puisqu'il faut que les vivants ,
Crainte de mort , quittent les champs ?
Vous seriez un grand imbécille ,
Si vous croyiez prendre la Ville ;
La prendrez-vous comme un poisson ,
Avec filet ou hameçon ?

Car, pour la prendre avec des hommes,
Voyez dans quel état nous sommes !
Le trépas faïsit *un* chacun ,
Bientôt nous ne serons plus qu'un ,
Et votre esprit se tranquillise !
Est-ce frayeur ? est-ce bêtise ?
Est-ce tous les deux ? Car enfin ...
Sur ce, chacun est incertain.
Seroit-ce à moi de vous apprendre
Le parti qu'il est bon de prendre ?
N'importe, sçachez qu'il faut voir
Un Augure qui peut sçavoir
De quoi ce Dieu là-haut s'avise ;
Si c'est que quelqu'un le méprise ;
S'il veut des veaux ; s'il est armé ,
Parce qu'il en est affamé.

A ce discours un vieux Augure ,
Qui disoit la bonne aventure ,
Et qui tout aussi couramment
Qu'on liroit dans un Rudiment ,
Lisoit dedans la destinée
La part qui nous en est donnée ;
Le grand Calchas , qui sur les eaux
Conduisit tous les Généraux ,
S'avance , & dit d'un air affable :
Freres , il m'est fort agréable ;

Oui , sans doute , agréable il m'est
De parler pour votre intérêt.
Sur la mort donc qui vous moissonne ,
Vous desirez que je raisonne ;
Je sçais la cause de cela ,
Comme je sçais que je suis-là :
Mais la dire , est la mer à boire ;
Non pas que longue en soit l'histoire ;
Mais que je perdrai mon emploi ,
Si quelqu'un ne prend soin de moi.
Je me brouille avec un Monarque ,
Dans les yeux de qui je remarque
Qu'il dit en lui : Quand je pourrai ,
Vieux coquin , je te punirai.
Si cependant Achille jure
Va , va , ne crains nulle aventure ,
Répondit alors ce Héros ;
Et sur l'emploi , sois en repos ;
S'il est besoin que je m'explique ,
Ne crains Atride , ni sa clique :
Parle , Calchas , en sûreté.
J'en jure par la sainteté
Du Dieu qui te tient à la gorge ,
Et duquel ton esprit regorge ,
Ce bras fendra par le milieu
Le ventre du rebelle au Dieu :

Sçache au surplus que tes semblables ,
Calchas , se rendent méprisables ,
Quand l'intérêt vil d'un emploi
De leur devoir suspend la loi.

Calchas , honteux à ces paroles ,
Dit : Ce ne sont pas fariboles ,
Messieurs , vous l'avez entendu ;
Tout mutin doit être fendu :
Sçachez donc que votre aventure
Vient de ce que l'on fait injure
Au grand Ministre d'Apollon ,
Qui s'est plaint dans une Oraison.
Donnez donc , Monseigneur Atride ,
La clef des champs à Chryséide ;
Car cette fille est le sujet
De tout le mal que l'on vous fait ;
Qu'à Chryse ensuite un sacrifice
Rende le Dieu fâché propice.

Atride alors tout furieux ,
Lui dit : Taïs-toi , tu feras mieux ;
Voyez la belle peccadille
Que de ne pas rendre une fille ,
Pour qu'un Prophete de malheur
Dise que je suis un pécheur !
Dès qu'on a fait quelque sottise ,
Crac , ce coquin-là prophétise.

Chryséïde est dans ma maison ,
Son Dieu ne le trouve pas bon :
Son Ministre , par une Antienne ,
Apprend qu'il faut qu'elle revienne.
Je l'aimois : si c'est un péché ,
En vérité j'en suis fâché ;
J'avois , tant la fille est aimable ,
Dessain d'être encor plus coupable ;
Et j'eusse après , en temps & lieu ,
Tout en gros satisfait le Dieu ,
Ne voulant faire pénitence
Qu'après une plus grosse offense :
Mais puisque je n'ai pas le temps
De faire mes péchés plus grands ,
Et qu'il faut rendre ma captive ,
Je prétends bien , si je m'en prive ,
Qu'un loyal & riche marché
Me dédommage du péché.

Oui , dit Achille : à ce langage ,
On te païra pour être sage !
Ce discours , si bien inventé ,
Dis-nous , t'a-t-il beaucoup coûté ?
Mon garçon , marque-nous la somme
Que tu veux pour être honnête-homme ;
Car si c'est sérieusement
Oh ! le diable emporte qui ment , ..

Mais

Mais que veux-tu que l'on te donne?...

Ha ! je ne veux taxer personne ;

Mais , entre nous , trente ducats

Ne vous incommoderoient pas...

Trente ducats , miséricorde !

Dis plutôt trente bouts de corde

Pour t'étrangler... Ah ! par ma foi ;

Je n'ai pas plus d'un fou sur moi ,

Dit Ajax , ou que l'on me fouille ;

A mon égard , qu'on me dépouille ,

Dit Ulysse , si mon gousset

En ce moment n'est vuide & net ;

Et je dois même un pot de bière

Au mari de la Vivandiere.

Ma foi la guerre a rendu sec

L'Officier & le soldat Grec...

Qu'il soit sec , ou qu'il soit humide ;

Il me faut de l'or , dit Atride.

Quoi ! tu recommences encor !

Perds-tu l'esprit avec ton or ,

Dit Achille ? Tu me chagrines ,

Reprit l'autre , & tu t'imagines ,

Étant des Dieux fils ou bâtard ,

A leur privilége avoit part.

Faut-il qu'étant près de mes pièces ,

Tes insolentes hardiesses

M'ôtent un argent qui n'est rien ,
Et qui m'eût fait beaucoup de bien ?
Rendez, dit-on , Monsieur Atride ,
Rendez , s'il vous plaît , Chryséide...
Mais cette fille est le lopin ,
Ou la part que j'eus du butin ;
Or quand elle sera rendue ,
Ma dite part sera perdue.
Qu'on mette donc sur le tapis
Tout le butin que l'on a pris ,
Et que de nouveau l'on partage
Chaque ustensile de ménage ;
Et je prendrai , sans plus gronder ,
Ce qui pourra m'accommoder :
Sans quoi , j'irai , ne vous déplaîse ,
Choisir chez vous , tout à mon aise ,
Ou de la fille , ou du magot ;
Et sur le moindre petit mot ,
De tous les deux je m'accommode.

Cela seroit vraiment commode ,
Dit-on : prendre tout-à-la fois
Vaut encor mieux que faire choix.
Achille alors fit la grimace ;
Toi , nous réduire à la besace !
Me voler chez moi , double fou ,
Ce que j'amasse fou sur fou !

Ah ! si j'en croyois mon courage ,
 Il ne t'échoieroit en partage ,
 Au lieu de fille & de magot ,
 Que quelques coups d'un bon tricot.
 Croyez-moi, vous, Grecs, qu'il commande ;
 Qu'il reste ici seul de sa bande.
 Quand il sera seul, il verra
 Que le nez d'un pied lui croîtra.
 Braver la mort est une gloire
 Qui nous fait vivre dans l'Histoire,
 Mais tout glorieux est un fat
 De la braver pour un ingrat.
 Pour qui moi suis-je, en cette guerre ;
 Éloigné de ma pauvre mere ?
 A-t-on jamais vu les Troyens
 Venir fourrager dans mes biens ?
 Non vraiment ; la mer & son onde
 Nous ont mis aux deux bouts du Monde.
 Je n'ai que faire de témoin ,
 Pour voir qu'un bout de l'autre est loin ;
 Et me voilà, malgré l'espace.
 Que le Ciel me fasse la grâce ,
 De dire chez moi, me voilà ,
 Tout ainsi que je le dis-là.
 Me voilà donc : un cocuage
 Est la cause de mon voyage ;

Qui plus est, quand je suis venu,
Le cocu m'étoit inconnu :
A ce cocu je rends service,
Quoiqu'un cocu soit un Jocrisse.
Parbleu ! que me fesoit à moi,
Que sa femme eût manqué de foi ?
M'en est-il, comme sur sa tête,
Venu sur le front quelque crête ?
Serois-je arrivé tout exprès .
Pour voir les cornes de plus près ?
Dieu sçait ce qu'il a fallu vendre ,
Pour ce beau voyage entreprendre !
Et malgré tout cet embarras ,
On me demande des ducats !
On veut reprendre une pucelle !
Qui du butin fut ma parcelle ;
S'il faut que l'on partage encor
Tout ce qu'on a pris , jusqu'à l'or ,
Attends la prise de la Ville.
Qu'alors tes faits & ceux d'Achille,
Après avoir été pesés,
Soient ric à ric récompensés.
Si l'on t'accorde une guenille
De la plus vieille & laide fille ;
Si ce dont on te fera don
Ne tient, morbleu ! dans un chaufson,

Je veux qu'un tissu de filasse
Me coupe l'air en pleine place.

Mais foin de toi, foin du cocu !
Je vais au camp tourner le cu,
Et pour tous les gens de ta clique
Mon bras devient paralytique,
Eux pour qui j'étois aujourd'hui
Ce qu'à des ciseaux est l'étui.

Atride dit : mes camarades,
Entendez-vous les gasconades ?
Va, mon ami, marche toujours ;
Au diable ! après toi si je cours.
Que ton bras soit toute la vie
Affligé de paralysie ;
Ces Messieurs me seront témoins
Si j'en avale un coup de moins ;
Et quand même on me viendrait dire :
Hélas ! le pauvre diable expire ;
Je dirois, sans marquer d'ennui,
S'il expire , tant-pis pour lui. . . .
Mais , Monsieur , c'est pourtant dommage. . . .
Bon ! il étoit plus fou qu'un page. . . .
Mais il venoit directement
Des Habitants du Firmament. . .
Il est vrai, mais de sa naissance
Il n'eut pour fruit que l'insolence.

Voilà, l'ami, si tu mourois,
L'épitaphe que je ferois.
Quant à présent, va-t-en bien vite,
Où tu voudras, chercher ton gîte;
Chryséïde n'a plus de fers;
Mes vaisseaux vont fendre les mers,
Pour la reporter à son pere;
Ou, s'il est absent, à sa mere;
Tandis que l'on ira chez toi
Prendre Briséïde pour moi,
Exprès pour te faire connoître
Que je suis ton chef & ton maître;
Et que tu dises, bien contrit:
Il fait, ma foi, comme il l'a dit.

A ces mots, dans le cœur d'Achille
S'allume & s'irrite une bile,
Qui, changeant le blanc de ses yeux,
Y laisse un jaune furieux;
Quelque temps il reste en silence,
Et l'on lit dans sa contenance
Que l'esprit, rempli d'embarras,
Dit : Frappe, ou bien ne frappe pas,
Mais l'esprit en vain temporise,
C'est toujours le cœur qui s'avise.
Achille eût frappé, quand : tout doux,
Lui, dit Minerve, y pensez-vous ?

Car cette prudente Déesse,
Pour arrêter le coup qui presse,
Descendit tout exprès des Cieux,
N'étant visible qu'à ses yeux.

Ah ! vous voilà, dit-il, Madame !
Laissez-moi lui couper la trame.
Non, dit-elle ; son chef à bas ,
Monsieur , en ferez-vous plus gras ?
Junon voyant votre colere ,
De peur s'est laissé cheoir à terre ;
Ensuite se plaignant bien fort ,
Elle a dit : a-t-il frappé fort ?
Elle étoit encore étendue ,
Quand j'ai vite fendu la nue ,
Pour vous prier qu'en son fourreau
Soit remis votre aigu couteau.
Mais je devrois tirer vengeance ,
Pour l'acquit de ma conscience ,
Dit-il. Confiez-en l'honneur
Au Ciel, de tout mal le vengeur ,
Dit-elle ; & , par obéissance ,
De courroux faites abstinence ;
Jupin vous offre la faveur.
Mais, dit-il , s'il étoit menteur ;
Et si je restois sans salaire ,
J'aurois été trop débonnaire ;

Et si votre apparition
N'étoit que simple vision ?
Avez-vous bien forme & matiere ?
Que je tâte.... Quelle maniere !
Laissez-moi donc Ventre-saint-gris ,
Que ces bras-là sont bien nourris !
Vous n'avez, ô beauté suprême ,
Jeûné, Vigile ni Carême.
Quand vous voudrez, disparoissez ,
Tous mes scrupules sont passés :
Jamais Déesse si dodue
Ne m'étoit encore apparue,
Pallas alors se retira ,
Et le Héros son fer ferra.
Mais dans le temps qu'elle s'envôle ,
Il reprend ainsi la parole :
Homme sans frein , & sans vertu ,
Atride , à qui diable en as-tu ?
Il est clair , à qui te regarde ,
Que tu souffrirois la nazarde.
Encore , au combat , ce matin ,
N'as-tu pas fui comme un gredin ?
Un buisson , tant la mort t'étonne ,
La nuit, te semble une personne ,
A qui tu dis , mourant d'effroi ;
Monsieur, ayez pitié de moi,

Tâtant après cette broussaille ,
On t'apperçoit qui la *chamaille*.
Et qui lui dis.... point de pardon :
Cependant ce n'est qu'un buisson ;
Et Dieu sçait combien on nous frotte ;
Combien de têtes en compotte !
Pendant que tu répands le sang
Du buisson souple comme un gant.

Mais si nous fesions quelque prise ,
Ma part y doit être comprise ,
Dis-tu : je me suis tant battu ,
Que mon sabre en est tout tortu....
Mais tu n'as point d'estafilade.....
Bon ! dis-tu , je sçais la parade ,
Certes on se pare aisément
D'un ennemi sans mouvement.
Les Grecs , en te laissant au monde ;
Méritent bien que tu les *tonde*.
Quant à moi , je serois honteux
D'être plus long-temps avec eux.
Adieu , ce Sceptre que je jette
Fera juger sans interprète ,
Qu'il fut sur sa tige autrefois
Très-vert , quand il étoit au bois.
Il n'est plus vert ; c'est qu'il s'afflige
D'être absent de sa chere tige ,

Qui le soutenoit tout ainsi

Que je vous soutenois ici.

J'étois le tronc, d'où vos courages

Tirerent tous leurs avantages :

Ces avantages sont perdus ,

Quand moi tronc , je n'y ferai plus,

Nestor qui vit que leur cervelle

S'échauffoit par cette querelle ;

Rhétteur excellent , mais si vieux

Qu'il vit enterrer les Ayeux

Du peuple dont il est le maître ;

Que par conséquent il vit naître :

Or, ce Nestor voyant cela ,

Leur tint le discours que voilà :

Achille , es-tu donc frénétique ?

Qu'est-ce qu'un bras paralytique ?

Pourquoi , toi , maître Agamemnon ?

Fâches-tu ce pauvre garçon ?

Si ce bruit se sçavoit à Troye ,

On en feroit un feu de joie.

Un gredin , un bâtard des Dieux ;

Mille autres mots injurieux

D'usage parmi la canaille ;

Un combat contre une broussaille ,

Un Sceptre qui s'afflige , un tronc.

Morbleu ! faut-il être si prompt ?

Oui, je voudrois pour un bon double,
Que sans effet passât ce trouble.
Mes enfants, rendez-moi l'honneur
Que l'on doit à tout vieux pécheur.
J'ai des ans par-dessus la tête,
Et si, je ne suis qu'une bête.
Combien le ferez-vous tous deux;
Vous qui n'êtes que des morveux!

Mais n'eussé-je pour tout potage,
Et que ma barbe & que mon âge,
Si je vous dis, Messieurs, paix-là,
C'est comme un Arrêt que cela;
Pyrihoüs, & Polyphème,
Dryante l'ont pensé de même;
Et par-tout on dit; ce Nestor
Tout boiteux qu'il est, vaut de l'or.

De ces gens-là que je vous nomme;
Chacun d'eux étoit un grand-homme;
Et tout grands-hommes qu'ils étoient,
Voilà de moi ce qu'ils contoient.
J'avois avec eux quitté Pile,
Ma belle & capitale Ville;
Et nous fusions société
De valeur & de probité.
J'ai vu la mort sans épouvante:
La mort n'est pourtant pas plaisante.

Nous cherchions même le danger ,
Tout comme un gueux cherche à manger.
Mais sans m'étendre davantage ,
Ils m'appelloient Nestor le sage ;
Ainsi dans cette occasion ,
Respectez ma décision.
Je dirai que Monsieur Achille
Doit montrer un esprit docile ,
Avec Monsieur Agamemnon ,
Plus élevé d'un échelon ;
Mais sa dignité passât-elle
Le rang d'Achille d'une échelle ,
Il n'est pas permis que les Grands
Accablent les petites gens.
Les Dieux à l'un ont donné l'être :
Ils pouvoient mieux faire peut-être ;
L'autre d'un homme tient sa chair ,
Mais il a rang de Roi sans pair.
Et puisque ce Roi nous commande ,
Il faut qu'avec soin il gourmande
Certains appétits d'animal ,
Qui pour l'exemple font très-mal ;
Et nous verrons après Achille ,
Tel que j'ai dit , humble & docile ,
Nous dire avec un air content :
Ma foi , je resterai pourtant ,

Atride dit : Tu fais des phrases
Qui me donneroient des extâses,
N'étoit que , pendant ton discours,
Tu renifles presque toujours.
Ce que tu dis est raisonnable :
Mais enfin , est-il supportable ,
Qu'un Roi qui tient le Sceptre en main ,
Soit , à sa barbe , dit gredin ?
Et qu'un Officier subalterne
Sans cesse en ce camp me lanterne ?
Si je suis si vilipendé ,
Mon rang sera-t-il bien fondé ?
Les Dieux , nous dit-on , l'ont fait naître ;
Eh bien ! leur enfant il peut être :
Fût-il le fils du Firmament ,
Je n'y mets point d'empêchement.
Que m'importe quel soit son pere ,
Non plus que Madame sa mere ?
Il m'importe d'être obéi.

Toi ! je croirois m'être trahi ,
Dit Achille , si mon courage
Descendoit à si bas étage ;
Ma Briséïde & ses appas
Vont être mis en ton haras.
Je vois que cette armée ingrate
N'en remuera ni pied ni patte :

Mais peut-être qu'un jour viendra ,
Auquel jour elle s'écriera :
Quand on souffrit qu'elle fût prise ,
Ma foi , l'on fit une sottise.
Qu'on la prenne : mais alte-là ,
Sur ce qui reste après cela ;
Ou tout d'un coup , tirant mon sabre ,
Contre le voleur je me cabre ,
Et lui dirai d'un air mutin :
Veux-tu bien t'en aller , coquin ?
Et là-dessus quelques murmures
Firent naître encore des injures.
Sans façon alors les Héros
Se lâchoient de fort vilains mots.
Nos grands Seigneurs ont un langage
Nétoyé de tout brusque outrage ;
Mais si leur langage est plus pur ,
Leur cœur est plus fourbe , & moins sûr :
Et tout bien compté , je préfère
Les rustiques Héros d'Homere ;
Car s'insultant d'un cœur ouvert ,
On sçait ce qu'on gagne ou qu'on perd.
Bref , de travers ils se lorgnerent ,
Et puis après ils s'en allerent.
Achille dit à ses soldats :
Enfants , retirons-nous là-bas ,

De son côté, Monsieur Atride
Tira de cage Chryséide,
Et la friponne, nous dit-on,
Cria : que ne m'y laisse-t-on ?
Elle étoit bien-aïse, peut-être,
De se voir dans les fers d'un maître,
Lequel, en cette occasion,
L'exemptoit d'être caution
D'un certain point dont la tutelle
Est pesante à toute pucelle.
Pour elle on apprête un vaisseau,
Quoiqu'elle craignît beaucoup l'eau.

Elle part ; Atride s'écrie :

Ne m'oubliez pas, je vous prie...
Non, Monsieur, je m'en souviendrai
Le plus long-temps que je pourrai.
Ah ! qu'il étoit bien nécessaire
Qu'Agamemnon vînt ici braire,
Lui dit Ulysse, & qu'il est beau
De voir un Roi faire le veau !
Il reprit : qu'on me le pardonne ;
Mes pleurs ne font tort à personne ;
Je devrois en être confus,
Il est vrai : mais je n'en puis plus.

Alors avec Monsieur Ulysse,
Qui de conducteur fait l'office,

La belle Chryséïde part
Avec provision de lard,
L'armée après , purifiée ,
De tout corps mort est nétoyée.
L'on fait rôtir pour Apollon
Mainte victime qui sent bon.
Pendant qu'elle rôtit , Atride ;
De vengeance toujours avide ,
Donne un ou deux coups de sifflet ,
Pour faire venir un valet.
Il vint Taltibie , Euribate.
Que vous plaît-il ? . . . Que l'on se hâte
D'aller , dit-il , en ce moment ,
Chez Achille le garnement ,
Lui ravir une Demoiselle
Que Chryséïde l'on appelle.
Ils y vont , en disant tout-bas :
Il nous rompra jambes & bras.

A l'aspect du Héros la crainte
Les saisit d'une forte atteinte.
Parle , dit l'un. Oh ! parle , toi :
Je suis tout palpitant d'effroi.
Raisonnez donc , leur dit Achilles ;
Vous voilà là comme deux Gilles.
Monsieur , c'est pour certain tendron . . .
J'entends , c'est pour Agamemnon ;

C'est

C'est Bryseïde qu'il demande.
 Oui, Monsieur, il veut qu'on la rende :
 Ainsi, grand Prince, trouvez bon
 Qu'on la mette sur cet ânon.....
 Si vous voulez, sur une ânesse,
 Reprit Achille avec tristesse.
 Je la rends, & je ne dis mot ;
 Car j'ai fait serment d'être sot :
 Mais je veux qu'un jour votre Atride
 De repentir en soit stupide.
 Oui, j'apperçois un avenir.....
 D'où le voyez-vous donc venir... ?
 Je l'apperçois dans ma pensée.....
 Mais n'est-elle pas abusée ?
 Ne seroit-ce pas par hasard,
 Une vision, un brouillard?.....
 Non. Tous les Grecs prendront la fuite ;
 Ces mêmes Grecs mourront ensuite.
 Quand ils seront en fuite ou morts,
 Les Troyens seront les plus forts.
 Après, l'on viendra dire : Achille,
 Nous ne sçaurions prendre la Ville ;
 Et moi, pour réponse à cela,
 Je dirai : parbleu ! laissez-la.
 Mais tant parler est bagatelle ;
 Qu'on amene la Demoiselle,

Dit-il. L'on cherche un de ses bas,
Répartit Patrocle un peu bas.
Qu'elle aille, dit-il, déchaussée:
La commission est pressée,
Et cet Atride est un têtu.
Or, un pied chaussé, l'autre nu,
La fille ayant mangé sa soupe,
Sur un ânon fut mise en croupe,
Et cria d'un air désolé:
Mon Dieu ! j'aurai le pied gelé.
Alors Achille, qui sanglote:
Maugrebleu du sort qui me plotte !
Dit-il, en allant chez Thétis,
Dont il étoit l'unique fils.

Du plus loin qu'il vit sa caverne,
Il cria : Maman, on me berne ;
Consolez un fils maltraité,
Qui de plus a le cul crotté ;
Car, ma Déesse, il est étrange
Combien les champs sont pleins de fange.
Hélas ! j'ai, contre un peu d'honneur,
Troqué des jours pleins de douceur.
Suivant l'arrêt des destinées,
Je devois vivre cent années,
Et l'on m'avoit donné le choix
De n'en vivre que trente-trois,

A condition d'une gloire
Qui me feroit vivre en l'Histoire.
Sot glorieux, j'ai pris l'honneur,
Et j'ai fait un marché trompeur;
Puisqu'un Roi, que je donne au diable,
M'a fait un affront effroyable.

A ces mots, Madame Thétis
Ne répondoit point à son fils;
Elle dormoit au fond de l'autre.
D'impatience il jura : ventre....!
Car, comme nos jeunes Seigneurs,
Qui croient beau d'être jureurs,
Il salissoit souvent sa bouche
De termes chargés à cartouche.
Thétis cependant s'éveilla,
S'étend, se frotte, & puis bâilla;
Et dit au bruit qu'il fait. Qui frappe...?
Vous êtes sourde comme trappe :
C'est moi, Maman.... J'y vais, attends....
Parbleu ! vous êtes bien long-temps.
Et là-dessus il recommence
Le récit de ce qui l'offense.
Comptez sur un fils enragé,
Dit-il, si je ne suis vengé.
Le Ciel t'en préserve, dit-elle,
Mon fils ; car la rage est mortelle.

Or, vôlez donc comme un éclair,
Répondit-il, chez Jupiter.
S'il a de la réminiscence,
Ce Dieu vous doit reconnoissance;
Vous l'empêchâtes d'être pris
Des Dieux contre lui réunis,
En intéressant Briarée,
Qui de la troupe conjurée
Fit avorter tous les efforts
Par les cent bras de son grand corps;
Quoiqu'en vérité, pour tout dire,
Je trouve en cela de quoi rire.
Le plaisant Dieu de l'Univers,
Qui sans aide eût subi des fers!
Mais quoi qu'il en soit, peu m'importe,
Si sa puissance est foible ou forte;
Pourvu que Maître Agamemnon
Soit écorché comme un cochon;
Ou bien qu'il reste sur la place:
Tout me sera bon, s'il trépasse,
Soit par la gorge ou par le cu,
Pourvu qu'il meure & soit vaincu.

Hélas! sous quelle étoile, Achille,
(Car il en est plus de cent-mille,)
Ou sous quel astre êtes-vous né?
C'est sous l'astre où l'on est berné,

Dit-il. Hélas ! reprit la mere ,
 J'eusse aimé mieux ne vous point faire ;
 Car vous n'eussiez jamais été
 Défunt , non plus que contristé :
 Mais adieu , mon fils ; je m'envôle
 Au plus haut étage du pôle ,
 Et je vais à Monsieur Jupin
 Toucher un mot de ton chagrin.
 Que le Ciel en paix te maintienne.
 Mais attendant que je revienne ,
 Pour cet insolent chef des Rois ,
 Ne fais œuvre de tes dix doigts.
 Thétis est déjà disparue ,
 Sans qu'Achille distrahit l'ait vue.
 Ce fils , quand il se retourna ,
 Ne voyant rien , s'en étonna ;
 Et dit , en cherchant l'Immortelle :
 Mais où diable ma mere est-elle ?

Cependant Ulysse est au Port ,
 Dont Chrysès se réjouit fort.
 Je vous mene enfin Briséïde ,
 Dit Ulysse. Ah ! qu'elle est timide !
 J'ai voulu tantôt l'approcher ,
 La sotte a pensé se fâcher.
 Bref , papa , je vous la rapporte ;
 Rendez-la douce & plus accorte :

Si vous trouvez qu'à la vertu
Il manque le moindre fétu,
Quoique je sois un bon apôtre,
Le tétu de moins vient d'un autre.
Mon Dieu ! quand il y manqueroit,
Dit-il, qu'est-ce qu'on y feroit ?

Çà, que les taureaux on égorge ;
Mais qu'on leur donne avant de l'orge,
Et que l'on célèbre Apollon,
Pour le moins autant qu'un jambon.
Alors on fait un sacrifice,
Pour rendre aux Grecs ce Dieu propice ;
Après quoi succède un festin,
Où chacun, le verre à la main,
Bégaye au Dieu mainte louange,
Que d'un tour bachique il arrange.
Monsieur Ulysse à ce banquet
Prit un très-importun hoquet ;
Et comme il est fort malhonnête
De hoqueter dans une fête,
Il but à la santé du Dieu,
Fit un hoc, & puit dit adieu.

Déjà Thétis au Ciel arrive :
Là, prenant une voix plaintive,
Elle dit au grand Jupiter :
Ah, mon Dieu ! qu'il fait froid en l'air !

Mais ce n'est rien que la froidure
Au prix de ma triste aventure.
Je n'ai qu'un fils, gars courageux.....
Eh ! bien mon enfant, fais en deux.....
Eh ! point de quolibet, grand Sire ;
Je ne suis point d'humeur de rire.
Mon fils un affront a reçu.
Par ma foi, je ne l'ai point sçu,
Dit-il : mais enfin quel outrage ?
Auroit-on volé son potage ?
A-t-il eu quelque camouflet ?
A-t-on devant lui fait un pet ?.....
Non ; on a pris sa Briséïde....
Ah ! c'est ce petit fou d'Atride,
Dit-il. Oui, répartit Thétis ;
C'est lui qui chagrine mon fils :
Au Ciel vengeance cela crie.
Or, mon bon Monsieur, je vous prie,
Que les Grecs & leur Chef battus
S'en-viennent, les bras abattus,
Lui dire, d'un ton triste & mince :
Ah ! que nous voilà fots, grand Prince !
A quoi mon fils leur répondra :
Qui sot s'est fait, sot restera.
Jupin alors son sourcil fronce,
Et mâche long-temps sa réponse.

A ce mouvement de sourcil,
Thétis se dit : que pense-t-il ?
Corbleu ! ta plainte m'embarrasse,
Cria Jupin, quittant sa place :
Chacun des Dieux a pris parti ;
L'un veut bouilli, l'autre rôti :
L'un souhaite qu'Atride crève,
L'autre que Priam meure en Grève ;
Maugrebleu ! tout en iroit mieux,
Sans ce nombre infini de Dieux,
Chaque saloppe de Déesse
Nous en enfante encor sans cesse ;
Et les hommes sont assez fots,
Pour honorer tant de magots,
Vois-tu, Thétis ? si je t'exauce,
Junon va me faire ma fausse ;
Elle regarde les Troyens
Tout ainsi qu'un troupeau de chiens,
Dussé-je à la guenon déplaire,
Je ferai pourtant ton affaire.
Allons, décampe, mon trognon :
Je la ferai. . . . Crois-tu que non ?
Pour te le confirmer, j'en jure
Par mon Aigle, & par ma figure,
Jurer par mon Aigle & par moi,
Vaut mieux que jurer par ma foi.

Va-t'en... Hélas ! répondit-elle ,
 A vos serments soyez fidèle.
 Jupin reprit, en s'emportant :
 Ce discours est bien insultant!...
 Mais, grand Dieu, jurez-moi par l'onde
 Par qui s'oblige tout le monde....
 Que veux-tu dire ? par cette eau
 Que les morts passent en bateau ;
 Par le Styx?... Oui, c'est cela même...
 Diantre ! le juron est extrême.
 Il faut après, malgré qu'on ait ,
 Que le serment ait son effet.
 Eh ! bien, soit, par le Styx j'en jure.
 O méfiante Créature !

A ces mots, inclinant le chef,
 Des Cieux il ébranla la nef;
 Et Thétis vola dans ses grottes ;
 Sur moyen d'éviter les crottes.





LIVRE SECON D.

CHACUN, étendu dans ses draps,
Tâche à dormir, s'il ne dort pas;
Et si l'on en veut croire Homere,
Chacun ronfloit dessus la terre,
Quand Jupiter ouvrant les yeux
Voit que le temps est pluvieux.
Mais n'importe, il appelle un Songe,
Qui, tout en répondant, s'allonge,
Et dit, en laissant cheoir ses bras:
Ma foi, je crois qu'il a des rats.

Vôle, lui dit-il, chez Atride:
Dis-lui que tout le Ciel décide
En sa faveur, & qu'il aura
Ilion, quand il le prendra.
Oh ! dit-il, comme vous j'augure
Que, s'il le prend, la chose est sûre.
Je me trompois, dit Jupiter;
Ce que je veux dire est plus clair:
Mais pars, tu m'entends?... A merveilles,
J'ai deux excellentes oreilles.

Il fend l'air, & ce songe aîlé,
Est déjà sur le chef pelé
Du fleur Atride qui roupille,
Et songe qu'il gagne codille.
Ce subalterne Songe-là,
L'autre étant venu, s'envôla.

Atride entend le dernier Songe,
Et son cerveau, comme une éponge,
Reçoit le frauduleux avis
De combattre les ennemis.

Le malin conteur de fornette,
D'un minois avoit fait emplette;
Lequel ressemblant à Nestor,
Servoit à mieux tromper encor.
Il lui disoit : Jupin, à Troye,
Prétend que tu battes monnoye....

Me gravera-t-on à cheval?....

Oui-dà, tu ne feras point mal.

Atride, à l'équestre statue,
La cervelle encor plus émue,
S'éveille dans un grand transport,
En disant : Ah ! quel heureux sort !
Mais son réveil fut la ruine
Du pot contenant son urine.

Ce pot sur une chaise étoit ;

Il chût, quand il se transportoit ;

Sa main y fut un peu plongée,
Ayant été trop allongée.
Elle puoit; Agamemnon
Dit : cette eau-là ne sent pas bon
Il torche sa main, il la frotte,
Et prend ensuite sa culotte;
Appelle à lui, bat le fusil,
Fume une pipe de brésil.
Un valet entra dans sa chambre;
Qui certes ne sentoit pas l'ambre.
Il se boucha le nez, & dit :
Atride a pissé dans son lit.

Avertissez mes Capitaines;
J'ai rêvé que, pour mes étrennes;
Dit-il, par mes nombreux soldats,
Nous mettrions la Ville à bas :
Et justement cette journée
Est la première de l'année.
Vîte alors ses habits il prit,
Et ses bas de travers il mit,
Ainsi que sa blonde perruque,
Qu'il mit de côté sur sa nuque;
Là-dessus, chez Nestor il va,
Où toute la troupe arriva.
Du silence je vous demande,
Dit Atride à toute sa bande,

Il nous faut monter à l'assaut...
Mais, Monsieur, le mur est trop haut...
Haut ou bas, c'est la même chose;
Il faut y monter, & pour cause.

Rêvant la nuit, j'ai vu Nestor,
Où du moins homme ayant son port;
Il me disoit : debout, Atride :
En ta faveur le Ciel décide....
Et ce Ciel que fait-il pour moi?...
D'Ilion il t'établit Roi ;
Il veut qu'à cheval la gravure
Sur l'argent te donne posture.

Alors enchanté du cheval ,
J'étends ma main dans l'urinal ,
Lequel de ma chaise culbute ,
Et salit mon bas dans sa chute ;
Ce bas en est encor suant ,
Tâtez.... Maugrebleu du puant ,
Avec son bas & son urine !
Dit Ulysse en faisant la mine.
Chut ! reprit Atride , écoutez ;
Si je pue , eh ! bouchez vos nez ;
Je feindrai d'abandonner Troye.
Si les Grecs en ont de la joie :
Quoi ! votre cœur est abattu !
Vous étiez si pleins de vertu !

Leur direz-vous, où diable est-elle ?
On n'en voit pas une étincelle.
Alors, tout surpris de n'avoir
Qu'un avis contre leur devoir,
Ils en supputeront deux-mille
Pour rester & prendre la Ville.

Le Roi s'assit après ces mots,
Et Nestor lui tint ce propos :
Où diable as-tu pris cette histoire ?
As-tu passé la nuit à boire ?
Un pot de chambre renversé ;
Une gravure, un bas faussé ;
Un quidam qui, prenant ma taille,
Vient d'exhorter à la bataille :
Tu verras qu'en faisant dodo,
Il t'aura pris un vertigo.

Cependant, dans l'incertitude,
Dis-nous, rêves-tu d'habitude ?
Ma foi, dit-il, je n'en sçais rien ;
Mais je sçais que je dors fort bien.
Je rêve, pendant la journée,
Sur la dépense de l'année ;
A mon épouse, à mes enfants,
Quand ils seront un peu plus grands.
Nestor dit : La peste te crève,
C'est réflexion, & non rêve.

Quoi qu'il en puisse être , je croi
Que les Dieux inspirent un Roi.
Ainsi , je pense que ce long
Peut-bien n'être pas un mensonge ,
Et qu'il est bon d'exécuter
Ce qu'il est venu lui dicter :
Mais apprends qu'un homme qui veille
Rêve autrement que qui sommeille.

Alors Nestor on applaudit,
Et l'on crut le bonheur prédit.
Le Camp s'assemble ; à voir les troupes
Déserter tentes & chaloupes ,
On s'écrieroit : C'est un essain
Qui va prendre un repas de thyn.

Agamemnon sur un banc monte ,
Et voici ce qu'aux Grecs il conte,
En tenant son sceptre à la main,
Fameux ouvrage de Vulcain ,
Qui, fort sujet à l'aventure ,
De Jupiter fut à Mercure ;
Après à Pelops , dont ce Roi
Se servoit pour donner la loi ;
Et puis , comme pièce volante ,
Fut dans les mains de plus de trente ;
Et qu'enfin , par un long détour ,
Agamemnon eut à son tour.

Tenant donc ce sceptre , il s'avance ,
Dit : Me voici , faites silence.

Chers amis , pour moi disposés
A vous faire couper le nez ;
O vous ! qui , d'une foi commune ,
Croyez ici faire fortune ,
Quoiqu'on ait fait ce qu'on a pu ,
Vous voyez que l'on a mal cru.
Vous voyez qu'en mille manières
Nous recevons les étrivières :
Ainsi le veut le Dieu des Dieux ,
Qui , sans doute , eût pu vouloir mieux ;
Et qui badine d'un Royaume
Comme d'une balle de paume.
C'est Jupin , dont je parle ainsi ,
Qui veut qu'on décampe d'ici ;
Qui , voyant le peu d'avantages
Qu'ont eu jusqu'ici nos courages ,
Sans doute dit dans son courroux :
Tous ces coquins-là sont trop mous ;
D'ailleurs , par la route de l'onde
Il vient un bateau plein de monde ,
Gens , au lieu d'arc , portant fusil ,
A qui nous n'irions qu'au nombril.
Ils n'ont pas plus pitié d'un homme ,
Qu'un Normand pitié d'une pomme.

Tandis

Tandis qu'ils viennent d'un côté,
 Je crois, pour notre sûreté,
 Qu'il faut nous en aller d'un autre :
 C'est mon avis, est-ce le vôtre ?
 Depuis neuf ans nous gobons l'air.
 Parbleu ! sommes-nous donc de fer ?
 Moitié de mes gens est charogne,
 Les vivants ont mauvaise trogne.
 Regardez Ulysse & Nestor,
 Ne sont-ils pas de couleur d'or ?
 Hélas ! jusqu'à nos pauvres barques,
 De nos malheurs tout a des marques.
 Pendant que nous sommes ici,
 Nos fronts en ont peut-être aussi.
 Au retour d'un si long voyage,
 Souvent on trouve un cocuage,
 Que les tentations de nuit,
 Et l'impatience ont produit.
 Il peut n'être pas fait encore ;
 Mais peut-être est-il près d'éclore.
 Partons, c'est trop d'être battus :
 Tâchons de n'être pas cocus.

A ce discours, toute l'armée
 Frémit & paroît allarmée,
 Et chacun dit, d'un ton confus :
 Partons, pour n'être pas cocus.

Ce discours jusqu'à Junon vôle ,
Laquelle en perdit la parole.
On dit après qu'elle jura ,
Quand la voix elle recouvra.
A Pallas elle courut vite ,
Et cette pucelle hypocrite ,
A qui tout mâle déplait tant ,
Alors se décrassoit pourtant ;
Et , s'admirant à sa toilette ,
Baissoit , haussait sa gorgerette ,
D'une manière que l'on pût
(Sans penser qu'elle le voulût)
De sa gorge entrevoir les charmes ,
Et puis , que l'on rendît les armes.

C'est ainsi que la vanité
Fait obstacle à la chasteté ,
Et que la fille la plus sage
Cherche pourtant un tendre hommage ;
Et puis dit , quand on le lui rend :
Mais voyez donc l'impertinent !

Junon surprit donc la Déesse ,
Au même instant qu'avec adresse
Ladite Marion-Friquet
Cherchoit un air chaste & coquet.
Elle prit d'abord une chaise ,
Pour lamenter plus à son aise ,

Et dit : J'étouffe, je me meurs.
Que n'allez-vous mourir ailleurs ?
Dit Pallas, mais d'une manière
Que l'autre n'ouït rien ou guère :
Puis, Junon sanglottant toujours,
Tint encor ce piteux discours.

Hélas ! secourez-nous, m'amie ;
Faut-il que, chargés d'infamie ,
Les Grecs abandonnent ces lieux ?
Les Troyens irreligieux
Nous auront donc fait une offense ,
Sans qu'ils en fassent pénitence.
Quoi ! Priam, après cent combats ,
Pourra mourir entre deux draps !
A l'avenir, Messieurs les hommes
Diront de tous tant que nous sommes ,
En termes hardis & succincts :
Ma foi, ce sont de pauvres saints.
Quoi ! morbleu ! la putine Hélène ,
Filant tranquillement sa laine ,
Dira, parlant de Ménélas :
Vous perdez vos pas, Nicolas !
Ces Héros, qui sont plus de mille ,
Qu'on a tués devant la Ville ,
Morts pour nous en gens courageux ,
Hélas ! c'est donc tant-pis pour eux !

Non, non, Pallas archivillante,
Vous dont l'humeur est si bouillante;
Digne fille de Jupiter,
Prenez votre secousse en l'air.
Des Grecs courez joindre les troupes:
Courez arrêter leurs chaloupes;
Dites-leur, votre Egide en main:
Où courez-vous donc si matin?

Après ces mots, d'un vól rapide,
Pallas s'envôle au camp d'Atride;
Le premier qui s'offre à ses yeux,
Fut Ulysse le songe-creux;
Lequel, alors, comme un Nicaïse,
S'endormoit fort mal à son aise,
Le chef appuyé sur un sac,
Sa rape en main & son tabac,
Lequel tabac tâchoit de prendre,
Pour le raper ou pour le vendre.
Un soldat de la garnison,
Que Pallas appella fripon,
En tirant l'autre par l'oreille,
Qui, se sentant tirer, s'éveille,
Et dit, d'un ton un peu brutal:
Maugrebleu ! vous me faites mal.

Pardon, Monsieur, si je vous blesse;
Répondit alors la Déesse;

Ce n'est point mon intention.
Ah ! la méchante caution !
Reprit entre ses dents Ulysse ;
Mais , soit exprès ou sans malice ;
Madame , dites sans façon ,
A quoi puis-je vous être bon ?
Hélas ! Monsieur , répondit elle ,
Sans vous chercher nulle querelle ,
Je vous dirai que , dans le temps
Que vous voyez fuir tous vos gens ,
Ronfler dessus une besace ,
Est un sommeil hors de sa place.
Mon Dieu ! dit-il , c'est la douleur
Que me fait leur manque de cœur ,
Qui m'a saisi d'une manière
A fermer jusqu'à ma paupière :
Ainsi , dans cette occasion ,
Je ronflois par distraction.

Ah ! dit-elle , prenez donc garde
De ronfler ainsi par mégarde ;
Car sûrement c'est fort mal fait
D'avoir un esprit si distrait.
Lorsque que vos Grecs prennent la fuite
Sans que la ville soit détruite ,
Ronfler à force de douleur ,
C'est être triste sans honneur.

Levez-vous , Monsieur , faites rage :
Que cette douleur soit courage ;
Et criant de tous vos poulmons
De-çà , de-là , par vaux , par monts ,
Criez à la craintive armée :
Eh ! que dira la Renommée ?
En vous voyant , j'ai d'abord cru
Que le feu vous prenoit au cu.
Vivre est un bien ; la sépulture
Est déplaisante à la nature ;
Mais d'un poltron tel est le sort ,
Qu'il vaut moins qu'un honnête mort.

Allez , Madame , il n'est personne
Qui mieux que moi parle & raisonne ,
Dit Ulysse ; & je vais crier
Tout aussi-bien qu'un bon huissier.
Là-dessus , le Prince galoppe :
Mais malheureusement il choppe
En voulant sauter un fossé.
Monsieur , vous êtes-vous blessé ?
Lui dit Atride qui s'avance.
Non pas grandement que je pense ,
Dit-il ; je me suis seulement
Cassé tout au plus une dent.
Ah ! dit l'autre , j'en suis bien-aîsé ;
Voilà répondre comme un Blaise ,

Reprit le pauvre homme édenté,
Qui courut d'un autre côté.
Il vôle aux Grecs, il les conjure,
Et tour-à-tour leur dit injure;
Caresse l'un sous le menton,
Donne à l'autre un coup de bâton;
'Appelle l'un mon camarade,
Et porte à l'autre une ruade;
Enfin, tant caresse & tant bat,
Qu'il fait revenir le Soldat.

Et quant aux Chefs, il les gourmande.
Quelle frayeur de contrebande.
Vous donne de lâches transports ?
'Avez-vous donc le diable au corps ?
Leur dit-il; ah ! sçachez qu'Atride,
Quand il a feint d'être timide,
Vous a, Messieurs, vendu du noir,
Pour éprouver votre devoir.
Si vous fuyez, pour récompense,
Il vous réserve une potence;
J'aimerois mieux qu'on m'empalât;
Que de mourir comme cela.

Ah ! mes amis, courez lui dire :
Bon, bon ! grand Roi, vous voulez rire;
Vous faites le sot ; mais parbleu !
Nous sçavons que ce n'est qu'un jeu.

Ah , ah ! notre gaillard de Maître ,
Vous & vos tours , allez-vous paître.

Si dans ses dents quelque brutal
Appelle Ulysse un animal ,
Il répond à pareille injure ;
O vergogne de la nature ;
Mais , que la crainte de mourir
Rend expert en l'art de courir !
Brebis galeuse de la troupe ,
Lâche au combat , prompte à la soupe ,
Disposes-tu de ton destin
Comme des choux de ton jardin ?
Crois-tu le nom de Chef d'armée
Pareil au nom de la Ramée ?
Et trouves-tu qu'Agamemnon
Soit un trop petit compagnon ,
Lorsque moi , qu'on appelle Altesse ,
Je me soumets à sa hauteesse,
Toute la troupe , là-dessus ,
S'écria : ne vous fâchez plus.

Un chacun ensuite s'assemble
Pour un peu conférer ensemble :
Leur bruit ressemble au bruit des coups
Qu'aux rocs la mer donne en courroux,
Chacun se place , on fait silence :
Sans soupçonner l'impertinence

D'un certain Therfite tortu ,
Louche , bossu , caigneux , têtu ,
On dit que du corps les parties ,
Quand elles sont si mal bâties ,
Dénotent ordinairement ,
Par leur vilain arrangement ,
Que l'âme y tenant domicile
N'est pas non plus bon ustensile.

Or , de Therfite il est ainsi ;
Et ce que j'en ai dit ici
Dénote assez , sans le redire ,
Que de son âme on peut médire.
Nous lisons que cet animal
Osoit quelquefois parler mal ,
Et d'Ulysse & du vif Achille ,
Qui le traitoient en imbécille ;
Il osa vomir ce jour-là
Les insolences que voilà ,
Profitant du présent désordre
Auquel on prétendoit mettre ordre :
Ventrebleu ! Monsieur notre Roi ,
Dont impertinente est la loi ,
Je te dirai , sans équivoque ,
Que ta Majesté me provoque ,
Malgré ma forme de magot ,
A ce discours qui n'est point sot.

Je dis donc, si tu veux combattre,
Qu'à présent tu peux nous rabattre;
Et faire, en cette occasion,
De nous une soustraction.
L'addition sera petite,
Mais telle que tu la *mérite*;
Car, enfin depuis trop long-temps
Tu jouis des peines des gens.
Nous n'avons, pour dire les choses,
Que les épines; toi, les roses.
L'or & l'argent, & les bijoux
Sont pour toi seul; à nous les coups.
Il est, je gage, dans ta tente,
D'excellents jambons plus de trente:
Tu mangeois, hier au matin,
De ce jambon avec du pain:
Un pétillant vin de Tonnerre
Couloit à longs traits dans ton verre.
Je regardois cette liqueur
Que j'enviois de tout mon cœur,
Et je regardois après elle
Une méchante bagatelle,
Que tu lavois d'une boisson
Dont le puits étoit le poinçon.
Ton valet laissa la bouteille.
Je dis, en me grattant l'oreille:

Si la Fleur pouvoit s'en-aller,
Je tâcherois de la voler.
Ce vol étoit une fadaïse,
Mais la pensée étoit mauvaise :
Et la bouteille se sauva,
Parce que la Fleur l'acheva.
Nous garnissons ton croc de viandes,
Et ton lit de filles friandes ;
Mais c'est par trop , Agamemnon ,
Nourrir ton appétit glouton.

Que veux-tu qu'en ces lieux on fasse ?
Que nous prenions à la tirasse ,
Pour le livrer à ton profit ,
Un nouvel ortolan de lit ;
Ou qu'on te guette , en cette terre ;
Le fils aîné d'un pauvre pere ,
Qui viendra te dire à genoux :
Monsieur , combien en voulez-vous ?
Il faudroit cracher à la face
De qui pour toi fait cette chasse.
Vous , Grecs , qui m'écoutez ici ,
Il faut vous y cracher aussi ,
Pour avoir à ce méchant homme
Fait gagner mainte & mainte somme.
Morbleu ! qui vous visiteroit ,
Femmes , ma foi , vous trouveroit ,

Si la culotte vous est dûe ,
Qu'un chacun de vous s'évertue ;
Et, saluant Agamemnon ,
Lui dise : Adieu , maître fripon.
Là-dessus, il deviendra blême
Comme un visage de carême ;
Pourquoi ? Parce qu'il verra bien ,
Que sans notre aide il n'est plus rien ;
Et qu'il n'aura ni sou ni maille ,
Trésor , ni filles , ni volaille ;
Qu'enfin un homme doit pâlir ,
Quand cela vient à lui faillir.
A présent, sçait-il l'importance
Et le prix de notre vaillance ?
Et n'a-t-il pas mortifié
Un brave Grec qui fait pitié ?
Ne vient-il pas , le misérable !
De lui prendre une Esclave aimable ?
Et ce pauvre homme qui la perd ,
Les bras croisés , à tout souffert.
Il n'a pas frotté ses épaules ,
Quoiqu'il eût bien trouvé des gaules.
Il vit encore , & le voilà ,
Après des airs tels que ceux-là.
Un jour on lira dans l'histoire
Qui de nos faits fera mémoire :

Celui qui les Grecs gouverna,
Ces Grecs impunément berna.
On voit, que, malgré leurs conquêtes,
Ces gens étoient de grandes bêtes.
Le Chef qui les traita si mal,
Fut cependant un animal.

Tâis-toi, lui répondit Ulysse,
O vrai réservoir à malice !
Je te trouve bien effronté
De prédire la vérité.
Il se peut faire que l'Histoire,
De son nom fasse ainsi mémoire ;
Et je le veux bien croire aussi :
Mais je n'en parle point ici.
Créature trop inutile !
Toi, dont le bras est immobile,
Qui ne peux payer ton écot,
Qu'en faisant écumer le pot ;
T'appartient-il de contredire
Un Roi qui pourroit être pire ?
Que t'importe, qu'Agamemnon
Soit un impertinent ou non ?
Jamais on ne fit rien qui vaille,
Si l'on écoute la canaille :
Parce qu'un fat a du caquet,
Faut-il qu'il fasse son paquet !

Nous avons tous, enfants, ou femme,
Et je sçais qu'au fond de notre âme,
Ils semblent crier : Mon époux ,
Ou mon papa, venez à nous.
Plus d'une fois cette voix tendre
M'a dit : c'est trop nous faire attendre.
Mais à ma femme, à mes enfants
Je réponds : Chut ! il n'est pas temps.
Il en est ainsi du Pilote
Qui maudit & vaisseaux & flotte ,
Quand, un mois loin d'eux, sur la mer,
Il s' imagine être en enfer.

Nous autres, depuis neuf années,
Par de contraires destinées,
Nous avons devant Ilion
Vu blanchir le poil du menton :
Mais aurions - nous la hardiesse ,
Joignant la honte à la vieillesse ,
De revenir en nos logis,
Vaincus, en poil ou blanc, ou gris ?
Ah ! Messieurs, quel hideux spectacle !
Trouvez-vous ici de l'obstacle ?
Il faut bénir le Ciel de tout ,
Et tâcher d'en venir à bout.
De Calchas bientôt le présage
Doit avoir son effet, je gage.

Je vous atteste tous ici,
Héros qui vivez, Dieu merci.

Ayez, s'il vous plaît, souvenance
D'un certain Samedi, je pense.
Hélas ! il me semble, ma foi !
Que nous y sommes vous & moi ;
Nos serments mêlés de grimace ,
De Pâris proscrivoient la race.
Pour l'aller chercher , nos bateaux ,
Ce jour-là, flottoient sur les eaux.
Souvenez-vous du sacrifice
Que , pour rendre le Ciel propice ,
Nous offrîmes en ce jour-là ;
Car ce jour contient tout cela :
Souvenez-vous qu'Atride même
Nous avoit régales de crème ,
Et que , pendant qu'on se lèchoit ,
Révérend Calchas attachoit ,
Avec une corde, une vache ,
Qu'il renversa d'un coup de hache ,
Sous un platane , qu'un ruisseau
Lavoit bellement de son eau ;
Quand un Dragon , couvert d'écaille ,
Qui fit frayeur à la canaille ,
Et qu'apparemment quelque Dieu
Avoit mis exprès dans ce lieu ,

Sortit, (si j'ai bonne mémoire)
Sortit de dessous une armoire ,
Pleine , disoit-on de faux sel ,
Et qui même servit d'Autel.

A cet aspect, chacun s'écrie :
Ceci passe la raillerie !
Un gros Dragon comme cela
Ne vient pas pour des prunes là.
Ce Dragon grimpant au platane
Plus haut que n'est deux fois ma canne ,
Engloutit neuf petits oiseaux ,
Et leur mere sur les rameaux.
Aussi-tôt un autre spectacle
Nous fit à tous crier miracle ;
Car ce gros Dragon disparut ,
Sans qu'il bougeât ni qu'il courût.
On vit à sa place une roche
A la hauteur de notre cloche.

Pendant que de ce changement
On étoit dans l'étonnement ,
Je dis : Ce tour de passe-passe
Vient bien à nous, mais il nous passe.
Calchas alors me dit : Tais-toi :
Ce tour te passe & non pas moi :
Ce monstre-là, mort de ma vie !
Plus qu'on ne pense signifie.

Neuf francs-moineaux il a mangé,
Et puis en rocher s'est changé.
C'est une chose bien étrange,
Que neuf moineaux un dragon mange !
Mais, devenir après rocher,
L'est encor plus que les mâcher.
Vous autres, vous n'y voyez goutte,
Et votre esprit est en déroute.
Moi qui déchiffre le destin,
J'y perds presque aussi mon latin :
Cependant, certaine lumière
Montre à mes yeux une carrière,
Où vous courez malgré vos dents,
Pendant l'espace de neuf ans :
Mais, après la neuvième année,
J'apperçois Troye infortunée
Tomber ainsi que tomberoit
Quelqu'un qui s'évanouiroit.
J'apperçois des femmes fuyardes
Se hâter d'emporter leurs hardes,
Quand une troupe de soldats
Leur fait mettre la charge à bas ;
J'apperçois mainte & mainte gorge,
Dont le sang à longs flots dégorge ;
J'apperçois... écoutez-moi bien...
Ma foi, je n'apperçois plus rien.

Voilà , Messieurs , comment l'Augure
Prédit la fin de l'aventure :

Nous y touchons , nous y voilà :
J'opine qu'il faut rester là.

La peur fuit après ces paroles ;
Et dans les âmes les plus molles ,
Dans le plus chétif fantassin ,
La vertu renaît brin à brin.

Pour leur en donner davantage ,
Nestor leur dit : Enfants , courage !
Je vous tiendrois bien des discours
Qui seroient bons , quoique très-courts ;
Mais , au harangueur n'en déplaise ,
Sa harangue est assez mauvaise ;
Et je dirai , pour tout bon mot ,
Que qui n'agit point est un sot.

Quand nous quittâmes notre terre ,
Par un certain coup de tonnerre ,
Les dieux puissants nous ont promis
La défroque des ennemis.

Sus ! que personne ne revienne ,
Avant que sur quelque Troyenne ,
De la manière qu'il voudra ,
Il n'ait vengé cet affront-là.

Si quelqu'un s'avise de dire :

Mon épouse vient de m'écrire

Qu'on a besoin de moi chez nous :

Aussitôt, rouez-le de coups.

C'est à toi, notre Capitaine,

A prendre maintenant la peine

D'arranger des soldats vaillants,

Et devenus honnêtes-gens.

Affortis tout ; que chaque Prince

Commande à ceux de sa province

L'ordre est tout ; il n'est rien de tel

Pour qu'un secours soit mutuel ;

Plus aisément on en discerne

Comment un chacun se gouverne :

Et quand on a bien discerné

Comment chacun s'est gouverné,

Si l'on succombe, on peut conclure,

Contre lequel il faut qu'on jure :

Contre le soldat ou le fort,

Qui tout-à-la-fois n'ont point tort.

Atride reprit : Vieux bon-homme,

Dont jamais la raison ne chomme ;

O de la Grece le Sauveur !

Et mon bien amé serviteur,

Pourquoi fait-il que ta personne

Qui pense si bien, & raisonne,

Soit la seule, entre tant de gens,

Dont les conseils sont si prudents,

Que n'ai-je , Héros en sagesse ,
Quelques routiers de ton espece ;
Ah ! que bientôt , par leur moyen
J'aurois le gîte du Troyen !
Qu'on laboureroit bientôt Troye !
Mais , mon Dieu ! j'aurois trop de joie,
Souhaiter d'être si joyeux,
N'est pas un desir trop pieux.
La Discorde ici fait ravage ,
Et moi , qui devrois être sage ,
Hélas ! je suis presque aussi sot
Que l'est un enfant au maillot.
Un Héros dont la valeur brille ,
Je le troque contre une fille ;
Mais , que dis-je de sa valeur ?
Est-ce donc un si grand malheur ?
On m'a dit qu'il jure & qu'il peste ;
S'il ne veut pas venir , qu'il reste.
Soyez prêts ; ce jour de combat
Fera la fortune au soldat.
Ah ! têtubleu ! que de richesses !
Que l'on va manier d'especes !
Du moins , qu'on boive à ma santé ,
Quand on aura pris la Cité.

Alors on entend dans l'armée ,
Comme un bruit de mer non calmée ,

Quand , des vents le Geolier surpris ,
N'ayant pas sur eux fermé l'huis ,
Contre les rocs ils poussent l'onde ,
Pour épouvanter tout le monde ,
Et le maître du gouvernail ,
Dont ils confondent le travail ,
Et qui dit : Je me donne au diable ,
Si ce vent-là n'est effroyable.

Au camp , chacun de son côté ,
Se disperse à sa volonté ;
L'un s'apprête une perfillade ,
Celui-ci mange une grillade
Avec un morceau de pain bis ,
Et dit : Dieu me garde de pis !
D'un examen de conscience ,
L'autre fait toute sa pitance ;
Celui-ci boit dedans sa main ,
Faute d'une tasse d'étain ;
Celui-là rape , & l'autre fume ,
Et celui-ci du bois allume ;
Enfin , l'un tremble & l'autre rit ,
Et l'autre son Journal écrit.

Atride , avant le sacrifice
Qui doit rendre le Ciel propice ,
Veut qu'assistent six Généraux
Aux sacrifices des taureaux,

Avant de les tuer , lui-même ,
D'une dévotion extrême ,
Au milieu des fix Chefs élus ,
Il dit ces mots , & rien de plus.
Il fait jour : avant qu'il s'en aille ,
Que des Troyens la truandaille
Rende , ô Jûpin ! sur le carreau
L'âme par où la rend un veau ,
Quand , d'un coup à la jugulaire ,
Le boucher l'empêche de braire :
Qu'Hector aussi perde son sang ,
D'un bon coup de mon sabre au flanc ,
Que le vieux Priam , sans ressource ,
Se voye aussi couper la bourse ;
Que les poutres de ses maisons
Servent au foyer de tisons.
Jupin , si ta bonté m'exauce ,
(Je te le dis , sans que je gausse ;)
Ma foi , je vais à ces taureaux
Ajouter encor quatre veaux.
Or , le veau vaut dix sols la livre ;
Et de Barême ayant le livre ,
Grand Dieu , tu pourras supputer,
Ce que ces veaux pourront coûter.
Il dit , & Jupiter n'a garde
De dire à ce Roi : Qu'il les garde,

Ce maître Dieu , peu scrupuleux ,
 Accepta tout , hormis les vœux.
 Les victimes Atride égorge ,
 D'un coup de poignard dans la gorge ;
 Il les met après sur le feu ,
 Qui s'en ranime & devient bleu.
 Chacun prend sa part de la viande
 Qui lui paroît la plus friande.
 Agamemnon , de son couteau ,
 S'empare d'un roignon de veau.
 Ulysse avec appétit ronge
 Un os qu'il a pris de la longe :
 Tout en rongeant il dit : Garçon ,
 J'ai soif , apporte-moi du bon ;
 Car , on rapporte dans l'Histoire ,
 Qu'en mangeant il est sain de boire.
 A vous , Monsieur ; buvez aussi...
 Soit ; tope & tinqué , & grand merci.

Se leve alors Nestor le sage ,
 Entre la poire & le fromage ,
 Qui dit ; Messieurs , il est vilain
 D'ivrogner & d'aimer le vin.
 Mais il n'est pas vilain d'en boire ,
 Répartit un certain Grégoire ;
 Et , quand on est dans un repas ,
 Il faut boire & ne l'aimer pas.

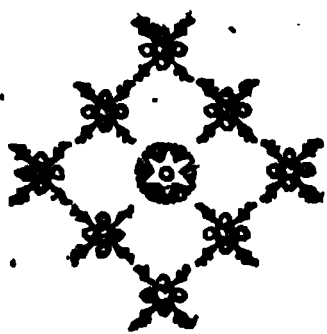
Eh ! dit Nestor , cette chicane
N'est , mon ami , qu'un coq-à-l'âne ,
Un sophisme qui nous conduit
A grenouiller toute la nuit ;
Nos moments sont de conséquence ,
Ménageons-les avec prudence ;
Et , pour mettre à profit le temps ,
Haranguons , assemblons nos gens ,
Que c'est bien dit ! reprit Atride ,
Moi , qui sur vous ici préside ,
Ma foi , je ne dirois pas mieux
Combien le tems est précieux ,
Or donc , Héros , je vous commande
Que vous alliez de bande en bande .
Chacun alors court à son rang ,
Comme un Ecolier à son banc ,
Minerve montrant une Egide ,
Convertit toute âme timide ;
Et le soldat plein de valeur ,
Se demandoit : As-tu du cœur ?
Oui , camarade , je pétille ;
Au diable soit notre famille ;
Je veux corbleu ! loger ici ...
Ma foi , j'y veux loger aussi ...
Mais si nous mourons ? .. Eh ! qu'importe ?
Feu notre grand'mère est bien morte ,

On voit souvent des bataillons
De cygnes couvrir les vallons,
Qui battent galamment des ailes
En l'honneur de quelques femelles,
Et par des cris, ou des chansons,
Racontent leurs tendres raisons.
Echo, témoin de leur ramage,
En rend une parlante image :
Ainsi les cris des Argiens
Pour image ont ceux des Troyens.
Agamemnon est à leur tête ;
Il semble aller à la conquête :
Son air, au bas un peu cagneux,
Sans ce, seroit celui des Dieux :
Et ce fut son maître de danse,
Lequel, selon toute apparence,
N'avoit, lui montrant à danser,
Pas pris soin de le redresser :
Mais ce défaut désagréable
Ne l'en rend pas moins respectable :
On se dit seulement tout bas :
Le haut fait un peu honte au bas.

Alors Iris la Messagère,
Pareille aux vents, ou plus légère,
Au Palais de Priam s'en va,
Dans lequel Dame Iris trouva

Des Officiers Troyens l'élite :
Et prenant les traits de Polite ,
Fils cadet de Monsieur Priam ;
Son Envoyé jadis à Siam ,
Elle parla donc de la sorte ,
Après qu'elle eut fermé la porte.
Eh ventrebleu ! c'est radoter
Que paisiblement consulter :
Etes-vous donc dans une Eglise ,
Pour qu'ainsi l'on se tranquillise
Contre les efforts du Troyen ,
Qui , je crois , la forceroient bien ?
Ce que je dirai n'est point fable :
Autant qu'il est de grains de sable
Dans le fond du vaste Océan ,
(Voyez combien ce fond est grand !)
Eh bien ! autant notre adversaire
Conduit , ma foi , de gens de guerre.
Mais encore , me dira-t-on ,
Combien seroient-ils , mon Garçon ?
A cela je ne puis que dire ,
Sinon , Messieurs , que l'on veut rire ;
Car je n'ai point , en vérité ,
Les grains de l'Océan compté :
Mais quand ils seroient davantage ,
Le nombre vaut-il le courage ?

Je me préfère , avec mon cœur ,
A trente coquins sans honneur.
Vous voilà là tout immobile.
Que diantre ! ou va prendre la Ville,
Allons , alerte , sieur Hector...!
Par ma foi ! je pense qu'il dort.
Monsieur , tirez-le par l'oreille...!
Ce n'est pas , la peine , il s'éveille.
Ah ! dit notre Hector en bâillant :
Je vous entends tout sommeillant.
Çà , çà , que l'on ouvre les portes :
Je vais arranger les cohortes ,
Et foyez certains que , dans peu ,
Les ennemis verront beau jeu.



LIVRE TROISIEME.

N' A V É Z - V O U S jamais vu des grues,
Qui, volant à deux pieds des nues,
Passant les mers, dans la saison
Qu'en usage vient le manchon,
Vont avec bruit sur le Pymée ?
Des Troyens connoitra l'armée,
Quiconque aura pu voir de près
De ces oiseaux le nombre épais.
De nos Troyens la troupe avance
Avec beaucoup d'impatience.
S'avance, à son tour, l'autre camp,
Dans un tumulte bien moins grand.
Mais, dans une humeur de carnage,
A faire autant ou davantage.
Sous lui la plaine, d'un bruit sourd,
Semble en trouver le poids trop lourd.
S'élève encore une poussière
A côté, devant & derriere,
Qui, le cachant, fait qu'un chacun
Paroît double, & n'est pourtant qu'un.

Bientôt les camps sont face à face ,
Et se voyant font la grimace.
Il est permis de grimacer
Contre qui vient nous agacer.
Vers l'ennemi Pâris s'avance :
Son air est plein de suffisance ;
Et dans sa main tenant un dard ,
Marche vêtu d'un léopard
N'allez pas , Lecteur , je vous prie ,
Croire le léopard en vie ;
Ce léopard étoit en peau
Depuis les pieds jusqu'au museau.
Mais , quoiqu'il ne soit qu'en fourrure ,
Pâris , vêtu de sa figure ,
Croit que son cœur aura sa part
Du courage du léopard.

Il n'est pas le seul dans ce monde ,
Qui sur l'habit ainsi se fonde.
Maint faquin richement orné ,
Dans son équipage traîné ,
D'un vrai Grand théâtrale image ,
Digne , à ses yeux , d'un humble hommage ;
Se contemplant en léopard ,
N'en a que la peau de hasard.

Pâris , abusé par la fiente ,
S'approche ; allons , que quelqu'un vienne ,

Dit-il aux Grecs ; & qui viendra,
Pour l'autre monde partira.

Ménélas entend ces paroles :
Je ne voudrois pour dix pistoles ,
Réplique-t-il à notre sot ,
Que tu n'eusses pas dit ce mot.
Maître Gascon , ôse m'attendre ;
Je ne veux que le temps de prendre
Mon coutelas , quoiqu'un bâton
Suffit pour te faire raison :
Et là-dessus entrant en lice ,
Il n'y trouva qu'une écrevisse ;
Un petit fat qui reculoit
A mesure qu'on l'appelloit.
Avance , dit son adversaire . . .
Parbleu ! je me tue à le faire ,
Répondit-il . . . Mais , où vas-tu ?
S'avance-t-on montrant le cu ?

Pendant ce temps , notre jeune homme ,
Qui tremble & craint qu'on ne l'assomme ,
S'avançoit si rapidement ,
Qu'il recule jusqu'à son camp.
Alors le brave Hector l'arrête :
Ah , lâche ! as-tu perdu la tête ?
Lui dit ce frere avec fureur.
Notre Pâris , dans sa frayeur ,

Croit

Croit voir Ménélas, il s'écrie :
 Monsieur, pardon, je vous en prie !
 Vous êtes cocu, mais enfin
 C'étoit un arrêt du Destin.
 Moi cocu ! répondit son frere,
 Corbleu ! d'où sçais-tu ce mystere ?

A ce mot, le poltron Pâris
 Reconnut qu'il s'étoit mépris ;
 Et lui dit, en prenant haleine :
 Non, non, Hector ; sortez de peine !
 Vous l'êtes, ou ne l'êtes pas ;
 Mais, je parlois de Ménélas.
 La peste soit de l'aventure !
 Voyez l'impertinent Augure,
 Dit Hector ! oh ! que l'on fit mal
 De mettre au jour cet animal !
 Que n'as-tu fini ta carrière
 En te noyant dans la riviere ?
 Dis-moi, de quoi t'avisais-tu
 D'aller si loin faire un cocu ?
 O traitresse & fatale pomme !
 Que tu fais tort à ce pauvre homme !
 Vénus qui de toi la reçut,
 Pendard, en ta faveur conçut,
 Pour récompenser ton hommage,
 Le dessein de ce cocuage.

Elle eut la Pomme, & toi l'honneur
D'un Epoux tout rempli de cœur,
Du bien d'autrui faire largesse,
N'est pas le fait d'une Déesse.
Si Vénus t'eût payé du sien,
On ne pouvoit en dire rien.
Et quand elle t'offrit Hélène :
Madame, ce n'est pas la peine ;
Falloit-il, à ce compliment,
Lui répondre civilement :
Mais, sans chercher si loin des charmes ;
A travers mille & mille allarmes ;
Ma foi, vous m'en avez montré
Qui seroient assez à mon gré.
Elle eût dit : je sçais me connoître ;
Mais enfin vous êtes le maître :
Et vous pouvez, jeune berger,
Vous exempter de voyager.

C'est-là le prix qu'un galant homme
Eût tiré du don de la pomme ;
Sur-tout, se connoissant poltron,
Comme vous l'êtes, mon mignon.
Mais sans vous sentir de courage,
Vous entreprenez le voyage !
Sans honneur, & sans bonne-foi,
Vous volez la femme d'un Roi !

Et n'ayant le cœur intrépide
 Que pour une action perfide,
 Vous tournez le cul sans façon,
 Quand le courage est de saison !
 Et c'est bien prendre votre bisque;
 Car votre vie étoit en risque.
 Le violon dont vous raclez,
 Vos chansons, vos cheveux bouclés,
 L'excellence de votre face,
 Rien ne vous eût obtenu grâce;
 Et vous eussiez, malgré vos vers,
 Fait le plongeon dans les enfers.
 Craignez, pourtant, d'y prendre gîte;
 Car dans le courroux qui m'agite,
 N'étoit notre fraternité.....

Calmez votre esprit irrité,
 Dit Pâris; par ma foi j'ai honte;
 Voyez la rougeur qui me monte;
 Et jugez que cette rougeur
 N'est pas-là sans un peu de cœur.
 Oui, j'ai fui devant tout le monde,
 Et je mérite qu'on me gronde,
 Il m'a pris un certain effroi,
 Qui me disoit : prends garde à toi.
 Si pourtant vous m'en voulez croire,
 Vous n'en tirerez point de gloire,

Jusqu'à ne faire point de cas
De ma face & de mes appas.
Vous sçavez (& chacun l'avoue)
Que , quand du violon je joue ,
On dit , en entendant le son :
Ah , mon Dieu ! l'habile garçon !
Si je vais dans la grande rue ,
Dès qu'on jette sur moi la vue ,
J'entends qu'on dit , par-ci , par-là :
Commere , avance , le voilà.
La Commere avance , & s'écrie :
C'est un morceau qui fait envie ;
Je remarque son bel œil bleu ,
Pour que mon fruit en tienne un peu.
Les gens qui sont loin , de leur poche
Tirent des lunettes d'approche.
Tout cela je le cite ici ,
Sans aucun orgueil , Dieu merci ;
C'est seulement pour en conclure
Que ma beauté , ma chevelure.....
Avec tes appas , & ton port ,
Frere , ce que tu dis m'endort ,
Répartit Hector.... Patience ,
J'en étois à la conséquence.
Par mon discours , on voit fort bien ,
Que de nous nous ne tenons rien ;

Que , si les Dieux , pour ton partage ,
T'ont fait un présent du courage ,
Ces mêmes Dieux m'ont fait présent
De ce minois si ravissant ;
Et qu'il faut qu'Hector souvienn
Que sa part , mise avec la mienne ,
Sont deux parts , si je sçais compter ;
Qu'en nous nous devons respecter...
Ta conclusion n'est pas claire ,
Et ne sçauroit me satisfaire ,
Reprit l'autre. Oh ! dit le poltron ,
Vous trouverez le reste bon.
Je prétends donc , s'il est possible ,
Être à tout danger insensible ;
Avoir du cœur & des appas ,
Enfin , combattre Ménélas.
Pendant quoi , vous & les armées ,
Qui de ce vont être informées ,
Verrez , assis sur votre cu ,
Mon combat contre ce cocu.
Peux-tu , dit l'autre , t'y résoudre ?
Oui , parbleu ! je veux en découdre ,
Reprit-il. Eh bien ! de ce pas ,
J'en vais avertir Ménélas ,
Dit Hector , qui prit sa secousse
Si violemment , qu'il en toussa.

Tout en toussant il arriva.
Un Grec lui cria. Qui va là?
C'est moi.... Qui, moi?.... C'est ma personne,
Ah ! vous avez l'humeur bouffonne,
Répondit-on ? en ce moment,
On tira sur lui brusquement.
Que veut, disoit-on, ce visage ?
Vient-il encor nous faire outrage ?
Nous morguer comme son cadet,
Et fuir après comme il a fait ?
Eh ! mais, je n'y puis rien comprendre ;
Crioit-il : daignez donc m'entendre ;
Du moins, avant que je sois mort,
Voyez si j'ai raison ou tort.
C'est fort bien pensé ; qu'il avance,
Reprit Atride avec prudence.
S'il est tué, vous voyez bien
Qu'il ne pourra nous dire rien.

A ces mots, tous les traits cessèrent,
Vers lui quelques Grecs s'avancerent.
Çà, dit-il, puisque me voilà,
Ordonnez que l'on crie holà.
Mon frere vers vous me députe,
Pour sçavoir si l'on veut qu'il lutte
Contre Ménélas, dont le front
Est par lui taché d'un affront ;

Quoiqu'à vrai dire , cette offense
Est de petite conséquence.
Cet accident est un écot ,
Que doit tout mari , sage ou sot ;
Et Ménélas , qui s'en irrite ,
D'une simple dette s'acquitte.
Et si , pour chaque Ménélas ,
Il falloit lever des soldats ,
Il en faudroit nombreuse bande ,
Pour tel qui parmi vous commande.
Mais , bref , chacun a son esprit :
Un cocu jure , & l'autre rit.
Quoi qu'il en soit , Monsieur mon frere
Veut en ce jour finir la guerre ,
Par un combat contre celui
Dont le front vous arme aujourd'hui ;
Et le vaincu , sans qu'il en gronde ,
En s'en-allant dans l'autre Monde ,
Et sans rancune & sans souci ,
Laissera Dame Hélène ici ,
A celui dont le cimeterre
L'étendra de son long par terre ;
Et par ce seul homme étendu ,
Le calme nous fera rendu.

Après ces mots , l'on fait silence ,
Et Ménélas alors s'avance :

Soyez, dit-il, le bien venu.

Mais, Monsieur, vous suis-je connu ?....

Oui, dit l'autre, d'un air honnête,

Otant son chapeau de sa tête ;

Et quand je ne connoîtrois pas

L'illustre Héros Ménélas,

De ce nez la noble structure,

Malgré cette large couture,

Marque un Atride à qui vous voit,

Et même, né du côté droit.

C'est, dit l'autre, un air de famille,

Chacun de nous par le nez brille.

Mais, Monsieur, laissons là mon nez :

Vous dites donc que vous venez

Pour m'apprendre que votre frere

Veut d'un seul coup finir la guerre ?

Ah ! j'y consens de tout mon cœur ?

Car la perte de mon honneur

Est une perte si cruelle,

Que souvent ma pauvre cervelle,

Quand elle y pense mûrement,

Tombe dans l'assoupissement.

Ah ! Monsieur, depuis cette perte,

De la peine que j'ai soufferte

Si je vous contoïs la moitié,

Ma foi, je vous ferois pitié,

La plupart de tous mes semblables,
Dont les épouses sont aimables,
Ont souvent de lâches raisons
Pour s'endurcir à leurs affronts.
Dans un pays qu'on nomme France,
Le cocuage est bonne chance:
Mais moi, qu'en avois-je besoin ?
Je vous en prends même à témoin.

Hector, oyant cette parole,
Lui dit: que le Ciel vous console....
Le brave homme! dit Ménélas;
Pâris ne lui ressemble pas.
Enfin, que votre Seigneurie
S'en retourne, je vous en prie,
Informez Pâris son cadet
Que je lui prête le collet.
Vous, au soleil comme à la terre,
Et nous, au maître du tonnerre,
Immolons tous quelque morceau,
Ou de brebis, ou bien de veau;
Et sur ce pieux sacrifice
Nous établirons l'édifice,
Autrement dit, le fondement
D'une paix à chaux & ciment.

Mais afin que cette paix dure,
Il est bon que Priam la jure;

Car dans une telle action ,
On a besoin de caution ;
Et l'usage est , que la Vieillesse
En sert toujours à la Jeunesse .
Laquelle , dans son premier feu ,
Promet beaucoup , & tient fort peu .

Oyant ces mots , tous les Gendarmes
De plaisir en versent des larmes ,
Ah ! disoient-ils , sans cette paix ,
Nous n'en réchapperions jamais ;
Par ma foi , concluons en somme ,
Que Ménélas est un bon-homme ,
Mettant après armure à bas ,
Aux tentes ils vont à lents pas ;
Le champ Grec du Troyen s'approche ;
Chacun tient ses mains dans sa poche ;
Et sans songer aux coups passés ,
On s'y dit : Monsieur , avancez . . .
Comment va la santé ? dit l'autre . . .
Fort bien ; & comment va la vôtre ?

En ce moment , Madame Iris
Les traits de Laodice a pris .
Laodice *autem* étoit fille
Du vieux Priam , & si gentille ;
Qu'elle valoit , ou peu s'en faut ,
Dame Héléne , sans un défaut .

C'est qu'elle avoit , nous dit l'Histoire ,
Deux malheureuses dents d'ivoire ;
Ce qui , comme l'on voit , marquoit
Que de deux dents elle manquoit.
Iris , en cette ressemblance ,
Vers la belle Hélène s'avance ;
Qui dans ce même instant , dit-on ,
Se raccommodoit un jupon ;
Ou qui , si l'on en croit Homère ,
Traçoit l'image de la guerre
Qu'un cocu , du diable tenté ,
Fesoit pour son chef insulté ;
Cocu , qui tel étoit par elle
Et cependant cette infidelle ,
En traçant , se disoit tout bas :
Voyez l'effet de mes appas !
Iris se présente à sa vue ,
Et civilement la salue :
Venez , dit-elle , suivez-moi :
L'autre reprit : voyons pourquoi.

Vous sçavez combien les armées ,
L'une & l'autre étoient animées ;
Oh bien ! Madame , ces deux camps
Sont aussi doux que des enfants.
Comme des veaux , les gens de guerre ,
De leur long étendus à terre ,

N'ont non plus l'air de s'en vouloir,
Que vous l'avez d'un entonnoir.
Sans doute un Dieu, sans nous le dire,
Se mêle de calmer leur ire.
Mais, voici le plus curieux,
Que vous verrez de vos deux yeux:
Ménélas, & cet honnête-homme,
Qui vous gagna pour une pomme;
Oh bien! cet homme & votre époux
Se battront pour l'amour de vous;
Et quoique tous les jours, Madame,
Souvent à deux soit une femme,
Ces deux Messieurs, plus délicats,
Ne veulent point être en ce cas.
Qui remportera l'avantage
Vous possédera sans partage;
A moins chez lui qu'Amour fripon
N'aille glisser un compagnon.

A ces mots, l'inquiète Hélène:
Que dans ce monde on a de peine!
Dit elle; & se couvrant après
D'un voile, pour ce, fait exprès;
Ajouta, faisant la pleureuse:
Je ne suis qu'une malheureuse!
Sans doute ce discours venoit
D'un repentir qui la gênoit;

Mais souvent remords, dans la femme,
Est foiblesse, & non vertu d'âme.
Et là-dessus, avec Ethra,
Chagrine elle se transporta
Au rempart où le vieux Monarque
Priam, avec des Chefs de marque,
Disoit : Messieurs, que fera-t-on ?
Faut-il faire la paix ou non ?
Ces Messieurs-là, pleins de sagesse,
Grâces au défaut de jeunesse,
Disoient : Suivant nous, vous ferez,
Grand Roi, tout comme vous voudrez.

Quand on vit donc Madame Hélène,
Chacun dit : est-ce-là la Reine ?
Oui certes, reprit un vieillard....
Quoi ! celle pour qui ce cornard?...
Et oui, parbleu ! c'est elle-même ;
Sa beauté vraiment est extrême....
Comment donc, extrême ! Junon,
Près d'elle, a l'air d'une guenon.
Quoique vieux, la petite sotte
M'attendrit & me ravigotte :
C'est bien dommage, en vérité,
Qu'elle ait manqué de chasteté.
Oh ! dit l'un, quand on est si belle,
C'est le diable qu'être fidelle !

Ma femme est laide comme un cu,
Mais, je n'en suis pas moins cocu.
L'autre dit : quand on la regarde,
Son œil au fond de l'âme darde
Un feu qui pénètre si fort,
Qu'il ressusciteroit un mort....
Oui, mais ce n'est qu'un feu volage,
Qu'éteint d'abord notre grand âge;
C'est comme un simple éclair qui luit
Dans les ténèbres de la nuit :
Mais, je conviens que sa figure
Réveille & pique la nature;
Et j'avouïrai qu'en ce moment
J'ai quelque brin de sentiment :
Que le Grec qui veut qu'on la rende
Nous fait une sottise demande !
Et j'excuse fort le Troyen
Qui recule, n'accorde rien.
Mais à parler bonne morale,
Cet amour, qui, comme la gale....
Ah ! dit Priam, d'un air badin,
Laissons la gale & le farcin.
Venez, approchez-vous, ma fille :
Car vous êtes de ma famille ;
Et si nous nous battons pour vous,
Quand nous mourrons, tant-pis pour nous.

Il s'en faut prendre au fort sinistre ,
 Qui sur son diable de registre ,
 Ecrit ce soir , ou ce matin ,
 Par arrêt , de moi le destin :
 Un tel Troyen , privé de vie ,
 Fera plus de pitié qu'envie.

Mais un homme , quand il est mort ,
 Est à l'abri des coups du fort.
 N'en parlons plus , ma chere Belle ,
 Et prenez-moi cette escabelle.
 Quel est là-bas certain Guerrier ,
 Qui rompt un morceau de papier ,
 Lequel va servir , je le gage ,
 De mouchoir , à vilain visage ?
 Ce Guerrier n'est pas au surplus
 Si grand qu'un autre qui l'est plus ;
 Et sans son dos qui fait la voûte ,
 Il seroit mieux bâti sans doute :
 Mais on lui démêle un minois
 Qui pourroit servir à des Rois.

De quoi vous mettez-vous en peine ?
 Lui répondit la belle Reine :
 Ah ! pour moi votre question
 Est de dure digestion ;
 Oui , je la sens là qui m'accable.
 Cela , dit-il , est admirable !

Mais pourquoi , comment & par où
L'avez-vous là comme un caillou ?

C'est qu'en l'entendant , mon cher pere ,
Je rêve que je ne vaux guère ;
Quand vous la faites , je me dis
Que grand coquin est votre fils ;
Que coquine je suis peut-être ,
Autant que coquin il peut être ;
Que c'est ce fils qui m'a vaincu :
Que Ménélas est un cocu.

Oui , mon papa , je m'en accuse ,
Et sans détour & sans excuse.

Mon Dieu ! ne criez pas si haut !

On le sçait tout autant qu'il faut ;

Dit Priam , & la bienfiance

Veut que vous gardiez le silence.

Si toute femme , ainsi que vous ,

S'accusoit , que ferions-nous tous ? ...

Ah , grands Dieux ! que ne suis - je morte ? ...

Eh ! pourquoi parler de la sorte ? ...

C'est que je ne serois pas là ,

Si j'étois morte avant cela.

Celui dont vous parliez , mon pere ,

De mon pauvre époux est le frere ;

Agamemnon le Général ,

Qui tantôt bien , & tantôt mal ,

Conduit

Conduit les Grecs & leur courage ;
Et qui d'ailleurs est en ménage.

Heureux, heureux, Agamemnon !
Plus heureux, s'il étoit garçon,
Dit Priam à cette réponse ;
De son bonheur je n'ai pas l'once.
Je me ressouviens qu'autrefois
Bien des soldats suivoient mes loix ;
Je défendois lors la contrée
Du Mygdon & du fleur Otrée :
Lesquels, honnêtes-gens aussi,
M'en ont dit souvent grand merci.
Une mutine d'Amazone
Vouloit les culbuter du Trône :
Mais j'avois moins de fantassins
Qu'il n'a de Grecs ou de coquins ;
Coquin est un nom ordinaire,
Qu'on donne à qui nous est contraire.

Priam, après ce beau discours,
Au camp des Grecs lorgnoit toujours ;
Il remarqua Monsieur Ulysse.
Qu'est cet homme dans le service,
Tirant curedent d'un étui ?
Atride est bien plus haut que lui.
C'est qu'il est plus petit qu'Atride,
Dit-elle, l'œil encore humide ;

Ulyſſe , mon pere , eſt ſon nom.
Mais eſt-il Grec , Suiſſe. ou Breton ?...
Je ſçais , ſans avoir ſouvenance
Dans quel endroit il prit naiſſance ,
Que de Laërte il eſt le fils ,
Et qu'il eſt né de ſon pays.
Mais , ſoit ſur terre , ou ſoit ſur l'onde ,
Que cet Ulyſſe vint au monde ;
Quand de lui quelque avis on prend ,
Cet avis eſt le plus ſouvent.
Une penſée après laquelle ,
Il faut , ma foi , tirer l'échelle.
Il ſçait , comme avec un filet ,
Dans les cœurs pêcher un ſecret.
Il vous induit à la bêtife.
De lui parler avec franchise :
Il vous écoute , & puis après ,
Crac , le poiſſon eſt dans ſes rêts.
Ah ! que voilà bien la malice.
De celui qu'on appelle Ulyſſe ,
Répondit alors Anténor ,
Lequel n'avoit rien dit encor !
Il me rendit un jour viſite :
J'avois une éclanche de cuite ;
Ménélas en étoit auſſi.
Je diſ : vous ſouperez ici.

Au Conseil après nous allâmes,
 Où Priam & moi nous parlâmes;
 Non pas mal, mais point assez bien
 Pour qu'on pût s'écrier en rien.
 Ménélas reprit la parole,
 Et nous fit une parabole,
 Qui fit juger que son esprit
 N'étoit ni vaste ni petit;
 J'en eusse estimé les pensées,
 Mais elles étoient trop forcées;
 Et Priam me disoit tout bas:
 Ma foi, je ne les comprends pas.

Ulysse alors fit sa harangue;
 Corbleu! quelle maîtresse langue!
 On crut, en voyant son air niais,
 Que son discours seroit mauvais.
 On disoit dans un sourd murmure:
 Ah! quelle diable de figure!
 Mais, quoiqu'il eût les pieds poudreux,
 Linge sale, & de plats cheveux,
 Aussi-tôt qu'il ouvrit la bouche,
 Chacun de nous demeura fouche.
 Nous étions comme des souris,
 Que, comme un chat, il avoit pris.
 Il nous fit des discours de foie,
 Qui, comme avec une courroie,

Garotoient l'esprit de façon

Que l'on crioit : Il a raison.

Lecteur, tu te lasses , peut-être ,

De Priam, qui veut tout connoître ;

Mais ce bon Prince étoit fort vieux ,

Et par conséquent curieux.

Ah ! grâce à Dieu ! sa bouche est close ,

Et nous allons dire autre chose.

Mais , que nous veut Hélène encor ?

Où sont donc Pollux & Castor ?

Quoi ! pour un pauvre cocuage ,

Me refusent-ils leur courage ?

Où sont de Leda ces deux fils ? ...

Madame , ils sont ensevelis

Eh mais ! mon Dieu ! c'étoient mes freres ! ...

Eh mais ! quand ils seroient vos peres ,

Tous vos cris seroient superflus ...

Eh bien ! Monsieur , n'en parlons plus.

Je vois deux Hérauts qui s'avancent ;

Écoutons un peu ce qu'ils pensent.

Pour assurer la paix , grand Roi ,

Viens jurer , & donner ta foi.

Eh ! pourquoi faut-il que je jure ? ...

C'est que Pâris , ta geniture ,

Va se battre avec Ménélas ...

Mais , s'il y trouve le trépas ? ...

Il en mourra ; le beau mystère !...
Mais un fils mort chagrine un père.
J'y cours pourtant. Après ces mots,
Il fait atteler ses chevaux ;
Monte sur son char , & sanglotte ,
Et dit : Que le charriot trotte ,
Et qu'on m'apporte mon manteau ,
Car je crois qu'on aura de l'eau.
Chacun cria : Dieu le ramène !
Le pauvre homme a bien de la peine !
Déjà ce Prince est au camp Grec ,
Qu'il n'a pas desserré le bec.
Ulysse alors vers lui s'avance ,
Et lui fit une révérence ;
Et Priam , quand il descendit ,
Sa révérence lui rendit.
L'eau sur sa main lui fut versée ,
Morbleu ! dit-il , elle est glacée...
C'est une eau sainte , lui dit-on...
Oh ! reprit-il , soit sainte ou non ,
Je n'en veux plus , elle est trop froide ;
La belle eau ! qui rend la main roide ,
Le vin est après répandu...
Vaudroit-il pas mieux l'avoir bu ?
Dit-il ; le Maître du tonnerre
L'aimeroit mieux dans nous qu'à terre.

Messieurs, j'ai plus vécu que vous ;
Mais, ma foi, vous êtes des fous.

Au front de chaque agneau qu'on tue,
On enfonce une pointe aigue ;
Chacun de la laine en sa main,
Ainsi qu'un bouquet, tient un brin.
Ce détail, quoique bagatelle,
L'ardeur de ces Chefs renouvelle :
Un brin de paille, offert aux Dieux,
Est respectable aux gens pieux.

Toi, dit Atride, dont la foudre
Fait d'un homme un morceau de poudre ;
Et toi, vif & brillant soleil,
Qui toujours rime à nompareil ;
Vous aussi, Madame la Terre,
Notre commune & bonne mere ;
Vous, Messieurs les vilains Torrents
Du pays des Mânes errants,
Soyez témoins de ce qu'on jure ;
Et remarquez bien le parjure, ...
Ulysse interrompit le Roi.
Tenez, vive la bonne-foi,
Dit-il ! ce soleil, ce tonnerre,
Ces torrents, & notre grand'-mere,
Sont une pauvre caution
Pour les gens sans religion ;

Y joignît-on encor le diable ,
Malgré ce serment effroyable ;
Malgré le diable & tous les dieux ,
Je dis que bonne-foi vaut mieux .

Si Ménélas tue * Alexandre ,
Priam promettra de lui rendre
Sa femme , que Monsieur Paris
Tient comme sienne en son logis .
Il faut que Ménélas suppose
Que ce logis n'est autre chose
Qu'un hôpital ; car aujourd'hui
La coutume est toute pour lui .
Mais si ce Paris le culbute ,
Qu'il vienne à mourir de sa chute ;
Alors , sa femme , quoiqu'à lui ,
Restera la femme d'autrui .
Mais , vieux Priam , point de chicane ,
Point de finesse ; ou , Dieu me damne ,
Je ne donnerois pas un fou
Du chef qui tient sur votre cou ;
Car si vous n'étiez pas sincère ,
On le coupe net comme un verre ;

* Alexandre est Paris.

Et vous sçavez qu'un chef à bas
Est un infailible trépas.

Vos enfants & votre Pergame,

Tout rôtira, tout sera flâme;

Vos femmes même rôtiront.

Je m'attends qu'elles nous diront:

Est-il permis qu'ainsi l'on vexe

Un foible & respectable sexe?

Nous leur répartirons: pourquoi

Avez-vous un fripon pour Roi?

Si je vous chante pouille, Sire,

C'est uniquement pour vous dire,

Et vous convaincre qu'un coquin

Jamais ne fera bonne fin.

Cela vous touchera, peut-être,

Si vous aviez dessein de l'être.

Après ces mots, d'un coup mortel,

La victime meurt à l'autel;

Le sang coule, & chacun s'écrie:

Monsieur Jupin, l'on vous en prie,

Hélas! ayez la charité

De répandre le sang gâté;

(Gâté veut dire ici parjure

De qui donne parole & jure;

Mais qui dit, si malheur m'advient,

Le diable emporte qui la tient).

Oui, grand Jupin, faites en sorte
Que la femme ailleurs on transporte.
Qu'il dise, la voyant partir :
Ah ! les cornes me vont sortir.

Priam, après cette parole,
Dit : ce combat-là me désole.
Mon pauvre fils va s'escrimer,
Peut-être se faire affommer.
Ah ! Messieurs, en pareil rencontre,
Le cœur bat tout comme une montre...

Comment ! feroit-il tique tac ?
Dit Ajax, prenant du tabac.
C'est donc comme un moulin, bon-homme ?
Oui, Monsieur, c'est tout ainsi comme :
Mais, soit montre ou moulin, mon fils
Se battra comme il l'a promis.

Adieu, je n'ai pas le courage
De voir des combattants la rage ;
Car, quand je vois du sang versé,
Je deviens comme un trépassé.

Mais si mon fils avoit du *pire*,
Si le destin veut qu'il expire,
De grâce, Monsieur Ménélas,
Du moins qu'il ne languisse pas.
Il s'en-va, plein d'inquiétude,
En disant ; le cas est bien rude ;

Sire Anténor est avec lui,
Qui meurt pareillement d'ennui.

Monfieur, prenez un peu la peine
De voir en quel lieu de la plaine
Sera le combat singulier
De l'un & de l'autre guerrier,
Dit Hector à Monfieur Ulyffe,
Qui déjeûnoit d'une fauciffe;
Et tenons auffi deux billets
Dans un de nos chapeaux tout prêts,
Le mien est percé, reprit l'autre;
Ainsi, Monfieur, prenons le vôtre:
A l'égard du fufdit combat,
Il fe doit faire en pays plat;
Voyons un peu qui le commence.

Le camp alors est en filence;
Chacun des Grecs dit en fecret:
Ma foi, Pâris aura fon fait.
Ah! favorife, Dieu fuprême!
Un pauvre cocu, fi tu l'aime;
Regarde fon chef en pitié,
Il en a trop de la moitié:
Que Pâris ait enfin fon refte,
Ainsi que le billet funefte.
Mais les cocus apparemment,
Sont peu chéris au firmament;

Car, Jupin sourd à leur prière,
En usa d'une autre manière,
Puisque Pâris doit commencer
Le combat qui se va passer.

Pâris, dit-on, en sauta d'aise,
Et dit, Viens çà, que je te baise,
Hector; lequel, de son côté,
Je crois, avoit déjà sauté.

Vois-tu, dit l'autre, ma cuirasse?

Penfes-tu qu'on me la fracasse?

Ma foi, dit-il, je n'en sçais rien;

Mais cela se pourroit fort bien.

Et que dis-tu du cimenterre?...

Je dis qu'il traîne jusqu'à terre....

Et que dis tu du bouclier?

Crois-tu qu'on le fasse plier?

Et de ce casque sur ma tête;

De l'aigrette qui fait la crête?

De ce dard, Hector, qu'en dis-tu?...

Ce que j'en dis, qu'il est pointu....

Et que dis-tu de mon courage?...

Ah! j'en dirois bien davantage,

N'étoit, mon Garçon, que j'ai peur

Qu'il ne vous manque un peu de cœur.

Ménélas vint; chaque adversaire
De regards s'envoie une paire.

Qui vouloient dire , ou peu s'en faut,
Mon Dieu ! que je te haïs , maraud !
Pendant qu'un chacun se les darde ,
Le spectateur qui les regarde
Dit , de haine les voyant pleins :
Voilà des drôles bien malins !

Pâris prend un dard & le lance ;
Et s'écria : garre la panse !
Mais , zeste , l'épais bouclier
Sauva du coup notre Officier . . .
Ah ! vous visez à la bedaine ,
Lui dit alors ce Capitaine . . .
Vous , mon bon Monsieur , dites où
Vous visez à me faire un trou ,
Répondit Pâris , qui s'abaisse ,
Se tourne & se hausse sans cesse ;
Ajoûtant : Si ce coqu-ci
Pouvoit ne m'attraper qu'ici !
Mais , il me tire à la visière.
(Cet ici marquoit son derriere).
Le Grec , avant que de tirer ,
Jupiter voulut implorer .

O puissant arbitre du monde !
C'est sur toi seul que je me fonde ;
Et fondé de cette façon ,
C'est l'être mieux qu'une maison .

Fais que ce dard attrappe & touche
L'endroit par où Pâris se mouche;
Que pénétrant jusqu'au cerveau....
Pâris, de peur, cria tout beau !
Le trait partit.... La malepeste !
Il a percé jusqu'à ma veste ,
Dit alors notre homme visé ;
Si je n'avois un peu biaisé ,
Je crois , ma foi , que ma tripaille
Restoit sur le champ de bataille....
Tu vis encor ? dit Ménélas....
Eh ! pourquoi ne vivrois je pas ?...
Prends donc garde à ce coup d'épée ;
Paf, ah ! mon attente est trompée ;
Mon fer est brisé , ton airain
S'oppose à l'effort de ma main....
Mais, vraiment ! exprès je le porte ,
Pour qu'il en use de la forte ,
Dit-il ; pendant que l'ennemi
Blasphémoit , en diable & demi ,
Contre le grand Dieu du tonnerre ,
Qu'il appelle un malin compère.
Il vaut , dit-il , autant prier
Ou sa pantoufle ou son soulier.
J'ai prié ce Maître du Monde ,
D'une piété sans seconde ,

Et j'en suis si bien exaucé ,
Que j'en obtiens un fer cassé.
Le tour est digne d'un espiegle ;
Peste soit du maître & de l'Aigle !
Il faisit , après , du Troyen
Le casque , en serre le lien.
Le Troyen étranglé , s'écrie :
Ah ! faute d'air , je perds la vie.
Je croyois bien qu'on me tueroit ,
Mais , non pas qu'on m'étoufferoit.
Mon cher Monsieur , prenez Hélène ,
Et rendez-moi ma pauvre haleine ;
Prenez deux livres de mon sang ,
Pour une ou deux onces de vent ,
C'étoit fait , le bel Alexandre
Dans les enfers alloit descendre ;
Mais Vénus coupa le cordon
Qui serroit le cou du garçon.
Il s'enfuit , en laissant le casque ,
Et disant : voyez le fantasque !
En vérité , voyez par où
M'avoit pris ce diable de fou !
Ménélas à son tour s'écrie :
Qu'est-ce que cela signifie ?
Je n'ai point rompu le lien ,
Et je ne tiens plus le Troyen.

Il est là-dessous un mystère,
Que je ne comprends point ou guère.
N'est-ce point encor Jupiter
Qui me fait enrager en l'air ?
N'importe, courons sur notre homme,
Il est encor temps qu'on l'affomme.
Que diantre ! je ne le vois plus !
Oh ! pour le coup je suis confus !
Celui qui l'a fait disparoître,
En fait de tours est passé maître.

Vénus le déroboit aux yeux
De cet ennemi furieux,
Et l'avoit mis dans un nuage,
Comme un oiseau dans une cage.
Cette Déesse l'aimoit fort :
Après tout, avoit-elle tort ?
Il avoit nommé l'Immortelle,
De trois Déeses la plus belle.
Tout le monde sçait bien cela :
C'étoit sur la montagne Ida.
On sçait aussi que qui dit femme,
Dit souvent une mauvaise âme ;
Ame fourbe, sans probité.
Mais, si vous louez sa beauté,
Oh, parbleu ! c'est une autre chose :
L'éloge la métamorphose ;

Sa vanité met le flatteur
Dans une éternelle faveur.
Elle est, pour lui, sincère, bonne.
Faut-il de l'argent? elle en donne;
Et souvent même elle se rend,
Plus à l'éloge qu'au penchant.
Oui, Lecteur, la chose est si sûre,
Qu'une femme, à cette peinture,
En me lisant, d'un air bouffon
Dira: le coquin a raison.

Vénus de Gréa prit la mine;
Sa loupe, avec sa courbe-échine.
Gréa, Messieurs, avoit un art
Egale à la nature; car,
Traçât-elle sur une toile
Un arbre, un poisson, une étoile;
Parbleu! s'écrioit un chacun,
Nature & cela, c'est tout un.
Souvent elle amusoit Hélène;
Qui travailloit de même en laine;
Et qui, pour badines aussi,
L'appelloit visage roussi;
Vieille puante, ou bien charogne;
Citrouille, & quelquefois carogne.

Vénus, avec ces jolis traits,
Dont elle se masquoit exprès,

Aborda

Aborda la Princesse Hélène ,
 Lui sourit , & lui dit : Ma Reine ,
 Mon Dieu ! que vous avez d'appas !
 Mais , ne vous ennuyez-vous pas
 Dans votre chambre ainsi seulette ? ...
 Non , je me fais une cornette
 C'est fort bien fait ; mais vous pouvez
 Faire mieux , si vous me fuivez ...
 Quoi ! pour aller à la guinguette ? ...
 Non ; mais dans un lieu , ma poulette ,
 Où vous allez trouver l'Amour ,
 Et Pâris qui vous attend pour ...
 Tenez ... Je vois , à votre mine ,
 Que votre petit cœur devine .
 Suivez-moi ; ce pauvre Garçon
 M'a tant dit : Viendra-t-elle ou non ?
 Et si tendrement il soupire ,
 Dit qu'il souffre tant le martyre ,
 S'est mis tant de poudre aux cheveux ,
 Décrassé tant une heure ou deux ,
 Que l'on diroit que chaque Grâce
 A léché plusieurs fois sa face ...
 Ah ! mon Dieu ! s'il étoit ici ,
 Je la lécherois bien aussi ,
 Dit , en l'interrompant , la Reine ,
 Qu'un si tendre portrait entraîne .

Mais alors certaine splendeur
Dans Gréa lui fit belle peur.
Elle reconnut la Déesse....
Ah ! le vilain tour de finesse !
Cria-t-elle : Où me conduis-tu ?
Mon pauvre honneur est-il vendu ?
Est-ce en Bourgogne , ou bien au Maine ,
Que tu vas me mener , vilaine ?
L'Amant est-il blanc , ou tanné ?
Combien d'écus t'a-t-il donné ?
Du moins , aurai-je un équipage ?
Me mettra-t-il en mon ménage ?
Le Ciel soit béni : mais je veux
Que l'entretien soit généreux ;
Et puisque j'en aurai la honte ,
Je prétends y trouver mon compte ...
Mais , que dis-je ? Non ; Ménélas ,
Je me remets entre vos bras ;
Dût celui qui vous fit vos cornes ,
En avoir un chagrin sans bornes.
Je veux , puisqu'il est mon époux ,
Qu'il soit cocu tout comme vous :
S'il est vrai qu'un clou chasse l'autre ;
Son affront lavera le vôtre.
Et toi , dont la divinité
Veut trafiquer ma chasteté ,

Va , je t'abandonne Alexandre.
Peut-être qu'il voudra s'en pendre :
Mais , s'il en avoit le dessein ,
Dis-lui combien il est vilain
De voir un homme de famille
Dont la figure en l'air brandille.
Va-t-en , Vénus ; retire-toi

Comment ! vous vous moquez de moi ,
Dit la Déesse courroucée ,
Figure courte & ramassée !
Mais , voyez un peu sur quel ton
Le prend cette Dame Alison !
Quelqu'un qui l'auroit entendue ,
Eût cru que je l'aurois vendue ,
Et que j'allois , tout de ce pas ,
Au Marchand livrer ses appas :
J'en suis encor toute honteuse.
Qui , moi ! passer pour une gueuse ,
Pour un Mercure féminin ,
Pour encor pis qu'une Catin !
Ah ! mon Dieu ! qu'aux chastes oreilles
Nuissent des injures pareilles.
Depuis la tête jusqu'aux pieds ,
Mes sens en sont mortifiés.
La pudeur n'est point à la mode ;
Aussi n'est-elle pas commode.

Voyez , moi , pour en avoir eu ,
Dans quel état mon cœur s'est vu !
Pourtant , petite babillarde ,
Vous vous en alliez sans ma garde :
Vous demandiez s'il étoit beau ,
Si blanche ou noire étoit sa peau ;
Et du prix de votre personne
Vous composiez déjà , friponne.

Quand je l'ai pris sur un haut ton ,
Je vous donnois du galbanon ,
Reprit Hélène : mais , Déesse ,
N'avez-vous pas fait la Lucrece ?
Passez-moi ma feinte frayeur ,
Et je vous passe la pudeur.
Vous avez raison , ma petite ;
Toute femelle est hypocrite ,
Reprit Vénus ; & rarement
Rougit-elle sincèrement.

Or , tandis qu'elles s'entretiennent ,
Près d'Alexandre elles parviennent ;
Je veux dire Monsieur Pâris ,
Qui reposoit sous des lambris.
Quand il les vit , il vint vers elles ,
Et leur dit : Dieu vous gard' , les belles.
A quoi Vénus lui répondit :
Dieu vous gard' , comme il l'avoit dit.

Cette Déesse toute bonne,
Dit : Je ne veux gêner personne ;
Vous voilà tous deux dans ce lieu ;
L'Amour est avec vous , adieu.
Eh ! dit Pâris , restez , Madame ;
Vous êtes une étrange femme . . .
Ah ! si j'allois vous prendre au mot ,
Dit-elle , vous seriez bien sot !
Adieu. Là-dessus , elle vôle ,
Et perça les voûtes du pole.

Hélène d'abord battit froid ,
Se tint debout , l'autre tout droit.
Elle ne dit mot , lui de même ;
L'ennui d'Hélène étoit extrême.
Par bonheur , il éternua ;
Là-dessus elle salua ,
En lui disant : Dieu vous bénisse.
Grand merci , dit notre jocrisse ,
Dont le nez dégouttoit de l'eau ,
Et qui n'ôta point son chapeau.
Un moment après , il s'essuie ,
Et dit : Par ma foi , je m'ennuie ;
Petite femme , amuse-moi.
Alors elle reprit : Qui ? toi ?
Que j'amuse un Jean de Nivelle ;
Poltron autant qu'une femelle !

Et qui dit, loin de Ménélas :
Je lui romprois jambes & bras :
Et lorsque l'adversaire arrive,
Demande grâce, & puis s'esquive !...
Je redoutois peu son effort,
Dit-il : mais je craignois la mort :
Je redoutois sa large épée,
Qui de mon sang se fût trempée :
Car, quant à lui, par la corbleu !
Je ne le craignois que fort peu.
Grâces à Dieu, j'ai du courage ;
Mais je soutiens qu'un homme sage,
Quand il juge qu'il va périr,
Doit mettre sa gloire à courir.
Ma chair à présent seroit blême,
Mon visage seroit blasphême ;
Je ferois peur à vos beaux yeux ;
Allez, je vis ; cela vaut mieux.
Minerve conduisoit sa lame ;
Je l'ai bien vu ; la bonne Dame !
Peut-être qu'un jour Jupiter
Contre lui conduira mon fer ;
Mais, dût mon corps être voirie,
Que m'importe ? je vous en prie,
Quand une fois j'aurai péri,
Que je reste sain, ou pourri ;

Que le ver jusqu'aux os me ronge :
Et que m'importe ? Quand j'y songe ,
Tout cela , si vous m'aimez bien ,
Est peu de chose , & même rien.
Pourquoi diantre rester muette ,
Pendant qu'on vous conte fleurette ?
Répondez-moi quelque douceur . . .
Ah ! petit larron de mon cœur ,
Tout aussi-tôt , répondit-elle . . .
Ah ! reprit-il , ma perronnelle ;
Si nous disions deux mots d'hymen ?
Elle lui répondit Amen.
Là-dessus , elle le regarde
D'une façon toute mignarde ,
Fit un soupir , puis un faux pas . . .
Le reste je ne le sçais pas ,
Bon , bon ! racontez-nous le reste ,
Va dire un Lecteur peu modeste ;
Il doit être divertissant . . .
Oui , ce reste est assez plaisant :
Mais , plaisant de certaine sorte ,
Mon petit Monsieur , qu'il importe ,
De peur d'une tentation ,
De vous taire leur action . . .
Eh ! mais , Auteur , je vous assure
Que c'est curiosité pure ,

Et non aucun mauvais desir
D'y prendre un défendu plaisir...
Bon ! le diable, à son ordinaire,
Vous trompe encore en cette affaire,
Et vous fait croire, l'animal,
Que vous n'y voyez aucun mal...
Oh ! voilà bien de la morale.
Achevez... Le cas est trop sale.
Plus de réplique, mon Lecteur...
Oh ! le maudit esprit d'Auteur !

Cependant notre cocu gronde,
Et brutalise tout le monde ;
Il va redemandant Pâris,
Disant : Où diable l'a-t-on mis?...
Pourquoi nous dire des sottises ?
L'avons-nous mis dans nos chemises ?
Répondit tout le camp Troyen :
Quelqu'un dit : cela se peut bien,
Je soutiens que non, dit Atride,
Qui du cas sagement décide :
Mais enfin qu'il y soit, ou non,
Puisqu'il fuit ainsi qu'un poltron,
Il est vaincu : de-là j'infere
Qu'Hélène doit être à mon frere,





LIVRE QUATRIEME.

DANS la Salle du Firmament,
Les Dieux étoient en ce moment;
Et là, le ventre à table ronde,
Parloient des affaires du monde.
Hébé, la bouteille à la main,
Disoit : Qui veut un doigt de vin ?
Le vin, quand on en boit chopine,
Ragaillardit l'humeur divine.

On vint à parler d'Ilion :
L'un, en s'essuyant le menton,
Dit, avant de vider son verre :
Que je plains cette pauvre terre !
Moi, je voudrois que la Cité,
Disoit l'autre, fût vigne ou pré.

De ces discours la différence,
Fait voir, que, malgré leur puissance,
Ils ont, pour tout droit, plus que nous,
D'être de plus durables fous.

Jupin dit : parlez donc, ma femme....
Que ne m'appellez-vous, Madame ?

C'est l'usage entre honnêtes-gens....
Oh parbleu ! je suis du vieux temps...
Mettez-vous, dit-elle, à la mode...
Mais elle est sotte, & peu commode...
Mais le mot est bien plus poli....
Je le crois; mais j'ai pris mon pli.
Les Grands ont banni les manieres
Cordiales & familiares :
On se dit, Madame & Monsieur ;
C'est, il est vrai, se faire honneur :
Mais, la Madame accoutumée
A n'être plus femme nommée,
Familiere avec son Amant,
Met en oubli le Sacrement.
Or donc, ma femme; & vous, ma fille,
Qui n'êtes laide ni gentille,
(Ces termes de sincérité
Sont encor de l'antiquité ;)
Vous, des Grecs si bonnes amies,
Pourquoi donc, s'il vous plaît, mes mîes,
Les bras croisés, avez-vous vu
Combattre le fameux cocu ?
Lorsque Vénus la paresseuse,
Même un petit brin vicieuse,
Dont en hyver comme en été,
Le corps est, à midi, gîté ;

Plus molle enfin que de la chiffe,
Sauve son Pâris de la griffe
D'un Gars qui fesoit, sans pitié,
Sortir sa langue d'un bon pied;
Vous deux, pendant ces aventures,
Que faites-vous ? des confitures.
Faites-en donc jusqu'à demain.
Mais enfin, pesons le destin
Des gens de la Grece & de Troie.
Faut-il qu'ils se mangent le foie ?
Faut-il, dans un songe hableur,
Tromper encor des gens d'honneur ?
Pour moi, j'ai sçu dès pere & mere,
Qu'un Dieu devoit être sincere :
Chez lui, pourtant, Agamemnon
A dit : Jupin est un Gascon.
Mais, trêve enfin de Gasconnade.

Ah, mon Dieu ! la sotte enfilade !
En toute occasion, Monsieur,
Vous taire est toujours le meilleur,
Dit Junon. Et moi, dit Minerve,
De vous fâcher, Dieu me préserve :
Par respect ma bouche se taît,
Mais vous êtes un franc benêt.

Dame Junon lui dit encore :
Monsieur, celui qui vous honore,

Par ma foi, n'honore, en deux mots,
Que le grand Maître des nigauds.
Eh ! pourquoi rompre ma vengeance,
Contre une malheureuse engeance,
Que j'ai dans une aversion
Qui passe imagination ?
Quoi ! des gens qui mettent des crêtes
Sur de très-respectables têtes,
De telles gens vous touchent plus
Que des infortunés cocus !
Ma foi, l'infortune est légère,
Reprit Jupin... Mais, mon cher pere,
Chacun n'est pas, fur de tels coups,
Aussi philosophe que vous,
Dit Pallas. On se mit à rire ;
Dame Junon ne sçut que dire ;
Et Jupiter un peu honteux,
Dit : nous voilà payés tous deux.
Puis il ajoûte encor : Ma femme,
Si vous êtes une Madame,
Je vous jure qu'en vérité
Madame a le cerveau gâté.
Que vous a donc fait cette Ville ;
Pour tant échauffer votre bile ?
Vous direz que Pâris n'a pas
Bien sçu le prix de vos appas ;

Que toujours vous gardez mémoire
Qu'il dit : Vous avez la peau noire ,
Vénus est plus blanche que vous :
D'ailleurs, vous avez le poil roux ;
Votre hanche est un peu trop grosse ;
Votre allure tient de la roffe.
Eh ! pourquoi, dit Junon alors ,
Anatomisez-vous mon corps ?
J'ai tort, dit-il ; mais, chere épouse ,
Qui de Vénus êtes jalouse ,
Ces défauts , ces infirmités ,
Ne font-ce pas des vérités ?
N'êtes-vous pas un peu citrouille ? ...
Voyez comme il me chante pouille !
Bel & bon chien , quand tu me pris ,
Tu me marquois moins de mépris.
Jupin dit : Ne cherchez point noise ;
Rayez ces termes de grivoise :
Junon , foyez femme de bien ;
Le reste , auprès de ce , n'est rien.
Est-il beau , tous Dieux que nous sommes ,
D'être les assassins des hommes ?
Il est bon de les châtier ;
Mais , d'aller d'un esprit ratier ...
Brisons là-dessus , mon compere
Tenez, la voilà qui va braire

Dit Neptune. A ces mots , Junon :
J'aimerois mieux faire un garçon ,
S'écria-t-elle , que d'entendre
Parler un animal à pendre.
Quoi ! moi la femme , moi la sœur
De ce nigaud de harangueur ,
Je ne puis ruiner Pergame ,
Moi qui le veux , moi qui suis femme !
Au-lieu de redouter mon nom ,
Parlant de moi , l'on dira : bon !
Il est vrai , c'est une Déesse ;
Mais , ma foi , la pauvre diablesse
A moins de pouvoir que n'en a
La ravaudeuse que voilà.

Alors , elle versa des larmes.
Ah ! dit Jupin , que de vacarmes !
Que , sans le sexe féminin ,
Seroit heureux le masculin !
Si vous n'avez une grondeuse ,
Il vous échoit une joueuse :
Et si le jeu ne lui plaît pas ,
Mal défendus sont ses appas.
Est-elle honnête , elle est bigotte ;
Est-elle sçavante , elle est sotte.
Bref , la femme est un animal
Dont on ne peut que parler mal.

Mais enfin , à l'égard de Troie ;
Eh bien ! qu'elle soit votre proie.
Courez , en faveur d'un cocu ,
Mettre au Troyen la fourche au cu.

Alors , aussi vite , dans l'onde ,
Qu'un caillou qui part de la fronde ,
Minerve plonge en un instant
Sous la forme d'un astre ardent.
Là-dessus on est en conteste ,
Si ce n'est pas signe de peste :
Tout le monde en est ébaubi ,
Et dit : voyez-vous ce rubi ?

Encore une métamorphose ;
Et Pallas s'en sertit , à cause
Qu'il falloit se montrer aux yeux
De Pindare le chassieux.
Quelle figure employa-t-elle ,
D'un garçon , ou d'une femelle ?
Prit-elle un casque , ou bien un froc ?
Homere ne nous dit point hoc.

De Lycaon la géniture
Voudroit-il de la sépulture
Sauver son nom & son furnom ?
Dit-elle. Il reprit : Pourquoi non ?
Mais , comment ? ... Avec une flèche ,
De laquelle il peut faire brèche

Dans la panse de Ménélas,
Que son Barbier rase là-bas.
Mais avant, qu'il ne vous déplaîse
De promettre quelque fadaïse
A certain Dieu, quoique fripon,
Nommé le Seigneur Apollon....
Oh ! s'il ne tient qu'à lui promettre ;
Pour dans nos intérêts le mettre ,
Reprit-il , on lui promettra ;
Mais au diable qui rien tiendra !
Car je n'ai (raison fort valable).
Veau , ni vache , encor moins d'étable ;
Il prend son carquois , à ces mots ;
Et dit : lui tirerai-je au dos ? ...
Si vous voulez , dans le derriere ,
Dit-elle ; qu'y fait la maniere ?
Son arc aussi-tôt il tendit ,
Et contre son corps le roidit.
Mais , Madame , je fais peut-être ;
Dit-il , une action de traître ;
Car le pauvre homme ne sçait pas
Qu'il va tomber du haut en bas.
Avant que la flèche je darde ,
Crions-lui : Monsieur , prenez garde ! ...
Ce seroient des cris superflus ;
Car vous ne l'attraperiez plus.

Il est vrai , dit-il : puis il tire,
L'homme est mort , ou bien il expire ,
Cria-t-il : mais il s'abusoit ;
Car Pallas le trait conduisoit ,
Et l'avoit affoibli de forte
Qu'un quart de sa force étoit morte.
C'est ainsi qu'autour du berceau
Du poupon qui dort comme un veau ,
Une mère écarte la mouche
Qui lui voudroit piquer la bouche ;
Et dit , le chassant de la main :
Mais , voyez ce maudit cousin !

Cependant , au sein le trait frappe ;
Mais , légèrement il attrape.
L'autre dit : De par Belzébuth ,
Prend-on mon poitrail pour un but ?...
C'est quelque coup de mal-adresse ,
D'un qui , né visant qu'à la fesse ,
Dit Ulysse , a tiré plus haut
Qu'il ne devoit , & qu'il ne faut...
Eh ! que le bon Dieu vous bénisse !
Haut ou bas , n'est-ce pas malice ?
Voyez que de sang répandu !
C'est tout autant de sang perdu.
Alors Agamémnon arrive ,
Son âme est plus morte que vive :

Mon cher frere ! s'écria-t-il ,
Est-ce un coup d'arc , ou de fusil ,
Qui te fait dénicher du monde ?
Ou bien seroit-ce un coup de fronde ?
Ce sont de vilains coups tous trois
Fût-ce d'une fève ou d'un pois ;
Fût-ce d'une mâchoire d'âne ,
Je suis blessé Mais , est-ce au crâne ?...
Peste du sot ! non , c'est au cu ...
Eh ! tu te fâches , mon cocu ! ...
C'est qu'il déplaît , quand on trépasse ;
Que sottie demande on nous fasse ,
Dit l'autre. Alors Agamemnon
Répondit : tais-toi , mon garçon ;
Ce coup part d'une main Troyenne ,
Main sacrilège , main payenne ,
Dont les doigts , de goutte crochus ,
Seront au bout d'un bras perclus.
Ah ! nation diabolique !
Qui des coups dans le sein applique
D'un pauvre innocent Officier ,
Qui suivoit tout droit son sentier.
Que votre Priam se souviene
Qu'il a mis sa main dans la mienne ;
Qu'en lui serrant , le sien ...
Me dit : V...

Ce vin qu'on a versé sur terre ,
 En l'honneur du Dieu du tonnerre ;
 Ces vœux dont on coupa le cou ,
 Action dont il rit , le fou !
 Cette bonne-foi si promise ,
 S'en souvient-il , la barbe grise ?
 Eh bien ! ces serments & ces vœux ,
 Du vin qu'on a versé les pots ;
 Enfin , sur la gent hérétique ,
 Tombera toute la boutique.
 La gent , le Prince & la Cité ,
 Le tout ensemble culbuté ;
 Comme on dit , cul par dessus tête ;
 Mon frere , vengeront ta crête.
 Chacun de ce sera témoin :
 Mais , que cette culbute est loin !
 Et que la mort de près talonne
 Ton honnête & chere personne !
 Les Grecs diront , voyant ton sang ,
 Que diable faire dans le camp ?
 Où tout d'un coup , sans qu'on y pense ,
 On reçoit un coup dans la panse.
 Si l'on quittoit ce lieu fatal ,
 Diront-ils : feroit-on si mal ?
 Mais , de retour à notre terre ,
 Te vengeras-tu de votre frere ,

Me dira-t-on ? Je l'ai laissé
Mort, inhumé dans un fossé,
Répondrai-je ... Ah ! dans la patrie,
Vous deviez porter la voirie ;
Et nous eussions fait aujourd'hui,
Un beau convoi digne de lui.

A son tour, le Troyen superbe,
Venant se promener sur l'herbe,
Mettra ces mots sur son tombeau :
Cy-gît celui qui passa l'eau,
Pour tirer raison d'une insulte
Qui du cocuage résulte :
Cy-gît donc un pauvre cocu ;
Qui bien plus long-temps eût vécu ;
S'il eût, oubliant sa vengeance,
Souffert son mal en patience.
Il s'écria de tout son cœur,
En trépassant : foin de l'honneur !
Et nous, en voyant sa carcasse,
Qui pue en diable en cette place,
Nous crions de notre côté :
Foin de ce cornard infecté ;
Foin de son frère & de l'Armée,
Qui disparut comme fumée :
Et qui, fuyant fort à propos,
Du défunt nous laissa les os,

Qui sont à présent pourriture,
Laquelle finit l'aventure.

Oui, frere, c'est dessus ce ton,
Que l'on feroit ton oraison.
Mais, que plutôt mon chef blanchisse;
Qu'en ma cave mon vin s'aigrisse;
Que plutôt mille cors aux pieds
M'empêchent de porter souliers,
Avant que cette gent maroufle
De toi raisonne ainsi pantoufle.
Ah! mon frere, dit Ménélas,
Votre vin ne s'aigrira pas;
Et si ce n'est par la froidure,
Vos pieds n'auront nulle aventure;
Et votre nuque restera
Tout comme elle se trouvera;
Car, malgré le coup d'arbalète,
Mon âme à partir n'est pas prête:
Je la sens insensiblement,
Se remettre en son logement.
Peut-être qu'en secret la vôtre
Maudit le retour de la nôtre.
Vous héritiez d'un bon lopin,
Si l'on m'eût mis dans du sapin:
Et la douleur, quand on hérite,
Est souvent douleur hypocrite.

Mais je vivrai, grâces aux Dieux.

Chacun lui répondit tant mieux.

Allez, Monsieur, prenez courage;

Et que tout héritier enrage.

Machaon après arriva,

Lequel la blessure étuva.

Ce Machaon étoit habile

Pour les débordements de bile;

Mais, nous dit-on, fils de hasard,

Et d'Esculape le bâtard.

Avoit-on un pied dans la barque

Où chaque trépassé s'embarque,

Et la Parque, avec son ciseau,

Vous envoyoit-elle au tombeau;

Il sçavoit sauver votre trame

Des mains de la méchante femme.

Il sçavoit, malgré ses efforts,

Renfoncer l'âme dans son corps

Et Madame la meurtrière

Remettoit dans sa coutelière

Ce vilain diable d'instrument

Qui nous ôte le mouvement.

Du sein de notre homme il arrache

Le trait, & le sang en détache.

Ménélas un peu grimaça,

Mais le tout sans cri se passa.

Machaon mit sur la blessure
Baume excellent pour la coupure;
Et dit : J'en mets pour un écu...
Comment ! s'écria le cocu,
Ma foi, la liqueur est trop chère...
Mais, Monsieur, dit l'Apothicaire,
J'en ai toujours reçu cela...
Oh ! n'importe ; reprenez-la...
Soit, mais payez-moi donc la dose ;
Eh ! mon Dieu ! c'est si peu de chose !
Que diantre ! dit Agamemnon ,
On vous paîra bien , Machaon ;
On mettra l'article au mémoire...
Vraiment, vraiment, voilà l'histoire :
Ce beau mémoire & du papier
Dont on se sert pour s'essuyer ,
(Vous comprenez ce que je pense ,)
Sont tout deux de même importance.
Cependant , malgré le serment ,
Chacun s'arme dans l'autre camp ,
Et chacun dit : quand c'est par force
Qu'à sa foi l'on donne une entorse ,
Et quand c'est par nécessité ,
Il n'y a point d'impiété.
On a bien promis de tout rendre ,
Après la chute d'Alexandre ;

Mais, lorsqu'ainsi chacun juroit,
Nous comptions qu'il triompheroit,
Il arrive tout le contraire.
Tenir, n'est donc plus notre affaire.
Pendant qu'ils discouroient ainsi,
Agamemnon parloit aussi,
Dans tous les rangs il court, il vôle;
Ils avoient donné leur parole,
Dit-il; mais vous voyez pourtant
Que ce n'est pas argent comptant.
Allons, Messieurs, que l'on se venge. . .
Mais, Monseigneur, il est étrange,
Cria quelqu'un, qu'incessamment
Il faille répandre du sang.
Car c'est le sang, lorsque j'y pense;
Qui nous maintient dans l'existence;
Et si nous en purgeons nos corps,
C'est autant de cadavres morts.
A ces mots répondit Atride:
Ah! la vilaine âme timide!
O de la terre vil fardeau!
Lièvre tremblant, ou poule d'eau!
Veux-tu qu'avec une massue,
Assis sur ton cu, l'on te tue?
Veux-tu dans ton lâche destin,
Ressembler au timide dain?

Veux-tu mourir comme une bête,
Tandis que le Troyen s'apprête
A te faire passer la mer
A coups de bâtons ou de fer ?
Ces deux bras que tu laisses pendre,
Ne sont-ils pas pour te défendre ?
Nas-tu pas deux mains & dix doigts ?
Ce disant, il vient aux Crétois,
Lesquels portoient sur leur visage
Des signes certains de courage ;
Et disoient en levant les mains :
Parbleu ! nos chefs sont bien lambins !

Le Roi vaillant qui les commande,
Avoit rangé toute la bande.
Grand Roi, lui dit Agamemnon,
Vous êtes un joli Garçon,
Je dis le plus joli du monde,
Avec votre perruque blonde ;
Au surplus, vous avez du cœur...
Oh ! je suis votre serviteur ;
Mais jamais, quoique petit Sire,
De moi je ne ferai médire.
Vous sçavez, dit l'autre, combien
Je vous estime, & veux du bien ;
Qu'avec vous, mon âme, peu fiere,
N'eut point de porte de derriere ;

Eh ! Monsieur , que faire à cela ?
Prenez-moi tel que me voilà.
Autrefois je fus un compere
Qui mit Euritalus par terre.
J'avois alors un bras de fer ,
Presque toujours le pied en l'air ;
Certes , ma douleur est extrême
De n'être pas encor de même :
Mais il n'appartient qu'aux seuls Dieux
De vivre sans devenir vieux.
J'étois plus vif , je suis plus sage.
Tel est des hommes le partage ;
N'acquérant point de qualité ,
Qu'en perdant d'un autre côté.
Mais , ne pouvant vous être utile
Par la force d'un corps agile ,
Monsieur , je le ferai du moins
Par mes conseils & par mes soins .
Si l'on ne fesoit rien qui vaille ,
Pendant le temps de la bataille ,
De toutes parts j'irai crier ,
Qu'il est fort vilain de plier ;
Et des soldats réglant l'adresse ,
Je leur dirai : Belle Jeunesse ,
Voulez-vous tirer comme il faut ?
Tirez plus bas , ou bien plus haut .

Dieu te maintienne dans ton zèle,
 Dit Atride à ce Chef fidèle;
 Puis court aux Céphalonien,
 Campés près des Athéniens.
 Ménésthée & Monsieur Ulysse,
 Qui commandoient cette milice,
 Debout comme des innocents,
 Parloient de pluie ou de beau temps.
 L'un disoit: à voir ce nuage,
 Je crois qu'on aura de l'orage:
 A quoi l'autre lui répartoit,
 Que le nuage s'écartoit.
 Atride dit: mort de ma vie!
 Laissez-là votre Astrologie.
 O toi! fils d'un Prince fameux,
 Qui mourut podagre & goutteux;
 Et toi, papa de Télémaque,
 Faut-il, pendant qu'on nous attaque,
 Que vous soyez dans un repos
 Qui ne convient qu'à des nigauds?
 Chaque Grec un Troyen affomme:
 C'est affommer chacun son homme;
 Et pendant tout ce mouvement,
 Vous observez le firmament!
 D'un camp faire un observatoire,
 C'est être peu jaloux de gloire.

A ce discours , une rougeur
D'Ulysse augmente la couleur ;
Sur Atride un regard il jette ,
Aussi pointu qu'une sagette ;
(Je veux dire que ce regard
Sembloit percer de part en part ;)
Et dit : je crois , Dieu me pardonne ,
Que tu veux railler ma personne ,
Et celle de cet homme-ci ,
Qui vaut la tienne , Dieu merci !
Quoi ! moi nigaud ! Quelle malice !
Non , morbleu ! je m'appelle Ulysse.
Offense-t-on ainsi deux Rois ?
Va , parle mieux une autre fois ;
Si tu l'ôses , grand Nicodème ,
Viens voir notre valeur extrême.
Ah ! Monsieur , ne vous fâchez pas ;
Dit Atride , d'un ton plus bas ;
Quand j'ai parlé , j'ai cru bien faire . . .
Non , tu feras mieux de te taire . . .
Eh bien ! soit , dit Agamemnon ,
Devenu doux comme un mouton .
Dorénavant , je vous assure
De ne plus employer l'injure ,
Et de vous traiter , mes enfants ,
Comme on fait les honnêtes-gens .

Alors , il court à Diomede ,
Qui prenoit un petit remede ;
Et dont le ventre constipé
Avait besoin d'être trempé.
De la guerre qu'on renouvelle ;
Il n'avoit eu nulle nouvelle.
Atride , quand il s'approcha ,
Contre lui bien fort se fâcha.
Ah ! quelle Diable d'attitude !
S'écria-t-il , d'un ton très-rude ;
Jadis , ton pere , dans un camp ,
Prenoit-il donc un lavement ? ...
Je ne sçais ce que fit mon pere ,
Lui répondit l'autre en colere ,
Et qui fesoit tous ses efforts
Pour ne pas tout lâcher dehors.
Mais , en repos laisse-moi rendre
Ce que tu viens de me voir prendre :
Confidere qu'il n'est point temps
De venir quereller les gens ,
Quand ils ont ... Alors , il s'écrie :
Vîte un bassin , je vous en prie.
Bouchant son nez , Agamemnon
Reprit : ah ! le puant garçon !
Sténélus dit : eh bien ! qu'importe !
Que n'allez-vous près de la porte ?

Si vous n'eussiez tant elabaudé,
Il l'autoit plus long-temps gardé.
Pourquoi lui parler de son pere
A l'occasion d'un clystere?
Si Monsieur son pere eut du cœur,
Son fils manque-t-il donc d'honneur?
C'est donc à dire, qu'à ton compte,
L'Enfant à son papa fait honte?
Et cet injuste sentiment,
D'où te naît-il? D'un lavement.
Diomedé à cette parole:
Laisse-là cette tête folle,
Dit-il, à l'ami Sténélius:
Le voilà bien assez confus.
D'ailleurs le motif qui l'anime,
Rend sa sottise légitime;
Et de la Grece l'intérêt
Le fait étourdi comme il est.
Combattons pour toute replique.

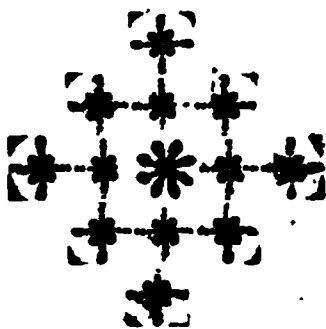
Diomedé alors prend sa pique;
Dit, la branlant avec fierté:
Or ça, dites la vérité;
N'est-il pas vrai que ma personne
Frayeur & courage vous donne?

Lorsque les flots sont bien émus,
Et que les vents soufflent dessus,

Ils frappent de mainte secousse
Le fier rocher qui les repousse ;
Et vont , après leur vain effort ,
De la mer inonder le bord.
Or des Grecs il en est de même ;
Lesquels , dans leur fureur extrême ,
Se lancent sur le camp Troyen ,
Dont l'effort ne leur cède en rien.
Le soldat , plein d'obéissance ,
Dit : chut , fêtons un peu silence ;
Car le bruit fait qu'on entend mal
Ce qu'ordonne le Général.
Ici , quelque bien qu'on le fasse ,
Tout discours est hors de sa place.
Les Troyens bien différemment
En agissent dedans leur camp.
Chez eux , égal est le courage :
Mais la rumeur en est l'image ;
Et chacun en mille façons ,
De son gosier tire des sons.
Du seul aspect de son Egide ,
Pallas rend tout Grec intrépide ;
Et le Dieu même des combats
Du Troyen conduit les soldats.

Déjà la grêle des dards vôle ;
L'un meurt , & l'autre le console :

Et celui-ci , voyant son sang,
Maudit & l'un & l'autre camp.
Le Troyen , jaloux de la vie,
Insensiblement cède & plie;
Déjà même il tournoit le dos,
Quand , Apollon cria : Maraude !
En fuyant , trouve-t-on la gloire ?
Tantôt vous aurez de quoi boire.
A présent , rendez coups pour coups...
Oui ; mais , grand Dieu , soutenez-nous...
Aussi ferai-je. A sa promesse,
Aux cœurs revient la hardiesse,
Et les Dieux , voyant ces combats,
S'écrioient : Corbleu ! quels soldats !



LIVRE CINQUIEME.

Nous avons dit que Diomede,
 Pour sa santé, prit un remède;
 Lequel remède ce Héros
 Rendit, assez mal-à-propos,
 Au nez d'Atride, en sa présence;
 Ce qui fut une irrévérence,
 Mais, c'étoit par nécessité
 Qu'il commit l'incivilité;
 Et l'homme même le plus sage;
 S'il a du lavement l'usage,
 Dira, quand on en a pris un,
 Qu'il est tellement importun,
 Que souvent, comme Diomede,
 Par force on lâche le remède.
 Mais qu'il y fût contraint ou non;
 Tant y a, bref, que ce garçon
 Eut ce jour tant de vaillance,
 Que la postérité surpasse,
 A qui la rapportera bien,
 Dira; Ma foi, je n'en crois rien,

Ce fut de Pallas la guerriere,
Qu'il eut cette ardeur meurtriere.
Le preux Hector, voyant ses coups,
Dit: ce coquin nous tuera tous.
Eh! Messieurs, si c'étoit Achille
Qui viendrait attaquer la Ville.
Non, dit-on; mais, si ce n'est lui,
Ce quidam le vaut aujourd'hui.

Pendant qu'Hector ainsi raisonne,
Notre homme n'épargne personne.
Si quelqu'un arrête ses pas,
Il dit: Ne t'ôteras-tu pas?
A quoi si-tôt lui répond l'autre:
Eh! Monsieur, ma place est la vôtre.
Tel, avant que de l'avoir vu,
Pensoit être fort résolu,
Qui, lorsque Diomède avance,
Dit, épouvanté de sa lance,
Et de frayeur se laissant cheoir:
Ah! le vilain visage à voir!

Chacun sçait de quelle maniere
Un fleuve, ou bien une riviere,
Malgré ses digues & ses ponts,
Va se répandre à gros bouillon;
Quand il a fait un grand orage,
Dans un pays de labourage.

Sur quoi le rustre consterné ,

Dit : le Village est ruiné.

Diomedé , avec sa rapière ,

Est tout un avec la rivière :

Il vôle ; & le Troyen s'enfuit ,

A mesure qu'il le poursuit.

Cependant , un certain Pindare

Osa fort bien lui crier , garre !

Disant : Parce que nous fuyons ,

Tu nous prends donc pour des coyons ?

Chacun craint que tu ne l'attrapes ,

Parce qu'en mal-adroit tu frappes.

Voilà ce qui fait qu'on te fuit.

Mais , vois-tu le Soleil qui luit ?

Oui , dit l'autre ; en quoi peut me nuire

Que je le voie , ou non , reluire ?

C'est , notre ami , que tu le vois ,

Dit-il , pour la dernière fois ;

Mais , en revanche , tout-à-l'heure

Tu verras la sombre demeure

Toi , tu vas voir que , par ce coup ,

Tu ne verras plus rien du tout ,

Dit Diomedé qui s'avance ,

Désireux de percer sa panse.

Quand Pindare , qui se pressa ,

D'un trait au bras droit le perça.

Ah ! s'écria notre Gendarme,
Qu'un trait est une vilaine arme !
Voyez comme de trente pas
Cela vient vous percer un bras !
Dans l'instant , sur Pindare il vôle,
Qui , pour lors soumis , le cajole ;
Lui dit , voyant son bras levé :
Quoi ! je mourrois sur le pavé ? ...
Ce scrupule est une fadaise ,
Dit l'autre ; à terre ou bien en chaise ,
Qu'importe quand on rend l'esprit ?
J'aimerois mieux mourir au lit ,
Répondit-il Mais , Diomede
Dit , ton trépas est sans remède ;
D'ailleurs mon bras , toi trépassé ,
Sera , me semble , moins blessé.
Là-dessus , malgré son scrupule ,
Il lui perça le ventricule ;
L'autre dit : Maugrebleu du fort !
J'étois vivant , me voilà mort.
Mais , pendant qu'il assomme & tue ,
Autre part Hector s'évertue ;
Et triomphant de leur côté ,
Chacun deux ailleurs est frotté.
Hector apperçut Diomede ,
Sous qui le Troyen plie & cède ;

Et cet intrépide garçon,
Comparable alors au bondon
Qui bouche le trou d'où bouillonne
Le vin fugitif d'une tonne,
Pour dire ainsi, sert de furet
Au mal que Diomede fait.

Si Diomede étoit Rodrigue,
J'eusse fait d'Hector une digue :
Digue eût été mieux que bondon ;
C'étoit la rime , & la raison :
Mais que diable ! il est difficile
De les abonner à son style.
Si tu t'en plaignois , ô Lecteur !
Eh ! par plaisir, deviens rimeur ;
Si tu ne plantes-là l'ouvrage,
Et ne dis mille fois : J'enrage

Mais , bref, il suffit , & cessons.
Il me semble que nous disons
Que , si Diomede est Rodrigue ,
Hector l'arrête ainsi que digue ;
De quoi ce Héros transporté
Dit : Qui ? moi , me voir arrêté !

Près d'Hector , le Troyen s'assemble ;
Ce qui fait qu'ils sont joints ensemble.
Notre courage étoit au bas ,
Lui disoit chacun des soldats ;

Mais , à présent , mon Capitaine ,
Mon âme de valeur est pleine.
A ce leur répondit Hector :
Mon Dieu ! vous la perdrez encor...
Non , non , marchez avec audace.
Alors , on disputa la place...
Recule... Non ferai , ma foi !...
Corbleu ! j'avancerai sur toi.

Que de sang ! un coup d'arbalète
A celui-ci lardoit la tête.

L'un crioit , se voyant manchot :
Quand on n'a qu'un bras , qu'on est sot !
Bellonne en l'air dit , suspendue :
La canaille assez bien se tue ;
Puis , interrogeant le Destin :
Du combat quel sera la fin ?
Disoit-elle... Ma foi , Madame ;
Répliquoit-il , ceux de Pergame
Se battent parfaitement bien ,
Les Grecs ne leur cèdent en rien ;
Et tout Destin que l'on m'appelle ,
En vérité la chose est telle ,
Que je suis fort embarrassé
Sur le choix d'un favorisé.
Si pourtant je n'ai la berlue ,
Je crois que l'affaire est conclue :

Et Dio mede tout là-bas
Termine enfin mon embarras.
Par la jarni ! quels coups il donne !
Il faut que sa lame soit bonne.
A cela Mars dit : Par ma foi,
Quelquefois je crois que c'est moi.

Pendant ce discours, que de vies
Par Atride, Ulysse, ravies !
Et par Monsieur Ajax l'aîné,
Lequel avoit déboutonné,
Non pas son habit, mais sa manche,
Par cette raison que l'on tranche,
Lorsque l'on a le bras tout nu,
Bien mieux que quand il est vêtu.

Ménélas à son tour échigne,
Affomme, renverse, trépigne.
Qu'il fesoit beau voir ce cocu,
Par qui le Troyen est vaincu !

Il rencontra le jeune Adreste.
En le voyant, l'autre dit : Peste !
Je suis mal à mon aise ici :
Mais, j'ai des jambes, Dieu merci.
Là-dessus, il fuit, & notre homme :
Je te suivrai jusques à Rome,
Lui dit-il ; & , malgré cela,
L'autre fuyoit par-ci, par-là :

Mais par malheur, un tronc de hêtre
Dans sa course accrocha sa guêtre;
Il tombe, & dit en trébuchant:
Le diable emporte le Marchand
Qui me vendit ces demi-bottes
Pour préserver mes bas de crottes.
Puis se tournant vers Ménélas:
Monfieur, ma chute n'en est pas;
Permettez que je me relève;
Et qu'après, la peste me crève !
Si je chicane, sur ma mort,
En cas que je retombe encor.
Laissez moi prendre ma secousse.
Non, non, dit le Héros qui touffe;
Envain tu m'as tant harangué,
Je suis parbleu ! trop fatigué....
Hélas ! Monfieur, lui dit Adreste,
Vous auriez des forces de reste....
Oh ! que diable le temps se perd,
Dit Ménélas, levant son fer;
Déjà tu devrois être en terre....
Ah ! vous feriez mourir mon pere.
S'il me fçait seulement blessé,
Je le garantis trépassé.
Je conviendrai bien que vos cornes
Vous donnent un courroux sans bornes.

Etre cocu n'est pas plaisant :
Mais , quand j'aurai perdu mon sang ,
Considérez que votre tête
N'en perdra pas la moindre crête ;
Et , tout le temps que vous vivrez ,
Que toujours cocu vous serez.
Outre ce , mon pere est fort riche ;
Il est vrai qu'il est un peu chiche :
Tel fut toujours le cœur humain :
Plus on a , plus on est vilain.
Mais malgré son âme vilaine ,
Si vous me mettez à la chaîne ,
Je gage qu'il vous enverra
La somme d'or qu'il vous plaira ;
Pourvu pourtant que cette somme ;
N'excede pas le prix d'un homme ;
Et qu'en patron plein de bonté
De peu vous soyez contenté.
Car , Monsieur , si l'on n'y prend garde ,
Il dira fort bien : qu'il le garde.
Ménélas alors arrêté :
Si tu disois la vérité ,
Reprit-il ; je crois , sur mon âme ,
Que j'aurois pitié de ta trame.
Or , cette pitié-là , c'étoit
La somme d'or qui le tentoit.

Dans ce temps reculé, les hommes
Etoient faits comme nous le sommes :
Jamais de vertus à crédit ;
L'homme n'est bon qu'à son profit.
Ménélas lui fesoit donc grâce....
Maugrebleu ! je veux qu'il trépasse ;
Et mon frere, pour un écu ,
N'oubliera pas qu'il est cocu ,
Lui dit Atride.... Eh ! mais, qu'importe ?
Pourquoi criez-vous de la sorte ?
Que je m'en ressouvien ne ou non,
Cela nuit-il à ce garçon ?...

Oui, dit-il, puisque cet Adreste
Est de cette race funeste
D'où sortit le mauvais pendard
Par qui vous êtes un cornard ;
Ainsi, j'ai raison de conclure,
Que toute la race parjure,
Jusques même au maternel sein,
Si nous pouvons, doit prendre fin.
C'est parler d'or, reprit son frere,
Qui repoussa l'autre en colere,
Et dit au Sire Agamemnon :
Mon frere, assommez le garçon.
Volontiers, répondit Atride,
Qui, charmé d'en être homicide,

Lui dit, en lui perçant le sein :

Trépasse donc, maître coquin.

Pendant ce temps, Nestor le sage,

Des Grecs reveillant le courage,

S'écrioit par-tout : mes enfants,

Voulez-vous être triomphants ?

Ne dépouillez nulle charogne ;

Que battre soit votre besogne.

Où sont donc ces charognes-là,

Dit un soldat passant par-là ? ...

C'est le Troyen que je veux dire,

Reprit-il ; de qui, sans médire,

Je puis bien appeller le corps

Charogne, l'âme étant dehors.

Que votre butin soit la gloire

Mais ce butin ne fait pas boire,

Lui répondit un fantassin,

De sa nature enclin au vin.

Nestor dit : Je vois par ta trogne,

Que tu n'es qu'un vilain ivrogne :

Mais enfin, pour tes intérêts,

Combats, & tu boiras après.

Ne trouveras-tu pas à Troie,

Et du vin & de la monnoie ?

Chacun aura-là son tonneau

Oui ; mais, je suis réduit à l'eau ;

Si cette Ville n'est pas prise ;
Et j'aurai fait une sottise ,
De n'avoir pas , quand je l'ai pu ,
Mis le corps des Troyens tout nu...
Au diable soit le mercénaire !

Répondit Nestor en colere ,
Et qui dit , en tournant ailleurs :
Mon Dieu ! qu'il est de lâches coeurs !

Cependant les gens de la Ville ,
Comme on dit , souvent fesoient Gillo ;
(Parlez , mon bien-aimé Lecteur ,
Ce mot vous fait-il mal au cœur ?
Il n'est pas bon , je le confesse ,
Mais il passera dans la presse :)
Or donc le Troyen se salvoit ,
Et dans la Ville s'esquivoit ;

Quand Hélénius , le sage Augure ,
Cria , déchirant sa véture :
Soldats , Officiers , Généraux !
Vous n'êtes tous que des marauds !
Il est vrai , repondit Énée ,
J'ai bien fait toute la journée ;
Il se trouve que sur la fin
Je fais un acte de coquin...

Eh bien ! venez à repentance ;
Lui dit Hélénius qui s'avance...

Oui, Monsieur ; mais si mon remords
Alloit nuire au bien de mon corps ;
Si quelque coup de cimeterre
M'alloit de mon long mettre à terre :
Tout Officier qui fuit, a tort ;
Mais c'est bien pis, quand il est mort...
Eh ! dit-il, le trépas, mon Prince,
Est un malheur d'autant plus mince,
Que, quand un homme est trépassé,
Pour lui tout malheur a cessé....

Je n'eus jamais, reprit Énée,
D'un trépassé la destinée ;
Et je serois un animal
D'assurer qu'il est bien ou mal :
Mais qu'il soit bien, ou rien qui vaille,
Je m'en retourne à la bataille ;
Et vois bien qu'Hector, que voici,
Veut bien y retourner aussi...
Ah, mon Dieu ! la belle parole !
Permettez que je vous accolle,
Dit Hélénius, tout transporté
De leur voir tant de fermeté.
Ce sont les Dieux (oui, je le gage)
Qui vous inspirent ce courage.
O qu'heureuse cette nuit fut •
Où votre maman vous conçut !

Et cent fois plus heureux encore
Le moment qui vous vit éclore !
En vous voyant, les Dieux, entr'eux,
Disoient : Conservons ces morveux,
Par qui les Citoyens de Troie
Seront toujours tenus en joie,
Et qui sauveront leur Cité
D'encombre & de calamité.
Vîte, allez, percez ces canailles
Tout comme on perce des futailles;
Percez-les : peu nous importe, où
Vos dagues leur feront un trou :
Soit au ventre ou bien au derriere,
Soit au poitrail, à la visiere,
Courez vîte, & leur faites voir
Ce que vaut un bon désespoir.
Qu'Hector après aille en la Ville;
Et que, d'une façon civile,
Il prie Hécube sa maman
De s'en-aller dévotement
Faire à Pallas un sacrifice :
A condition que, propice,
Elle fera que l'animal,
Diomedé, pour nous fatal,
De ses deux pieds ensemble boite,
Et soit perclus de la main droite.

N'oubliez

N'oubliez pas que , sans la main ,
 Il feroit boiteux bien en vain.
 Que d'un pore soit le sacrifice ,
 Et qu'on m'en gardé la faucisse ,
 Par droit d'avis ; sans quoi Pallas ,
 Pour vous ne se remuera pas . . .
 Mon Dieu ! l'on sçait qu'en chaque offrande
 La part du Prêtre est la plus grande ;
 Et que toujours de tes pareils
 Intéressés sont les conseils ,
 Lui dit Hector . . . Mort de ma vie !
 Un tel avis n'est pas folie ,
 Dit l'autre ; une Divinité
 Dans ma poitrine l'a porté . . .
 T'a-t-elle inspiré la faucisse ,
 En te dictant le sacrifice ?
 Dit Hector au sieur Hélénius ,
 De la réponse un peu confus.

Après quoi , notre Capitaine
 S'en retourna dedans la plaine ,
 Et dit , aux Piétons fuyards :
 Enfants ! voyez-vous mes regards ?
 Oui , dit-on , quand on vous regarde . . .
 Oh bien ! ces regards que je darde ,
 Dit-il , sont autant d'aiguillons
 Pour exciter vos cœurs coyons ,

Il avoit raison, son armée,
Par ses vifs regards animée,
Fit dire au Grec, qui reculoit,
Que quelque diable s'en mêloit.
Non, dit l'un, c'est un Dieu peut-être...
Par ma foi, qui que ce puisse être,
Reprit Ulysse, fût-ce un Dieu,
D'un malin diable il nous tient lieu.
C'est ainsi que dans toutes choses
Nous voyons des métamorphoses,
Lesquelles font qu'un sage humain
Dit: ici-bas rien n'est certain.

Hector, en voyant ce spectacle,
Tant qu'il put s'écria: Miracle!
Et dit, quand il fut enrôlé,
Un peu plus bas: Dieu soit loué.
Se tournant après vers Enée:
Monsieur, finissez la journée;
Ajouta-t-il; pour moi je cours
Prier Pallas de son secours.
J'y joindrai les vœux de ma mère...
Pourquoi pas ceux de votre père?
Reprit l'autre d'un ton pieux...
C'est qu'entre femmes, tout va mieux;
Que d'ailleurs ma mère est bigotte,
Et que mon père un peu radote.

Nous avons dit que du Troyen
Le sort alloit de mal en bien.
Diomedé, par sa sottise,
Pour comble encor le favorise.
Si ses coups il n'eût suspendu,
Le Troyen eût été tordu.
Vous allez voir comment la bête
Nuist lui-même à la conquête.

Un certain Glaucus le trouva;
Qui lui dit: eh ! comment vous va ?
Diomedé alors lui réplique:
Toujours sujet à la coïque.
Je vous plains beaucoup, dit Glaucus;
Mais il en est que je plains plus.
A propos, il est bon qu'ensemble
Un brin d'amitié nous assemble.
Ils s'aimoient, dit-on, nos ayeux,
Comme le pruneau de leurs yeux.
Dit-on pruneau, mon compère ?...
Oui, dit l'autre, pour l'ordinaire...
Oh bien ! soit pruneau, ou pruneau,
Ils buvoient force vin sans eau,
S'il étoit ici de quoi boir :
Je vous conteroïis leur histoire ;
Je dirois par quel accident
Mon ayeul perdit une dent.

Et quand j'aurois parlé du nôtre ,
Je ferois l'histoire du vôtre ;
Lequel un jour , courant un cerf ,
Se foula , nous dit-on , un nerf.
Ce n'est-là qu'une bagatelle :
Mais un jour , mouchant la chandelle ,
Le pauvre Diable se brûla ;
Je crois même qu'il la souffla . . .
Oh ! dit l'autre , sans la brûlure ,
Je rirois de cette aventure.
C'est ainsi que notre Héros
Perdit son temps mal-à-propos ;
Sur quoi les Grecs disoient , en peine :
Où diable est donc ce Capitaine ?

Hector à Pergame courut.
Tout aussi-tôt qu'il y parut ,
Une jeune Beauté l'approche . . .
Voici , dit-il , qu'on me raccroche ;
Puis il ajoute : En vérité ,
J'ai fait un vœu de chasteté ;
Mais , que n'attendez-vous la brune ,
Si vous voulez chercher fortune ? . . .
Elle reprit : Voyez un peu
Ce qu'il veut dire avec son vœu ;
Je voulois seulement apprendre
Si mon Amant pour moi si tendre ,

Est mort, ou bien s'il vit encor...
 Fouillez-moi plutôt, dit Hector.
 Là-dessus une femme arrive,
 Qui cria d'une voix plaintive:
 Gros-Jean vit-il?... Il est blessé...
 Je l'aimerois mieux trépassé.
 Mon frere, dit une autre femme,
 A-t-il eu quelque coup de lame?...
 Il a bien reçu quelque trou,
 Reprit-il, mais je ne sçais où....
 Et mon fils? s'écrie une mere....
 Votre fils est avec son pere....
 Ils sont donc tous deux sur leurs pieds?...
 Oui, s'ils n'en sont estropiés.
 Peste soit de la babillarde!
 Priez plutôt que Dieu les garde,
 Madame, & ne demandez plus
 S'ils sont droits, ou bien étendus.
 Alors il quitta la cohue,
 Et tourna dans une autre rue;
 Il arriva dans son Palais.
 Hécube y prenoit des œufs frais...
 Hélas! l'aspect de ta figure
 M'est dit-elle, d'un triste augure.
 Depuis douze heures, je n'ai mis
 Bien de Dieu dans mon corps, mon fils;

Qu'un demi-stier de vin de Baune,
Et de ces deux œufs frais le jaune.
Mais, mon fils, puisque te voilà,
Je vais bientôt vomir cela ;
Car ton retour me dit, sans doute,
Que notre camp est en déroute...
Ne dégobillez rien, maman :
Attendez du moins un moment ;
Car vous voyant ainsi tout rendre,
A mon tour, il me pourroit prendre,
De dégoût, un soulèvement
Qui conduit au vomissement :
Adieu, faites un sacrifice....
Eh ! fais-le toi même, Jocrisse...
J'ai répandu du sang gâté,
Dit-il ; j'en suis ensanglanté :
L'offrande seroit effroyable,
Et les Dieux l'enverroient au Diable.
Je pars, qu'on s'adresse à Pallas...
Mais pourquoi n'y feras-tu pas ?..
Je rendrois tripes & tripaille,
Si j'allois voir votre mangeaille,
Sortir, dit-il, de votre corps,
Par de très-dégoûtants efforts.
Offrez un porc avec un voile....
Sera-t-il de ferge, ou de toile?...

Que diable ! il fera comme font
Lés autres voiles qui se font :
Mais du porc mis en sacrifice ,
Sur-tout conservez la faucisse.
C'est potir Hélénius le gourmand ,
Qui n'en fera qu'un coup de dent...
Mais à Pallas quel discours faire?...
La prier qu'elle vous éclaire,
Et qu'elle chasse ces vitains ,
Les Grecs qui bouchent nos chemins,
N'oubliez pas qu'on l'intercede
Exprès, afin que Diomède ,
Cul-de-jatte, des bras perclus,
Ne bouge & ne massacre plus.
Adieu... Mais, mon cher enfant, reste...
Non pas, reprit-il, malepeste !
Vos œufs, peut-être en ce moment,
Vont être être vomis salement.
Adieu, je vais joindre mon frere ,
Que vous pouviez, vous & mon pere,
Vous abstenir de mettre au jour...
Il est vrai; mais lorsque l'amour
Tente un tendre époux pour sa femme...
Eh ! l'amour est un sôt, Madame;
Voyez, s'il vous plaît, le beau fruit
Que ce tendre amour a produit !

Au moins si ce grand misérable
Eût péri contre un banc de sable ;
Ou s'il étoit mort en Argos ,
On eût plaint sa chair & ses os :
Nous ne serions pas , pauvres hommes !
Dans les beaux draps blancs où nous sommes ,
Là-dessus , Sieur Hector sortit ;
Et Madame Hécube partit ,
Pour aller acheter un voile
Tissu de la plus fine toile .
Un quidam , qui se trouva là ,
Dit : le bel achat que voilà !
A quel usage ? La Déesse
A qui ce dit voile s'adresse ,
Peut-elle le mettre en hiver ?
Prenez le plus chaud , & moins cher ,
Voyez le Conseiller de neige !
Dit une femme du cortége ;
Laissez dire ce cul-crotté ,
Madame , il servira l'été .
L'achat fait , la sage Prêtresse ,
Humble servante à la Déesse ,
Théano , fille d'Anténor ,
Dit : il nous faut un porc encor ,
Oui ! le voici qu'on nous amène ,
Lui répondit alors la Reine ,

Après, au Temple de Pallas
 La bande marcha de ce pas ;
 Mais par une raison très-forte ,
 On ne put en ouvrir la porte ;
 C'est qu'on n'en avoit point la clef.
 Lors, Théano dit : Par mon chef !
 Vous & moi, nous sommes, Mesdames ,
 Un troupeau de bien sottes femmes !
 Qu'on aille chez le Serrurier ,
 Qui loge près de ce Barbier.
 On y courut ; cet homme arrive ,
 Il étoit fou comme une grive ,
 (Je dis quand elle a bien repu.)
 Théano dit ; cet homme a bu ;
 Il ne pourra, je vous assure ,
 Trouver le trou de la serrure....
 Plaît-il ? Que parlez-vous de trou ?
 Répond alors notre homme fou.
 Confiez-vous en moi, la Belle ;
 Et puis, s'approchant plus près d'elle
 Me croit-on assez mal-adroit
 Pour... ? Notre ami, tenez-vous droit.
 Il reprit : parlez mieux m'amie ;
 Je ne fus tortu de ma vie ,
 Et je ne suis, de mon métier ,
 Qu'ivrogne & maître Serrurier.

Un de la bande alors s'avance ,
Qui lui dit : Point d'impertinence ,
Maître Jean ; ouvrez-nous cet huis ...
Oui-dà , Monsieur , si je le puis.
Alors , notre Serrurier tâte ...
Ecoutez si vous avez hâte ,
Dit-il , en lâchant un hoquet :
Nattendez-pas que j'aye fait ,
Entrez. A ces mots , la Prêtresse
S'écria : Qu'est-ce que l'ivresse !
Cependant l'homme tant tâta ,
Qu'à la fin son crochet butta.

Il ouvre. A peine est-on au Temple ,
Que chacun , se donnant l'exemple ,
Fit , sur toute sorte de ton ,
Un très-lugubre carillon
Eh ! mais , mon Dieu ! dit la Prêtresse ;
Veut-on affourdir la Déesse ?
Sçachez que tous vos cris de chien
Ne serviront ici de rien :
Ainsi , fermez vos grandes bouches ,
Et ne bougez non plus que fouches.
Alors , se mettant à genoux ,
Elle dit : Minerve , aide-nous.
Puisque c'est toi , ma bonne Dame ,
Qui sur ses pieds maintiens Pergame ;

Fille admirable de Jupin ,
Garde-nous de l'extrême faim.
Reçois cette petite offrande.
Si ta grandeur étoit gourmande ,
Nous avouerions bien qu'un pourceau
N'est pas, Déesse, un don fort beau.
Mais je te donne ma parole ,
De joindre à cette faribole
Une centaine de gigots
De moutons, de vaches , de veaux ;
Si le gigot de Diomede ,
Contre lequel je t'intercede ,
Peut être au combat si froissé ,
Qu'il vaille un gigot fracassé ;
Ou bien , si tu consens qu'il meure ;
Pour le plus tard , dans un quart-d'heure ;
Car tu ne peux qu'à nos dépens
Le laisser vivre plus longtems.

J'ai lu qu'au Ciel Dame Minerve
Répondit : Que Dieu m'en préserve ;
Jetter , pour un vilain pourceau ,
Un tel Héros sur le carreau !
Non , non ! l'offrande est trop petite.
Si les cent gigots que l'on cite
M'étoient sacrifiés comptant ,
Je n'y répugnerois pas tant.

Pendant que le pourceau l'on tue ,
Sieur Hector , au bout de la rue ,
De Pâris trouva le Palais ,
Qu'il bâtit , dit-on , à grands frais.
L'Architecte y plaça des falles
Presqu'aussi grandes que des halles ;
Et de plus , chaque cabinet
Avoit son lit & tabouret.

La maison avoit six étages ,
Où logeoient autant de ménages ;
Et de tous ces appartements ,
Pâris retiroit six-cents francs ;
Y logeoit aussi sa famille ,
Lui , sa femme , avec une fille ,
Et n'occupoit que le donjon ,
Pour louer toute la maison.

Dans ce moment , Madame Hélène
Y faisoit filer de la laine.
Pâris disoit , en se bottant :
Que ce minois est enchantant !
Ce disant , le faquin lambine ,
Et ne met jamais sa bottine.

Hector arrivant là-dessus ,
Lui dit : Je ne vous comprends plus . . .
Pourquoi ? Suis-je incompréhensible ? . . .
C'est qu'il ne paroît pas possible

Qu'un Gentilhomme aussi bien né
Porte un cœur tant efféminé.
Quoi ! tandis pour lui qu'on se tue ;
Plus tranquille qu'une tortue ,
Pâris faisant le langoureux ,
Perd le temps en des contes bleus !
Maugrebleu ! laissez-là Madame ...
Eh ! mais , mon frère , c'est ma femme ;
D'ailleurs , elle a de si beaux yeux ! ...
Je dis , moi , qu'ils font chassieux ;
Et , tant les miens la trouvent laide ,
Qu'elle est d'amour un vrai remède.
Oui , Madame , en ce moment-ci ,
Je vous trouve le teint roussi ;
Et si mon frère ne le pense ,
Ses yeux font une extravagance.
Tous deux du combat de retour ;
Vous ferez belle comme un jour.
Mais le combat , mon pauvre frère ,
Doit seul en cet instant vous plaire.
Bras fracassés , têtes , jarrêts ,
Morbleu ! voilà de beaux objets ;
Et non pas un petit visage ,
Qui vous amollit le courage ;
Un minois , un colifichet ,
Qui du cœur est le trébuchet.

Allons, Pâris, qu'on m'accompagne ;
On nous attend dans la campagne.
Si, comme vous, quelque soldat
S'absentoit ainsi du combat,
Exprès pour regarder la femme,
Vous l'appelleriez un infâme ;
Et nommeriez, avec raison,
Ladite femme une guenon.
Or ça donc, moi qui vous exhorte,
Lorsque j'appelle de la sorte
Madame Hélène que voici,
Je dis que j'ai raison aussi.
Je dis que j'ai raison encore
De vous nommer une pécore ;
Un infâme ; par la raison
Qu'en nommant ainsi le poltron ;
Le Troyen que je viens de dire,
Vous en parleriez sans médire.

Pâris à ces mots répondit :
Ma guenon autant m'en a dit.
Vous pensez, peut-être, mon frere ;
Que le trépas peut me déplaire.
C'est le tombeau qui me fait peur ;
J'eus pour lui toujours de l'horreur.
Être étendu dans une biere,
Par un vilain coup de rapiere ;

Être seul , & ne dire mot ,
 Ma foi , c'est un état bien sot.
 D'ailleurs , ma dernière défaite
 Dans la confusion me jette :
 Mais , c'en est fait ; tous vos propos
 Font revivre en moi le Héros.
 Allez devant , je vous assure
 Que je vais vêtir mon armure ...
 Bon ! à quoi sert le vêtement
 A qui craint tant le monument ? ...
 Tenez , lui répondit notre homme ,
 Soyez très-certain que j'assomme
 Ce qui devant moi s'offrira ...
 Mais rien ne s'y présentera ,
 Si vous ne vous offrez vous-même ...
 Bien entendu , grand Nicodème ;
 Pourrois-je donner le trépas
 Aux lieux où je ne serois pas ?
 Hector s'en-alloit ; mais Hélène
 Lui dit : Vous avez tant de peine !
 Vous suez , reposez-vous là ...
 Oh ! c'est ma santé que cela ,
 Reprit-il ... Hélas ! mon beau-frère ;
 Dit-elle en se mettant à braire ,
 Ma mere , en me faisant , eut tort
 De n'accoucher pas d'un corps mort .

Ou, qui l'empêcha, moi grouillante,
De m'étouffer en l'eau bouillante ;
Ou me jetter dans un égout,
Ou dans l'onde une pierre au cou ?
Je ne serois qu'une voirie,
Mais bien des gens feroient en vie.
Vous direz, puisque j'ai vécu,
Que je devois faire un cocu.
Supposons donc ce cocuage
Qui m'a mis hors de mon ménage ;
Pourquoi ne fut-ce pas par vous
Que fut fait cocu mon époux ?
Ou pourquoi, vous Hector que j'aime,
N'étiez-vous pas l'époux vous-même ?
Je ne verrois pas mon destin,
Joint à celui d'un vrai gredin ;
C'est Pâris, sans nommer personne.
Hector dit tout bas : La friponne !
Je serois parbleu ! bien marri
D'être ce bienheureux mari....
Que pensez-vous là ? dit la Reine....
Ce que je pense, Dame Hélène ?
Que si j'eusse été votre époux,
Ma tête en tenoit, entre nous ;
Et qu'au chef de Pâris, peut-être,
A son tour, cornes pourront croître...

Quand


Quand cela feroit , Sire Hector ,
 Croyez-vous que j'eusse si tort ?
 Mais à l'égard de vos semblables ,
 Non , Monsieur , ils sont trop aimables . . .
 Aimable ? Eh ! mon frere est si beau ! . .
 Suis-je amoureuse de sa peau ?
 J'estime plus une belle âme . . .
 Le traître animal qu'une femme !
 Répondit Hector , à part soi ;
 Puis , dit après : Excusez-moi .
 Depuis cette derniere attaque ,
 Je n'ai point vu mon Andromaque .
 Je fors ; envoyez-nous Paris ,
 Je vais voir ma femme & mon fils . . .
 Votre fils va-t-il à l'école ? . . .
 Non , dit-il . Là-dessus il vôle .

Un seul valet étoit chez lui ;
 Qui dit : Madame meurt d'ennui . . .
 Que fait-elle ? . . . Elle s'est trouffée
 Pour aller à la porte Scée .
 On nous est venu dire ici ,
 Dans un discours en racourci ;
 Que le Grec étrippoit nos hommes .
 Madame alors mangeoit des pommes .
 Le visage de pleurs trempé :
 Eh ! mon Hector est étrippé ;

Il me semble voir une lance
Qui lui fait un trou dans la panse.
Foin des pommes ! je n'en veux plus,
A-t-elle dit : & là-dessus,
Elle a couru vers cette porte,
Où je crains qu'elle ne soit morte.

A ce discours , Hector y fut.
Dès que sa femme l'apperçut,
Elle fit un cri formidable...
Corbleu ! vous criez comme un diable ;
Lui dit-il... Eh ! c'est de transport,
Cher homme ; je te croyois mort !..
Non , grâce à Dieu , ma pauvre femme.
Ma chair tient encore à son âme ;
Une seule contusion
A molesté leur union.
Mais pour te dire adieu, j'arrive ;
Car si cette âme fugitive,
Alloit déguerpir par hasard
Par le trou que peut faire un dard ,
Ma femme, avant que je t'épasse ,
Du moins, il faut que je t'embrasse.

Andromaque alors toute en pleurs ,
Lui dit: Viens m'embrasser ailleurs ,
Et ne va point à la bataille,
Pour insulter une canaille,

Qui, mal-adroite, & sans pitié,
 Te pourfendrait par la moitié.
 Chaque jour, je dis e moi-même :
 Mon Héc tor expirant & blême,
 Peut-être, par un coup de fer,
 Va cheoir, les quatre pieds en l'air.
 Me faudra-t-il, maudite bête,
 Toujours frissonner pour ta tête ?
 Sçais-tu qu'un traître de cocu,
 Ménélas, promet un écu,
 A qui pourra tenter la gloire
 De t'ôter, non pas la mâchoire,
 Mais bien d'icelle l'action
 Qui du pain fait la fraction ?
 Ah ! mon Dieu, que je serois neuve,
 A faire le métier de veuve !
 Tiens, tiens, regarde cet enfant,
 Lequel me suce jusqu'au sang. 
 Si tu meurs, le fils, & la mere
 N'auront plus d'époux ni de pere ;
 Je dis de pere, & tu sçais bien
 Qu'en cela je n'impose en rien.
 Ah ! grands Dieux ! lorsque j'envisage
 L'affligeant état du veuvage,
 Je sens qu'un lit est bien affreux,
 Quand, dans ce lit, on n'est plus deux !

Jadis, le sanguinaire Achille
Tua mon pere en une Ville....
Eh bien ! comment la nomme-t-on ? ...
Je ne me souviens plus du nom.
Il l'enterra, dit-on, lui-même,
D'une magnificence extrême :
Mais quand un corps est enterré,
A quoi lui sert d'être honoré ?
Avec quelque éclat qu'on enterre,
On n'a de gîte que la terre.
Il rua de sa propre main
Mes freres d'un coup au grouin !
Ma mere, en qualité d'esclave,
Fit son lit, éplucha la rave ;
Tout cela, sans qu'il la *payât*.
Il est vrai qu'il la renvoya.
(Mais il est fort désagréable
D'avoir servi quelqu'un à table ;
N'en déplaîse à ces grands Seigneurs,
Qui jadis furent serviteurs.)
Puis de condition sortie,
Diane la priva de vie ;
Et dans un mouvement trop prompt,
D'un trait la coucha de son long.
J'ai donc vu ma mere couchée.
Dieu sçait combien j'en fus fâchée !

J'ai vu mon pere en son tombeau,
 Qui vraiment me parut fort beau.
 J'ai vu. . . qu'ai-je vu donc encore? . . .
 Ma foi, dit Hector, je l'ignore. . .
 J'ai vu même, tout en un tas,
 Mes freres après leur trépas :
 Mais de cette piteuse histoire,
 Je n'avois pas plus de mémoire,
 Depuis le don de votre main,
 Que de ce que j'ai fait demain.
 Je vais bien perdre davantage,
 Perdant le chef de mon ménage. . . .
 Mais, à t'entendre ainsi pleurer,
 Je croirois qu'on va m'enterrer,
 Dit Hector. . . . Eh ! mon Dieu ! mon homme,
 Je tremble qu'on ne vous assomme.
 Ajax sous ces murs s'est montré. . . .
 Mais il s'est vite retiré. . . .
 Qu'importe ? Restez à Pergame,
 Pour y défendre votre femme.
 Montrez en cette occasion
 Votre amour, votre affection ;
 Que je sois témoin oculaire. . . .
 Mon Dieu ! que vous sçavez bien braire !
 Mais quand vous brairiez mieux encor,
 Un roc est moins ferme qu'Hector :

Et de vos pleurs il se fonce,
Comme en hyver d'une roupie.
Voulez-vous qu'avant d'être mort,
D'un défunt j'imité le sort ?
Vous sçavez qu'Hector l'on me nomme,
Ce qui veut dire un galant-homme.
Or, ce nom, si je reste-là,
Ne signifieroit plus cela.
Je veux qu'une prochaine chute
Notre pauvre Ilion culbute ;
Que pere & mere culbutés,
En tombant se cassent le nez :
Eh bien ! ma femme, que m'importe,
Si le Ciel le veut de la sorte ?
Vous verrez Hector généreux,
Dire à cela ; tant-pis pour eux.
Ce n'est pas-là que gît le lièvre.
Mais je me sens presque la fièvre,
Quand je pense qu'un vilain Grec
Viendra pour vous baiser le bec,
Et, que la Captive rendue,
Il s'écriera : ... Qu'elle est dodue !
Par la jarni ! que l'animal
Qui nous fit à tous tant de mal,
Avoit une belle épousée !
Alors vous serez caressée ;

Et si vous pleurez , il dira
Que pis encore il vous fera.

Hector , après cette parole ,
Pleure , lamente , se désole ;
Et quand il regarda son fils ,
Il pensa faire de grands cris.
Il veut l'embrasser : mais , au casque ,
Il prend son papa pour un masque ,
Et sembloit dire , en sa frayeur :
Mon Dieu ! que vous me faites peur !
Sieur Hector l'ôte , & dit ensuite :
Dieux ! si notre Ville est détruite ,
Du moins que ce mien successeur ,
Puisse un jour vivre avec honneur !
Et que sur-tout , nul cocuage
Ne se glisse dans son ménage ;
Qu'il vive ainsi que j'ai vécu ,
Sans fuir , & sans tourner le cu.
Il le rend ensuite à la mere ,
Qui de rechef baïsa le pere ;
Lequel dans sa douleur lui dit :
Je crois que le Ciel m'a maudit.
Adieu , mon fils ! Adieu , ma femme !
Priez bien pour qu'aucune lame ,
En traversant mon pauvre corps ,
Ne l'ajoute aux cadavres morts.

LIVRE SIXIEME

JE crois, Messieurs, que tout le monde
Sçait, quand un navire est sur l'onde,
Que si les vents ne l'aident pas,
Ma foi, c'est un grand embarras.
Le Matelot, qui se tourmente,
Dit: diable soit de l'eau dormante!
Mais si le vent vient là-dessus,
Le Matelot ne jure plus;
Il s'écriera, bien au contraire:
Pardi! voilà bien notre affaire.

Or, les fils de Priam le vieux;
Sont comme ces vents précieux.
Le Troyen, à ce qu'il me semble,
Au Matelot aussi ressemble,
Quand il voit venir dans son camp
Lesdits fils de Monsieur Priam.

J'assûre, sans choquer personne,
Que la comparaison est bonne;
Et qui n'en sent la vérité,
Est d'un esprit bien hébété.

Pour vous, Lecteur, ou je m'abuse,
Ou vous ne ferez pas si buse.

Hector un brin escarmoucha ;
Et s'arrêtant il se moucha ;
Mouché qu'il fut... Mort de ma vie !
Le plus fort des Grecs je défie,
Cria-t-il. A ce discours-là,
Un des Ajax dit: me voilà ;
Je suis le plus fort de la troupe,
Sur-tout quand j'ai mangé ma soupe,
Ajoûte-t-il, d'un air badin,
De peur de passer pour trop vain.
Nos deux hommes vont donc combattre ;
Chacun d'eux en valoit bien quatre.
Allez Troyens, disoit Hector,
Sire Ajax est un homme mort....
Et l'autre: Hector, défunt & *havyre*,
Dans un instant sera cadavre.
A ce répondit chaque camp :
Mon Dieu ! ne vous vantez pas tant.
Là-dessus, le combat commence :
Ajax le nez d'Hector offense ;
Le Troyen, d'un coup d'esponton,
Du Grec écorcha le menton.

Alors, on leur cria : Mes Princes,
Ces coups-là sont un peu trop minces ;

Laissez-là la pique & le dard;
Battez-vous avec le poignard.

Ils dirent : C'est une manière
De se battre trop meurtrière,
On veut bien être un peu blessé,
Mais non pas rester trépassé.
Notre rapière peut suffire,
Avec un redoublement d'ire.

Et nos deux Héros, ce disant,
Mirent aussi flamberge au vent.
Le pieux Ajax, de voix basse,
Dit : Hector, écoutez de grâce.
Ma foiblesse est qu'un fer pointu,
Sans bouton, ne m'a jamais plu....
Ma foi, je n'y sçaurois que faire,
Lui répondit son adversaire;
Et j'avouerais bien, sans façon,
Que j'y voudrois bien un bouton.
L'impudence seroit extrême
De qui ne diroit pas de même.
Tout homme est poltron dans le cœur :
Mais le brave étouffe sa peur.

Chacun alors tente victoire;
Puis Hector, désireux de boire,
Se retirant, dit : Sire Ajax,
J'ai bien soif; la nuit tombe : *pax*.

J'y consens , lui répondit l'autre ;
C'est votre intérêt & le nôtre.

Chaque camp dit, en parlant d'eux :
Ils ont, ma foi , bien fait tous deux,
Hector, d'un coup de cimeterre ,
A bien donné du nez en terre . . .
Mais votre Ajax , presque vaincu ,
Est aussi tombé sur le cu.

Messieurs , convenons d'une chose :
Qu'un jour entier on se repose ;
Afin que nous ayons le temps
D'enterrer tous ces corps puants.
On en convint , la nuit entière
Se passe à faire un cimetière ;
Et lorsque le soleil parut,
Chaque peuple au Camp accourut.

Tout le monde soupire & pleure ,
Pendant l'espace d'un quart-d'heure ;
Et chacun dit , en gémissant :
Qu'est-ce de nous , sans notre sang ?
Ah ! que je plains ce pauvre diable !
Voyez comme il est effroyable !
Quand un homme meurt malgré lui ,
Dans ses traits on voit son ennui.

D'une autre part , celui-ci rôde ,
En tenant un pot plein d'eau chaude . . .

Que veux-tu faire de cela? ...
J'en veux laver ce grouin-là,
Tout rempli de sang & de boue ...
Ventrebleu ! comme il fait la moue !
Ce drôle, ou je me trompe fort,
Est malin, même après sa mort.
Jamais, dit l'autre à ce langage,
Un défunt ne fit bon visage :
Quoi qu'il en soit, il m'est avis
Que ce malin mort est mon fils.

L'un crioit près de cette place :
Mon frere, tu fais la grimace ;
On voit, quand tu rendis l'esprit,
Que tu le rendis par dépit.
Mais, mon enfant, que diable y faire ?
Ce que je puis est de bien braire,
Et de jeter dans un fossé
Ta figure de trépassé.

Pendant ces cris, Nestor le sage,
Dit : Laissez-là ce badinage :
Et sans aller pleurer au nez
De ces visages de damnés,
Amis Grecs, faites des murailles,
Au lieu de sottes funérailles :
Retranchez-vous d'un bon rempart.
L'avis étoit d'un vrai renard ;

Car, n'eût été cette muraille,
Tenant un bon brandon de paille,
Monsieur Hector, le lendemain,
Les eût menés, ma foi, bon train,
(Je dis de la paille allumée,
Qui fesoit & flâme & fumée.)
A ce, vous me direz, Lecteur:
C'étoit donc pour leur faire peur?
Ou vous nous donnez une bourde;
Car fût-ce même une falourde:
Vouloit-il mettre au Grec battu,
Le feu, comme l'on dit, au cu?...
Non, il vouloit réduire en flâmes,
Et flotte, & cordages, & rames.
Tout cédoit; Minerve & Junon
Maudissoient l'homme & son brandon;
Disoient aux Grecs: Tournez la face...
Oui, pour rester dessus la place.
Non, non: ce lucifer Troyen
Verse assez de sang, sans le mien.
Il est aisé d'en voir la preuve;
Il semble, mardi! qu'il en pleuve;
Et pour surcroît, le Dieu Jupin,
(J'ai pensé l'appeller Flandrin,)
Fait devant lui marcher la foudre.
Qui donc oseroit en découdre?

Voyez Diomede là-bas,
Comme diable il double le pas !...
De quel côté fuit donc cet homme ?...
Maugrebleu ! du côté de Rome ?...
Et de quel côté Rome est-il ?...
Qu'en sçais-je ? Du côté du Nil.
(J'ai dit Rome, par fâcherie ;
Mais, mes Déeses, je vous prie,
Ne m'interrogez plus ainsi :
Car je vais m'esquiver aussi.)

La nuit survint, les Grecs sans elle,
En avoient bien avant dans l'aîle ;
Le moindre bruit, c'étoit Hector
Qui fesoit dire : Je suis mort.
Chacun des Chefs, l'âme abattue,
Planté tout comme une statue,
Disoit, en lâchant un soupir :
C'est pour le coup qu'il faut mourir !
Il leur venoit mille pensées,
Mais tout en un bloc entassées :
Et ma foi, dans un si grand tas,
On ne se détermine pas.
Mais Atride étoit le plus triste ;
Car il dit : Le Ciel nous assiste ;
Ce qu'aucun n'avoit encor dit :
Puis il voulut qu'on se rendît,

(J'entends , tous les Chefs , dans la tente ,)

Où d'une mine pénitente ,

Et le nez même un peu morveux ,

Il profera ces mots piteux :

Quand ce seroit impertinence ,

Je veux dire ce que je pense.

Ma foi , Jupin est un gascon ,

Qui nous donne du galbanon.

Chacun eût gagé sa chemise ,

Que cette Troye eût été prise ;

Et si l'on eût osé gager ,

La chemise étoit en danger.

C'est pourtant un tour de Jean-fesse ,

Que de ne pas tenir promesse ;

Et , n'en déplaise au Dieu Jupin ,

Tout Dieu qui ment est un gredin.

Quand j'ai l'audace de le dire ,

De lui je ne veux pas médire ,

Il fait ce qu'il lui plaît ; & nous

Sommes faits pour porter les coups.

Voilà mon avis , & j'ajoute ,

(Ce qu'on approuvera sans doute ;)

C'est qu'il faut , plantant-là l'honneur ,

Nous enfuir de tout notre cœur.

A ces mots , Atride éternue :

Mais chacun tient bouche cousue.

Tous les Chefs , par trop consternés ,
Ne font nul honneur à son nez.

Diomede , seul de la bande ,
Lui dit : Ma douleur est trop grande ;
Pour payer votre éternûment
De l'ordinaire compliment.

J'eusse bien dit : Dieu vous bénisse ;
Mais vous me semblez si jocrisse ,
Si troublé , si lâche & si sot ,
Que je n'ai pu vous dire un mot.
De grâce excusez ma maniere
De parler par trop familiere ;
On sçait que je suis un garçon
Fort ennemi de la façon.

Hier , parlant à ma personne ,
Vous l'appellâtes bien poltronne ;
Je n'en jurai point , Dieu merci :
Oh bien ! n'en jurez point aussi.

Çà donc , répondez par chapitre.
De Chef vous portez le grand titre :
Mais , quoique ce nom soit fort beau ,
Autant vaut celui de Garreau ,
Le nom d'un rustre de campagne ,
Si la valeur ne l'accompagne.
Ce Chef fera , si nous fuyons ,
Le Chef d'un troupeau de coyons.

Après

Après cela , voyez , gros âne ,
Si c'est à tort qu'on vous condamne
Gros âne est un terme trop fort ;
J'avou'rai qu'en cela j'ai tort :
Mais vous êtes le maître , au reste ,
De fuir ce camp comme la peste ,
Avec Messieurs tous ces nigauds ,
Qui sont plantés sur leurs ergots.
Fuyez , si vous n'avez la crampe.
Pour moi , dans ces lieux-ci je campe ,
Avec Sthénélus , qui , je croi ,
Voudra bien rester avec moi . . .
Oh ! si chacun quitte la rade ,
Cherche , dit l'autre , un camarade.
Je ne veux point l'être à ce prix.
Tiens , je suis comme la brebis ;
Si l'une court dedans la plaine ,
Le reste court la pretontaine.

Nestor à ces mots répondit :
Diomede a pourtant bien dit.
Oui , mon enfant ; Dame Nature
Te fit de dons bonne mesure ;
N'en eusses-tu que la moitié ,
Tu ne me ferois pas pitié.
Comment diantre ! un homme à ton âge
Être si vaillant & si sage !

N'aurois-tu pas quelque secret
Par qui ce prodige se fait ?
N'aurois-tu pas, à l'amiable,
Fait quelque pacte avec le diable ?
Tu serois cadet de mes fils.

Cependant, tout vieux que je suis,
Tes avis vaudroient ceux du pere,
Et de feu ma femme, ta mere.

(Je dis ta mere, car enfin,
Il est fort clair & très-certain,
Que si ton corps, par aventure,
Eût été ma progéniture,
Ma femme, par ce dit hasard,
De ton corps eût produit sa part.)

Mais ces choses sont fariboles,
C'est-à-dire, discours frivoles ;
A ton conseil, que je crois bon,
J'en ajoute un de ma façon ;
Conseil, enfant de la prudence,
Que ce cerveau par excellence,
Plus fort que vos cerveaux de chien,
Juge être notre unique bien.

Voulons-nous triompher de Troie,
Et la rendre enfin notre proie ?
Que d'entre nous les vilains mots,
De brutaux, cornards & de fots,

Ainsi que l'indigne menace
De se dévisager la face ,
Soient désormais, par charité,
Bannis à perpétuité,
Apprenez que , de telle insulte ,
Toujours dans nos cœurs il résulte
Un levain de méchante humeur ,
D'où résulte aussi le malheur.

Ne perds un mot de la harangue
Que fait ici ma docte langue ,
Atride ; car ton chef trop prompt
Auroit besoin d'un peu de plomb ;
Et le dicton de tout le monde
Est qu'en vis-à-vis il abonde ,

Si Jupin t'a fait Général ,
Apprends de moi , gros animal ,
(Ma langue , ici trop indiscrette ,
Transgresse la loi qu'elle a faite :
Mais , pour correctif de ce mot ,
Je dirai que je suis un sot.)

Crois que ce n'est pas pour des prunes
Qu'il t'a confié nos fortunes ;
Que c'est afin que mes avis
Par ton ordre ici soient suivis ,
Et qu'à toi-même tu te dises ,
Quand tu feras quelques bêtises ,

Agamemnon, en vérité,
Tu mérites d'être bêté.

Par exemple, au sujet d'Achille,
N'en as-tu pas trop cru ta bile ?
Ce pauvre diable de garçon
Dans sa tente avoit un tendron.
Je te dis : petite cervelle,
Eh ! laisse-là cette pucelle.
Mais point du tout, malgré mes dents,
Tu l'as fait prendre par tes gens.
Ce guerrier, depuis ta folie,
N'a pas donné signe de vie.
Il s'est campé, je ne sçais où,
Par une autre action de fou.
Que cent fois le diable t'emporte,
D'en avoir agi de la sorte !
Sans la peur d'être cru brutal,
Je t'appellerois gros cheval ;
Mais, ma foi, ta tête est trop dure,
Pour l'amollir par une injure.

Si tu veux ravoir ce guerrier,
Il faut un peu t'humilier
Quoi ! faudroit-il baiser la terre ? ...
Non, l'acte seroit trop austere ? ...
Mais il faut bien honnêtement
Lui faire faire un compliment,

Et lui donner un bon fromage ,
Que lui présentera ton Page ;
Nous dirons tous , après cela :
Ah ! l'honnête-homme que voilà !
Que ne m'a-t-il , par aventure ,
Dit aussi quelque grosse injure ?
Peut-être aussi m'eût-il baillé
Quelque fromage persillé.

Atride dit : O vieux bon-homme !
Ton discours est tout ainsi comme
Est un certain.... Par la corbleu !
Que quelqu'un de vous m'aide un peu :
Nestor dit , d'un ton un peu rude :
Laisse-là ta similitude ;
A quoi bon faire le docteur ,
Pour ennuyer ton Auditeur ?....
Or çà donc , plus de parabole.
Je ne dirai qu'une parole :
Oui , notre Achille est un garçon
Qui vaut , lui seul , un bataillon :
Mais valût-il une bataille ,
Je gage toute ma mitraille ,
Fût-il plus Diable qu'il n'est noir ,
Que nous le reverrons ce soir.
Et si l'on veut sçavoir la cause ,
Ou la raison qui fait que j'ôse

Parier contre qui voudra,
Que l'on m'écoute, on la sçaura.
J'ai vingt grands vâses dans un coffre;
Qu'à ce garçon je veux qu'on offre.
Ces vâses ne sont que d'étain;
Mais Dieu sçait combien il est fin !
Douze jolis courriers encore,
Moitié blancs, & couleur de More,
Qui seroient plus prompts que des vents,
S'ils pouvoient devenir vivants....
Mais s'ils sont morts, reprit Ulysse,
Pourront-ils être de service?...
Ils ne sont ni vivants, ni morts,
Reprit Agamemnon alors....
Que sont-ils donc!.. Ils sont de pierre;
Mais fabriqués d'une manière,
Que, sur ma foi, le Char des Dieux
Ne pourroit être attelé mieux.
Outre ces présents, douze filles;
Mais, Messieurs, tellement gentilles
Que la femme de ce cocu
Près d'elles seroit gratter-cu.
(Ce disant, il montrait son frere,
Qui pensa s'en mettre en colere.)
Eh bien! notre Achille aura tout,
Dit-il.... On reprit : C'est beaucoup....

D'ailleurs, je lui rends Briséïde,
Ajoûte encor le Sieur Atride....

Oui, mais dis-nous la vérité.
Du morceau n'as-tu point tâté?...
Non, Messieurs : car elle a la gale;
Et toute galeuse est fort sale.
Malgré cela, j'avoûmi bien
Que cet accident-là n'est rien,
Et qu'une fille aussi charmante
N'en devient pas plus dégoûtante,
D'ailleurs, eût-elle le farcin,
Quand j'avois pris un peu de vin,
Je me sentoïis pour la galeuse
Une pente fort amoureuse.
J'ignore, étant si fort tenté,
Comment diable j'ai résisté.
Galeuse ou non, je la lui donne;
Et je pense, Dieu me pardonne,
Que, malgré ses appas galeux,
J'eusse enfin satisfait mes feux.
D'ailleurs, s'il épouse ma fille,
Il entrera dans ma famille;
De quoi, Messieurs, il s'ensuivra
Que par-là mon gendre il fera.
Passez-moi ! je ne puis mieux faire....
Qui te dispute le contraire?

J'ai cru t'oyant parler ainsi,
Que ta femme en seroit aussi....
C'est fort bien dit, mon camarade;
Mais s'il brusquoit mon ambassade,
S'il chantoit pouille aux députés,
Ou s'il alloit leur rire au nez,
Et qu'il leur dît d'aller au Diable...
Oh ! cela seroit effroyable !
Reprit Nestor : il pourra bien
De tout cela ne prendre rien ;
Maudire un tant soit peu la fille ;
Et le reste de la famille ;
Et, le prenant d'un air hautin,
Peut-être t'appeller coquin :
Mais tes Députés, je l'assûre,
De lui n'auront aucune injure.

Au reste, s'il ne venoit pas,
J'avouïrai moi-même en ce cas,
Qu'il seroit (à lui n'en déplaise)
Plus grossier qu'un porteur de chaise,
Et je croirois alors son cœur
Un morceau de chair sans honneur...
D'ailleurs, il faut qu'il considère
Que je serois presque son pere,
Dit Atride... Discours de chien,
Dit Nestor, l'âge n'y fait rien.

Butord : car, tous les jours, j'enrage,
Quand je vois un homme vieux d'âge
Prétendre qu'un jeune garçon
Lui soit inférieur en raison.

Ulysse alors dit : Je t'en prie,
Nestor, point de criaillerie.
Le Sieur Ajax, Phénix & moi,
Nous allons de la part du Roi,
Avec ses dons trouver Achille,
Et je haranguerai d'un style,
Qu'il faudra, satisfait du Roi,
Qu'il vienne, ou qu'il dise pourquoi.
Mais, Messieurs, pour qu'il soit propice ;
Offrons du vin en sacrifice...
Offrons de la... J'ai pensé dire,
Répondit Nestor avec ire.
Prétendez-vous donc, s'il vous plaît,
Le rendre encor plus vain qu'il n'est?...
Mais, Nestor, un rien vous chagrine.
D'où vous vient cette humeur mutine ?
Le mot que vous nous avez tû,
Pour un galant-homme est trop crû...
C'étoit du bran : oui, je l'avoue,
Dit Nestor en faisant la moue ;
Mais laissons-là ce vilain mot ;
Car qui le répète est un sot.

Partez... Ils trouverent Achille,
Qui, pour évacuer sa bile,
Mâchoit, alors pour déjeûné,
De la rhubarbe & du fené.
Comme il étoit mélancolique,
Patrocle, son ami, s'applique
A l'égayer d'un carillon,
Qu'il fesoit avec un chaudron.
A vous dire le vrai, j'ignore,
Et même aucun ne sçait encore
Si nos gens virent le Guerrier,
Ou s'il les vit tout le premier.

Mais, quoi qu'il en soit, il se leve,
Et leur dit : La peste me creve,
Si je croyois que vous vinssiez
Avant que vous arrivassiez.
Je vous rends grâce de la peine.
Mais, qui diable ici vous amene ?
Je devine votre dessein :
C'est en mémoire de mon vin,
Que vous avez quitté la troupe,
Pour venir manger de ma soupe.
Vous seriez tous très bien confus,
Si je disois : Je n'en ai plus.
Mais quoiqu'Atride je haïsse,
Sçachez, Ajax, Phénix, Ulysse,

Que contre lui j'ai du courroux
Bien plus que d'amitié pour vous.

Allons, Patrocle, qu'on apprête
Un repas à dix sols par tête....

Monfieur, il est tout préparé....

Oui; mais le vin est-il tiré?...

Oui, Seigneur, dans un pot de terre....

Ah! pour des gens qu'on confidere,

Un pot de terre est un vaisseau

Qui n'est ni gracieux, ni beau;

Il faudroit le mettre en bouteilles..

Seigneur, c'est parler à merveilles:

Mais un petit empêchement

A ce s'oppose absolument.

Je n'en ai point... Bon! dit Ulyffe;

Un pot fait le même service.

A table alors chacun s'affit,

Et chacun de son mieux y fit.

Entre le fromage & la poire,

Le même Ulyffe dit: A boire,

En ajoutant, quand il eut bu:

Parbleu! mon ventre a bien repu.

Or ça, dis, notre frere Achille,

Feras-tu toujours l'imbécile?...

Moi, je ne l'ai jamais été...

J'ai voulu dire l'entêté...

Mais c'est toujours une sottise...
Oh ! la dernière est plus de mise.
Sçache donc , & n'en doute pas ,
Que les Grecs chus du haut en bas ;
Ou , si tu veux , que leur fortune
Plus en déclin que n'est la Lune ,
N'est pas plus grande au champ de Mars ,
Que l'est un pâté de deux liards.
Nous avons fait des forteresses :
Mais que les armes sont traîtresses !
Ces forteresses , mon garçon ,
Ne sont que de l'onguent miton :
Je crois qu'on dit miton mitaine...
C'est l'usage , mon Capitaine ,
Reprit Achille sérieux ;
Miton mitaine est cent fois mieux.
Puis Ulysse ainsi continue :
Si tu sçavois comme on nous tue !...
Eh ! que ne vous défendez-vous ?...
Bon ! Jupin , piqué contre nous ,
Avec l'éclair & son tonnerre ,
Nous poursuit & nous désespère ,
A tout cela se joint Hector ,
Qui nous fait bien du mal encor.
Croiroy tu qu'un brandon de paille
Nous a fait perdre une bataille ? ...

Un brandon de paille ! Et comment ?

C'étoit donc par enchantement ? ...

Non , la chose est fort naturelle ;

Le sieur Hector , armé d'icelle ,

S'en vint pour brûler nos vaisseaux ;

Alors , nous autres , vrais nigauds ,

Dîmes , reculant en arriere :

Il veut nous rôtir le derriere ;

Et chacun , de ce convaincu ,

S'enfuit pour garantir son cu.

Rends-nous donc , camarade Achille ,

Les Dieux qui maintiennent la Ville ;

Car , s'ils relient de son parti ,

Culs & vaisseaux , tout est rôti.

Sçais-tu bien comment ce visage

Parle à présent de ton courage ? ...

Non ; mais dis-moi la vérité

Eh bien ! on nous a rapporté

Qu'un jour jasant comme une pie ,

Il t'appelloit une toupie

Mais que veut-il dire par-là ? ...

Ce qu'il veut dire ? le voilà :

C'est qu'il prétend , à ce qu'il pense ,

En t'en donnant la ressemblance ,

A force de te fouetter ,

Te faire aussi pirouetter ,

Souffriras-tu donc cette injure ?
Vouloir fouetter ta figure !
Ah ! viens rabattre son caquet ;
Viens , viens lui donner son paquet.
Hélas ! sans toi , loin de sa femme ,
Chacun de nous va rendre l'âme.
Que mourir hors de sa maison ,
Sans nul espoir de guérison ,
Est une chose bien fâcheuse !
Ah ! que ton âme généreuse ,
A tant de maux ayant égard ,
Craigne de nous aider trop tard.
Nous défunts , tu diras peut-être :
Mon Dieu ! j'étois pourtant le maître
D'empêcher que ces pauvres corps
N'appartinssent à des gens morts.

Hélas ! rappelle ta mémoire :
Ton pere un jour te menant boire ,
Te dit , en te versant du vin ,
Qu'il étoit laid d'être mutin.
Mon fils , ajouta ce pauvre homme ,
Venez , pelez-moi cette pomme ,
Et retenez exactement
Ce que je dis présentement.
Vous aurez de la renommée :
Mais , mon fils , c'est de la fumée.

Vous verserez beaucoup de sang ,
Mêlé de pur & de puant.
Minerve , & Junon la crierde ,
Vous tiendront en leur sainte garde.
Vous combattrez pour un cornard :
Mais, mon enfant, si par hasard ,
On alloit vous mettre en colere ,
Souvenez-vous que votre pere ,
Vous dit, en vous versant du vin ,
Qu'il étoit laid d'être mutin.
Si votre bras quelqu'un égorge ,
Dites en lui coupant la gorge :
Je vous égorge , en vérité ,
Par la pure nécessité.
Alors , mon cher enfant , je gage
Que, vous faisant un bon visage ,
Il s'écriera... De mon vainqueur
Oh ! que modeste est la valeur !
Bref, enfin, mettez-vous en tête ,
Qu'il sied mal de faire la bête ;
Suivez tout droit le grand chemin ,
Et laissez le reste au Destin.

Le grand chemin, mon cher Achille ,
Est d'avoir un cœur plus facile ;
Le grand chemin, brave garçon ,
Te conduit vers Agamemnon.

Là, tu diras à sa personne :
Va, grand butor, je te pardonne;
Le chemin dont je parle ici,
Ton pere t'en parloit aussi ;
En fût-ce un autre, cher Achille ;
Tout chemin conduit à la Ville.

Le sieur Ulyssé, après ces mots,
Montra les dons fort à propos ;
Et puis dextrement il ajoute :
Tu haïs Agamemnon, sans doute.
Je t'avourai bien, en effet,
Que c'est un fort mauvais sujet ;
Et que, si la bête étoit morte,
Nous dirions tous : peu nous importe.
Tous tant que nous sommes ici,
Sommes braves gens, Dieu merci ;
Et ma foi, si tu ne nous aime,
Nous t'en dirons fort bien de même.
De toi si nous n'avions besoin,
Tu t'en irois courir bien loin,
Avant qu'aucun, je t'en assure,
S'en vînt haranguer ta figure.
Pour les Grecs n'exécute rien :
Mais, ton honneur n'est pas un chien.
Comme point d'argent point de Suisse,
Apprends du très-prudent Ulyssé,

Que

Que la Gazette ne dit mot
De tout guerrier qui n'est qu'un sot,
Or, tu le feras, (je le prouve,
Et sans que l'on me désapprouve,)
Si tu laisses le Sieur Hector
De toi se goberger encor.
Il se croit, quand il se regarde,
Une Divinité bâtarde,
Un échappé du Firmament;
Or sus, viens donc en ce moment,
Exprès pour lui faire connoître
Qu'il est échappé de Bicêtre.
Dis-lui: quand vous croyiez cela,
Maître Achille n'étoit pas là.

A ce discours, reprit Achille,
J'en vaux bien comme lui deux-mille
Mais pour répondre à ton discours,
Tes harangues plaisent toujours.
Je ne te rendrai pas le change;
Car, pour l'ordinaire je mange,
Lorsque je fais de longs propos,
En parlant, la moitié des mots.
D'ailleurs, je polis peu mon style:
Celui qui s'offre, je l'enfile;
Et n'y donnant aucun apprêt,
Je le rends tout comme à Dieu plaît:

Mais, je parle comme je pense,
Sans entremêler de nuance;
Et, comptant tout par le menu;
Ma bouche dit le vrai tout nu.
Pour toi, ta langue le déguise
Et le met du moins en chemise:
Mais chacun fait comme il l'entend.
Atride est un coquin: pourtant,
Je l'ai servi comme mon pere.
Il est vrai qu'il est mon compere:
Mais après tout, s'il est le mien,
Ne suis-je pas aussi le sien?
Avec lui, qu'on aime à combattre;
Qu'on ait du cœur autant que quatre,
Ou bien qu'à force de tuer,
Un pauvre homme vienne à fuer;
Que l'on arrache, en la bataille,
A l'ennemi tripe & tripaille;
Qu'on perde une goutte de sang,
Ou qu'on en perde plus de cent;
En perdît-on, mardi! chopine,
Le faquin fait toujours la mine:
Est-on bon ou mauvais soldat,
Il sert à tous le même plat.
Moi, par exemple, moi brave homme;
Moi qui l'ai servi, Dieu sçait comme!

Qui, sans être déharnaché,
Me suis ici cent fois couché;
Moi qui me suis mis dans la crotte,
Quelquefois jusqu'à moitié botte,
Et qui n'ai, de par tous les Dieux,
Pas pris le temps d'aller aux lieux;
Moi, moi qui mis tout en déroute,
Quand vers lui je faisois ma route;
Moi qui brûlois une maison,
Comme un autre brûle un tison;
Ce moi qui, ferraillant sans cesse,
Pour lui, pour vous, & pour la Grece,
Ai fait dix mille estropiés,
Par les jambes & par les pieds,
Sans compter mille autres blessures,
Au ventre, au dos, dans les fressures;
Ce moi qui fis trembler Hector,
Qui devrois être coufu d'or,
Et qui n'ai pas, sur ma parole,
Peut-être plus d'une pistole:
Ce moi, Messieurs, qu'a-t-il reçu?
Rien du tout, que du pied au cu.
Il m'étoit échu Briseïde;
Et tout récemment votre Atride
M'a pris cette part du butin,
Quoiqu'il ait bien un magasin

De filles , d'habits , de vaisselle.
Moi , je n'avois qu'une femelle ;
Cette femelle il me la prend
A la barbe de tout le camp.
Et sans qu'aucun de vous lui crie :
Vous faites une étourderie ;
Pas seulement un seul holà :
Et moi je souffrirois cela !
Non , Messieurs , la foudre m'écrâse ,
Si désormais je fers cet âze.

Aze est un âne , mon lecteur
Oui , pour un mauvais rimailleur
Oh ! vous parlez bien à votre aise
Eh ! pourquoi mettre une fadaïse ? . . .
Eh ! pourquoi tous les jours met-on
Bien du mauvais , & peu de bon ?
Vous n'auriez jamais de quoi lire ,
S'il falloit toujours bien écrire ;
Si la rime ne pèche pas ,
Le sens aura de l'embarras ;
Si le sens est net , la pensée
Sera plate , ou par trop usée :
Enfin , le mortel ne fait rien
Sans jonction du mal au bien.
De ce raisonnement j'infere
Que le critique doit se taire ;

Dire , en lisant un mot vilain :

L'homme a moins tort que son destin.

Revenons : le Seigneur Achille

Dit donc qu'il étoit inutile

De faire de plus longs discours ,

Et qu'il résisteroit toujours...

Quand vous vous mettriez en chaise ,

Comme on fait , quand on soutient these ;

Prêchassiez-vous un siècle entier ,

Je suis un diable de ratier ;

Et quand d'un dessein je m'entête ,

J'en chauffe tellement ma tête ,

Que l'on m'écorcheroit tout vif ,

Sans changer mon esprit rétif....

Vivre en paix , est si délectable !...

Oh ! la gloire est bien plus aimable !...

La gloire ! où sont donc ses appas ?...

Sont-ils à perdre jambes , bras ?

Maudite en soit la fantaisie !

Parlez-moi d'une longue vie ,

Non d'un homme à jambe de bois ,

Qui vient vous conter ses exploits.

Phénix alors lui dit : Écoute :

Mon discours te plaira sans doute....

Non. Si c'étoit une chanson ,

Passe ; mais pour une oraison ,...

A ces mots, Ajax se courrouce ;
Laissons-là cette barbe rousse,
Dit-il, & retournons-nous-en,
Camarade, dans notre camp.
Sans saluer ils le quitterent,
Et puis au camp ils raconterent
Ce que répondoit le mutin.
A ce la troupe dit : Enfin,
Nous sommes frits ; mais Diomede
Cria : J'y trouve du remede.
Qu'il aille au diable, mes amis,
Aussi bien que nos ennemis....
Par ma foi, répondit Atride,
Assez plaisamment il décide.
Achille iroit à Lucifer,
Même à tous les Diables d'enfer,
Eh passebleu ! que nous importe
Que Lucifer, ou non, l'emporte ?
Soit aux Diables ou bien aux Dieux,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Ainsi, mon pauvre Diomede,
Si tu n'as pas d'autre remede,
Nous sommes tous fort mal en pied....
Tais-toi, car tu me fais pitié,
Répondit l'autre ; mon langage
Vous dit qu'il faut prendre courage.

M'entends-tu bien, gros animal ?
 Oui, j'entends : mais tu parles mal.

LIVRE SEPTIEME.

LA nuit, Messieurs, on ne voit goutte ;
 Je crois que personne n'en doute :
 Or donc, dans cette obscurité,
 Ulysse, l'expérimenté,
 Dit : Amis, voulez-vous m'en croire ?
 On voit combien la nuit est noire.
 Laissez-nous, Diomede & moi,
 Aller au camp des Grecs.... Pourquoi ?
 Mon Dieu ! pour une bagatelle....
 Mais vous irez donc sans chandelle ?...
 Assurément ; car mon dessein
 Est d'aller transpercer le sein,
 Ou bien le ventre, (peu m'importe ;
 Si la personne reste morte ,)
 De quelques-uns des ennemis,
 Qui seront peut-être endormis.
 Je prends , pour cette sérénade ,
 Diomede mon camarade ;

Parce qu'il est homme de cœur....

Oh ! vous me faites trop d'honneur.

Allez , Seigneur , Dieu vous bénisse ,

Répondit-on au Sieur Ulysse,

Ils y vont , & trouvent Rhesus

Qui dort , mais ne s'éveilla plus ;

Car jamais nul ne se réveille ,

Supposé pourtant qu'il sommeille ,

Si le trépas inattendu ,

En dormant , défunt l'a rendu.

Plusieurs gens , qui ronfloient encore ,

Ne virent plus lever l'Aurore ;

Et , surpris par un coup de fer ,

Se réveillèrent dans l'enfer.

Ulysse , après ce grand carnage ,

Dit : si nous prenions l'équipage

De Rhésus avec ses chevaux ,

Seroit-ce une action de fots ?

Non , dit l'autre ; bien au contraire ,

Sots serions de ne le pas faire.

Dans les deux camps , dès qu'il fit jour ,

La discorde vint faire un tour.

Cette fiction-là veut dire ,

Que chacun la guerre respire ;

Et par le Diable , & par les Dieux ;

Atride juroit , furieux ,

De ne pas ce jour lâcher prise ,
Que la Ville ne fût surprise :
Mais , aussi bon jureur que lui ,
Hector dit : Je veux aujourd'hui
Réduire les vaisseaux en cendre ,
Ou bien , morbleu ! je veux me pendre ...
Quoi ! vous pendre avec un licou ?
Mais ce seroit mourir en fou....
Bon ! un homme saisi de rage
Cherche bien à mourir en sage !

Déjà s'approchent les deux camps ,
Et je ne sçais combien de gens ,
Chûs d'une mort presque subite ,
S'en vont traverser le Cocyte ,
Et disent , en le traversant :
Je n'ai pas vu couler mon sang.
On sçait , quand un combat commence ;
Qu'il a par degrés sa croissance ;
Mais quand celui-ci commença ,
De toutes parts on trépassa.
A gauche , à droite & dans le centre ,
On entendoit s'écrier , ventre !
Ou bien l'on entend quelquefois :
Mon Dieu ! j'ai perdu mes cinq doigts !
Vous sçavez , lorsque l'on moissonne ,
Que , pourvu que la faux soit bonne ,

Le bled tombe, Dieu sçait comment !
Oh bien ! au Diable soit qui ment ,
S'il s'en faut de la moindre maille ,
Que la moisson & la bataille
Ne soient un ; pour mieux dire , égaux ,
Ainsi que le fer & la faux.

Jupiter voyant la tuerie ,
Dit : C'est comme une boucherie ;
Les deux partis me font pitié :
Mais pourtant j'ai plus d'amitié
Pour un des deux... Pour lequel est-ce ,
Répondit Junon la Déesse ?
Seroit-ce pas pour le Troyen ?...
Mais , attendez.... je n'en sçais rien...
C'est donc pour le Grec ? Mais , ma femme ,
Laissez-moi consulter mon âme....
Peste du fou ! ne sent-on pas
Ce qu'on aime , ou l'on n'aime pas ?...
Eh bien ! que le Diable m'emporte ,
Si mon cœur le sent de la sorte....
Va , va , c'est pour Agamemnon
Que t'a pris cette affection...
Tu l'as trouvé , c'est pour lui-même.
Alors , son bonheur fut extrême ;
Et par lui tout est culbuté ,
Sur le ventre & sur le côté.

Peut s'en faut , voyant cette chute ,
 Qu'à mon tour je ne me culbute
 De courroux , & non pas de peur ;
 Car je suis trop homme d'honneur ,
 Dit Hector , qui voit dans plaine
 Ses gens courir la pretontaine.
 Il crioit de tous ses poulmons :
 Maudits cent fois soient vos talons !
 Et pourquoi , nos talons maudire ? ...
 C'est , répondit-il avec ire ,
 C'est parce que vous les montrez ,
 Quand vous devez montrer le nez
 Il est vrai ; mais on nous le coupe ,
 Répondit la fuyarde troupe ;
 Et plus le braillard s'écrioit ,
 Plus ladite troupe fuyoit.

Malgré cette fuite timide ;
 Quelqu'un pourtant arrête Atride :
 Même en blessant Iphidamas ,
 Il s'écrie : Ah , mon Dieu ! le bras ! ...
 Seroit-ce un soudain *rhumatisme* ?
 A ce cri , répartit Ulysse
 Non , vraiment c'est un vilain trait ,
 Dit-il , qui blessure m'a fait.
 Là-dessus , la blessure il montre ,
 En ajoutant : Si je rencontre

Qui m'a tiré sans m'avertir ,
Il pourra bien s'en repentir . . .
Est-ce toi qui sagette *darde* ? . . .
Hélas ! Monseigneur, je n'ai garde . . .
Je n'ai qu'un esponsion en main :
Mais, c'est peut-être mon cousin . . .
Oh ! ventrebleu , fût-ce ta tante ;
Mon âme ne sera contente
Qu'en te voyant mort étendu,
Le Troyen alors fut fendu,
Il en fendit , ce Capitaine ,
Encore une demi-douzaine ;
Après lesquels , il dit aux siens :
Ma foi, Messieurs, je m'en reviens.
A votre tour fendez le reste ;
Tout mon sang coule dans ma veste :
D'ailleurs un vilain cor au pié
Me le rend tout estropié.
Je me suis bien couvert de gloire ;
Gardez en, s'il vous plaît, mémoire,
Et dites à tous nos soldats
L'offense qu'on m'a faite au bras.
De mon sang vous verrez les gouttes ;
Si vous enfilez ces deux routes ;
Et peut-être y trouverez-vous
Le triomphe avec quelques coups . . .

Mais cette dernière trouvaille ,
Dit Ajax , ne vaut rien qui vaille.
Et Diomede dit alors :
Parbleu ! tu flattes bien ton corps !
Est-il de rose sans épine ?
Quoi ! pour quelque coup sur la mine ,
Laisser le sang d'Agamemnon
Tout ainsi qu'un sang de cochon ,
Hélénus , surnommé Baptiste ,
Et moi , le suivrons à la piste ,
Et nous louerons ce sang versé ,
Si pourtant il n'est effacé.

Il courut , après ces paroles.
Mais que nos desseins sont frivoles !
Il ne se cassa pas le cou ,
Car il ne fut pas assez fou :
Mais Hector le blesse à la tête ,
D'un coup de fer fort mal-honnête ;
Car on nous dit que de côté
Ledit coup de fer fut porté ,
Au-lieu qu'il devoit être en face ...
Au diable du sang soit la trace !
Dit-il , en recevant le coup.
J'y perds le mien , & puis c'est tout.
A l'aspect de son sang qui coule ,
Le plus brave Grec devint poule.

Ah ! Messieurs , notre Général ,
S'écrioit chacun , est fort mal
Mon Dieu , tant-pis ! prenons la fuite ;
Et par qui voudra soit détruite
Cette diablesse de Cité ,
Qui tant de sang nous a coûté ?

Après ces mots le Grec recule ...
Mais votre fuite est ridicule ,
Cria , je pense , Télamon.
On lui dit : Taïsez-vous , oïson.

Hector , qui voit leur épouvante ,
En tua lui seul plus de trente ;
Et tant qu'il put aux siens cria :
Mes chers amis , Alléluya.
Les bons Troyens qui l'entendirent ,
Alléluya lui répondirent.

De leur côté pendant ces cris ,
Les Grecs crioient : Nous sommes frïs ;
Le tout , courant bride abattue.
Malheur à qui fit la tortue ,
Ou malheur à qui fut boîteux :
Je pense qu'il en périt deux ;
Ou deux , ou trois , que nous importe ?
Des Grecs , enfin , chaque cohorte ,
Pour à l'abri mettre son corps ,
Sans marchander rentre en ses Forts ...

Vous n'en sçavez pas davantage ,
Dit Hector , qui pourtant enrage
De les voir ainsi cantonnés ,
De crainte d'être assassinés.
Ce tour d'adresse est un peu fade ,
Dit-il , avec fanfaronnade ;
Car notre Hector , de temps en temps ,
Se railloit un peu trop des gens :
Vîte , allons , qu'à bons coups d'épée ,
Cette muraille soit frappée.
(Mais Hector étoit un badin ;
La battît-on jusqu'à demain ,
Fût-ce même à grands coups de hache ,
Jamais muraille que je sçache ,
Ne tomba par de pareils coups.)

Il est vrai , Lecteur , entre nous ,
Ma plume a fait une sottise.
Mais laissons-la , puisqu'elle est mise ;
Et la connoissant , Dieu merci ,
Je puis la corriger ici.
Voici ce que je voulois dire :
C'est qu'Hector , ce généreux Sire ,
Ordonna qu'on s'armât du fer ,
(Ceci me paroît assez clair ,)
Afin qu'armé de cette sorte ,
On courût assiéger la porte ,

Ou bien les portes dudit Fort,
Dont le Grec, de peur d'être mort,
Pénétré de chaudes allarmes,
S'étoit muni contre les armes.
Un Chef Grec, au travers d'un trou,
Fesoit mille contes de fou ;
(Je dis d'un trou de la serrure :)
Au Sieur Hector chantoit injure,
Et lui disoit, qu'étant Troyen,
Son vilain nom rimoit à chien.
Ce Chef étoit Idoménée,
Lequel aussi railloit Énée
Sur sa naissance de bâtard ;
Mais c'est un crime du hasard.
Le fils d'Anchise, pour réponse,
A coups de pied la porte enfonce.
Digne fils du Dieu Jupiter,
Sarpédon tient en main son fer,
Pour tuer Ajax, qui, sans honte,
Tout au plus haut d'une tour monte...
Je te jetterai des cailloux,
Lui disoit ce Grec en courroux...
Fussent-ils gros comme une meule ;
Quand tu m'en casserois la gueule,
Répondoit le fils de Jupin,
Je me moque de ton grouin.

Mais,

Mais , morbleu ! je veux te pourfendre

Vous pourriez fort bien vous méprendre.

Or , Lecteur , pendant ces discours ,

Chaque parti se bat toujours ,

Toujours le Troyen escalade ,

Et l'un disoit : Mon camarade ,

Au nom de Dieu , baisse ton dos . . .

Oui , mais quitte donc tes sabots . . .

Soit . . . Morbleu ! je veux que tu t'ôtes ,

Tu m'as presque enfoncé les côtes .

Mais en vain celui-là pestoit ,

A bon compte l'autre montoit ;

Il en culbutoit par douzaine ,

Qui rendoient l'esprit dans la plaine

Et qui , de rage , aux fantassins

S'écrioient : Montez sur mes reins ;

Et puisque vous êtes en vie ,

Vengez-nous , je vous en supplie . . .

Et que diantre , êtes-vous donc morts ? . .

Oui , quant à l'égard de nos corps .

De son côté le Roi de Pile

Disoit : Mon bras est inutile ;

L'âge me rend tout impotent ,

Mais ma langue est bonne pourtant .

C'est elle , ô Grecs ! c'est cette langue

Laquelle à présent vous harangue ,

Qui lui dit : apprends , maître fou ,
A chanter pouille par un trou ;
Et le pauvre Monsieur Ulyffe
Par Hector le fut à la cuisse ;
Lequel Hector , après ce coup ,
Triomphe & vient à bout de tout.

Sarpédon dessus les murailles
Dit aux Grecs qu'ils sont des canailles ;
Et les Grecs , malgré cet affront ,
N'osent lui soutenir que non :
Mais chacun d'eux seulement trotte ,
Et fuit pour regagner la flotte.

Voyant leur désordre fatal ,
Ces pauvres Diables sont bien mal ,
S'écria le grand Dieu Neptune ;
Je veux rappeler leur fortune.
Aussi tôt de Monsieur Calchas
Il prit le minois maigre ou gras ;
Car s'il eût parut sous sa forme ,
On eût dit : attends moi sous l'orme !
Le rang d'un homme respecté
Fait plus que la Divinité.

Il s'avance après , sous ce masque :
O grand nigaud ! ô taille flasque !
Dit-il , d'un ton un peu fauffet ,
A Monsieur Ajax le cadet ;

Toi, son aîné qui si bien trotte,
 N'as-tu pas fait dans ta culotte ?
 N'as-tu pas fait, manque de cœur,
 Ce qu'on y fait quand on a peur ?
 Quoi ! fuir sans avoir de blessures !
 Ah ! Monsieur, j'ai deux meurtrissures
 Au bras . . . Qu'est-ce qu'un bras meurtri ?
 Mais mon camarade a péri ;
 Nous pouvons rester sur la place ,
 Et nous sommes seuls de la race .
 Ah ! reprit Neptune, chansons
 Que toutes ces belles raisons !
 On vous croit de la vaillance ;
 Du moins ayez-en par feinte .
 Courez vite attaquer Hector ;
 Et si vous recontez la mort ,
 Eh bien ! enfants , vaille que vaille ,
 Ce n'est qu'un hasard de bataille ;
 Quoi qu'il en soit , sur mon honneur ,
 Vous défunts , n'ayez plus de peur .
 Là-dessus notre Dieu s'échappe .
 Le discours qu'il a fait me frappe ,
 Dit le cadet à son aîné .
 L'autre dit : il nous a bernés ,
 Mais à cela près , il raisonne
 Mieux que jamais n'a fait personne .

Dit l'autre, & mon corset brodé.
 Mon visage est-il bien tardé ?
 Prends mon bavolet de Maline,
 Cours-y donc, peste de lambine !
 Attends, je crois que mes cheveux
 Sont peut-être un peu trop crasseux :
 Défaits le cordon qui les lie.
 D'où vous vient donc cette saillie ?
 C'est que je veux, lui dit Junon,
 Brider Jupin comme un oison :
 L'amouracher de ma personne.
 Ah ! dit Iris, la chose est bonne !
 N'êtes-vous pas la femme ? .. Eh bien !
 C'est qu'une femme ne sent rien.
 Mon Dieu ! ne te mets point en peine.
 Tout comme il vous plaira, ma Reine.
 Alors Iris tout apporta,
 Et Dame Junon s'ajusta.
 Votre gorge fait trop la tripe,
 Cela sent un peu la guenipe.
 Oh ! pour donner desir impur,
 L'air de guenipe est le plus sûr.
 Mais il me manque quelque chose.
 Dans mes cheveux mets de l'eau-rose.
 Bon : suis-je passablement ?
 Réponds, & point de compliment.

Tenez, sans ce nez de bécasse,
 Et votre gorge un peu mollaſſe;
 Sans ce pied un peu trop pattu,
 Ce tour de taille un peu tortu;
 Sans la grandeur de votre bouche,
 Laquelle à vos oreilles touche,
 Vous ſeriez bien, en vérité,
 La plus gracieuſe beauté.
 Tout beau, tu me flattes, m'amie,
 Oh non ! je vous parle en amie.
 Laiſſe-moi faire, dit Junon :
 Je ne ſuis encor que guenon.
 Mais quand de Vénus la ceinture
 Aura ceinturé ma figure;
 Sur moi quoiqu'elle l'emporta,
 Lorsque Pâris nous viſita,
 Elle aura près de moi la mine
 D'un petit fouillon de cuifine.

Notre Déeſſe, après ces mots,
 S'en-alla tout droit à Paphos;
 Dit à Vénus: Ma chere Dame,
 Etes-vous obligeante femme ?
 J'appelle obligeante, en un ſens;
 Vous l'êtes bien pour vos Amants;
 Et, ſans vous flatter, l'on peut dire,
 Que, ſi vous calmez leur martyre,

La paix qu'entre Thétis & lui,
L'Océan dérange aujourd'hui.
J'ai bien une oraison en poche,
Laquelle du sublime approche,
Où je dis d'un style très-fin :
Que vivre en noïse est fort vilain ;
Mais malgré cette vilainie,
Pour que la noïse soit bannie,
Il faudroit à mon oraison
La ceinture pour aiguillon.
Vénus, alors par un sourire,
Prévint ce qu'elle avoit à dire,
Et dit, après avoir souri :
Ah ! qu'heureux est votre mari !
Vous êtes belle comme un Ange.
Combien vous coûte cette frange ?
Mon Dieu ! que votre Cordonnier,
Madame, entend bien son métier !
Vous vous moquez de moi, je pense,
De m'emprunter mon assistant.
Comment donc ! vous crevez d'appas,
Depuis le haut jusques en bas.
Votre peau, j'en conviens, est brune ;
C'est la couleur la plus commune ;
Vous avez, soit dit entre nous,
Une couture & mille trous.

Que vérole , qui tout ravage ,
 A gravés sur votre visage :
 Avec ces marques de laideur ;
 Une autre que vous feroit peur ;
 Souvent, quand je vous examine ,
 Je dis : Quelle chienne de mine !
 Elle plaît malgré tout cela ,
 Avec ce chien de minois-là.
 Si ce minois à cracher contre
 Plaît malgré la laideur qu'il montre ;
 Dites , Madame , en vérité ,
 Avez vous besoin de beauté ?
 Si j'abandonne ma ceinture ,
 J'aurai la plus sotte figure !
 Mais , quoi qu'il en soit , sotte ou non ,
 Prenez-la , Madame Junon.

Lecteur, vous demandez peut-être ,
 Ce que ce tissu pouvoit être ;
 Homere nous dit là-dessus
 Ce dont je ne me souviens plus ;
 Et sans doute que sa pensée
 Sur ce point doit être sensée.
 Mais la Motte , Auteur délicat ,
 Nous en fait un fort joli plat.
 Il le définit un symbole ;
 Moi , je l'eusse appelé la colle

Qui fait que le cœur d'un Amant
A l'amour s'attache aisément;
Ou, si vous voulez, de la glue
Par qui son âme est retenue.
Ledit Auteur ajoute encor
Que ce tissu vaut un trésor,
Pour faire briller la prunelle
Ou d'un mâle ou d'une femelle.
Sur quoi chacun d'eux dit après :
Mon Dieu ! qu'il, ou qu'elle a d'attraits !
Il ajoute que, sans grimace,
On rit par lui de bonne grâce ;
Que par lui ces tons de nigaud,
Qu'en fait d'amour avoir il faut,
Ces tons de pitoyable bête,
Que l'on fait en penchant la tête,
Sont de vrais tons de rossignol,
Touchants comme ut re mi fa sol.
Par lui seul la tendre fornette,
Qui de raison est vuide & nette ;
Bref enfin, par lui réussit
Un sot qui ne sçait ce qu'il dit ;
Aussi-bien que ces tours d'adresse,
Après lesquels une Maîtresse
Dit, en songeant à son Amant :
Mais ce jeune homme est trop charmant !

Alors ce penser, qui la touche,
Lui fait venir l'eau dans la bouche.
C'est par ce tissu si frippon
Que l'on sçait pleurer sans oignon :
C'est par lui qu'une femme adroite,
Disant, ôtez-vous, vous arrête.
De lui nous viennent ces mots-là :
Fi donc ! Monsieur, laissez cela.

De Junon la face & la taille
Valurent de plus une maille ;
La maille étoit ce qu'entre nous
Est une pièce de vingt sous.
Des Jeux, des Ris, toute la troupe
Lui fautoit, nous dit-on, en croupe.
Où diantre est, cria Cupidon,
Sa couleur de cul-de-chaudron ?
Et là-dessus vers elle il vôle,
La mord, la pince, & la cajole ;
Et Venus, le visage en feu,
Dit, enrageant : Voyez un peu
Comme il m'abandonne & s'abuse !
Amour répondit, pour excuse :
Je suis sorti de mon devoir ;
Mais vous êtes si laide à voir,
Que Dame Junon, ou je meure,
Qui fut guenuche tout-à-l'heure,

Me semble avoir, depuis ce don,
Mis sur vous l'on air de guenon.

Junon, de tant d'attraits nantie,
Vers Lemnos est déjà partie.

Là, dans un antre, le Sommeil,

Dieu fort ennemi du Réveil,

Ou sur le dos ou sur la panse

Etendu, ronfle à toute outrance.

Junon avec grand bruit entra,

Et par l'oreille le tira :

Dieu des Pavots, lui cria-t-elle,

Tenant en main une chandelle,

Réveillez-vous, Maître ronflard...

Eh ! que diable ! est-il donc si tard ?

C'est Dame Junon la Déesse....

Eh bien ! que me veut-elle ? Qu'est-ce ?

C'est qu'avec moi Maître Jupin

Va faire le mari badin :

Après notre badinerie,

Endormez-le, je vous en prie.

Alors, le Dieu plus éveillé :

Avez-vous donc assez piaillé ?

Dit-il ; là-dessus il la lorgne

D'un œil ouvert, & l'autre borgne,

Vous prétendez, me dites-vous,

Que j'aie endormir votre époux,

Tout

Tout aussi-tôt que le Nicaïe
 Avec vous se fera fait aïe ;
 Soit dit tout bas , votre Grandeur
 Ici manque un peu de pudeur.
 L'aveu que vous venez de faire ,
 Ne m'étoit pas fort nécessaire ;
 Car il m'apprend une action
 Qui m'induit à tentation.
 Qu'il soit passable , ou ridicule...
 Vous souvenez-vous bien d'Hercule ?...
 A dire le vrai , pas beaucoup...
 Je fis cependant un fort coup.
 A l'occasion de ce drôle ,
 Dont se sent encor mon épaule.
 La nuit , ce chien de loup garou ,
 Revenoit de je ne sçais où ,
 Monté , je crois , sur une mule...
 Vous en voulez à cet Hercule...
 Ah ! c'est le fils de Jupiter ;
 Et le faquin étoit sur mer.
 Enfin , soit sur l'onde ou sur terre ,
 Jupin étoit fort en colère.
 Avec la main & les cinq doigts
 Vous caressâtes mon minois.
 Vous m'appellâtes mon bon-homme ;
 Me fîtes présent d'une pomme ;

Me dîtes d'endormir Jupin :
Moi , je vous crus comme un faquin :
J'allai me percher sur sa tête ,
Et l'étendis comme une bête.
Alors le pauvre Hercule en mer ,
Vous vit sur lui lancer l'éclair. . . .
Comment , user de violence
Avec gens de ma conséquence !
Quoi ! le propre enfant de Jupin
Des poissons seroit le butin !
L'on ôse déclarer la guerre
A la substance de mon pere !
A l'aide , au meurtre , je suis mort.
Comme il crioit cela bien fort ,
Jupin s'éveille , & dit : Carogne ,
Voilà donc de votre besogne !
Vous voulez noyer mon bâtard ;
Et le Sommeil , ce Dieu pendard ,
M'abbat , ainsi qu'un Nicodème
D'un assoupissement extrême !
Moi , qu'il connoît être si prompt ,
Il m'a couché tout de mon long !
Alors , Jupin , sur mes épaules ,
Rompt une canne avec six gaules.
La Nuit , qui m'a chéri toujours ,
Vint là-dessus à mon secours.

Junon lors interrompt Morphée,
 Lui dit : aimez-vous Pasithée ? ...
 Si je l'aime ! par la corbleu !
 De toute ma force de Dieu
 Eh bien ! ce sera votre femme
 Plait-il ? Que dites-vous, Madame ? ...
 Que, si vous endormez Jupin,
 Vous l'aurez pour femme demain ...
 Oh bien ! vous pouvez être sûre
 Du succès de votre aventure ;
 J'endormirois , pour tel lopin ,
 Monsieur le diable avec Jupin.
 Là-dessus , ils s'en vont ensemble ,
 Au pas , en poste , ou bien à l'amble ,
 Jusqu'à l'endroit où Jupiter
 Etoit perché , je crois , en l'air.

Bon jour, mon homme, lui dit-elle,
 Mais d'un air d'adroite femelle,
 Qui du sein ôte le mouchoir,
 Pour engager l'œil à le voir ;
 L'avertit de son faux voyage,
 Pour un peu tâter son courage.
 En bégayant il répondit :
 Pour toi , tout le cœur me bondit !
 Et là-dessus , le Dieu la flatte ,
 Et de la bouche & de la patte ;

Mais d'un air qui lui fait juger
Que plus loin il veut l'engager.
Fi donc , fi donc ! répartit-elle,
Vous croyez carésser Sèmele....
Il ne s'en faut presque de rien
Que vous n'en la vaille très-bien,
Dit-il ; alors il continue....
Mais , nous sommes dans une nue....
Oh pardi ! fussions-nous dans l'eau....
Mais , mon mari , seroit-il beau
Qu'on vît notre badinerie ? ...
Eh ! reprit-il , je vous en prie ,
Mon bouchon , mon petit grouin ;
Votre beauté m'a mis en train.
Fi donc ! répondit la Déesse ;
Mais d'un ton de demi-Lucrece :
Fi ! vous alarmez ma pudeur....
Eh ! de quoi diantre a-t-elle peur ?
Si mon amour demande à rire ,
Peut-elle y trouver à redire ?
Jupin n'est-il pas votre époux ?
Allons , mon trognon , rendez-vous....
Ah ! mon Dieu ! quelle extravagance !
Ne peut-on sans impertinence ,
Se voir , s'aimer avec plaisir ? ...
Non , quand il naît certain desir ,

Lequel attendrissant notre âme....
 Mais, rends-toi, ma petite femme,
 Dit-il, en prenant un baiser;
 Quand on souffre, on sçait mal causer;
 Tiens, ta longueur m'est une amorce:
 Ma foi, je te prendrais par force.
 Elle reprit d'un air touchant:
 'Attends ce soir en nous couchant....
 Oh! ce soir n'est pas mon affaire,
 Dit-il d'un ton un peu colere,
 D'un ton d'époux un peu grossier;
 (Car un époux sçait mal prier.)
 Junon, le lorgnant d'un œil tendre:
 Vous ne voulez donc point attendre?
 Reprit-elle, en jettant sa main
 Sur l'épaule du sieur Jupin;
 Un peu plus de délicatesse
 Eût arrêté votre tendresse.
 Alors, d'un geste plein d'appas,
 Sur sa tête elle passe un bras,
 Dans le nuage elle chancelle.
 Et le pied manque à l'immortelle.
 Alors, il la.... ma foi, Lecteur,
 Je suis un trop modeste Auteur;
 Ce qui suivit est un mystere
 Mauvais à dire, & bon à faire.

Tant y a que Maître Jupin ,
Las & recrû s'endort enfin ;
Pendant quoi , la ville de Troie
Pensa des Grecs être la proie.
Jupin éveillé se fâcha ,
Et de travers ses yeux ficha
Sur Junon la méchante Dame ;
Et lui dit : peste de la femme !
Il ranime après le Troyen ,
Qui pour lors se défendit bien.





LIVRE HUITIEME.

Les Troyens, que Jupin excite,
De Grecs peuplerent le Cocyte;
Cocyte est un vilain endroit,
Où l'on n'est assis, ni tout droit.

A ce raisonnement peut-être,
Vous direz : comment peut-on être?...
Par ma foi, je ne sçais pas bien
D'un défunt quel est le maintien :
Mais quand on n'a plus de figure,
On ne peut avoir de posture;
Le Lecteur, s'il a de l'esprit,
Le croira comme je l'ai dit.

Le bon Monsieur Patrocle pleure
Sur les Grecs, & sur la demeure
Où les envoyoit l'ennemi :
Et sur les pleurs de son ami,
Pleure à son tour Monsieur Achille,
En ajoutant : Dis-moi donc, Gille;
Pourquoi larmoyer comme un veau?
A l'honneur de quel saint cette eau

Qui de tes yeux, Nigaud, distille ?
L'autre reprit : hélas ! Achille !...
Eh bien ! Hélas ! dis-nous , qu'as-tu ?
Est-ce que quelqu'un t'a battu ?
Ton pere est-il un mort sans vie ?
Ou bien au mien l'a-t-on ravie ?...
Non , ce seroit tant-pis pour eux ,
S'ils étoient trépassés tous deux ;
Mais je pleure nos camarades ,
Morts sans avoir été malades ;
A moins qu'un coup de fer porté
Ne soit un défaut de santé...
Quoi ! gémir sur une canaille !
Sur la plus fine truandaille
Qui fut jamais dessous les Cieux ,
Faire pisser ainsi ses yeux !

Ce mot est bien bas ; mais qu'y faire ?
C'est qu'Achille étoit en colere ;
Quand on est en courroux , l'on dit
Tout ce qui nous vient à l'esprit.
De là vient qu'on jure le diable ,
Terme qui paroît effroyable
A tous ceux qui dans leur bon-sens ,
Sont d'ordinaire honnêtes-gens.

Patrocle dit : cette Canaille ,
Ne valût-elle qu'une maille ,

Le demi-quart d'un quart de fou,
 Je soutiens que tu n'es qu'un fou ;
 Et quand jamais l'on ne pardonne,
 On est bête , & non pas personne :
 Or, tu ne lui pardonnes pas ;
 Ergo, personne tu n'es pas.
 Cet argument en rien ne cloche ;
 Mais , dis-moi , peste de caboche !
 Voudrois-tu que de chaque Grec,
 La mort fermât le triste bec ?
 Ils tombent drû comme la pluie....
 Oh ! finis , ton sermon m'ennuie....
 Dût-il encor plus t'ennuyer,
 Il me plaît à moi de crier.
 Oui , tel que l'on pend à la Grève ,
 Avec moins de justice crève ,
 Que tu ne crèverois ici ,
 Comme tu crèveras aussi....
 Vraiment, l'augure est agréable !...
 Eh ! taisez-vous , homme pendable ;
 Allez voir Maître Agamennon ,
 Au bras blessé d'un es ponton...
 Tu mens ; car c'est d'une arbalète...
 Eh ! qu'importe , mauvaise bête ,
 De l'es ponton ou bien du dard ?
 En êtes-vous moias à l'écart ?

Ah ! mon Dieu ! que c'est bien dommage
Que vous ayez tant de courage,
Puisqu'à ce pauvre Agamemnon
Il ne sert non plus qu'un chiffon !
La rancune, m'allez-vous dire,
De tous ses malheurs vous fait rire.
Mon cher Monsieur, la passion
Suppose un homme sans raison ;
Et puisqu'il s'agit de rancune,
Sçachez de moi qu'elle en est une.
Vous allez ajouter encor :
Si je ne le venge d'Hector ,
Pour ses enfants je me destine.
Pardi ! l'idée est bien maline !
En vérité, qu'importe à lui ,
S'il vient à mourir aujourd'hui ,
Qu'un jour à venir sa lignée
Reçoive une aide à lui rognée ?
Peut-être même, par hasard ,
Ne laissera-t-il qu'un bâtard :
Mais, m'échauffer est inutile ;
Avec un têtue comme Achille :
En a, par ma foi, bien menti ,
Qui dit que les Dieux l'ont bâti ;
Et je gagerois sur ma tête ,
Que ce n'est que d'une tempête ;

Ou bien d'un vilain flot moussieux ,
Que provient cet enfant hargneux...

Voyez donc la belle origine ,
Dit Achille , faisant la mine !
Patrocle , voyant son dépit ,
Tout aussi-tôt lui répartit :
Je suis un sot , & toi de même ;
Pardonne : ma douleur extrême
Fait que je parle , en vérité ,
A-peu-près comme un hébété :
Je chante paille à ta figure ,
Et tout cela c'est douleur pure ;
C'est un excès d'affliction ,
Non pas méchante intention.

Crains-tu la mort ? Je ne t'en blâme ;
Rien n'est tel qu'un corps avec âme :
Rien n'est plus doux que de pouvoir
Boire & manger , & se mouvoir.
Mais du moins prête-moi tes troupes ,
Pour aller sauver nos chaloupes ;
Ton morion , ton bouclier ,
Ta cuirasse , & ton baudrier.
Les Troyens , me croyant toi-même ,
En auront le visage blême ,
Et s'écrieront , doublant le pas :
Un défunt vaut qui ne fuit pas.

A ces mots , Achille soupire :
J'aurois bien des choses à dire ,
Repliqua-t-il ; mais mon discours
Auroit des récits trop peu courts ,
Je n'en dirai qu'une trentaine . . .
Il suffiroit d'une douzaine . . .
Le nombre , mon fils , n'y fait rien ,
Sinon dans un discours de chien .

Mon dépit , ma haine & ma gloire ,
Seroient trois chefs de mon mémoire ;
Ils font tous trois , ces motifs-là ,
Que ma valeur a fait holà ;
Car d'ailleurs , lorsque j'ai bû pinte ,
Mon âme n'est non plus atteinte
De l'épouvante du trépas ,
Qu'un chat l'est à l'aspect des rats ,
Mais Atride , (lorsque j'y songe ,
Souvent en l'air des coups j'allonge ;
Et l'autre jour , tant j'étois fou ,
Je croyois le blesser au cou .)
Or donc , mon ami , cet Atride
N'a-t-il pas pris ma Briseïde ?
Cet Atride , Chef si brutal ;
A qui je suis en tout égal :
Assurément il n'est personne
Qui ne sçache que la Couronne

Que porte le chef du còquin,
 Ne soit un présent de ma main
 Cette Couronne que tu cite,
 Outre qu'elle est par trop petite,
 N'est, tu le sçais, que de laiton ;
 Ainsi ce n'est pas un grand don ...
 Oui ; mais le pouvoir que lui donne
 Cette si chétive Couronne,
 Ce pouvoir est-il de laiton ?
 Réponds-moi, parle ... Vraiment non ...
 Et ces peuples, par ma vaillance,
 Que j'ai soumis à sa puissance ;
 Peuples dont j'ai perdu le nom,
 Leur défaite est-ce du laiton ?
 Est-ce du laiton que la peine
 Que j'ai pris pour ce Capitaine ?
 Briséide & tous ses appas,
 Que j'avois, & que je n'ai pas ;
 Fille du genre des pucelles ...
 Vous en sçavez bien des nouvelles ...
 Oui, je gagerois tout mon sang,
 (Et vous êtes un médifant ;)
 Fille enfin qui si bien concerte ;
 Est-ce du laiton que sa perte ?
 Cependant, malgré tout cela,
 Vous parlez pour ce saquin-là ;

Peu s'en faut que les écrivaines
Ne soient le fruit de vos prières ?
Mais enfin je vous aime trop.
Allez , ingrat , courez le trot.
Prenez ma cuirasse & mes armes ,
Et rengainez vos fottes larmes ;
Jamais , j'en jure mon honneur ,
Je ne vis de si laid pleureur :
Faites seller mon cheval pie.
Eh quoi ! toujours votre roupie !
Cours , ami , secourir le Grec ;
Va , marche ; que ton œil soit sec.
Si quelque coup ta main applique ,
Que ce coup-là soit sans réplique ;
J'entends par-là qu'il soit si fort ,
Que le battu soit comme mort ;
Et qu'en t'examinant , l'on dise ,
Ce drôle-là , dans sa chemise ,
Tient & renferme un Officier ,
Qui vaut autant qu'un Charcutier.
Cours ; & vous , Gendarmes de Troies ,
Qui faites fuir comme autant d'oies ,
Ou bien comme autant de lapins ,
Un nombre de quelques coquins ;
Ajax , Atride , je les nomme :
Vous verrez les armes d'un homme

Qui ne voyoit que votre eu ,
Dès que vous l'aviez apperçu.
Va, poulet ; mais jamais n'oublie ;
Que mourir est une folie :
Garde d'encombre & de méchef,
Cet étourdi , mais aimé chef.
Si par hasard une arbalète ,
Venoit à menacer ta tête ,
Tout au plus vite , mon garçon ,
Fais sans scrupule le plongeon.
Tu me diras que c'est un geste
Qu'un homme de valeur déteste ;
Mais on déteste plus encor
L'affreux accident de la mort.
Chassant Hector vers ses murailles ,
Prends garde que dans tes entrailles
Quelque fer ne soit introduit ;
Car le fer en cet endroit nuit ,
Aussi bien que dans la poitrine ,
Que de fond en comble il ruine.
Mon Dieu ! s'il m'étoit annoncé
Que mon Patrocle est trépassé ,
D'abord je répondrais : Quel conte !
C'est une fable qu'on raconte
Non , Monsieur , c'est un fait certain
Mais , est-il mort d'un coup au sein

Juste à deux doigts près de l'aisselle ;

Je dirois à cette nouvelle :

Peut-il être ressuscité ? . . .

Non , Monsieur . . . Je suis donc gîté ;

En effet , maudissant l'armée ,

Mon âme , ainsi qu'une fumée ,

En jettant un soupir d'ennui ,

Déguerpiroit de son étui.

Sire' Achille , après ces paroles ,

Dit encor quelques fariboles ;

Car , quand ses discours étoient longs ,

Sur la fin ils n'étoient pas bons.

Dudit Seigneur l'Infanterie ,

Ainsi que la Cavalerie ,

Mises en ordre dans un camp ,

Promirent de verser du sang ,

Au moins chacun une caraffe.

Mais où diable est la rime en affe ?

J'ai mis ce mot étourdiment ;

Mais , Lecteur , je t'en fais ferment ,

Au diable fois-tu , si j'en use :

Ainsi que ta bonté m'excuse.

On rapporte que les chevaux

Hennissoient de tous leurs naseaux.

Cependant le camp Grec décampe :

Nul , par bonheur , n'avoit la crampe ;

Car

Car la crampe est un maudit mal,
Qui , quand il faut fuir, est fatal.
Ajax seul défend sa * sentine ,
Qu'Hector d'une valeur mutine ,
Malgré, bon gré; vouloit avoir.
Ah ! parbleu ! le plaisant vouloir ,
S'écrioit Ajax dont la lance
Du Troyen visoit à la panse.
Rends-toi , lui répondoit Hector ;
Rends-toi , morbleu ! vivant ou mort...
T'appartiens-je donc pour me rendre ?
Dit Ajax, qui , pour se défendre ,
Montroit de temps en temps les dents ;
(Car cela fait frayeur aux gens.)
Tu n'aurois pas une manchette ,
Disoit-il. Après il se jette ,
Tantôt sur un , tantôt sur deux ,
Nommant Chef & Soldat des gueux,
A peine a-t-il dit la sottise ,
Que son fer en ses mains se brise.
O fourbisseur , maître fripon !
Qui m'as vendu ce fer pour bon ,

* C'est un petit Bateau.

Cria pour lors ce vaillant homme,
J'ai de cent sols donné la somme ;
Ce sont cent sols jettés dans l'eau.
Mais où diable est donc mon chapeau ?

Derechef Sieur Hector lui crie :
Oh ! je n'entends pas raillerie ;
Rends-toi , par la jarni ! rends-toi : ...
Rends-moi mon couvre-chef , à moi ,
Dit-il ; n'est-il pas malhonnête
De voler l'abri de ma tête ?
Veux-tu que , faute de chapeau ,
Il me prenne un rhume au cerveau ?
Ce disant , notre guerrier lorgne
Quelqu'un qui veut le rendre borgne ;
Il prit sa secousse & s'enfuit ,
Non sans faire beaucoup de bruit.
Voyez , dit-il , quelle maniere !
Attenter contre ma visiere !
Si je n'avois fui ces fripons ,
J'irois désormais à tâtons.

De loin Achille voit sa fuite ,
Joint ses deux mains , & dit ensuite :
De se sauver il a bien fait ;
Car il étoit borgne en effet :
Et perdre un de ses yeux , est , certe ,
Une très-affligeante perte ;

Ne fût-ce que pour la laideur
Que laissa toujours ce malheur.
Va, Patrocle, cours à son aide ;
Aux maux des Grecs porte remède ;
Et vous, mes braves fantassins,
Gardez-vous d'être Quinze-Vingts,
Après ce discours il embrasse,
De son ami qui part, la face ;
Je veux dire qu'il le baïsa,
Et qu'en même temps il pressa
Sa poitrine contre la sienne ;
Dont l'autre : Par la jarniguienne !
Dit-il, vous me ferrez trop fort...
La chose étant ainsi, j'ai tort,
Répondit-il : puis il le lâche,
Et Patrocle aussi se défâche.
(Défâcher, est-il bon François ?
Je m'en suis fervi maintefois
Dans les discours de bouche à bouche ;
A tout risque ici je le couche :
Si par hasard il n'est pas bien,
Un mot dans un Livre n'est rien).

Poursuivons : Patrocle s'avance ;
Il recommande la vaillance,
Chemin faisant, à ses soldats,
Disant : Mardi ! ne lâchez pas.

Sçachez , dit un à fiere mine,
Que nous ne lâchions que l'urine...
A propos , tu me fais penser
Que j'ai grand besoin de pisser ,
Répondit notre Capitaine,
Qui pisse au milieu de la plaine ;
Et sa troupe , voyant cela ,
Pour pisser aussi , fit holà.
Comme ils étoient beaucoup de monde ,
Très-copieuse fut leur onde ,
D'autant plus encor qu'un chacun
Avoit mis l'urine en commun.
(Quelqu'un dira , je le parie ,
Que l'article est coyonnerie :
Mais , il faut bien tout rapporter ;
Quand on se mêle de conter).

Les Phrygiens crurent qu'Achille
Revenoit attaquer leur Ville ;
Quel parti prendre , dit Hector ? ...
Le parti d'éviter la mort ,
Dit l'étonné garçon d'Anchise ;
Ce parti , c'est de lâcher prise
Oui ; mais quelle honte pour nous ! ...
D'accord ; mais recevoir cent coups
Vous paroît donc à votre compte ,
Moins malhonnête que la honte .

Pour moi je soutiens qu'un manchot
Est, autant qu'on peut l'être, sot.

De ces discours on peut conclure
Combien d'Achille la figure,
(Car il n'étoit là qu'en portrait)
Sur le Troyen fesoit effet,
Puisqu'au seul aspect de sa mine
Un chacun sauva sa sentine,
Puisque sa seule vision
Du courage est l'extinction.
(Vision, portrait & figure,
Aspect, ressemblance, encolure,
Sont bonnet blanc, & blanc bonnet :
Qu'importe, si le fait est net ?)

Patrocle au milieu d'eux s'élançe,
Et vit bien à leur contenance,
Qu'un grain de millet seulement
Leur eût bouché le fondement.
(Je pouvois dire le derriere ;
Mais la façon est trop grossiere :
Ou qu'au Troyen, presque vaincu,
Un grain d'orge eût bouché le cu ;
Et je gage que ma pensée
Ne sçauroit mieux être énoncée.)

Patrocle, entr'eux poussant son char,
Tua le fils d'Amisodar.

Mais, ô Lecteur, il faut vous dire,
Quel homme c'étoit que ce Sire :
Il nourrissoit un gros dragon,
De la figure d'un goujon ;
Et ce dragon fesoit trois bêtes,
Id est, trois corps, avec trois têtes,
Par ainsi c'étoient trois dragons
Distribués en trois goujons ;
Mais pour nourrir ce monstre énorme,
Du corps il en coûta la forme
A je ne sçais combien de gens,
Qu'il dévoroit avec ses dents.

Des vaisseaux éteinte est la flâme,
Qui leur eût rôti jusqu'à l'âme ;
Je ne parle ici que des Grecs,
Qu'on eût vu bien-tôt raisins secs.
(Rien n'est si sec que telle grappe,
Si ce n'est d'un gascon la cappe.)
Or, quand ils virent que le feu
Ne consumoit plus, ou très-peu ;
Pardi ! transportons à Pergame,
Crierent-ils, ladite flâme.
Le tour est bien imaginé,
Leur répondit Ajax l'aîné :
Mais pour aller jusqu'à la Ville,
Il faut bien assommer un mille ,

Ou du moins neuf-cents ennemis.
La brûlerons-nous à ce prix,
Répartit alors Mérienne ?
Oui-dà, Messieurs, la chose est bonne,
Pourvu que neuf-cents d'entre nous
A neuf-cents donne de bons coups;
Mais des coups, dont nul ne réchappe,
Si chacun de nous son coup frappe;
Amis, moi qui vous parle ici,
Qui frapperai le mien aussi;
Moi, qui m'appelle Mérienne
Le velu, je vous cautionne
Que vous verrez chûs sur le nez
Neuf-cents Troyens fort bien comptés.

Eh vite ! allons, qu'on s'évertue ;
Voici que mon Troyen je tue.
Le gaillard usoit de petun !
Messieurs, reste à neuf-cents moins un.
Patrocle encore les exhorte ;
Chacun au carnage se porte.
Il en mourut, sur mon honneur,
Plus de la moitié de frayeur.
Celui-ci se sauvant, culbute,
Et meurt frappé d'un pied de brute;
(Brute veut dire ici cheval,
Dont le coup de pied est brutal ;)

L'autre , d'un coup de javeline ,
Prend d'un défunt posture & mine,
Celui-ci , de son char versé ,
De six pieds de long est glacé ;
L'autre rend les abois dans l'onde ,
Et donne au diable tout le monde.
L'un fuyant , demande quartier ,
Parce qu'il va se marier :
Mais Patrocle , aux cris de cet homme ,
Par pitié , le frappe & l'assomme ,
Et dit : Tu ne sçauras jamais
Quel est le bien que je te fais.
Bref enfin , il n'est plus personne
Que ce faux Achille n'étonne ;
Il ôse franchir les fossés :
Mais où va-t-il montrer son nez ?
Hélas ! arrête , misérable !
Pour toi le cas est trop risquable ;
Laisse - là ces fossés maudits ,
Où sont retranchés ces bandits.
Tu vas perdre ton existence.
Eh , mon Dieu ! garde souvenance ,
De ce qu'Achille en te quittant
Te dit , & recommanda tant.
Ne t'a-t-il pas dit , dans ton ventre ,
Que si quelque vilain fer entre ,

Ce fer à tes tripes nuira.

Arrête ! car il t'en cuira.

Mais point , le malheureux galope ;

N'est-il pas possible qu'il chope ?

Dit Sarpédon , fils de Jupin ,

Qui se souffletta le grouin.

En se disant Vilain infâme !

Vous fuyez donc comme une femme !

(Encore en un certain combat ,

La femme est-elle bon soldat.)

Tout-à-coup , alors il s'arrête ;

Et pour avoir la bouche nette ,

Il cracha ; quand il eut craché ,

Il dit : Oh ! que je suis fâché ! . . .

Auriez-vous , notre Capitaine ,

Quelque blessure à la bedaine ?

Ou seroit-ce du sang mâché ,

Qui vient par vous d'être craché ? . . .

Non , non , ce n'est sang ni bedaine ,

Dit-il ; mais c'est la pretontaine

Que je vous vois courir à tous ,

Qui met mon esprit en courroux.

A ce , reprit un de la troupe ,

Qui portoit au front une loupe ,

Cette pretontaine , Seigneur ,

Ne doit point vous tenir au cœur ;

La raison qui fait qu'on s'esquive,
Est la raison qui veut qu'on vive ;
Qui veut ençor que du danger
Chacun tâche à se dégager.
Regardez-moi ce diable d'homme,
Qui fend un chef comme une pomme ;
Et convenez qu'en courant fort ,
Nous n'avons pas un si grand tort
Mais cet homme enfin n'est qu'un homme ...
Oui ; mais Pierre Achille il se nomme ;
Ce qui veut dire en bon François ,
Quatre ou cinq, ou pour le moins trois
Voulût-il dire une douzaine ,
Mon courage vers lui m'entraîne ,
Reprit le vaillant Sarpédon ;
Sa mort sera de ma façon.

Aussi-tôt Patrocle il aborde ,
Lui dit qu'il méritoit la corde ,
D'avoir tué tant de Chrétiens ;
(Je me méprends , tant de Troyens :)
Ajoûtant : Si dedans ma troupe
Quelqu'un avoit eu de l'étoupe ,
Je t'aurois , avec un licou ,
Etranglé par ton chien de cou :
Mais , grand chenapant , cette épée ,
De ton sang largement trempée ,

Sans t'étouffer par le chifflet ,
Fera , je crois , le même effet.

Alors il pousse une estocade :
Mais l'autre , prompt à la parade ,
Lui dit : Tu n'es qu'un mal-adroit.
Ce disant , il lui coupe un doigt ,
Et je crois que c'étoit le pouce.
A son tour , Sarpédon le pousse ,
En s'écriant , d'un ton brutal :
Ah ! qu'un doigt coupé fait de mal !
Tu le païras de ton oreille.

Il la lui trancha par merveille ;
Et Sarpédon dit à son tour :
Mon Dieu ! si j'en devenois sourd !

On voit , par les coups qu'on se donne ,
Que la victoire pour personne
Ne paroïssoit pencher encor :
Elle fit cependant un mort.
Sarpédon à la fin chancelle.

Apporte donc une ficelle ,
Dit Patrocle , d'un ton railleur ;
Eh quoi ! tu changes de couleur !

Voyant presque son fils sans vie ,
Jupiter fait le Jérémie :
Mon fils , dont le pere est divin ,
Crève donc comme un vil humain !...

Mais, dit Junon, tout homme en vie
Est fait pour être un jour voirie,
Comme nous autres sommes faits
Pour vivre & ne crever jamais.
Vous sçavez fort bien que c'est l'ordre,
Sur vous ne donnez point à mordre :
Point de foiblesse, mon mari....
Cependant je suis bien marri!...
Ah! soutiens-moi, ma pauvre femme!
Il me semble que j'ai vu l'âme
Sortir du corps de Sarpédon....
Bon! bon! c'est une vision....
Eh! de grâce, vois s'il remue....
Patrocle, en ce moment le tue....
Eh bien! ma femme, est-il tué?...
Il meurt.... Le Ciel en soit loué.
Voir, entre le ziste & le zeste,
Un mourant dont l'âme conteste,
Avant d'aller au creux manoir,
Est un spectacle laid à voir....
Ah! dit-elle, il respire encore....
Le diable emporte la pécore :
Il n'agonise si long-temps
Que pour faire souffrir les gens...
Entends-tu bien comme il appelle
Au secours son ami fidèle?

Effectivement, Sarpédon
Harangua Glaucus sur ce ton ,
Avant que dans l'empire sombre
S'en allât demeurer son ombre :
Glaucus ! hélas ! mon cher Glaucus !
Ma foi, ton ami n'en peut plus ,
Et le plus anodin clystere
Feroit autant que de l'eau claire.
O de mes féaux le meilleur !
Je meurs ton humble serviteur.
Quand je te parle de la sorte ,
Si je ments, le diable m'emporte.
Au nom de Dieu, venge ma mort :
Celui qui me la donne a tort ;
Car en vérité, c'est dommage
De tuer un homme à mon âge.
Au reste, ami, porte le deuil ,
Et fais dépense d'un cercueil ;
Fais aussi graver sur ma bière,
Que je mourus sur mon derriere.
Adieu donc, bon jour, & bon soir.
L'autre lui dit, jusqu'au revoir.
Et puis aussi-tôt il s'écrie :
Eh quoi ! ta chair sera pourrie !
Et ton corps, qui ne bougera ,
Dans un jour, au plus tard, pûra

O puanteur inévitable !
Tu saisis donc mon semblable !
Et moi, dans un si grand malheur,
Je n'ai pas un gros de vigueur :
Un vilain coup au méfenterre
Me laisse le seul droit de braire ;
Un âne en feroit bien autant :
Mais son chagrin seroit moins grand.
Grand Apollon ! sois à mon aide :
Ce mort, quoique charogne laide,
Fut sur ses pieds tout comme moi,
Et peut être aussi-bien que toi.
Dans ce chemin-ci qui traverse
Ce défunt chut à la renverse :
Quand il fut chu, il m'appella ;
J'accours, j'arrive, me voilà :
Il me semble avoir la berlue,
De le voir froid comme laitue ;
Et je ne puis venger sa mort,
Qu'il m'a dit qu'il souffroit à tort.

On croiroit que, d'une voix pie,
Lui dit Hector, tu *psalmodia*.
Au mort il ne faut plus penser.
Va vite te faire panser ;
(Quoique d'un coup au méfentere,
A vrai dire, on ne guérit guère.)

Si tu crèves, dans un tombeau
Je mettrai tes os & ta peau,
Si clos, qu'il seroit bien étrange,
Si jamais aucun ver te mange.
Quant à l'égard de ton ami,
Crois trépassé son ennemi;
Et la chose est tellement faite,
Qu'on peut la mettre en la Gazette.
Là-dessus Hector se rendit
A l'endroit où Patrocle il vit.
D'abord doucement il l'approche,
Et deux coups de pied lui décoche....
Dans quel endroit?... Je n'en fais rien;
Suffit qu'il les appliqua bien.
Patrocle retourna la tête,
Et l'appella gros mal-honnête;
En effet il étoit fort gros
Par le derrière de son dos.

Hector, fâché de cette injure,
L'appella fils de créature.
L'autre reprit d'un air hautain:
Maman fut donc une Pn...?
Vous en avez menti, Jean-logne.
Alors il le frappe à la trogne.
Chaque camp voyant leur courroux,
Dit : Laissons battre ces deux foux.

Un trait commença la bataille ,
Lequel trait ne fit rien qui vaille.

Patrocle bouillant de dépit ,
Dit: Mort ! & puis son arc rompit ;
Prit Sarpédon par la crinière.
Hector, par le pied de derrière ,
Le prit aussi de son côté ,
Dont le mort fut tout éreinté ;
Et se disputant de la forte
Cette pauvre charogne morte ,
On dit, hélas ! qu'elle rendit
Le dernier repas qu'elle prit.

Jupin voyant cette débacle ,
S'écrie : ah le piteux spectacle !
Par ma foi, j'ignorois encor
Qu'on se vuidoit après la mort :
Ce dernier accident m'affomme.
Mon fils fut un vigoureux homme !
Et l'on voit par cette action ,
Qu'il fesoit bien digestion !
Cet aspect mes regards outrage.
Que de sang il fonde un nuage ,
Et fasons rouler mon canon
En l'honneur de mon Sarpédon.

Tombe alors de sang une ondée ,
Dont un chacun d'une coupée

Eut

Eut le nez long d'étonnement,
 Et dit : Ah ! Messieurs, c'est du sang !
 Ce miracle-là manifeste,
 Sans doute, une chose funeste,
 L'autre dit : Ne seroit-ce pas
 Quelque Dieu que l'on saigne au bras ?
 Ou bien de sang quelque palette,
 Que du haut de la voûte on jette ?...
 Ce seroit donc du sang gâté,
 Quoique d'une Divinité ?...
 Fût-ce le sang du diable même,
 Dit Hector d'une rage extrême,
 Patrocle, ou plutôt ce coquin,
 N'en mourra pas moins de ma main.

Va, va, ma main vaut bien ta patte ;
 Reprit Patrocle, qui se gratte ;
 (Car je suis maître d'ajouter
 Qu'il eut le temps de se gratter.)
 Hector, à ce discours, réplique :
 Tiens, tout ce sang-là pronostique,
 Ou prouve que le cœur d'Hector
 Aux yeux de Jupin vaut de l'or,
 Alors sur Patrocle il s'élance,
 Et du dernier se rompt la lance,
 Hector ne fut ni fou ni sot ;
 Car criant : te voilà capot,

Sans attendre aucune réponse,
Dans son sein l'épée il enfonce.
Patrocle, en trébuchant, cria :
Ma foi, mon âme est à *quai*.

Le Troyen, le croyant Achille,
Fit sa harangue dans ce style ;
(Car c'étoit la mode pour lors
De haranguer vivants & morts :)
Eh bien ! notre ville de Troie
N'est pourtant pas un feu de joie.
Tu trépasses, si tu n'es mort,
Et la Ville est debout encor ;
Et debout sera, je l'assûre,
Aussi long-temps que ma figure
Se soutiendra sur ses deux pieds.
Les tiens, sans être estropiés,
Sans corps, & sans crampe, & sans goutte,
(Car ils sont sains, ou je m'en doute,)
Comme vrais pieds de vieux cheval,
N'ont pu porter leur animal.
Et ta maman, où diable est-elle ?
Tu n'en as donc point de nouvelle ?
Par la mardi ! qu'elle braira,
Et qu'elle me divertira !
Entre nous c'est une drôlesse
Qui t'a mal tenu sa promesse.

Patrocle alors fit un soupir ,
Et dit , avant que de mourir :
Je veux parler en conscience...
Eh bien ! quoi ? qu'est-ce ? ... Patience !
Ce n'est que moi , pauvre braillard ,
Que vient de tuer ton poignard...
Ce n'est que moi ! Que veux-tu dire ?
As-tu , mourant , le mot pour rire ?...
Non , mon enfant ; ce n'est que moi...
Vraiment ! je vois bien que c'est toi...
Mais , ce moi , c'est une parole
Ressemblante à la parabole ;
C'est que ce moi n'est point celui
Que tu crois crever aujourd'hui.
Enfin , ce moi n'est point Achille :
Ainsi , ton discours sur ta ville ,
Et sur Dame Thétis aussi ,
Est un sot conte , Dieu merci.
Achille se porte à merveilles ;
Donc malheur à tes deux oreilles !..

Oh ! que je suis un grand matin ,
D'avoir pris pour Dieu S. Crépin ,
Dit Hector , qui , baissant la lance ,
A d'un vaincu la contenance.
Et toi , vaurien , n'as-tu pas tort ?..
Je ne dis mot , car je suis mort ,

Ee ij

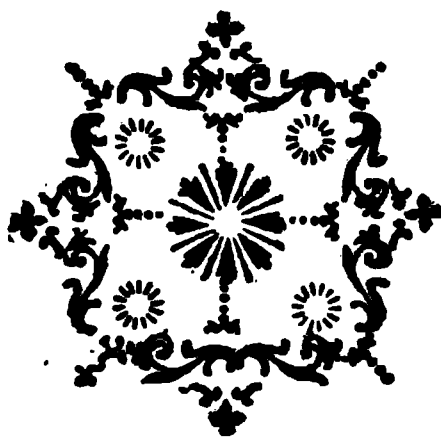
Dit Patrocle , qui rendit l'âme ,
Pendant qu'Hector lui chante gamme ;
Qui de dépit le dépouilla ,
Et par intérêt le fouilla ,
Lui prit une fort belle montre ,
Que l'autre avoit eu de rencontre ;
Une vieille paire de gants ,
Un tire-bouchon & six blancs.

Le vaillant Ajax s'en désole ,
Et dit ; Messieurs , ce qu'il lui vole
De droit nous appartient à nous ;
Peut-être a-t-il trouvé cent sous.
Cent sous , dans le temps où nous sommes ,
Vous le sçavez , valent cent sommes.
Ce fripon-là vous fait-il peur ?
Allons , ventrebleu ! de l'honneur.
Il s'avance , à ces mots , lui-même ;
Le carnage devint extrême ;
Et Jupiter , pour le finir ,
Un nuage noir fit venir ,
Ajax au désespoir s'écrie :
Suis-je aveugle ? mort de ma vie !
Je voyois , ce semble , un Troyen ,
Et maintenant je ne vois rien.
Qui va là ? ... C'est Jean Mérienne , ..
La nuit on ne connoît personne ;

Mais je pense m'appercevoir
Que l'on me vole mon mouchoir !
Ou bien, c'est quelque main Troyenne
Qui prend ma poche pour la fienne ;
Tout beau ! mais le coquin s'enfuit
Par la jarni ? la sotte nuit !
Maître Jupin, à ma prière,
Rends-nous de grâce la lumière !
Cadedis ! si je vois un brin !
Fais ce que tu voudras, Jupin.

Là-dessus, le jeune Antiloqué,
Dont l'habit étoit tout en loqué,
S'en vint vers le fils de Thétis...
Patrocle est-il mort?... Oui... Tant-pis.
Cependant son corps on emporte,
Gardé, je crois, d'une cohorte ;
Hector, pire qu'un enragé,
Voudroit, dit-il, l'avoir mangé.
Hélénus dit à ce langage :
Tu le haïs donc jusqu'à la rage ?
Crois-moi, mon ami, ce propos
N'est pas fort digne d'un Héros.
Ne lache plus cette sottise...
Toi, ne lâche plus de bêtise,
Lui répondit le Sieur Hector ;
Quand je parle ainsi de ce mort,

Ce n'est pas que je lui desfire ,
Puisqu'il est défunt , un sort pire :
Je l'aime autant là qu'au gibet....
C'est la même chose en effet :
Mais pourquoi montrer tant de rage?...
Ah ! le voici : c'est par courage ,
C'est que je suis au désespoir
Qu'on ait prétendu le revoir.
Je m'écrie à cette insolence ,
Par un sentiment de vengeance ,
Comme si j'étois enragé :
Qui, je voudrois l'avoir mangé.



LIVRE NEUVIEME.

LE Grec, pour fuir, prend sa secousse,
 Parce qu'Hector est à sa trouffe,
 (On dit à ses trouffes, je croi;
 Mais l'autre est plus juste pour moi.)
 Achille lorgnant Antiloque,
 Dit: Je veux que le loup me croque,
 Si, quand même on ne m'eût pas dit
 Que mon ami Patrocle est frit,
 De nos Grecs la fuyarde armée
 Ne m'en eût pas donné fumée.
 Il ajoute ensuite: O destin!
 Falloit-il être si malin?
 O vieille diablesse de Parque!
 Voilà comme tu nous démarque:
 Ma mere me l'avoit bien dit,
Id est, me l'avoit bien prédit.
 Elle m'apprit, la pauvre femme,
 Qu'un de nos Guerriers rendroit l'âme;
 Guerrier le plus vaillant de tous,
 Excepté moi qui parle à vous.

Par où la rendra-t-il, ma mère,
Lui dis-je, en me mettant à braire ?
Elle reprit qu'il la rendroit
Par où son âme s'enfueroit.

Achille, après ladite plainte ;
De pleurs versa bien une pinte,
Pinte, mesure Saint-Denis ;
Après ces pleurs il fit des cris ;
Et l'on ne lit pas dans Homère,
S'il en poussa beaucoup ou guère ;
Cet Auteur marque seulement
Qu'il en eut un grand enrouement ;
Et que, prenant son cimenterre,
Il en mit la garde par terre ;
En prit la pointe de la main ;
Et la tourna contre son sein.
Il dit après : Je crois qu'elle entrè
Plus facilement dans le ventre.
Il la mit donc en cet endroit,
En tâtant le nombril du doigt ;
La portant ensuite à la gorge :
Il vaut bien mieux que je m'égorge ;
Dit-il ; ce sera plutôt fait.
On ne sçait s'il se fût défait ;
Sans Antiloque, qui s'écrie :
Eh ! mon Dieu ! point de fingerie ;

Le Diable peut bien nous pousser,
Quand nous feignons de nous percer,
Achille, sans daigner l'entendre,
Pousse des cris à pierre fendre.
Jusqu'aux oreilles de Thétis
Parviennent ces lugubres cris.
On diroit, tant il s'égosille,
Qu'on l'écorche comme une anguille,
Dit cette Déesse à ses sœurs;
Puis versant un filet de pleurs :
Puisque mon pauvre garçon crie,
Crions aussi, je vous en prie.
Aussi-tôt l'on s'égosilla,
Ou, si vous voulez, l'on piailla :
Pleurons maintenant, reprit-elle,
De ce que je suis immortelle...
Comment donc l'immortalité
N'est-elle pas félicité? ...
Non, pour qui son âme veut rendre ;
Ou bien, lorsque l'on veut se pendre,
Par exemple ; que d'un licou
Je suspende mon divin cou,
Et que je jette après l'échelle,
Vous verrez ma forme immortelle
Brandiller une éternité,
Sans rendre un esprit agité :

Au-lieu que, si cette figure
Étoit propre à la sépulture,
On voit que j'aurois l'agrément
De finir un maudit tourment ;
Car enfin, mes sœurs, j'aime Achille,
Et je crois qu'il est inutile
De dire à combien de karats ;
Je l'aime, ou je ne l'aime pas :
Mais ma facilité de braire
Marque que je suis bonne mere.
Souvent quand il étoit petit,
L'innocent pissoit dans son lit ;
J'essuyois tout cela moi-même,
Avec une tendresse extrême.
Je l'élevai, quand il fut grand,
Comme on fait un fils de Traitant.....

Qu'est-ce donc qu'un Traitant, Déesse ?
Est-ce un Roi ?.. Non : pas même Altesse ;
C'est un Sujet à qui le fort
Donne moyen d'avoir de l'or :
Mais ce don, il ne le mérite
Que quand sa naissance est petite ;
Première disposition
Qui le rend digne de ce don.
Il faut que, par Dame Nature
Son cœur, propre à toute aventure,

Fléchisse même sa pudeur
Jusqu'à l'emploi de serviteur,
Et bien d'autres menus ouvrages,
Qui du bonheur font les étages ;
C'est par de si rares talents
Que se font les heureux Traitants.
Mais revenons à notre histoire.
De mon garçon j'ai vu la gloire
S'élever en un si haut point,
Que de plus haute il n'en est point ;
Et presque haute, sur mon âme ,
Que l'est la Tour de Notre-Dame.
Le parallèle que j'en fais ,
Est fort juste, quoique mauvais.
J'ose bien dire davantage ;
Si l'on étoit Dieu par courage ,
Les autres Dieux jusqu'à Jupin,
Près de lui seroient du fretin.
De quoi lui sert sa vaillantise ?
Moins que sa première chemise ;
Car un trépas précipité
Doit le jeter sur le côté. . . .
Mais, s'il tomboit d'une autre sorte ? . . .
Eh ! mes compagnes, que m'importe ?
Si, tombant, d'une autre façon ,
Son esprit sort de sa maison.

Il me semble qu'il va le rendre ,
Et je vois ses gigots s'étendre ;
(Car , sur le ventre ou sur le dos
Un mourant étend ses gigots.)
Hier , cette funeste image
Me dégoûta de mon potage ;
Je n'en humai que le bouillon ;
Tant j'eus regret à ce Garçon :
Encor , s'il mouroit de vieillesse ,
Ou si , pour prix de sa prouesse ,
Avant ce prompt trépasement ,
Il vivotoit tranquillement.
Mais point : le chagrin qui le mine
Le rend plus sec qu'une étamine . . .
Dites plutôt qu'il l'a rendu
Plus sec que ne l'est un pendu.
Rien ne l'est plus qu'un corps , je pense ,
Qui fit séjour à la potence.
Thétis répondit : il est vrai ;
Mais le portrait en est trop laid.
Là-dessus l'Immortelle ajoute :
Compagnes , mangeons une croûte ;
Puis nous irons dans ce moment
Donner un peu d'allègement
A ce malheureux Capitaine
Dont la pauvre âme est dans la peine.

Cela fait , la Déesse part
 Dans une conque ou dans un char ;
 On nous dit qu'elle appella roffe
 Un des animaux du carrosse ;
 C'étoient , je crois , six maquereaux
 Qui lui servirent de chevaux.

(A ce mot , je vois quelques Dames ,
 Contrefaisant les chastes âmes ,
 Ou bien chastes de bonne-foi ,
 S'écrier , en lisant : Pourquoi
 Lui donner de tels attelages ? ...
 Point de courroux , femelles sages ,
 Chacun sçait bien qu'un maquereau
 Est un poisson nageant dans l'eau.
 Personne , j'en conviens , n'ignore
 Qu'il en est d'une espece encore
 Bien différente de ceux-ci ;
 Mais je n'en parle point ici ,
 Pourquoi votre délicatesse
 Déniche-t-elle une autre espece ?

Oui , par dessein , ou par hasard ,
 Six maquereaux traînoient son char ;

Elle arrive , & voit son Achille ,
 Qui tenoit des discours d'un style
 Qu'assurément les puissants Dieux
 Devoient trouver fort peu pieux ,



Il juroit, & sa bonne mere
Dit, l'entendant: Veux-tu te taire!
Quoi! blasphèmer contre Jupin,
Ce Dieu de qui tu tiens le pain!
Pardi! te voilà bien malade,
Pour faire une capilotade
De tous les Dieux du Firmament,
Comme tu fais, dit sa maman!
Comme un vrai loup-garoup tu *crie*:
Parce qu'un Patrocle est sans vie.
Il faut traiter pour ce trépas,
Maître Jupin du haut en bas!
Il faut que ta langue le fronde,
Lui le meilleur enfant du monde!
Posons qu'il soit un animal,
Mon fils, en es-tu moins brutal?
Que n'a pas fait pour ta figure
Ce Dieu contre lequel tu *jure*?
Le camp des Grecs me fait pitié;
De tant de sang il est noyé!
Va-t'en voir un peu le visage
Des morts étendus au rivage;
Tu verras quelle mine ils font....
Qu'ils fassent celle qu'ils voudront:
Qu'importe à moi leur morte face?
Je me doute de leur grimace....

Mais leur face de trépassé,
Ils l'ont pour t'avoir offensé;
Par Jupin, contre qui tu grognes,
Ils sont devenus des charognes....
Mais fussent-ils rongés des vers,
Moi, je n'y gagne, ni n'y perds.
Que me fait à moi, je vous prie,
Un vilain tas de chair pourrie?...
Mais ce tas bien-tôt infecté,
N'est là, que pour t'être absenté;
Et ce Dieu que ta langue offense
A tant honoré ton absence,
Que chacun a dit, trépassant:
Si ce matin étoit présent,
Ou s'il eût bien voulu nous suivre,
Maugrebleu ! j'étois homme à vivre,
Ou bien à mâcher de mes dents,
Encore une douzaine d'ans.

Ce matin, mon fils, c'est toi-même ;
Ainsi, vois combien Jupin t'aime !...
Que je maudirois de bon cœur
Le service, & le serviteur !
Qu'ai-je affaire du sang qu'il verse ?
Il me semble que l'on me berce,
Quand on me dit que cet effroi
S'est au camp répandu pour moi.

Il faut que Jupin dans sa tête
N'ait pas plus d'esprit qu'une bête,
Pour penser qu'un millier de corps
M'honorent beaucoup d'être morts ;
Quand il permet que mon intime,
Qui sous ma figure s'escrime,
Soit lui-même un morceau du tas
De ces corps froids par le trépas.
Bien mieux eût valu que la terre
Fût mise en morceaux comme un verre ;
Que les Dieux, & que leur cité,
Le tout ensemble culbuté,
Par des accidents effroyables
Fussent allés à tous les diables.
Mieux vaudroit que ce maître fou
Se fût cent fois rompu le cou ;
Mieux vaudroit, Dieu me le pardonne ;
Que vous fussiez morte, ma bonne ;
Que ma race n'eût point été,
Que de voir ce garçon gité.
Mon bouclier & ma cuirasse
Sont aussi restés sur la place ;
Non pas qu'ils soient morts, mais enfin ;
Hector les a pris pour butin.
O Ciel ! je verrai donc ce drôle,
Portant l'une sur son épaule,

Me dire : Cavalier , holà !

Vois-tu cette cuirasse-là ?

Vois-tu ce bouclier , beau Sire ?

Et moi je ne sçaurai que dire ,

Sinon : les choses que je voi ,

Monfieur , étoient n'a-guere à moi.

Cependant mon papa Pélée ,

Dont la rime est tête pelée ,

Quand il encourut le hafard ,

Vous épousant , d'être cornard ,

Les eut des Dieux. Jour déplorable !

Auquel naquit un misérable ,

Qui , tout ainsi qu'un malotru ,

Devoit être laissé tout nu ;

(Je dis tout nu , car ma chemise ,

Quoiqu'elle soit toile de frise ,

Et ce pourpoint de drap usé ,

Duquel le galon est passé ,

Sans eux l'on verroit mon derriere ;

Mais un Officier sans rapiere ,

Sans ses armes , quoique vêtu ,

A dire vrai , montre le cu.

Or , voyez la belle figure

Que je fais en cette aventure !)

C'est cependant par Jupiter :

Qu'on me voit ce morceau de chair.

Votre amitié pour moi, ma mère,
Voudroit que je fusse à refaire :
Mais point de remède à ce mal,
Me voilà. Le desir brutal
Qui de mon pere poussa l'âme
A m'ébaucher avec sa femme,
Fut un desir , en vérité,
Qu'il devoit bien mettre à côté.
(A côté ! ce mot-là, veut dire,
Qu'il dut l'effet s'en interdire.)
Mais enfin , me voilà bâti ;
Tel que de vous je suis sorti.
Je mourrai bien tôt ; eh ! qu'importe.
Que ma forme grouille , ou soit morte ;
Si , devant que quitter mon sac ,
Je puis transpercer l'estomac ,
Ou , pour le moins , avec adresse ,
Passer mon fer dans l'entrefesse ;
En un mot , embrocher celui
Par qui meurt Patrocle aujourd'hui ?

A cela , répondit la mere ,
L'embrocher n'est pas nécessaire ;
Car il faudroit viser bien droit ,
Pour rencontrer juste l'endroit ,
Outre que sale est la maniere
De viser un homme au derriere

Mais enfin, quelque coup qu'il ait,
Je le garantis d'esprit net.
Hélas ! mon cher fils ! il me semble,
Tant l'avenir fait que je tremble,
Et tant pour toi craint mon amour,
Que l'on ne m'embroche à mon tour....
Pourquoi donc vous croirez embrochée?...
Cela vient d'être trop fâchée
De sçavoir qu'un coup de hasard
Te donnera bien-tôt ta part....
Que ne la tiens-je tout-à-l'heure,
A condition qu'Hector meure !
Patrocle est mort ! après ce coup,
Mérité-je d'être debout ?
Ah ! j'étois tenté de me pendre,
De n'avoir pas sçu le défendre ;
C'étoit fait, si je n'avois cru
Qu'on n'estime point un pendu,
Que de Grecs sont en l'autre Monde ;
Dont la moitié peut-être en gronde ;
Et, traversant le Phlégéon,
Ont peur de la face à Caron !
Tous tant qu'ils sont, ils pourroient être
Aussi vifs que Dieu les fit naître ;
Et, s'ils n'étoient trépassés tous,
Ils seroient vivants comme nous....

Ce que tu dis , mon cher Achille ,
A croire n'est pas difficile
Mon Dieu ! j'entends disant cela ,
Qu'ils seroient comme nous voilà :
Si , devant qu'ils fussent sans vie ,
Cette main-là leur eût *servi* :
Mais mon diable de chef têtû
A rendu mon bras sans vertu .
Je disois : Si je me retire ,
Agamemnon aura du *pire* ;
Et , ma petite vanité
Me le représentant frotté ,
Je lui criois , transporté d'aise :
Voyez si c'est une fadaïse ,
Monsieur , que de m'avoir bravé ;
Vous êtes à demi-crevé ,
Et votre carogne d'armée
D'épouvante est toute pâmée ;
Vous avez sur la gueule , vous :
Ainsi sont châtiés les fous :
Et , plus sot qu'un fondeur de cloche ,
Vous voyez que votre caboche
Renferme & contient un esprit
Qui vous rendra souvent contrit .
Pour moi , mon enfant , je m'en zeste ,
Puisse périr encor le reste !

C'étoit-là le raisonnement
Que je fesois tout seul, maman;
C'étoit l'invention du Diable:
Mais à présent, plus sociable,
Je vais trouver Agamemnon,
Et lui parlerai sur ce ton:

Parle donc, hé ! mon camarade.
Oh ! que ton esprit est maussade,
D'avoir le mien tant courroucé !
Tu mérites, pour le passé,
De coups de canne une douzaine ;
Mais baste ! ce n'est pas la peine.
Je vois fort bien, si je le fais,
Que tu le trouverois mauvais ;
Et cela seroit de querelle
Une matiere encor nouvelle :
Ainsi, te connoissant trop sot,
Je supprimerai le tricot.

Là-dessus, à voix élevée,
Ton âme s'est donc esquivée ?
Dirai-je à Patrocle gité :
Serois-tu là-bas tourmenté ?
Mon très-cher féal, à ton Ombre
S'il n'est arrivé nulle encombre,
Tu dois, dans ce lieu souterrain,
Trouver le trépas bien benin :

Mais si le diable te tourmente ,
Ma foi , ton âme mécontente ,
(Je ne dirai point Dieu merci)
Doit être en terrible souci.
Bref enfin , c'est pour toi , j'en jure ,
Qu'en oubli je mets mon injure ;
Et pour venger ton pauvre corps ,
Que je vois là parmi les morts.

Le dessein que tu viens de prendre ,
Est , dit Thétis , d'un ami tendre :
Mais , mon enfant , il faut t'armer ,
Avant que t'aller eserimer ;
Car je tremble qu'on ne fracasse
Quelque membre de ta carcasse....
Avec mon bâton à deux bouts ,
Je sçaurai me parer des coups....
Mais ce n'est pas là la défense
D'un homme de ta conséquence.
Il seroit beau qu'un Officier
Fût armé comme un Chaudronnier !
Sois en repos , cette journée ,
Et demain , dans la matinée ,
Vulcain lui-même te fera
Une armure qui conviendra.
Adieu , mon fils... Adieu , ma mere ;
Je vous suis , tout comme à mon pere ,

Ce qu'ordinairement l'on met
Au bas d'une lettre ou billet.

Cependant Hector le Gendarme
Au camp des Grecs porte l'alarme,
Il tient Patrocle en son pouvoir,
Et les Ajax veulent l'avoir.

A mon gré, l'un étoit Jean-logne,
De disputer une charogne ;
Et l'autre deux fois archi-fou,
Que d'exposer son chien de cou,
Pour emporter une voirie
Déjà plus d'à-moitié pourrie.

Je l'aurai.... Non, ce sera moi...
Pourquoi t'appartient-il à toi ?
Et pif, & paf, boute, & courage ;
Le sieur Hector crioit : J'enrage.

Mais un mot de comparaison,
Peindra mieux l'ardeur du garçon :
Il faut, pour ce, qu'on s'imagine
Que d'un lion il a la mine,
Lequel veut un mouton manger,
Contre l'avis de son berger.
Plus on le suit, plus on l'assaille,
Plus il veut en faire ripaille ;
De ses assaillants le dépit
Redouble encor son appetit ;

Si l'on veut , lui sert d'échalotte,
(Cette reprise n'est pas sotte ;
Je soutiens , & je suis certain
Que l'échalotte croît la faim.)

Hector est donc tout ainsi comme ;
Achille voit de loin son homme.
Par la ventrebleu ! c'en est trop ,
Dit-il , en prenant le galop.

Ce Guerrier , au champ de bataille ,
Fit un hem ! dont chacun tressaille ;
Le cœur d'Hector fit tiquetac ;
Il dit : Mon Dieu ! quel estomac !
Qui diantre touffe de la sorte ? ...
Achille ... Le Diable l'emporte ,
Ce trente-six côtes vient donc ;
Pourquoi son corps n'est-il pas tronç ?
Il écoute , & reprit ensuite ;
Essayons un peu de la fuite ,
Quelquefois elle réussit ;
Et , pour prêcher d'exemple , il fuit ,
Le camp Troyen aussi déloge ,
Comme fait , au son de l'horloge ,
Une troupe de polissons ,
Auxquels un pédant fait leçons ,
Si nous les suivions , dit Achille ...
Oh ! la poursuite est inutile ,

Reprit Ajax ; car le Troyen
Sçait courir parfaitement bien....
Mais je cours encor mieux.... J'en doute,
Et d'ailleurs on ne voit plus goutte.
Quand les Troyens dans leur Cité
Se trouverent en sûreté,
Priam convoqua l'assemblée,
Et demanda si la mêlée
Avoit été fâcheuse ou non ;
Ce qu'Hector avoit fait de bon ;
S'il ne lui manquoit point de membre....
O Monarque en robe-de-chambre,
Lui répondit Polydamas ;
Le voilà qui vient de là-bas :
Mais, Sire, apprenez notre histoire ;
Nous avons acquis une gloire ,
Et c'est d'avoir, tant qu'on a pu ,
En s'enfuyant, montré son cu...
Quoi ! par mépris pour l'adversaire ?...
Non ? c'est pour n'avoir pu mieux faire...
La belle gloire que voilà !
Dit Priam à ce discours-là...
Oui, c'en est une, puissant Sire ;
Mais c'est que j'omets à vous dire,
Que l'on n'a pu nous attraper,
Quoiqu'on courût pour nous frapper.

J'ai cependant, je le confesse,
Senti qu'on me lardoit la fesse;
Sans m'arrêter, j'ai dit: Fripon,
Prends-tu mon cul pour un chapon?
Mais laissons ma fesse, grand Prince,
Car c'est un entretien trop mince;
Tout ce que je puis dire encor,
C'est que bien bas est notre sort.
A propos, Sire, dans la ville,
A-t-on sçu le retour d'Achille?
Non.... Eh bien! sçachez-le de moi....
On a donc bien eu de l'effroi?...
L'entendre, le voir & le craindre,
Courir d'une vitesse à peindre;
En racourci, voilà, Seigneur,
Le portrait de notre frayeur.
Et pour moi, Site, je conseille,
Me crût-on bête à longue oreille,
De rester désormais ici,
Où nous sommes bien, Dieu merci;
Car ce drôle, sur ma parole,
Ne nous promet pas poire mollè.

A ce langage Sieur Hector
Dit: Vous êtes un sot, Mylord;
Car poire molle, ou poire dure,
Y joignissiez-vous sa pelure,

Soit mouille-bouche , ou bon chrétien ,
Une poire , en un mot , n'est rien.
Mon avis est que l'on festine ,
Et qu'on vuide cette cantine ;
Et , malgré tout votre caquet ,
Que l'on fasse un bon saupiquet
De ce qui reste de l'éclanche ,
Dont nous soupâmes tous Dimanche.
Et quant à l'égard de celui
Qui vous épouvante aujourd'hui ,
Compagnons , je porte une lame
Qui sçait du corps séparer l'âme
Avec une dextérité
Dont mainte carcasse a tâté.
Qu'on ne se mette point en peine ,
Et remplissons notre bedaine.
Vous voilà bien épouvantés ,
Parce qu'il a montré son nez !
A ces mots il prit une coupe ,
But à la santé de la troupe ,
Et dit : Voilà d'excellent vin . . .
Oh diantre ! il est d'un bon terrain ,
Lui répondit certain ivrogne ,
Dont cent rubis ornoient la trogne.
A son tour le fils de Vénus
Cria : Messieurs , vive Bacchus.

Pendant que le Troyen sirotte,
Qu'il met du vin sous sa calotte,
Achille, de son ami mort
Lamentoit tristement le sort....
Monsieur, permettez qu'on l'enterre,
Car cet aspect vous fait trop braire;
D'ailleurs, de vos lugubres cris
Tous ces Messieurs sont étourdis.

Il dit : on ne voit rien encore,
Et ma douleur ne fait qu'éclore;
Voyant enterrer ce garçon,
Je crierai bien d'un autre ton :
Mais cet autre ton je le garde;
Après qu'avec ma hallebarde,
J'aurai, de l'assassin Hector,
D'un homme vivant, fait un mort.

Déjà chez Vulcain Thétis entre;
Je crois qu'il logeoit dans un antre,
Je n'en suis pas trop bien instruit;
Mais la méprise en rien ne nuit.
Elle dit, entrant dans la forge :
Mon Dieu ! que j'ai mal à la gorge !
Mon Forgeron, n'auriez-vous rien
Qui pût m'y faire un peu de bien ?
Oui ; j'ai, je pense, votre affaire ;
C'est du sirop de capillaire.

Mais à propos du Dieu Vulcain,
Il avoit forgé de sa main
Nymphes allantes & venantes,
Machines des plus surprenantes ;
Sur cela Monsieur Jupiter
Fut jaloux du batteur de fer.
A ces effets de sa science,
Il ajoûta l'intelligence,
Afin qu'on dît, les regardant :
Oh ! je ne m'étonne plus tant
Du beau mouvement de ces femmes ;
Eh ! les coquines ont des âmes !

Ce Dieu Faber dit à Thétis :
Comment se porte votre fils ?
J'ai toujours aimé la famille.
Que vous étiez belle étant fille !,
Quand vous n'aviez que dix-huit ans ;
On vous eût mise là-dedans :
(Je crois que l'on entend de reste ,
De ce là-dedans le vrai geste .)
Hélas ! lui répondit Thétis ,
Patrocle est mort ; & mon cher fils
J'entends , Madame , il s'en désole ;
Eh bien ! que le Ciel le console ,
Je suis son humble serviteur :
Mais que ferois-je à sa douleur ? . . .

Vous pourriez lui donner des armes....
Sont-elles un remède aux larmes? ...
C'est pour venger son ami mort,
Qu'il veut un peu tuer Hector....
Un peu ! que diantre ! s'il l'assomme,
Il tuera tout-à-fait son homme....
Pardi ! c'est son intention....
Eh ! Madame , expliquez-vous donc ?
Et dites tout à la franquette ,
Qu'il voudroit en faire un squelette :
Pourquoi tourner autour du pot ,
Et m'alambiquer d'un sot mot ?
Mais allez , il aura , Madame ,
Cuirasse , bouclier & lame.
Çà , qu'on allume les fourneaux ,
Et qu'on apporte les marteaux.
Que je vais faire un bel ouvrage !
Par la mardi ! c'est bien dommage
Qu'il ne soit que pour un faquin !
Faquin , Madame , c'est humain ;
Et , de tous les faquins , Achille ,
Pour parler dans le même style ,
Puisqu'il est engendré par vous ,
Est bien le moins faquin de tous.

Notre Dieu Vulcain , quoiqu'il boite ,
Fait d'abord , d'une main adroite ,

D'airain un large bouclier,
 Qu'on ne feroit jamais plier.
 Une gravure l'accompagne,
 Ouz de Pélion la montagne,
 Pour la rime disons le mont,
 Jusqu'aux Cieux élève son front;
 Et là, l'on voit les Dieux à table,
 Qui font un repas *admirable*.
 (J'entends certain Lecteur qui dit:
 Que cet *admirable* est petit!
 Mon Dieu! que la pensée est plate!...
 Attendez. Sur ce mont éclate,
 L'hymen de la belle Thétis;
 L'aimez-vous mieux?... C'est encor pis...
 Oh! ma foi! si la chose est telle,
 J'ai péché par excès de zèle,
 Et désormais j'irai mon train,
 Sans me détourner du chemin.)
 Et là, l'on voit les Dieux à table,
 Qui font un repas *admirable*,
 En l'honneur de Dame Thétis,
 Que Pélé pour femme avoit pris.
 Jupin, assis sur un grand siège,
 Y tiroit un bouchon de liège;
 Sur sa face brilloit un air,
 Moitié comique & moitié fier.

Ce maître Dieu remplit son verre
D'un excellent vin de Tonnerre ;
Dit à Thétis : De tout mon cœur
Je vous rends grâce de l'honneur.

Tandis qu'il boit , quelqu'un le pousse ;
Il répandit , par la secousse ,
Sur son rabat moitié du vin ...
Eh ! maugrebleu soit du matin !
S'écria-t-il , avec son coude.

Là-dessus , un moment il boude ,
Et puis se remettant après ,
Il dit : L'avez-vous fait exprès ?

Près de lui , Thétis la Déesse ,
Dit, se penchant sur sa Hauteffe :
Sire , ne soyez pas fâché ,
Car le vin n'a jamais taché.

L'heureux époux de cette Dame ,
La tirant par le bras : Ma femme ,
Dit-il ; vous voyez bien ces Dieux ,
Les uns jeunes , les autres vieux ,
Et cette troupe de Déeses ,
Dont les moindres sont bien Comtesses ;
Vous les voyez bien tous , Margôt :
Je veux par vous être fait sot ,
(Ce dont j'enragerois ma vie !)
Si d'aucun d'eux je me soucie ;

Encor

Encor moins que de Jean de Vert,
Oui, mon petit bouchon de mer,
Je ne vois ici que vous seule,
Ce nez, ces yeux & cette gueule:
(Je crois que vous sçavez, m'amour,
Que gueule est un style d'amour.)
Enfin, Thétis, votre personne
Me paroît tellement friponne,
Que je ne vois dans ce festin,
D'aimable, après vous, que le vin,
Là-dessus, le gaillard badine;
Mais cette pucelle divine
Lui dit: Eh! ne me touchez pas;
Car vous avez les doigts tout gras.

(On me va dire: la gravure
Peut bien tracer une figure;
Mais jamais il n'arrivera
Que la figure jaïsera.
Il est vrai, suivant l'ordinaire;
La chose est difficile à faire.
Je n'ai point vu le bouclier
Que l'on fit pour notre Officier:
Mais enfin, c'est un trait d'histoire;
Ainsi, Messieurs, il le faut croire,
A moins de prendre le parti
De lui donner un démenti;

Quoi qu'il en soit, voyez le reste.)

Pendant que la troupe céleste
Mange, se divertit & boit,
Voici que chacun apperçoit
Une main sortant d'une nue;
Chacun croit avoir la berlue.
Et chacun se frotte les yeux,
Croyant mal voir, & pour voir mieux;
Jusques-là même que Diane,
Qui d'un gâteau de franchipane
Se coupoit alors un morceau,
Laiissa la part & le couteau,
Et dit à Jupin: Puissant Sire!
Cette main, que veut-elle dire?
Eh! mais, lui répondoit Jupin,
Que nous pourroit dire une main?
Momus, qui de près la regarde,
Cria: Nous ne prenions pas garde
Qu'elle tient une pomme d'or.
Je vois bien autre chose encor,
Dit Jupin. . . . Quoi? . . . De l'écriture
Mise sur l'or, ou la dorure. . . .
Ventrebleu! vous avez raison,
Dit à son tour maître Apollon,
J'y vois dessus: . . . *A la femelle*
La plus belle, & la moins cruelle.

Notre Dieu Vulcain sur cela,
 Fait crier à Junon, holà !
 Que Personne ici ne s'avise
 De s'appliquer cette devise ;
 Je veux la pomme, elle est à moi....
 Votre *je veux* n'est pas ma loi,
 Reprit Vénus qui se redresse.
 Alors Minerve la Lucrece :
 Je suis surprise, en vérité,
 Que ce fruit me soit contesté,
 Dit-elle avec minauderie ;
 Messieurs, jugez, je vous en prie ;
 Je vanterois bien mes attraits,
 J'ai, grâces à Dieu, le teint frais :
 Je puis ajouter que ces Dames
 Ne sont après tout que des femmes.
 Les appas de Dame Vénus
 Sont par l'usage un peu déchus ;
 Bien plus exquise est une fille
 Qui ne fit jamais de famille,
 Que ne l'est Madame Junon,
 Qui n'a plus qu'un air de dondon.
 Elle est belle dans son espece ;
 Mais son air sans délicatesse,
 Chez les connoisseurs, ne vaut pas
 De neufs & de mignons appas,

Qui répandent certaine grâce...

Bon, bon ! dit Junon , je t'en casse !

Voyez donc ce colifichet ,

Avec sa taille de cotret ;

C'est pour ton nez , petite sotte !

Vénus dit : Mais Junon radotte ;

Sur quoi , laide comme un péché ,

Auroit elle l'esprit fâché ?

La pomme étant à *la plus belle* ,

Sa grosse face y prétend-elle ?

Croit-elle un mérite si grand ,

Qu'une tettasse qui lui pend ? ...

Jour de Dieu , dit notre Déesse !

Je ne sçais qui me tient , Diablesse ;

Que je ne poche ce minois

Que l'on t'a léché tant de fois.

Jupin , lassé de cette farce ,

Dit : Maugrebleu soit de la garce !

En parlant à Dame Junon :

Sçais-tu bien , vilaine guenon ,

Que cette Pomme à *la plus belle* ,

Est encore à *la moins cruelle* ?

Lis , sotte , lis l'inscription ,

Pour rougir de ton action.

Je suis un joli petit homme ,

Si tu mérites cette Pomme ,

Dis ; tu m'as donc cocufié
 Autant que l'on t'en a prié ?
 Et peu t'importe donc , mâtine ,
 De passer pour une coquine ,
 Et pour la plus gouge des trois ,
 Si l'on préfère ton minois ?
 Que maudite soit l'aventure
 Qui déshonore ma figure !
 Voilà , par un coup de hasard ,
 Jupin vérifié cornard ;
 Madame est encor toute prête
 A mettre un chiquet sur ma tête ;
 Messieurs ; & , quand il vous plaira ,
 Chacun de vous m'en plantera !...
 Babillard ! lui dit son épouse ,
 C'est d'attraits que je suis jalouse ;
 Je n'ai point mis dans mon esprit
 Le dernier mot de cet écrit ;
 C'est la beauté que je dispute ,
 Leur cédant l'honneur d'être pute :
 Mais quand pour pute passeroit
 Celle qui plus belle seroit ,
 Prix pour prix , ma foi je préfère
 Un honneur qu'on n'estime guère ,
 C'est-à-dire , honneur soupçonné ,
 A tout visage abandonné.

Une femelle dont la face
Nous représente une grimace;
Tant que sa face durera,
Toujours laide la portera:
Mais une belle trop friquette
Peut bien cesser d'être coquette;
Et d'ailleurs, fait-on quelque cas
De femme sage, sans appas?
On aimera cette Vestale
A-peu-près comme on fait la gale...
Voilà, reprit le Dieu Jupin,
Le vrai discours d'une pu....
A ce prix, jusqu'à Proserpine,
Toute femme est une putine,
Répartit le Dieu de l'enfer,
Pour calmer un peu Jupiter:
Mais enfin de nos trois femmes
Il faut terminer les querelles.
Non, dit Jupin d'un ton brutal,
Les trois méritent l'Hôpital.
Oh! par la fableu, dit Neptune,
Il en faut pourtant élire une:
Mefdames, le berger Pâris
Décidera de votre prix.
Plus loin, sur un mont, la gravure
De Pâris montre la figure,

Lequel entonnant des chansons,
Gardoit, je pense, les cochons.
Nos Dames y vont; on le prie
De déclarer la plus jolie;
Et ce Pasteur leur dit d'abord :
Tout ce qui reluit n'est pas or.
Souvent sous les habits on niche
Une hanche, un tetton postiche;
Il me semble qu'on me l'a dit,
Ainsi dépouillez votre habit;
Je vous rendrai bonne justice,
Et vous voir, sera mon épice.

Nos trois immortelles alors
Firent voir à nu leur beau corps.
Quand il vit Junon toute nue,
Peste ! dit-il, qu'elle est dodue !
Quel poitrail ! quel... Par la corbleu !
Mais, à propos, voyons un peu....
Que veux-tu voir !... Votre derriere;
Têtableu ! quelle canonnière !
Si, pour vaincre, il faut un gros cu,
Par ma foi, le vôtre a vaincu.
La chair est belle : mais la taille,
Entre nous, ne vaut rien qui vaille ;
Et, n'a pour le dire en un mot,
Pas plus de grâces qu'un fagot.

A vous le dez ; c'étoit Minerve
Ah ! mon Berger ! Dieu te conserve !
Il répondit : Ainsi soit-il ;
Mais retranchez votre babil.
Voyons, que je vous examine ;
Vraiment, votre forme divine
Me paroît d'un fort bon aloi,
Je m'en accommoderois, moi :
Mais la face a certain air mâle,
Qui, se joignant à certain hâle,
Vous font ensemble un certain air,
Qui n'est ni délicat, ni clair.
Oh ! que de morsures de puce !
Au col, au sein, elle vous suce ;
Le soir, avant de vous coucher,
Vous devriez bien les chercher.
Oh ! oh ! dites-moi donc de grâce,
Pourquoi vos pieds sont pleins de crasse ?
Un pied crasseux est si vilain !
Que n'usez-vous un peu du bain,
Outre ce, ce genou, ma fille,
Est aussi rude qu'une étrille ;
Ce n'est pas que, comprise en bloc ;
Près de vous on demeurât roc ;
Mais, fille chaste, ou bien de joie ;
Il faut toujours qu'on se nettoie.

Eh bien ! & vous Dame Alifon ,
Qu'allez-vous nous dire de bon ,
Dit-il , à Vénus qu'il contemple ?
Que vous serviriez bien d'exemple
Au Peintre , qui de son pinceau ,
Peindroit un beau corps , ou corps beau !
C'est du fatin ! que je le baise
Pâris , ton cœur est donc bien-aise ? . . .
Vraiment , bien autre chose itou
J'aurai donc le fruit , petit fou ?
Si je l'ai , je te donne Hélène
Est-ce une bête à poil , à laine ? . . .
C'est une fille . . . En vérité ?
Mais a-t-elle de la beauté ? . . .
C'est un petit ploton de charmes
De plaisir j'en verse des larmes ;
Tenez , Vénus , voilà le fruit ;
Mesdames , je défends le bruit.

Mon Dieu ! quelle sentence injuste !
Dit Minerve , qui se rajuste.
Junon , en remettant ses bas ,
Dit : Il se connoît en appas !
Voyez donc ce que me rapporte
D'avoir montré ce que je porte !

Plus loin , on voit à découvert
Représentés Sparte & la Mer ;

On voit Hélène fugitive ,
Avec Pâris , quitter la rive ,
Et l'on juge que cet époux
Lui dit : Ma fille , sauvons-nous !
Vulcain , après cette gravure ,
Forma le reste de l'armure.
Sitôt que notre Achille l'eut ,
Vers Agamemnon il courut ;
Lui dit deux mots & deux bredouilles :
Pourquoi nous être chanté pouilles ?
A quoi reprit Agamemnon :
Ce que tu dis est bel & bon ;
Cela n'étoit pas nécessaire :
Mais , mon enfant , que diable y faire ?
Et puisque tu reviens ici ,
Je te présente un grand merci.
Là-dessus le combat commence ;
Mais les Troyens n'eurent pas chance ,
Notre Achille tant les frotta ,
Que ce fut à qui mieux trotta.





LIVRE DIXIEME.

OR çà, je crois que nul n'ignore,
 A moins que d'être une pécore,
 Que quand un ennemi poursuit,
 Si l'on en a peur, on s'enfuit;
 Et l'on prend dans son épouvante,
 Le chemin que le sort présente;
 N'eût-on frayeur que d'un bâton,
 A droite, à gauche, tout est bon.
 Or, le Troyen est tout de même,
 Il fuit dans sa frayeur extrême,
 Et dit : La peur me rend si fou
 Que je m'enfuis, sans sçavoir où.

Celui-ci ses jambes déploie
 Pour courir du côté de Troie :
 Mais à Junon il ne plaît pas
 Qu'il évite ainsi le trépas.
 Oh ! dit-elle, pour qu'on les tue,
 Je vais les barrer d'une nue,
 De laquelle il arrivera
 Que chacun d'eux son fou boira.

Il étoit vrai ; car le nuage
Les conduisoit droit au naufrage :
Ils s'écrioient , dans l'onde chûs ,
Encor si nous étions tout nus !
Sans habits aisément on nâge ;
Mais voyez ce maudit nuage ,
Où diantre il s'est allé camper,
Tout exprès pour nous attaquer !

Pendant qu'au fond chacun dévale ,
Et qu'un peu trop d'onde il avale ,
Achille , dans le pays plat ,
Met tout en pitoyable état ;
Les blessés font grand tintamarre ,
En criant , s'il m'avoit dit garre ;
Ou bien , s'il m'eût donné méchef
En tout autre membre qu'au chef !

Pendant qu'ils font ces tristes plaintes ,
Les gens sains , pénétrés de craintes ,
Se disoient : Allons nous cacher
Dans un antre , ou sur un rocher.
Les petits poissons de riviere
En usent de cette maniere ;
Car les poissons bien plus gros qu'eux
Les gobent comme on fait des œufs.

Ils sont découverts par Achilles ,
Qui leur dit : Ah ! les imbécilles ,

Qui me prennent pour un nigaud !
Croyez-vous qu'en grimpant bien haut,
Par le moyen de cette roche,
Votre âme reste en sa caboche ?

Tout en parlant il entendit
Un pet, qui près de lui se fit ;
D'abord notre Guerrier écoute,
Et dit : Le petteur est sans doute
Ici près, & dans quelque lieu
Qu'on trouvera, s'il plaît à Dieu ;
Et là-dessus il voit un antre,
Dans lequel aussitôt il entre.
Douze Troyens s'étoient nichés . . .
Hélas ! c'est bien pour nos péchés,
Que notre imprudent camarade
A lâché cette pétarade . . .
Il leur dit : C'est lui qui vous nuit ;
Car je ne suis venu qu'au bruit.
Vous servirez tous d'hécatombe ;
C'est-à-dire que sur la tombe
De mon ami Patrocle mort ,
Le fer finira votre sort.
Alors, notre Achille commande
Que l'on les attache de bande,
Pendant qu'il vôle au bord de l'eau ,
Pour y massacrer de nouveau.

Lycaon, infortuné Prince ,
Récemment venu de Province ,
Qui , toujours pauvre cul crotté ,
Loin des siens & de la Cité ,
Jadis par notre Capitaine
Vendu d'écus une douzaine ,
Fut depuis ce malheureux temps ,
Malgré lui , le valet des gens ;
Qui , battu par son dernier maître ,
Pour un seul carreau de fenêtre ,
Qu'en la fermant trop rudement
Il avoit fêlé seulement ;
Planta - là ce trop méchant homme ,
Et s'enfuit du côté de Rome ;
De-là revint en Iliou ,
Dans laquelle habitation
Etoit Priam , Monsieur son Pere :
(Article que j'ai pensé taire ,
Non tout exprès , mais par oubli .)

Ce Lycaon , jeune & joli ,
S'offre aux yeux du Guerrier Achille ;
Tout comme il sortoit de la Ville.
L'autre lui dit : Est-ce bien toi ? ...
Eh ! de nécessité c'est moi :
Mais ce moi-là n'est pas peut-être
Celui que vous pouvez connoître ...

Si fait ; N'es-tu pas Lycaon?...
C'est ordinairement mon nom....
Quoi ! c'est toi ? N'est-ce pas mensonge ?
Car plus j'y rêve , & plus j'y songe ;
Et plus je pense , sur ma foi ,
Qu'un diable s'apparoît à moi.
Dis-moi : Comment as-tu pu faire
Pour t'escamoter & soustraire
A la chaîne qui , dans Lemnos ,
Garottoit tes pieds ou gigots? ...
Bon ! ce n'étoit qu'une ficelle
Vous mentez , Esclave infidele :
Mais je vais d'un bon coup de fer
Dépêcher votre âme en enfer ;
Et j'espère que son voyage
Durera plus qu'un esclavage ;
A moins que la parque Clotho
Ne vous file à double fuseau.

Il lance alors une fagette :
Mais à terre l'autre se jette ,
Et dit , en s'écriant bien fort :
Par hasard , ne suis-je pas mort?...
Puisque tu parles , je t'assûre ,
Que ton âme est dans ta figure....
Eh bien ! répondit Lycaon ,
Au nom de Dieu , laisse-l'y donc.

Tu m'avouïras que peu t'importe
Qu'elle y demeure ou qu'elle en forte.
Feras-tu mourir de tes coups
Un homme embrassant tes genoux?...
Ah parbleu ! la plaisante amorce !
Est-ce moi, nigaud , qui t'y force ?
Meurs, meurs.... Te voilà bien pressé ,
Pour ne faire qu'un trépassé....
Meurs donc.... Attends, je t'en supplie,
Moitié de mes raisons j'oublie ;
Je fus ton captif autrefois....

De quoi sert ta dolente voix ?
Je porte une âme si peu tendre ,
Que je verrois un homme pendre ,
Sans que l'on pût m'avoir un fou ,
Pour l'exempter de son licou....
O Ciel ! je fus toujours esclave ;
Et j'ai quatre ans vécu de rave.
Depuis douze jours seulement ,
Je vis un peu tranquillement.
Légitime enfant d'un Monarque....

Voyez donc la belle remarque !
Que l'on soit légitime ou non ,
En est-on moins brave garçon ?
Va, rends l'esprit , car ta naissance
M'est de fort peu de conséquence....

Quoi!

Quoi ! vous n'auriez point de pitié ? ...
 Je t'ai déjà , par amitié ,
 onné , morbleu ! plus d'un quart-d'heure ;
 Allons vite , il faut que tu *meure* ...
 Écoutez cette phrase encor :
 Je ne suis point frere d'Hector ;
 J'entends du côté de ma mere ,
 Et peut-être encor moins du pere ...
 En vain tu me viens lanterner :
 Tiens , je ne puis te pardonner ,
 Si Patrocle étoit dans ce Monde ,
 J'aurois , je crois , l'âme plus ronde
 Sans tant de frime & de façon ,
 J'eusse remis mon espadon.
 Quand il vivoit , je dirai même
 Que j'avois une peine extrême ,
 Lorsqu'il falloit dans les combats
 Que je vous abattisse un bras ;
 Contre moi j'étois en colere ,
 Quand je voyois ce bras à terre ;
 Je regardois comme un péché
 De l'avoir ainsi détaché.
 Mais Patrocle est mort ; & mon âme ,
 Le sachant bien gité , s'enflâme :
 Ta mort , pour calmer ce grand feu ,
 Doit y contribuer un peu .

Mais, quoi donc ! cette mort t'étonne !
Mon enfant, connois-tu personne
Qui ne dégorge son esprit,
Soit dans un camp, ou dans un lit ?
Dans la ville, dans le village,
En célibat, en mariage ;
Christophe couché, Jean debout :
La mode est de mourir par-tout.
Les chiens, les chats, la volaille,
Personne encor n'a fait l'anguille ;
Je veux dire, esquivé si fort,
Qu'il ait pu s'échapper de mort.
Moi-même, engendré d'une femme
Que Jupiter nomme Madame ;
Enfin, moi, le fils de Thétis,
J'aurai mon sac ; & c'est bien pis.
Mon Patrocle, qui, dans la bière,
S'en va, d'une étrange manière,
Être tout de son long couché,
En a-t-il été si fâché ?
Ah, têtubleu ! quand j'imagine
Combien il fera triste mine,
Il me prend un bouillant courroux.

A propos, vous préparez-vous ?
Où voulez-vous que mon épée
Soit par moi dans ce sang trempée ?

Mon enfant , vous pouvez choisir
L'endroit , suivant votre desir
Mais , Monsieur , s'il étoit possible ,
Comme tout coup est fort nuisible ,
Ayez la bonté de donner
Un an pour me déterminer.
Maugrebleu de la sotte bête !
Dit-il , en lui cassant la tête.

Lycaon tomba sur son cu
Ah ! te voilà donc étendu ,
Dit alors notre Capitaine ,
Qui dans le Scamandre l'entraîne.
Souffrez que le fond de votre eau
De ses pareils soit le tombeau ,
Monsieur le Dieu du présent fleuve ,
Par récompense de la preuve
Qu'ils donnerent , en votre endroit ,
De la piété qu'on vous doit.

On dit alors que le Scamandre
L'appella garnement à pendre ;
Mais notre invincible Héros ,
Sans l'écouter , tourna le dos.

Tout y tomboit , Asteropée
N'eut point frayeur de son épée ;
Il banda son arc , & lui dit :
Par plaisir , arrête un petit.

Hh ij

Eh l'homme ! avec ton arbalète ,
Vile par-tout , hors à la tête ;
Car j'eus toujours pour le trépan ,
Dit Achille , un dégoût très-grand.

Le trait part ; l'autre dit : Attrape ;
Effectivement il le frappe ,
Il en sortit un peu de sang.
Oh ! tu n'acheveras pas l'an ;
Au tireur cria notre Achille.
Le gaillard étoit plein de bile ,
Dit-il en voyant s'en-aller
Le sang qu'il lui fesoit couler.
Il est vrai , j'étois à la veille ,
Dit l'autre couché sur l'oreille ,
De prendre deux ou trois bolus.
Maintenant il ne t'en faut plus ,
Répondit Achille , qui tue
Tout ce qui s'offroit à sa vue ;
Et donnoit toujours , pour tombeau ;
Aux trépassés le fond de l'eau.

Écoute , dit le fleuve Xante :
Ces corps ont arrêté ma pente ,
D'aujourd'hui je n'ai point coulé ;
Je suis , révérence parlé ,
Aussi captif , à ma manière ,
Qu'un vent retenu par derrière.

En vérité n'es-tu point las
 D'avoir donné tant de trépas ?
 Il faut, mon ami, dans la guerre,
 Qu'un vrai courage se modere.
 On sçait fort bien qu'il est permis
 D'être rude à ses ennemis :
 Mais il faut que celui qui tue
 Les démembre avec retenue,
 Et non pas que son bras brutal
 Se plaise à leur faire du mal.
 Or, le tien, sans vouloir médire,
 Sur notre épithete un peu tire.
 Le Ciel enfin peut se fâcher
 Contre cedit bras de boucher ;
 L'affliger d'un bon *rhumatisme*...
 Je fais, ma foi, trop d'exercice...
 Mon pauvre Achille ! au nom de Dieu,
 Fais boucherie en autre lieu ;
 Ce tas de charognes m'afflige...
 Pour peu que cela vous oblige,
 Lui répondit-il, je m'en vais.

Il le promit bien : mais après,
 Notre Guerrier voyant dans l'onde
 S'enfuir, & barbotter du monde,
 En disant au Dieu, serviteur,
 Crac, voilà notre prometteur

Qui dans les eaux vôle & s'élance.
Xante cria : Quelle insolence !
Voyez donc combien ce coquin
Se moque d'un Être Divin !
Ah jarni ! que , d'un grand courage ,
Je gourmerois un tel village !
C'est le Héros le plus payen.
Mais à propos je puis fort bien ,
Oui , je pourrai le faire boire.
Pour qu'un jour à venir l'Histoire
Dise : quand Scamandre est raillé ,
Il ne se mouche pas du pied.

Et là-dessus notre Scamandre
Fit tant que les eaux vont se rendre ,
Et s'amasser sur ce Héros ,
Qui dit : Voilà d'insolents flots !
Ouf , dit-il , gagnons le rivage ;
Allons , ne perdons point courage.
Bon ! cria-t-il , je suis au bord.
Un gars qui n'eût pas été fort ,
Auroit , par ma foi , la bedaine ,
De boisson à grenouille pleine ;
A mon égard , je suis un dru ,
Et j'ai médiocrement bu.

Xante dit : En vain tu te flattes ;
Tu n'es pas sorti de mes pattes.

Sus, mes ondes, doublez le pas,
 Là-dessus, nouvel embarras.
 Le flot devance notre Achille;
 En vain se montre-t-il agile;
 Le flot le couvre, il boit de l'eau;
 Il s'écria : Vîte un bateau.
 Voyant qu'on ne le peut entendre,
 Tâchons, dit-il, de nous défendre.
 Il se retourne; ah, Dieu pendar !
 Si je t'attrape quelque part,
 Que je te battrai d'importance ! ...
 Va, va, songe à ta conscience. ...
 Le Guerrier eût bien répondu,
 Mais par un flot il fut battu;
 Il fallut qu'il baissât la tête,
 En disant un mot malhonnête,
 Lesquels mots il n'épargnoit pas,
 Quand il étoit dans l'embarras;
 Y mêlant après la prière,
 Il parla de cette manière:
 Fais, s'il se peut, Maître Jupin,
 Que ces eaux se changent en vin;
 Je verrai du moins ma charogne
 Périr par une mort d'ivrogne.
 Juste Ciel ! Achille noyé !
 Cela ne fait-il pas pitié ?

Eh ! pourra-t-on faire mémoire
D'un défunt à force de boire
La plus fade eau qui jamais fut ?
Foin de celle qui me conçut !
Que souvent , sans son hôte , on compte !
De par tous les Diables ! j'ai honte
De finir par'un tel malheur.
Ah ! que l'eau m'affadit le cœur !
Une liqueur si détestable
Aux poissons seuls est convenable.
Qu'est devenu cet Apollon ,
Contre qui , moi brave garçon ,
Du moins suivant la prophétie ,
Je devois exposer ma vie ?
Vous mentez donc , Destins puissants ,
Comme des arracheurs de dents ?
Et toi , des Dieux le Dieu suprême ,
Tu fais donc aussi le Bohême ?
Pardon ; pourtant je suis fâché ,
Du mot hardi que j'ai lâché.
Eh ! que dirai-je de ma mere ?
Ah , mon Dieu ! la bonne commere !
Et que j'en dégoiserois bien
Sur ses prédictions de chlen !
Oh ! que , sur le plancher des vaches ,
Je lui découvrois de taches !

Mais quand on est en grand danger,
Il n'est plus temps de se venger.
Bref enfin, au diable soit-elle,
Avec son titre d'immortelle;
Et pareillement tous les Dieux,
Nés, à naître, jeunes & vieux !

Dans la peur que j'ai du naufrage,
Je n'en dirai pas davantage ;
Je leur pardonnerois encor,
Si j'étois assommé d'Hector.
Je dirois : Celui qui m'assomme
Est, du moins, un bon Gentilhomme.
Mais moi, des Dieux fils & cousin,
Me noyer ! quel fichu destin !

Il achevoit cette parole,
Quand Pallas vient qui le console,
Et lui dit : As-tu beaucoup bu ?...
Bien plus que je n'aurois voulu....
Courage, mon enfant, dit-elle,
Aux Dieux ne faites point querelle ;
Ils ont tous dit la vérité :
Vous serez un mort regretté,
En un mot, un mort honorable....
Mais, Madame, êtes-vous croyable ?...
L'état où te voilà, mon fils,
Me fait passer ce que tu dis.

A ces mots , il reprend courage ,
Comment donc ! ventrebleu , je nâge ,
Dit-il , aussi-bien qu'un barbet !
Ah , mon Dieu ! grand merci , Babet...
(Eh ! oui , Babet. Eh bien ! quoi ? qu'est-ce ?...
C'est le surnom de la Déesse.)

Xante , voyant comme il nageoit ,
De tout son cœur en enrageoit.
Fleuve Simois , mon beau-frere ,
Dit-il , transporté de colere ,
Conduis ici tous tes torrents.
Il faut secourir les parents.
Ce fanfaron m'a fait injure :
Viens , hâte-toi , je t'en conjure ;
Qu'il soit noyé ; c'est charité ,
Pour le Troyen & la Cité ;
Viens donc , ou le diable t'emporte !
Pourquoi lambiner de la sorte ? ...
Peut-on , quand il faut remonter ,
Si vîtement se transporter ? ...
J'ai tort ; mais , dans ce qu'on desire ;
Il arrive souvent de dire ,
Ou se servir d'expression
Qui marque trop de passion...
Crois-tu donc que j'y prenne garde ,
Et que de si près j'y regarde ?

Dit-il : notre fraternité

Permet un peu de liberté.

Alors, les fleuves se joignirent,

Et tous les deux ils l'assaillirent.

Achille cria : Ces bouillons

Viennent comme des champignons.

A moi, Pallas, à moi, Madame :

Mais cette carogne de femme

M'a planté là pour reverdir :

Allons, tâchons de nous roidir.

O Ciel ! dit Junon, s'il se noie,

Adieu donc la prise de Troie.

Vulcain, mon fils ! Vulcain ! .. Eh bien ! ..

Dis à Xante qu'il est un chien. . . .

J'y cours, maman : mais cette injure

Finira-t-elle l'aventure ?

Le Xante, Dieu fort étourdi,

Dira que je suis bien hardi. . . .

J'ai le meilleur moyen du monde,

Dit-elle, d'arrêter son onde ;

Va-t-en trouver le Vent Zéphir,

Et lui commande de venir. . . .

Je le vois là-bas qui badine

Au buisson d'une noble-épine. . . .

Holà, Zéphir ! . . . Que me veut-on ?

Parlez à Madame Junon. . . .

Eh ! que plaît-il à sa Hauteſſe ?
Je veux , répondit la Déeſſe ,
Que vous alliez aider Vulcain , . .
Qui va brûler certain coquin
Eh ! Madame , comment l'appelle
Votre Révérence immortelle ? . . .
Le Fleuve Scamandre . . . Ah ! c'eſt lui ?
Quelqu'un m'en parloit aujourd'hui.
Si l'on en croit la renommée ,
Sa perſonne n'eſt pas aimée.
Que diantre ! répondit Vulcain , . . .
Vous gratterez Junon demain ;
Courons enflammer le Scamandre ,
Et , s'il ſe peut , le mettre en cendre.
Allez , mon fils , reprit Junon ,
De moi maman digne garçon.
Ils descendent , Vulcain allume
De la terre l'ardent bitume ;
L'on voit partir le même éclair
Que fait l'arme de Jupiter :
Le Zéphir , en enflant ſa joue ,
Souffle , reſſouffle , & fait la moue.
Il n'eſt plus d'eau dans les marais
Mais ce vent chaud eſt fort mauvais ;
On ſent moins d'air que dans un gouffre ;
Et , d'ailleurs , la poitrine ſouffre

Vraiment ! c'est un air fort mal sain....

Oui, mais il mûrit le raisin,

Dit un ami de la bouteille....

Il vaudroit bien mieux que la treille,

En dépit du plaisir brutal,

Répondit un autre, allât mal,

Plutôt que la santé si chère

Fût beaucoup affligée ou guère.

Ah ! répondit certain glouton,

Peut-être oui, peut-être non....

Messieurs, écoutez, je vous prie....

Eh bien ?... La fontaine est tarie.

Mais, me diront quelques Lecteurs,

Où prenez-vous ces discoureurs

Qui jâsent si fort à leur aise ?...

Où je les prends ? Quelle fadaïse !

Je les prends.... Mais je n'en sçais rien....

Vraiment ! c'est répondre fort bien...

Par la sambleu ! je les suppose

Voyez donc l'étonnante chose !...

Elle est étonnante avec droit ;

Car, s'il vous plaît, en quel endroit

Placez-vous cette bande oisive ?

Sera-ce au camp, ou sur la rive ?

Quoi ! pendant que leur langue ira,

Autour d'eux chacun se tuera....

La vôtre , mon Lecteur , babille
Comme le manche d'une étrille.
(Le terme est un peu polisson ,
Cependant, il peut être bon.
Quoi qu'il en soit , il tiendra place.
Que je meure , si je l'efface.)

Or donc , la conversation
Est dans la Cité d'Ilion.
Ce sont des Bourgeois de la Ville ,
(Vous le voyez bien à leur style ;)
Marchands , Notaires , Procureurs ,
Qui , comme vous , sont les Docteurs.

Revenons à notre Scamandre ,
Que Vulcain veut réduire en cendre.
Petit-à-petit sa pauvre eau ,
Bouillante comme en un fourneau ,
Devient à rien & se resserre ,
Le rend un Fleuve de misère.
Maudite , dit-il , l'action
Qui d'un Dieu fait un embrion.
Ce malheureux , étant sans mule ,
Cria d'abord : Ah ! je me brûle
La plante des pieds & les doigts :
C'est comme de l'huile de noix.
Qu'un homme dans la âme endure !
Quel supplice que la brûlure !

Puis il cria , sortant dehors :
Je me brûle par tout le corps.
Mets-toi dans un trou , dit son frere . . .
Oui , mais il faudroit donc le faire.
Comment la ferois-je ce trou ?
Le sol est dur comme un caillou.

Grand Vulcain , Dieu de l'incendie ;
Va , je te cède la partie.
Retirons-nous à deux de jeu . . .
Brutal , attends encor un peu.
On t'apprendra , coulant reptile ,
A vouloir noyer un Achille . . .
J'ai cru qu'il sçavoit bien nager . . .
A-t-il moins couru de danger ? . . .
A tout péché miséricorde ;
Eussé-je mérité la corde ,
Dans un instant je n'aurai pas
De l'onde plus long que mon bras . . .
Moi , je ne veux pas , méchant drille ,
T'en laisser plein une coquille . . .
Plein une coquille ! Ah , bourreau !
Cruel meurtrier de mon eau !
Plein une coquille ! Ah , Madame !
Dit-il , s'adressant à la femme
De Jupin , le maître des Dieux :
Aimez-vous les discours pieux ?

Vous fléchit-on par la priere ?
Êtes-vous sage , ou bien ratiere ?
Les suppliants à vos genoux ,
Les lorgnez-vous d'un regard doux ?
Dieu me damne ! je n'ai , ma Belle ,
Encens ni mâle ni femelle.
Je suis un misérable Dieu ,
Dans cet instant sans feu ni lieu.
J'avois jadis certain Empire ,
Dont il faut que je me retire ;
Fleuve Scamandre fut mon nom :
Mais de moi l'on fait un chapon.
Je veux dire que l'on chaponne
Le plus exquis de ma personne.
Je fus grand , je suis un nabot ;
J'étois fier , & je suis un sot.

Ce mot de chapon , belle Dame ,
N'émeut-il pas un peu votre âme ?
Imaginez-vous bien, Junon ,
Que Jupiter est fait chapon.
Dans cette douleur sans pareille ,
Vous auriez tous deux sur l'oreille.
Chapon exprime , à mot couvert ,
Ce que feroit lors Jupiter.
Peut-être trouvez-vous , ma Reine ;
La pensée un peu trop obscène :

Mais

Mais j'ai cru, m'en allant mourir,
L'endroit propre à vous attendre.
Vous êtes au fait de la chose;
Vous sçavez la métamorphose
Que dans un Dieu fait un tel cas,
Quand complet de forme il n'est pas.
D'ailleurs, dans le temps où nous sommes,
La femme a l'oreille d'un homme
(Par le mot homme, ou bien humain,
J'entends tout genre masculin;
Et l'oreille aussi signifie,
Qu'à présent la femme est hardie,
N'a plus ce ridicule honneur,
Qui bleffoit en tout sa pudeur.)
Je ne dis pas que votre trogne
Ne soit capable de vergogne.

Il est encor de certains mots
Qui la font rougir à propos:
Mais, Madame, qu'elle rougisse,
Ou qu'elle ait toujours la jaunisse,
Comme à présent la vôtre l'a,
Éteignez ce chien de feu-là.

Si, pour terminer ma prière,
J'allois vous montrer mon derrière;
Vous verriez un cul tout rôti.
Pardi! voyez si j'ai menti.

N'est-ce pas pitié , ma Déesse ,
Qu'on ait ainsi brûlé ma fesse ? ...
Mon Dieu ! quelle façon de cu !
Vulcain , mon courroux est vaincu ;
Reprit Junon ; il me désarme
Son cul , ma mere ! & par quel charme ? ...
C'est le derriere le plus noir ,
Et le plus pitoyable à voir !
Eteins le feu , je t'en conjure ;
Et qu'un onguent pour la brûlure
Lui soit étendu sur la peau.

Alors on lui rendit son eau.
Achille dit à l'Immortelle :
Je l'ai , pardienne , échappé belle !
De courage après transporté ,
Il courut d'un autre côté.

Que de chapeaux furent à vendre !
Que de têtes il sçut pourfendre !
En vain on l'appelloit brutal ,
Il n'en fesoit pas moins de mal.
Sur les murailles de la Ville ,
Priam dit : J'apperçois Achille ,
Il paroît percé jusqu'aux os ;
Ah ! comme il mene nos Héros !
Tenez donc , regardez , ma femme.
Que le Ciel daigne avoir son âme ;

(Ces mots étoient pour un Soldat
Qu'Achille avoit tué tout plat.)
Tudieu ! que de cerveaux il fêle !
Les miens tombent comme la grêle.
Parbleu ! tout homme est bientôt mort.
Pendant qu'il en est temps encor,
Vîte , qu'on abatte les portes ;
Sans cela mes pauvres cohortes
N'auront pas un seul membre entier ;
Par la jarni ! quel Officier !

On courut ouvrir , chacun entre ;
Ah ! nous voilà dans notre centre.
Celui-ci s'écrioit : Je croi
Que j'ai perdu le maître doigt.
L'autre dit : Ah ! morbleu , j'enrage ,
Je n'ai plus de nez au visage ;
Me trompé-je ? Vois , notre ami....
S'il t'en reste , c'est un demi.
Oh ! oh ! Jacques , moi qui raisonne ,
Je suis plus frotté que personne ,
Et j'ai bien payé mon écot ,
Ne vois-tu pas ce bras manchot ?

De nos soldats voici les femmes ,
Qui dévotement pour leurs âmes
Disoient comme un *De profundis* ,
L'une une fois , & l'autre bis.

Un certain qu'on appelloit Pierre,
Oùt marmotter la priere,
A sa femme, d'un air pieux,
Qui, roulant tristement les yeux,
Disoit : Ciel ! je vous recommande
Tous les défunts ; mais de la bande,
De grâce ayez sur-tout pitié
De mon vaurien, de mon plat-pied,
D'un mari nommé Pierre & Jacques,
Qui, quoiqu'il me battît à Pâques,
Mérite, à présent qu'il est mort,
Que je fasse un petit effort.
Au reste, ô Ciel ! je te tends grâce,
D'avoir étendu sa carcasse ;
Car j'avouârai que le marin
Me fesoit mourir de chagrin....

Mais vraiment, vous faites, m'amie,
Un bel éloge de ma vie !
Oh ! je ne suis pas si bien mort
Que je ne vous entende encor.
Ah, ah ! Madame la coquine,
Ma personne est une mâtine,
Nous verrons, dans une heure ou deux,
Lequel vit le plus de nous deux ;
Comme à Pâque, à la Pentecôte,
Il sera bon que je vous fratte ;

Et comme elle est encor trop loin,
Dès-à-présent il est besoin,
Pour ramener un peu votre âme
A la tendresse d'une femme,
De faire marcher, mon trognon,
Ce qu'on nomme martin-bâton.
Eh ! répondit la menagere,
Tu te mets, je crois en colère,
Ne devois-tu pas voir, badin,
Que c'est un tour fait à la main,
Et que l'éloge sur ta vie
N'étoit qu'une plaisanterie ?
Je te voyois parfaitement,
Et j'ai dit, raillons un moment. . . .
Tu penses donc qu'on te va croire ? . . .
Ah ! si ce n'est pas-là l'histoire
Par la sambleu ! ne jure pas ;
Je te romprois jambes & bras ;
Mais revenons à notre Achille,
Je crois qu'il eût forcé la Ville,
Si le très-vaillant Agénor,
Fils légitime d'Anténor,
N'eût dit : Que diable veux-tu faire ! . . .
Ce que je veux ? Te faire taire. . .
Il n'est pas sûr de se mêler
De me défendre de parler ;

Achille? Alors, un de la bande
Répondit à cette demande : .
J'aurois plus vîte réparti,
Mais de mes jours je n'ai menti;
Et dans ce même instant, je songe
Qu'il vaut mieux, de peur d'un mensonge,
Confesser, d'un sincere aveu,
Qu'Achille m'est connu fort peu ;
Peu, blesse encor ma conscience....
Oh, pardi ! je perds patience,
Quel raisonnement fogrenu !
Pour dire, il ne m'est pas connu,
Dit Hector, tirant sa rapiere,
D'une contenance très-fiere,
Dans le dessein de faire un mort,
D'Achille qui couroit si fort.

Priam, dessus une muraille, 7
Cria: Tu ne fais rien qui vaille ;
Mon pauvre enfant, retire-toi....
Bon, bon ! vous vous moquez de moi....
Que n'est-il encor dans mon ventre !
Dit Hécube, qui veut qu'il rentre.
Le bon-homme reprit encor :
Veux-tu bien revenir, Hector?...

Eh mais ! je crois, Dieu me pardonne,
Que Priam mon pere, & ma Bonne,

Sont tous deux , dans le même temps ,
Abandonnés de leur bon-sens....
Eh jarni ! s'écria le pere ,
C'est , mon fils , que je considere
Que cet homme , en doublant le pas ,
Est le porteur de ton trépas....

Oh bien ! mon Papa , s'il le porte ,
Il faudra donc qu'il le remporte ;
Car je ne me sens pas d'humeur
A le recevoir du porteur....
Rentre , dit-il , je t'en supplie ;
Déjà , sur ma face pâlie ,
Par avance se peint , Hector ,
Le maudit chagrin de ta mort....
Si vous êtes imaginaire ,
Mon Papa , que pourrois-je y faire?...
Le preux Achille est un Samson
Qui n'entend rime ni raison ;
Je sçais fort bien que ton courage
Est aussi grand , & davantage :
Mais tu n'es qu'un petit roquet ,
Qui voudroit battre un gros barbet.
Vois-tu sa taille gigantesque ?
Je lui remarque dans la mine
Un certain je ne sçais quel air ,
Qui tient du grand diable d'enfer ,

Et je gage avec assurance
Qu'il finira par la potence ;
Car dans son visage on voit net
Une figure de gibet.
Mordi ! je ne m'y trompe guère ...

Je gage que non , mon cher pere ;
J'empêcherai , par un bon coup ,
La prédiction du licou....
Ne fais point cette tentative ,
Il va t'étendre sur la rive.
Ton corps de la sorte étendu ,
Que de maux ce futur pendu
Va causer à notre famille !
Je ne voudrois pas être fille
Un peu belle , & femme non plus ,
Me donnât-on cinquante écus ;
Parce que , toi mort , sur mon âme ,
L'ennemi forcera Pergame ,
Et très-certainement alors ,
Malheur à tout féminin corps ,
Dont le minois , ou bien la face ,
A l'œil offrira quelque grâce :
Il faudra , malgré le peché ,
Se donner sans faire marché.

Tes sœurs , dont tu sçais la figure ,
Auront leur part de l'aventure ;

On n'entendra ni qui, ni quoi.
En vain dira-t-on : laissez-moi ;
Cessez donc cette impertinence ,
Monsieur, je suis sous la puissance
D'un homme extrêmement jaloux....
Eh ! que m'importe votre époux ?
Pardi ! le voilà bien malade !
N'est-il pas vrai , mon camarade ?

Là-dessus on tiraillera ,
Une pauvre femme criera :
A mon secours ! je suis perdue !
Taisez-vous donc , grosse dodue ,
Allons m'amour , point de chagrin ,
Répondra le maître coquin.

Mais, sans citer d'autres femelles ,
Tes pauvres sœurs, belles pucelles ,
Têtu bleu ! qu'elles vont pester !
Quand quelqu'un les viendra tâter ,
Qu'elles joueront de leurs quenouilles !
Qu'elles dégoîseront de pouilles ,
Avant de souffrir qu'un garçon
Vienne attaquer leur cotillon !

Jour de Dieu ! s'écriera l'aînée !
(Laquelle est une haquenée ,
Qui vous allonge un coup de pied ,
Au plus tendre Amant, sans pitié.)

Journal de Dieu ! si quelqu'un me touche ,
Je lui fors les dents de la bouche ;
Vous croyez , vilains patineurs ,
Vous trouver autre part qu'ailleurs.
Mais il faudra , malgré vergogne ,
Se rendre , & faire la carogne ;
Car j'appelle comme cela
Celles qui font ce métier-là.

Hélas ! dit Hector , mon cher pere ,
Moi défunt , si notre adversaire
Ne violentoit que l'honneur
De nos femmes & de ma sœur ;
Je gagerois fort bien ma tête ,
Que , dans ce cas si malhonnête ,
Pas une d'elles ne diroit :
Ah ! si sieur Hector respiroit !
Et ma sœur qui les Amants tape ,
Comme un bon-homme vous attrape ;
Aucun d'eux ne seroit battu ,
Si ce n'étoit une vertu
Que de passer pour un peu fière ,
Et que d'avoir cette maniere :
Mais je suis sûr que dans son cœur
Elle souffre de tant d'honneur.

Oh bien ! dit Priam , je suppose
Que ce soit-là fort peu de chose ,

Que le sexe n'est point fâché
De commettre un petit péché :
Mais , pour moi qui suis d'une espee
A n'avoir point cette finesse ;
Moi , mon cher fils , dont la pudeur
N'est point à charge dans mon cœur ,
Si le Grec entre dans Pergame ,
Je ferai fait un corps sans âme ;
Et je n'aurai , pour toute part ,
Que deux ou trois coups de poignard.
A mon âge toute blessure
Nous conduit à la sépulture ;
Je dirai donc en trépassant :
Voyez , combien j'avois de sang !
J'aurois pu vivre en mon squelette
Encore une moisson complete.
Je l'eusse vu , cette moisson ,
Si mon misérable garçon ,
Que de bon cœur je donne au Diable ,
Eût été pour moi pitoyable ,
Et n'eût point couru le danger
Sitôt de se faire égorger.

„ Hécube à son tour se récrie :
Ah ! mon Dieu ! que je suis marrie
Du maudit jour que notre Roi
Me rendit enceinte de toi !

Je devois bien, pauvre begueule,
Lui tourner le dos & la gueule :
Mais que diantre ! il m'étoit si doux
De satisfaire mon époux !....
Mon Dieu ! le beau détail à faire !
Répondit Hector à sa mere ,
Que de venir renouveler
Que vous vous laissâtes aller.
Quand on est vieille , qu'on est sotte !
Eh ! jarni ? troussiez votre cotte ,
Ma mere, & retournez-vous-en
A la maison avec Priam :
Aussi bien Achille s'approche.
On lui répondit : Cœur de roche !
Ou peut-être cœur de rocher !
Sans qu'on pût jamais le toucher.
Un dragon s'emeut par outrage ,
Quand un lion vers lui s'avance ;
On voit tout son corps frétiler ,
Ou bien se recroqueviller ;
Sa peau laide , & sur-tout la queue ,
Est tantôt rouge , & tantôt bleue ,
Lequel changement de couleur
Dénote sa méchante humeur.
Et ce n'est pas un grand miracle :
Ne voit-on pas même spectacle

Sur le visage d'un humain,
Attaqué d'un subit chagrin ?
(Chagrin subit, falloit il dire ;
Mais Dame Rime est le martyr
Du sage arrangement des mots).

Revenons ; le Troyen Héros,
Au dragon ici se compare ;
Car son œil agité dit : garre !
Certain Auteur jure sa foi ,
Qu'il eut pourtant un peu d'effroi ;
Qu'il dit, malgré toute sa rage :
Ah ! si j'en croyois mon courage !
Je m'enfuerois de meilleur air ,
Que d'attendre ce bras de fer ;
En ajoutant : mon Capitaine,
Allons, point de foiblesse humaine !
Dans la Cité que diroit-on,
Si vous vous montriez poltron ?
Chaque bourgeois sous sa capote ,
Vous mettroit à la matelote ,
Et médiroit tout en un tas
De l'esprit, des pieds & des bras.
Voyez donc cet homme terrible,
A qui tout paroïssoit possible !
Devant Polydamas hier,
Il fesoit le brave & le fier ;

On eût dit que la vaillantise
Logeoit en chair dans sa chemise,
Et que du gars de Thétis né
Il n'auroit fait qu'un déjeûné.
Quant à l'égard de son armée,
Bon ! ce n'étoit qu'une fumée,
Que son sabre dissiperoit
Mille fois plus qu'il ne faudroit.

Là-dessus, quelque bonne mère
Viendra vous dire en sa colere :
Je n'avois engendré qu'un fils :
Dis-moi, Gascon, où l'as-tu mis ?
Une autre dira : je te somme
De me restituer mon homme :
Et si cet homme est assommé,
Bien en vain ferez-vous sommé.
Il viendra jusqu'à des commeres
Qui demanderont leurs comperes ;
Il faut donc se déterminer
A les envoyer promener,
Et leur dire : au Diable, femelles,
On vous en dira des nouvelles.

Tandis qu'Hector se parle ainsi,
Sire Achille dit : Me voici,
En faisant alors une pause.
L'autre dit : Ce n'est pas grand'chose.

Il répartit à ce mépris :
 Vous êtes un vrai mal-appris.
 (A propos, Lecteur, je demande
 S'il est besoin d'écrire grande;
 Car il se fait élision
 Dans la prononciation.
 Il faudroit ouvrir Furetiere,
 Pour sçavoir de quelle manière
 Il est bon d'écrire cela;
 Mais, ma foi, je ne l'ai pas-là.)

Ces Heros, tous deux en présence,
 Se dirent quelque impertinence;
 Car c'étoit la mode pour lors,
 Avant que de se prendre au corps,
 De se donner des coups de langue,
 Lesquels on appelloit harangue,
 Et nous Grecs nommons animal
 Celui qui croit qu'ils fesoient mal.
 Ils s'appellerent bon apôtre.
 Vous êtes un sot... Vous un autre...
 Te tairas-tu, fils de putain?...
 Vous en avez menti, coquin.
 Et mille autres sortes de termes,
 Prononcés avec des tons fermes.

Après cet usité combat,
 Hector dit: Or çà, maître fat,

'A nos injures fefons trêve;
Car hormis , la peste te crève ,
Je crois que tout est employé
Nous en laissons plus de moitié ,
Répondit le Seigneur Achille ,
Et j'en ſçais encor plus d'un mille ,
Leſquelles font grincer les dents ,
Tant les mots en font insultants ,
Le moindre fantaffin , beau Sire ,
Plus que nous deux en ſçauroit dire.
Il ſied mal à des Généraux.
De reſter court comme nigauds.
Voilà , pour que l'on les finiffe ,
De beaux termes de pain d'épice ,
De belles injures de chien !
Ma foi ! tu ne l'entends pas bien :
Mais n'importe , vaille que vaille ,
Qu'eſpérer d'un fils de canaille ?
D'un homme provenu d'un Roi
Qui n'a non plus de bonne-foi
Que j'en ai , moi , dans la prunelle ?
Ce que tu dis-là , bagatelle.
Veux-tu convenir d'un traité ?
J'y vois peu de néceſſité
N'allons-nous pas , du cimeterre .
Tâcher de nous coucher par terre ?

Assurément ; bien entendu
 Que tu feras l'homme étendu...
 Mon Dieu ! ce n'est pas là l'histoire ;
 Qui sçait lequel aura victoire ?
 Mais convenons d'un petit point...
 Par la mardi ! je ne veux point.
 Que diantre ! où trouver un Notaire ?...
 Bon ! il n'en est pas nécessaire.
 Nous ne conviendrons seulement
 Que d'un petit enterrement...
 Coûte-t-il une grande somme,
 Quand on fait enterrer un homme ?...
 Non , pouvu qu'il soit enterré
 Suivant la regle du Curé.
 Oh ! parbleu ! ces cérémonies,
 Qui se font après nos voiries,
 Sont des choses qui coûtent tant !
 A présent si rare est l'argent !
 Et, nos Prêtres aimant le lucre
 Comme un enfant aime le sucre,
 Je trouve cent fois plus aisé
 De t'enterrer dans un fossé.
 Cedit traité de sépulture
 Est pour toi de mauvais augure ;
 Et c'est , à ne t'en point mentir,
 Graisser tes bottes pour partir.

Tiens, ce trait-là dans ta caboche
Vaudra comme une place au coche.
Garre au front. Hector dit : eh ! mais :
Attends, tu tires de trop près.

Le trait part : foin de l'arbalète !
J'ai bien cru lui crever la tête ,
Dit Achille ; & le sieur Hector
Lui dit : je ne pars point encor :
Ton âme feroit bien surprise ,
Si dans le coche elle étoit mise ?...
Voyons donc , où me tires-tu ?...
A ton grand vilain nez pointu.

Notre Achille , à cette menace ,
Son grand nez de la main embrasse...
Comment diable ! au nez ; es-tu fou ?
Et n'a-t-il pas son double trou ?
Fi donc ! tac , autre trait qui vôle.
Il ne dit pas une parole ,
Sinon qu'au nez s'étant tâté ,
Il cria : bon ! il m'est resté.
Or çà , dit-il au Sagittaire ,
Essayons donc du cimenterre.
Hector , un grand coup lui tira ,
Mais son ennemi le para.
Son épée en outre se brise :
Je suis tondu du vent de bise ;

Dit-il ; & si je ne cours fort ,
Hector est frit , *id est* , est mort

Ah ! têtubleu , comme il enjambe !

Quel adroit mouvement de jambe !

Dit Achille , en le poursuivant ;

J'aimerois mieux suivre le vent.

Arrête donc , ou je suffoque ;

Je crois , pardi , que tu te *moque* :

Me prends-tu pour un lévrier ?

Eh ! pourquoi diantre tant crier ?

Dit le fuyard , qui , par sagesse ,

Expose le Héros de Grece ,

En s'enfuyant sous les remparts ;

Et criant : tirez donc des dards.

Que diable fait cette canaille ,

Les bras croisés sur la muraille ?

Tirez donc , Messieurs les faquins :

Peste soit des fils de putains !

A ces mots , la canaille lance

Des traits pour offenser la panse

D'Achille , ou bien quelque'autre endroit :

Car chacun vise à ce qu'il voit :

L'un lui tire dans la visière ,

Et celui-ci juste au derriere ;

Car , aux tireurs cet invaincu ,

Tour-à-tour montrait face & cu.

Messieurs ! il est bien malhonnête ,
Cria-t-il en levant la tête ,
D'attaquer qui ne vous dit mot . . .
Vous raisonnez tout comme un pot ,
(J'eusse dit cruche , dans la prose ;
Mais , cruche & pot c'est même chose :
Outre ce , c'est que dans mon vers ,
Cruche seroit tout de travers .
Il est bien vrai que dans l'usage ,
Cruche est employé davantage ;
Mais pourvu qu'on m'entende bien ,
L'usage à qui rime n'est rien .)
En dépit des traits qu'on me pousse ,
Je veux t'attraper , barbe rousse ,
Dit-il au Troyen , dont la peau
Avoit un poil un peu rouffeau .

Hector galopoit de plus belle :
O vrai chien de Jean de Nivelle !
Ajouta le fils de Thétis :
O Jupin , faites qu'il soit pris ,
Ou du moins que le pied lui glisse . . .
Voyez , s'il vous plaît , la malice ,
Que d'exiger du Dieu Jupin
Que je me casse le grôuin !
Peut-on avoir l'âme plus noire ?
Si Jupiter vouloit l'en croire ,

Que sçait-on si cet accident
Ne me romproit pas une dent !
Attends, je vais t'apprendre à faire
Une oraison si salutaire.

Ce disant, il ramasse un trait,
Et cria : corbleu ! c'en est fait,
Je ne suis plus. Cette sagette
Entre mes mains vaut une brette.
Penses-tu donc que je te crains,
Parce que j'ai montré mes reins ?
Et ton âme est-elle assez fière,
Pour conclure de mon derriere,
Que je t'ai montré sagement,
Que j'ai fui ton emportement ?
Non, non, du défaut de vaillance
Bien différente est la prudence.
J'ai pensé, n'étant point armé,
Que je pouvois être assommé ;
Et je crois que tout galant-homme
Peut éviter qu'on ne l'assomme :
On n'a qu'une vie, après tout ;
Pour la perdre il ne faut qu'un coup.
Là-dessus sieur Hector lui crie :
Je te larde, je le parie
Gageons que non Gageons que si :
Je suis peu gauche, Dieu merci.

Au même instant le trait il darde ;
Notre Achille alors le regarde ,
Et lui dit : Je suis bien trompé ,
Si ta sagette m'a frappé ;
Car je ne sens nulle blessure
En nul endroit de ma figure,
Ah ça ! c'est à présent mon tour ;
Et tu peux dire : adieu le jour.
Aussi-tôt notre Achille lance
Ah ! je suis mort, en conscience ,
Cria le malheureux Hector ;
Je suis véritablement mort.
Je crois, dit l'autre , à ce langage ;
Que, si tu l'étois davantage ,
Cela ne feroit point de mal.
Patrocle ! enfin , ton sort fatal ,
Dit Achille qui continue ,
Est vengé, puisque je le tue.
Déjà son âme, dans son corps ,
Bataille pour sortir dehors.
Viens donc voir comme son sang coule ;
Sang aussi beau que sang de poule ;
Je crois , pour moi , que c'est tant-mieux ;
Car plus il est beau , plus tes yeux
En agréeront le sacrifice.
Mais , voyez le plaissant caprice !

Il rend son sang , le chien de fou ,
Non-seulement par le grand trou ,
Qui , par terre , étendu le couche ;
Mais encor par sa gueule ou bouche.
Cher ami , va sur le chemin
Qui conduit au lieu souterrain :
Et là , voyant passer son âme ,
Tout à loisir chante lui gamme ;
Au Diable , assurément , fera
Le mot qu'elle te répondra ,

Sieur Hector , prenant son haleine ,
Dit : Ah ! mon Dieu , que j'ai de peine
A dire encore un mot ou deux !
Mouche-moi , car je suis morveux ,

Là-dessus , Achille se panche ,
Dit , le torchant avec sa manche :
Je perds si souvent mon mouchoir ,
Que je ne veux plus en avoir.
L'autre reprit : Je te rends grâce ;
Ta manche est cependant bien grasse :
Mais , quand on meurt , il est égal
De se moucher ou bien ou mal.
A propos , que voulois-je dire ?
Qu'on est distrait , quand on expire !
Ne pourroit-on pas me guérir ?
Faut-il absolument mourir ? . . .

Oui ; car le coup qui te traverse
Touche le cœur & le traverse ;
Si j'eusse eu le temps d'y penser ,
J'eusse un peu plus bas pu viser :
Mais en colere on prend peu garde ,
Si l'endroit du corps où l'on darde ,
Est mortel , ou bien ne l'est pas ;
D'ailleurs , on n'a point de compas .
Va , que ton individu meure ,
Cela fera fait tout-à-l'heure ;
Un esprit , comme un lavement ,
Se rend , dit-on , dans le moment

Oh ! tu parles bien à ton aise !
Mourir n'est pas une fadaise :
Tu serois bien embarrassé ,
S'il falloit être trépassé .
Mais , écoute-moi , je t'en prie :
Si , pour racheter ma vie ,
Mon papa t'offre une rançon ,
Promets-tu d'entendre raison ?
Oh ! dame , il ne faut pas t'attendre
Que , moi mort , tu puisses me vendre
Autant d'argent que je valois ,
Quand je venois & que j'allois :
D'ailleurs , tu sçais que la finance
Est rare ici tout comme en France ;

Il faudra faire bon marché,
Et me rendre tout harnaché.

A ce discours reprit Achille :
Mon enfant , il est inutile
De te répondre là-dessus ;
Toi mort , que te faut-il de plus ? ...
C'est que je souhaiterois être
Mis au cercueil de mon ancêtre ...
Va , va , quand tu seras gîté ,
Tu n'auras plus de vanité ...
N'importe , donne-moi promesse ...
Soit ; mais que je sois un Jean-fesse ,
Ou bien , comme on dit , un coquin ,
Si j'en tiens seulement un brin ...
Pardi , ton âme est bien cruelle !
Faut-il , pour une bagatelle ,
Me refuser une action
Qui fait ma consolation ?
Ah , chien ! ah , loup ! lion ! barbare ! ...
Le voilà qui déjà s'égare ,
Dit Sire Achille ; & sa raison
Commence à lui faire faux-bond.
Et le mourant , qui continue ,
Dit : J'apperçois la lame nue ,
Qui , dans le ventre te perçant ,
Te tire bon & mauvais sang.

Ah ! j'aurois besoin de lunette :
Ce n'est point lame , mais sagette ,
De laquelle le pointu dard
Met ton corps de ton âme à part.
{Celui qui la tire est un homme
Que j'apperçois & que l'on nomme...
Maudit soit-il , avec son nom !...
Enfin , tant-y-a qu'Apollon
Lui dit ces mots : Tiens , grosse bête ,
Tire lui tout droit à la tête.
Pardi ! le voici , c'est Pâris :
Mais , je me meurs , ami , dis *bis* :
Qu'à Dieu soit l'âme & la charogne...
Déjà ton âme ! ah ! la carogne ,
Qui me prédit , tout en partant ,
Une effusion de mon sang.
Tiens , je ne dirois pas pour elle
Une syllabe , une voyelle :
Et quant à l'égard d'Apollon ,
Et Pâris , tout cela chanson ;
Mais , fût-ce la vérité pure ,
Je me ris d'eux & de l'augure.
Quand il eut prononcé ces mots ,
L'on accourt pour voir le Héros.
Chacun tout doucement approche...
Achille , as-tu vuider sa poche ?...

Oh, pardi ! jusqu'à son gousset ,
Il est ce qu'on appelle net....
La capture est-elle un peu forte?..
Eh ! curieux , que vous importe ?
Celui-ci dit : Est-il bien mort ?
Si nous l'estocadions encor ?
Ah ! quelle tête de citrouille !
Par la jarni ! je crois qu'il grouille
Dit un des Grecs : & sur cela ,
Chacun très-vîte s'en-alla....
Revenez , ô troupe coyonne !
Au logis il n'est plus personne ;
Et ce n'est que son vêtement ,
Qu'agite quelque coup de vent.
Allons nous-en attaquer Troie ,
Elle doit être notre proie ,
Puisque son plus grand défenseur
A dit au monde , serviteur.
Courons... Arrêtez ! mon intime ;
Patrocle , objet de mon estime
Et de ma plus tendre amitié ,
Patrocle me fait trop pitié :
Il n'est pas gîté ; sa figure
Doit tirer à la pourriture ;
Il empuantiroit le camp ,
S'il n'est enterré sur le champ.

Alors, le corps d'Hector à l'orgne,
Et s'écria : Que l'on l'éborgne !
Coupez-lui l'oreille & la main,
Et tirez-lui le poil du sein.
Lui-même il lui perça la plante,
Plante des pieds. Chose étonnante,
Dit un d'eux, parlant du Troyen,
Qu'un homme mort ne sente rien !
S'il vivoit encore, je pense
Qu'en ressentant cette souffrance,
Il nous crierait bien, le brutal :
'Ah ! marauds, vous me faites mal !

Quand il eut la plante percée,
Une ficelle y fut passée,
Pour lier le cadavre au char.
'Ah ! le voilà bien, le pendard,
Dit Achille. Et le grand Homère
Dit à son tour : Quelle misère !
O toi ! comment peux-tu, Soleil,
Eclairer un acte pareil ?
Et vous, Lecteurs, pouvez-vous lire
Le récit que je viens d'écrire ;
Et non-seulement ce récit,
Mais encor tout ce que j'ai dit ?
Car, à parler avec franchise,
Ce n'est qu'un tissu de bêtise.

Après donc cet acte inhumain,
Sur son char il monte soudain,
Et promena cette charogne,
Dont les cailloux cognoient la trogne.
Hécube, au mur, à cet objet,
Dit : Mais quel est donc son projet ?
Son charriot va de là sorte
Qu'on diroit qu'un diable l'emporte :
En vérité, mon fils Hector
Auroit bien froid, s'il n'étoit mort ;
Du moins, pour cacher la sottise,
Il lui faudroit une chemise.
Mais, voyez qu'il étoit charnu !
Pardi ! c'étoit un beau corps nu !
Oui, vraiment, dit Priam son père ;
Outre ce, bon homme de guerre,
Il va, dit-il après ces mots,
Se rompre l'épine du dos, ...
Le dos n'est rien ; mais sa cervelle
Pourra sortir de son écuelle...
Ma foi, je suis presque d'avis
D'aller défendre ce cher fils,

Mais, mon mari, reprit sa femme,
Ne sortez pas, par Notre-Dame !
Car ce grand Achille est si fou
Qu'il vous attacherait itou ;

(Façon de parler fort gauloise.)

Lors, Andromaque la matoïse,
Dit : Allez, sortez d'embarras.
Maman, il ne bougera pas;
Et je vais parier qu'il craque.
Il reprit : Madame Andromaque,
Vous le prenez-là sur un ton
Qui me désigne fanfaron :
Mais sçachez, Madame la sotte,
Que si vous ne portiez la cotte,
Vous sçauriez ce que mon bras vaut.
Hector fut toujours un nigaud,
Lorsqu'avec trop de complaisance
Il toléra votre insolence.
Voilà comme par la bonté
Un esprit de femme est gâté.
Une autre que cette bégueule
Feroit des cris à pleine gueule.
Perdre un mari, le voir traîné,
Et son cadavre assassiné !
Mon Dieu ! si j'étois à sa place,
Que je vîsse ainsi la carcasse
Du cher compagnon de mon lit,
J'aurois bientôt perdu l'esprit.
Quand il vivoit, la bonne chienne
Lui disoit : que Dieu vous maintienne ?

L'appelloit

L'appelloit son poulet, son cœur.
 Regardez quelle est sa douleur.
 Le voilà mort, en grouille-t-elle ?
 Corps excepté, toute femelle,
 (J'entends d'un esprit dépravé,)
 Ne vaut pas ce que j'ai trouvé.

Elle dit à cette parole :
 Doutez-vous que je n'en sois folle ?
 Quand vous vouliez vous en-aller,
 Je me préparois à gueuler :
 Mais, pour mieux sauter, je recule . . .
 Allons, taisez-vous, ridicule.

On entendit le peuple alors,
 Qui s'écrioit : Le pauvre corps !
 L'un : Que de bosses à sa tête !
 L'autre : O posture malhonnête !
 L'autre pleuroit, ne disant mot ;
 Et l'autre : Oh ! que le voilà sot !
 Notre Achille arrive à sa tente ;
 Avec son bonnet il s'évente :
 (Si l'on veut, avec son chapeau ;)
 Car son visage étoit en eau.
 Il détire un peu sa manchette,
 Et saute en bas de sa charrette :
 Et laissant là défunt Hector,
 Il dit : Reste-là, vilain mort.

Après, il courut chez Atride,
Qui l'appella bon homicide;
Et qui lui dit: Assurément,
Vous l'avez tué joliment,
Monsieur Achille; c'est l'entendre.
Mais à propos, pourquoi le pendre
Par les jambes à votre char?...
C'est pour le diviser en quart,
Ou l'écarteler, pour mieux dire...
Pardi! vous m'avez bien fait rire;
Car il montrait tous ses bijoux.
A-t-il rendu tripe & boyaux?
Avoit-il aussi le derrière
Beaucoup barbouillé de poussière?...
Je ne l'ai pas examiné,
Dit-il, après l'avoir traîné...
Croyez-moi, mettons-nous à table...
Oui-dà, le vin est admirable...
Et de mon rôti, qu'en dites-vous?...
Il est d'un très-excellent *goût*...
A boire. A vous, Monsieur Achille...
Je vous rends de grâces, un mille...
Monsieur, c'est trop de la moitié:
Touchez-là, j'ai de l'amitié
Pour vous: mon âme en est plus pleine
Que de mets ne l'est ma bedaine.

Quand on eut bien mangé , bien bu ,
Chaque Officier leva le cu.
Du plus profond sommeil du monde ,
Achille dormit près de l'onde ;
Et tout en dormant il crut voir
Son ami fortir du manoir.

Tout en sommeillant il s'écrie :
Ne m'approche pas , je te prie.
Tiens , mon ami , je n'aime pas
Les gens entichés du trépas ;
Car ils ont tous , pour l'ordinaire ,
La mine si patibulaire !...

L'Ombre , se tirant à l'écart ,
Dit : Que vous faites le bavard !...
Bavard ou non , va-t'en au Diable ;
Car ta mine est trop effroyable.
Ventrebleu ! ne m'embrasse pas
Avec tes longs & vilains bras.
Je vais crier à pleine tête...
Mais , mon Dieu ! tu fais bien la bête...
Encore un coup , par charité ,
Reculer , Monsieur le gîte.
Que sçais-je si votre fantôme
Est celui d'un diable ou d'un homme ?
Je suis Patrocle , ton féal...
Patrocle est donc un animal ,

De venir ainsi m'apparoître !...
Eh ! la , la , calmez-vous , mon maître ;
Remettez-vous , reprenez cœur....
Eh bien donc ! spectre de malheur ,
Dont l'affreuse & défunte mine
A fait échapper mon urine ;
Car , de frayeur j'en ai pissé.
Dites-moi , maudit trépassé ,
Que voulez-vous ? Que l'on m'enterre
Voyez , qu'il étoit nécessaire
D'apparoître vilainement ,
Pour avoir un enterrement !
Croyez-vous , Ombre impertinente ,
Votre figure ragoûtante ?
Détalez , vous me faites peur
Adieu , ton valet Serviteur.

Le Guerrier alors se réveille ,
Et dit , en se grattant l'oreille :
Il a raison , en vérité ,
Car il devroit être gité.
Il ordonne après qu'on apprête
L'attirail de la triste fête.
Douze Troyens furent tués ,
Non sans être beaucoup hués.
Jadis , cette action cruelle
Passoit pour une bagatelle.

Achille étoit un peu boucher.
Mais, bon! qu'on me l'aille chercher,
Le mortel qui n'ait point de tache!
Il n'en est aucun que je sçache.



LIVRE DOUZIEME.

QUAND on eut fait l'enterrement,
Chacun, dans l'assoupissement,
Baissant sur ses yeux la paupiere,
Laiſſa-là le mort & la bière,
Pour s'en aller un peu plus loin
Dormir au lit, ou dans un coin.

C'est en vain que sur ſa couchette,
Pour dormir, Achille ſe jette :
A tout moment il ſ'agitoit,
Une puce au bras le mordoit;
Au dos c'étoit une punaiſe.
Mettons-nous donc ſur une chaiſe;
Dit-il en ſe grattant le dos;
J'y trouverai plus de repos.
La peſte ſoit de la vermine,
Qui me tracafſe & me chagrine!

Ce disant, il prend un fauteuil.
Ne voilà-t-il pas le cercueil
De Patrocle, avec sa figure
Incluse dans la sépulture,
Qui vient s'offrir à son esprit?
Pardi ! Patrocle est bien maudit,
De venir embrouiller ma tête,
Moi qui suis las comme une bête !
Eh ! que lui faut-il donc encor ?
N'a-t-il pas son gîte de mort ?

Là-dessus Achille s'allonge,
Mais toujours à Patrocle il songe.
Ma foi ! reprit-il, après tout,
Ce garçon-là m'aimoit beaucoup.
Combien n'étoit-il pas en peine,
Quand il me prenoit ma migraine !
Qu'il me fesoit de contes bleus,
Lorsque nous voyagions tous deux !
Que de poules, dans maint village,
Avons-nous pris, faisant voyage !
Hélas ! n'eût-il pris qu'un seul œuf,
Nous le partagions comme un bœuf.

Si l'on donnoit sur nos épaules
Trente ou quarante coups de gaules,
Il est sûr que son amitié
M'en épargnoit plus de moitié.

Eh ! que dirai-je de cent filles ,
Tant de laides que de gentilles ,
Desquelles , par son seul moyen ,
J'obtenois le doux entretien ?
Dans une semblable aventure ,
C'étoit me servir de Mercure :
Mais , pour moi , ce pauvre garçon
Trouvoit tout honnête & tout bon.

Mon Dieu ! qu'il sçavoit bien la gamme ?
Qu'il fesoit bien un coup de lame !
Qu'il étoit charmant ! Son teint fin
Offroit un miroir à putain.
Il est bien vrai qu'en sa personne
Logeoit une âme un peu gasconne :
Jamais Gascon ne mentit mieux
Sur ses biens & sur ses ayeux.
Mais , parbleu ! je le laissois dire ,
Et j'avois liberté d'en rire.
Le pauvre diable est trépassé ;
Que son âme soit *in pace* :
Mais , songeant à sa mort tragique ,
Dont le ressouvenir me pique ,
Sans que j'en jure sur ma foi ,
J'aime mieux qu'il soit mort que moi :
Et ce néanmoins , je regrette
Le mouvement de son squelette.

Quoi ! mon Dieu ! cet homme si cher
Est donc roide comme du fer !
Retournons au champ de bataille
Remuer encor la tripaille
Du malheureux qui le tua.

Là-dessus il éternua ,
Et dit : S'il vivoit , le Jocrisse
M'eût dit : que le Ciel vous bénisse ;
Ajoûtant , en torchant son nez :
Dieu veuille avoir les trépassés !

Déjà brilloit Madame Aurore ,
Et le Soleil alloit éclore.
Achille dit : Puisqu'il fait jour ,
Au rivage allons faire un tour ,
Y considérer la voirie
Qui , sur ses pieds , ôta la vie
Du sieur Patrocle notre ami.
Et là , trouvant cet ennemi ,
A son charriot il l'attache ,
En le nommant , dit-on , Gavache :
Le traîne ensuite comme un chien
Sur ses deux fesses de Troyen ,
Autour du tombeau de l'intime
Qui du Troyen fut la victime.

Le jour , à ce spectacle-là ,
De compassion recula.

Et dit : Corbleu ! j'ai répugnance
D'avoir fait tant de diligence.
Les Dieux, amis du sieur Hector,
Plaignirent grandement ce mort,
Et dirent au Seigneur Mercure :
Que diantre ! enlevez sa figure.
Mais Minerve & Dame Junon
S'écrierent deux fois : Non, non,
Si son cu pitié vous inspire ,
Pour nous, nous n'en faisons que rire.
N'est-il pas frere de Pâris ,
Qui pour nous eut tant de mépris ?
Tenez, de cet affront l'image
De nos cœurs entretient la rage.
Ah ! si vous sçaviez ce que c'est
Que de la beauté l'intérêt,
Et le dépit d'une femelle
Qu'on n'a point trouvée assez belle
Pour obtenir la Pomme d'or !
Fi donc ! ne parlez point d'Hector.
Que l'on l'écorche, qu'on le gruge,
Si Pâris, cet âne de Juge,
N'eût que notre honneur offensé,
Notre dépit seroit passé ;
Mais, jour de Dieu ! trouver sans grâces
Nos divines & dignes faces !

Il faudroit un cœur bien chrétien,
Pour aux siens vouloir quelque bien.

Douze jours après ces paroles,
Dignes de femmes ou de folles,
Messire Apollon vôle aux Cieux.
Le Diable emporte tous les Dieux !
Ou bien , que la peste les crève ,
Si le Diable ne les enlève !
Cria-t-il d'un premier abord
Eh ! quoi donc ? qu'est-ce ? C'est d'Hector
Que je parle Eh ! pourquoi le faire
Avec tant d'ire & de colere ?
Pourquoi souhaiter , comme un fou ,
Que le Diable nous faute au cou ?
Voyez , s'il vous plaît , quel exorde !
Oh ! bien , qu'un Diable te le torde....
C'est , reprit-il , que cet Hector
Est un bien misérable mort.
Il a fait plus de sacrifices ,
Plus offert de veaux & génisses ;
Enfin , les Dieux il a prié
Plus qu'il ne falloit de moitié ;
Leur a fait souvent chère entiere.
Allez le voir sur son derriere ,
Et jugez du beau grand merci
Que nous lui rendons tous ici.

Chacun des Dieux , à cette vue ,
N'a non plus sa fotte âme émue ,
Que s'il voyoit dans un fossé
Un fils de jument trépassé ;
Et cependant , on vous honore !
Corbleu ! je le répète encore :
Le Diable vous emporte tous . . .
Mais , mon Dieu ! parlez sans courroux . . .
Le moyen , dites : par exemple ,
N'avons-nous pas chacun un Temple ,
Qu'il fit , vivant , édifier ?
Ai-je tort , après , de crier ?
Est-il de partisan en France
Dont l'Hôtel ait cette apparence ?
Après ce qu'il nous a bâti ,
Fesons du moins qu'il soit rôti ;
Ou fesons mettre son squelette
Dans une caisse ou bien cassette ;
Arrachons ce corps de la main
De ce cruel fils de putain ,
Qui de son pauvre corps se moque ,
Et le déboîte , & le disloque.

Thétis dit : seigneur Apollon ,
Si je vous interromps , pardon :
Ce fils de putain , est-ce Achille ? . . .
Eh ! Madame , il est inutile

De vous inquiéter de cela ;
Laissons le mot comme il est là
Mais c'est que moi , je suis sa mere ;
Et de votre discours j'infere
Que d'une pute étant le fils ,
Cette pute-là , c'est Thétis.
Il faut donc , ne vous en déplaise ,
Dire si c'est une fadaise ;
Me faire de la diction
Un mot de réparation ,
Ou soutenir que je suis garce.
Fi donc ! ce seroit une farce ,
Répondit Madame Junon.
N'est-il pas vrai , sieur Apollon ,
Qu'en nommant ainsi Maître Achille ,
C'étoit une façon de style ? ...
C'étoit ce que c'étoit , dit-il :
Parbleu ! voilà bien du babil !
Que sçais-je , après tout , si Madame
Est & fut une honnête-femme ?
Du moins , ce que je sçais fort bien ;
C'est que toute femme de bien
Peut demain être une putine ,
Sans qu'on le connoisse à sa mine.
Paix , reprit Junon : ces discours
Ne sont bons que quand ils sont courts.

Mais, revenons à la charogne
 D'Hector, lequel fait que tu *grogne*.
 Quand tu le plains d'être écorché,
 Et d'avoir le cul tout haché;
 Ce cul, nigaud, ces écorchures,
 Ne sont-ce pas des aventures
 D'un homme qui mortel est né,
 Et par conséquent condamné
 A subir toute la souffrance,
 Comme un voleur à la potence ?
 Au-lieu qu'Achille, vertuchou !
 Est bien né sous un autre chou.
 Putine ou non, cette Déesse,
 Au bout de neuf mois de grossesse,
 Qu'avec sieur Pélée elle prit,
 Comme un lavement le rendit.
 Ce fut moi qui, par l'hyménée,
 La joignit à ce dit Pélée.
 L'on but tant à ces noces-là !
 Et toi, butord, toi que voilà,
 Ne nous rompis-tu pas la tête
 De ta flûte pendant la fête ?

Jupin alors dit : Écoutez,
 Tous vos discours sont pauvretés.
 J'ai, moi Jupin, qui vous assemble,
 Plus d'esprit que vous tous ensemble.

Voilà mon avis & mon mot.
Le sieur Apollon n'est qu'un sot;
Et ma femme, de sa nature,
Est babillarde créature.
De Thétis Achille est le fils:
Dire de qui Thétis le prit;
Nous sçavons bien qu'elle est sa mere:
Mais que Pélée en soit le pere,
Ou qu'il soit un fils de putain,
L'un & l'autre n'est pas certain.
Il est certain, par la grosseffe,
Qu'il est le fils d'une Déesse;
Et sieur Hector, en vérité,
Méritoit bien d'en être né.
Il est mort, & c'est grand dommage.
Il nous rendoit beaucoup d'hommage,
Et nous donnoit, en bœuf ou veau,
Tout ce qu'il trouvoit de plus beau,
Le meilleur de la boucherie;
Et non pas de cette voirie
Que l'on achette à bon marché,
Et dont le don est un péché.
Quant à l'égard de son squelette;
Que justice enfin lui soit faite.
Son corps est un peu maltraité;
Mais, ce corps une fois gité,

Qu'importe, dans la sépulture ,
Qu'il ait belle ou laide figure ?
Qu'on ait le cul malade ou sain ,
C'est alors un égal destin.
Pour ce qui regarde sa biere ,
J'y pourvoirai d'une maniere
Qu'Achille même le rendra
A Priam , qui l'attendrira :
Mais, bien entendu pour la somme
Qu'à-peu-près peut valoir un homme ;
Et je veux même que Thétis
Porte mes ordres à son fils ;
Que de plus , elle soit contente ...
Seigneur , je suis votre servante ,
Reprit-elle , en le saluant ,
Un pied derriere , un pied devant.

Pendant qu'ainsi Jupin raisonne ,
A Pergame il n'étoit personne
Qui, sur le chapitre d'Hector ,
Ne moralisât sur la mort.
Priam disoit : Que Dieu confonde
Celui qui s'attache à ce monde !
Oh ! que c'est une grande erreur
Que de trop y livrer son cœur !
Je ne suis plus qu'une carcasse :
Mais, n'eussé-je encor que la face

De l'enfant qui pend au tetton ,
Priam seroit toujours garçon ,
De peur d'avoir une famille ,
Dont d'abord l'espérance brille ,
Et qui , par des hasards de chien ,
Diminuée & devient à rien.
Si je ne maudis pere & mere ,
Il ne s'en faut , par ma foi , guère.
Cent-mille diables font-ils pis
Que ne l'est le sort de mon fils ?
Là-dessus sa main assassine
Afflige sa rauque poitrine
D'un démesuré coup de poing ,
Dont sa femme Hécube témoin
Lui dit , en larmoyant : Mon homme ,
Je me tuerai , si tu t'assomme . . .
Par sembleu ! quand tu te tuerois ,
Crois-tu que je m'en soucierois ?
Le malheur qui mon fils m'enlève ,
(Perte dont il faut que je crève ;)
Il me poursuit trop , ce malheur ,
Pour me faire aucune faveur.
Que je te haïs ! vieille vilaine !
Que pour ma race j'ai de haine !
Que j'ai de haine pour le jour !
Que je me déteste à mon tour !

Je haïs tout , comme on fait le diable....

Que ce dépit est pitoyable !

Dit Hécube ; il vaudroit bien mieux

T'exciter à louer les Dieux ...

Eux ! peste soit de la canaille !

Ont-ils jamais rien fait qui vaille ?

Voilà ma foi d'honnêtes-gens !

Que font-ils ? que coquins puissants.

Mais , trop loin la douleur m'emporte :

Et si j'en médis de la forte ,

C'est moins méchante intention ,

Que par excès d'affliction.

Allons , allons trouver Achille.

Que des larmes mon œil distille ,

Et que , de ces pleurs distillés ,

Ses yeux deviennent tout mouillés.

On rit souvent , quand on voit rire ;

Et qui voit sangloter , soupire.

Un bâilleur en fait bâiller cent ;

Les moutons sautent , un sautant.

Or donc , à peine ce bon-homme

L'alloit faire , tout ainsi comme

Il en a formé le dessein ,

Qu'Éris , de la part de Jupin ,

D'une apparition subite ,

Vint , & lui dit : Courez-y vite ...

Eh! qui diantre vous croyoit-là?...
Cependant, Monsieur, me voilà.

Il reprit : La chose est certaine :

Mais, pourquoi prenez-vous la peine

De venir ici m'effrayer

Si fort que j'ai pensé crier ?

Mon cœur tremousse d'épouvante ;

J'en aurai du moins la courante...

Remettez-vous, pauvre vieillard ;

Faites atteler votre char :

Car Sire Jupin vous ordonne

D'aller de ce pas en personne

Vers l'assassin de votre fils ,

Prêt à le rendre à fort bon prix.

Là-dessus Dame Iris s'envôle.

Il ne dit pas une parole ,

Sinon, quand elle fut en l'air :

Mes compliments à Jupiter.

Or çà, dit Priam à sa femme ;

Je suis un peu brusque, Madame ;

Mais, dans le fond, rudesse à part ,

Ma foi, je suis un bon penard :

Je chante pouille, je crieaille ;

Et tout cela, c'est feu de paille.

Tiens, Margot, raccommodons-nous...

Que l'on souffre avec les époux !

Oh , pardi ! si tu fais la fiere ,
 Je vais te tourner le derriere.
 Adieu , je vais chercher Hector...
 Eh ! laissez-le , puisqu'il est mort ;
 Car c'est trop vous exposer , Blaise...
 Nous pleurerons tout à notre aise ,
 Et nous gémirons sur son corps...
 Eh ! de quoi servent ces transports ?
 Pour moi , je ne vois point les charmes
 Que l'on trouve à verser des larmes
 Sur l'épouvantable minois
 D'un vilain trépassé sans voix...
 Mais , il faut bien avoir sa cendre...
 Oh bien ! va donc te faire pendre ;
 Car ton Achille , en vérité ,
 Connoît mal l'hospitalité.
 Ne sçais-tu pas que ce foudrille
 A tué toute ta famille ?
 Et quand il en verra le tronc ,
 Il le tuera comme un cochon.
 Tu diras qu'en te voyant braire ,
 Il en deviendra débonnaire.
 Moi , je dis que plus tu brairas ,
 Et plus tu le divertiras :
 Qu'en te disant , Dieu te console ,
 De temps-en-temps la croquignole

Dessus ton nez s'exercera ,
Et grande douleur te fera :
Tu crieras d'un meilleur courage ;
Il n'en voudra pas davantage.
Il me semble à présent le voir ;
L'ouïr dire : Quel avaloir !
Quel gosier ! voyez , je vous prie ;
Comme ce vieux bon-homme crie !

Las , enfin , de t'ouïr heurler ,
Il dira qu'on t'aille étrangler :
Ce sera là la fin tragique
De ta pitoyable musique ,
Et sur laquelle cependant
Tu fondes un espoir si grand.

Notre fils est mort à la guerre.
Quant au reste de sa misère ,
Ecorchures & nudité ,
Reins fracassés & cul crotté ;
Ventre troué , perte d'entrailles ,
Ce sont des suites de batailles.
Quelques gens me répartiront
Que les vautours les mangeront ;
Que ce sort , dont l'image offense ,
Ne sied qu'au gibier de potence.
Eh bien ! pour en être mangé ,
Dès sa naissance il fut jugé.

Ce cercueil est-il si funeste ?
Et leurs ventres ont-ils la peste ?
Combien d'hommes & de garçons
Sont-ils mangés des moucheron ,
(Je dis , piqués) pendant leur vie !
Mais , c'est une badinerie ;
L'endroit démange , & puis c'est tout.
L'ampoule y vient , & c'est beaucoup.
Si d'un mort un vautour se foule ,
Du moins il n'y vient point d'ampoule :
Et d'ailleurs , après le trépas ,
Les vers ne nous rongent-ils pas ?
Bref , enfin , que dirai-je encore ?
Jupin , ce grand Dieu qu'on honore ,
Ce Jupin avoit résolu
Les meurtrissures de son cu.
Oui , par son décret , ce derriere
Devoit se fouiller de poussiere.
Il est bien vrai que ce décret
N'est pas le plus sagement fait ;
Mais , Jupiter étant le maître ,
Il faut passer par la fenêtre ,
Ou , sans milieu , passer par-là :
Le proverbe nous dit cela.

Ce décret est une injustice ,
Une étourderie , un caprice :

Mon cher Hector méritoit mieux ;
Mais, fais donc rendre compte aux Dieux,
Perchés là-haut dans leur demeure,
Ils s'embarassent bien qu'on meure
La gueule droite ou de travers ;
Ils s'embarassent bien des vers
Qui dévorent une carcasse,
Et qui grignotent une face.
Hélas, je voudrois seulement
Tenir Achille un seul moment.
Qu'il auroit de coups d'étrivière
Bien appliqués sur le derrière !
Souviens-toi du cu de mon fils,
Répondrois-je à ses plus hauts cris.

Peste soit du cu que tu *nomme*
A tout moment ! lui dit son homme :
Tu n'as qu'un cu pour entretien.
Je devrois être au camp Troyen.
Çà, donne-moi quelque monnoie....
Moi ! reprit la Reine de Troie ;
Je n'ai, je pense, que six blancs :
Cela peut-il s'offrir aux gens ?
Et crois-tu que Monsieur Achille
Par six blancs soit rendu docile ?
Mon Dieu ! lui répond son époux,
Six blancs & six blancs font cinq fous.

Cinq sous , en ce temps misérable ,
Sont une somme raisonnable.
Si j'y joins quelque chose encor ,
C'est bien tout ce que vaut Hector.

Après ces mots , il fend la presse ;
Le peuple autour de lui s'empresse ;
Et crioit : Où diable allez-vous
Vous exposer parmi les coups ? ...
Eh ! maudit soit le tintamarre ,
Répondit-il en criant , garre !
Vous m'étourdissez de vos cris :
Allez-vous-en dans vos taudis.
Le corps de mon fils est en loque ;
Voulez-vous que le loup le croque ?
Allez-vous-en : bien-tôt le Grec
Sçaura bien vous fermer le bec.
Je ne donnerois pas deux mailles
De vous autres , pauvres canailles !
Car , par ma foi , vous m'avez l'air
D'avoir bientôt un pied de fer
Dans le derriere ou la fressure ,
Et de faire pauvre figure.

Les fils du sieur Priam , alors ,
S'en vinrent , avec grands transports ,
Lui dire : O papa de nos âmes !
Nous vous supplions par ces femmes ,

Par leurs maris , par leurs enfants ,
De conserver le reste d'ans
Que le Ciel , qui nous aime , donne
A votre gothique personne....

Moi , par le grand diable d'enfer ,
C'est-à-dire , par lucifer ,
Leur répondit Monsieur leur pere ,
Je vous somme de laisser faire
Un papa qui ne fait de vous
Pas plus de cas que de ces choux
Tous dévorés par la chenille ,
La peste soit de la famille !
Que n'étois-jé perclus , le jour
Que l'engendra mon sot amour !
Votre frere est tué , voirie !
Vous n'avez pu sauver sa vie :
Vous ne l'avez voulu ni pu.
Vîte , allons , tournez-moi le cu ;
Ou de ma verge je vous cingle.
Il valoit , mardi ! plus d'épingles
Que vous ne valez de patards.
Hors d'ici , citadins cagnards.

Priam alors marche à son aise ,
Assis pourtant sur une chaise ;
Car le bon-homme étoit en char,
Et lorsqu'il fut plus à l'écart ,

De par Jupin , le sieur Mercure
Parut comme par aventure ,
Sous la figure d'un guerrier.
Je voudrois bien vous charrier ,
Ou conduire votre carrosse ,
Dit-il , ô Monarque à la bosse !
(Car ce Dieu s'étoit apperçu
Que ce bon Prince étoit bossu.)
De Soudards je crains qu'une troupe
La bourse & le cou ne vous coupe ,
Et moi , qui connois le terrain ,
Je vais enfiler un chemin
Où le diable , avec sa lunette ,
Ne verra pas notre charrette.

Hélas ! j'ai , répondit le Roi ,
Bonne provision d'effroi.
Il est vrai que c'est être bête
Que d'exposer ainsi sa tête ;
Principalement pour un mort :
C'est mon grand animal Hector...
Ha ! Monseigneur , la mort tout fauche ;
A propos , son épaule gauche
N'est-elle pas haute d'un doigt
Plus que la droite ou côté droit ?
Oui , Monsieur , répondit le pere ;
Il tenoit en ce de sa mere.

Mais, tout en discourant ainsi,
J'apperçois Maître Achille ici,
Dit Priam; & je vais descendre, ...
Moi, grand Roi, je vais vous attendre.
Mais, ô vénérable vieillard !
Gardez-vous d'être babillard :
Je haïs de faire un pied de grue,
Ou dans les champs, ou dans la rue ;
Et j'attends impatiemment. ...
Oh ! je reviens dans le moment, ...
Entrez dans la tente d'Achille. ...
La chose n'est pas si facile,
Reprit Priam; l'huis en est clos. ...
Je sçais, dit l'autre, quatre mots
Qui feront bien ouvrir la porte.
Quand il eut parlé de la sorte,
Ce Dieu cessa d'être garçon.
Priam dit: Ah ! le grand fripon !
Par ma foi, je suis une buse.
Qu'on trompe avec la moindre ruse.
Pardi, vous avez un bon cœur ! ...
Je suis bien votre serviteur.
Tout compliment est ridicule.
Tenez, voici le vestibule
Du fils de Thétis, l'assassin
Du sieur Hector, le grand flandrin

Le voyez-vous là-bas qui mange ?
Et son valet , lequel arrange
Sur sa table deux ou trois plats ? ...
Je crois que je ne le vois pas ;
J'ai dans les yeux tant de foiblesse ,
Qu'apporte avec soi la vieillesse ,
Qu'en vérité mon œil ne voit
Pas plus loin que mon petit doigt.
Je l'apperçois , Seigneur Mercure ;
Il prend d'un plat de là friture.

Ce disant , Priam avança ,
Et tout de son long se versa ;
C'est-à-dire , qu'il se prosterna.
Que Dieu vous garde de l'Averne ;
De ses tourments & de ses feux ,
Qu'on dit en ce lieu très-affreux ,
Cria-t-il au Seigneur Achille ,
Qui dit : Chassez cet imbécille. ... ?
Hélas , Monsieur , je suis Priam. ...
Comment ! vous êtes le grand Kam ;
Ou bien le Monarque de Troie ?
Vraiment , j'en ai bien de la joie :
Vous gouvernez de grands fripons ;
Mais , mettez-vous sur vos talons.
Relevez-vous ; & je vous prie
Que votre illustre Seigneurie

Ne parle d'enfer ni de feux;
Car, voyez-vous, je suis peureux...
Oh bien ! répondit le Monarque,
Que Dieu vous garde de la barque
A Caron.... Maugrebleu du sot !
Par la jarni ! rayez tout mot
Qui peut regarder l'autre Monde.
Parlez de la machine ronde ;
Parlez des affaires du temps ,
Des bien attrapés Partisans.

Or çà', reprit le Roi de Troie ,
Tenez , voilà de la monnoie ;
Et rendez-moi mon fils Hector ,
Que je n'ôse dire être mort.
Tel que me voit là votre Altesse ,
Si je vous parle avec bassesse ,
La faute en est au seul Destin ,
Qui me laisse à peine du pain.
Je n'eusse , avant votre arrivée ,
Jamais fait pareille corvée.
J'étois , avant ce fatal jour ,
Nommé chez moi le Roi tout court.
Mon épouse étoit toujours pleine ;
Elle a tiré de sa bedaine ,
Je crois , cinquante enfants grouillants ,
Tous bien mangeants & fémillants.

Par vous, la plus grande partie
A perdu cette pauvre vie.
Pourtant, il me restoit encor
Le nommé Jean-François Hector.
Mais, à présent, plus ne me reste.
Bien vous a pris, la malepeste !
De l'avoir de son long couché ;
Car, il vous eût parbleu ! fauché.
Il est défunt, & son squelette
De cercueil a grande disette,
Et d'une chemise, bien pis.
Monsieur, rendez-moi ce cher fils.
Voyez, au nom de votre pere !
Priam se courber jusqu'à terre.
Ayez pitié de ce vieillard,
Incommodé du cochemar....
Est-ce une grande maladie ?
Dit Achille pour répartie.
Mettez-vous donc sur vos ergots.
Quel âge avez-vous, à propos ?
Mais, tant de questions sont vaines.
Pardi ! vous prenez bien des peines !
Je sens pour vous autour du cœur
Me tourner certaine douceur.
Je ne suis point un méchant homme ;
Donnez-moi toujours votre somme.

Ma foi ! je l'avois oublié,
Tant vous me faites de pitié.
C'est à vous une grande audace
De venir rechercher ma face,
Moi qui suis encor teint du sang
De votre grand coquin d'enfant.
En voyez-vous à ma cravate ?
Voilà la redoutable patte
Qui l'a mis au nombre des morts,
Et qui pourroit sur votre corps
S'exercer encore à merveilles,
Et vous couper les deux oreilles.
J'aurois quelque tentation
De vous faire amputation
De votre nez ; ou , par exemple ,
De vous frapper droit à la temple.
Mais, vous pleurez trop tendrement :
J'en agirai chrétiennement.

Mon pauvre Priam , quand j'y pense ,
La vie a bien de la souffrance !
Les Dieux se moquent bien de nous.
Tout nous est dur , tout leur est doux !
Si nous goûtons un peu de joie ,
Hélas ! que de fausse monnoie !
Ou plutôt , que de mauvais grain
Se mêle parmi notre pain !

Mon pere est puissant, Dieu sçait comme;
 Et le bonheur presque l'assomme:
 Il en crève. Il a le gousset
 Ce qu'on appelle bien complet:
 Il couche avec une Déesse;
 A toujours du pain de Gonesse:
 Enfin, pourvu qu'il soit sauvé,
 Il est plus heureux qu'un crevé.
 Combien croyez-vous qu'il endure;
 De ce que moi, sa géniture,
 Fils unique, *ergo* son aîné,
 L'ai sottement abandonné?
 Doutez-vous qu'il ne fût bien-aise
 De me dire: Prends une chaise?
 De plus, ce bon papa voit clair,
 Et sçait, comme moi mon *Pater*,
 Que mon corps doit dans cette guerre
 Mesurer de son long la terre.
 Quoique je ne l'ignore pas,
 Je n'en manque pas un repas.
 A présent, je fais des conquêtes.
 Vous autres, plus sôts que des bêtes,
 Vous pensez qu'il n'est point de gueux
 Plus satisfait & plus heureux.
 Mais, morbleu! c'est ce qui vous trompe.
 Mes exploits ne sont que la pompe

Qui doit précéder le convoi
Que j'aurai bientôt après moi.
Et vous, vieux pere de famille ;
Votre sort de malheurs fourmille.
Dame Hécube vous a porté,
Dites-vous, de compte arrêté,
Cinquante enfants ! Jamais femelle
De cochon, je crois, ne fut telle !
Vous étiez très-riche en argent,
Et d'un vaste Empire Régent ;
Et tout cela, chose effroyable !
Est allé, comme on dit, au Diable.
Pourquoi seriez-vous, Sire Roi,
Moins triste & moins joué.que moi ?
Allez, avalez-moi ce verre,
Et supportez votre misere.
Ma boisson, mon contentement,
Répondit le Prince Priam,
C'est d'avoir d'Hector la carcasse.
Achille alors fit la grimace,
Et dit : Maugrebleu du faquin !
Buvez-moi ce verre de vin . . .
C'est donc à vous . . . Avale, avale,
Mais, je pense qu'il a la gale.
Rincez ce verre, Bourguignon ;
Car elle se gagne, dit-on.

N'avez-vous

N'avez-vous pas quelque voiture,
 Pour qu'on y jette la figure
 Du mort que vous me demandez ?
 Eh mais ! que diantre ! répondez :
 Êtes-vous sourd ?... Oui, fleur Achille ;
 J'ai l'ouïe un peu difficile...
 Je demande, si, par hasard,
 Vous êtes venu dans un char...
 Non, Monsieur ; dans une charrette...
 Vous m'avez l'air sur l'étiquette,
 (Soit dit pourtant sans vous fâcher)
 D'avoir un esprit de vacher.
 Répondit l'autre, qui lui donne
 D'Hector la défunte personne,
 Ses souliers & son casaque,
 Son capel & ses bas de lin,
 En disant : Vîte, qu'on emporte
 Ce vilain morceau de chair morte ;
 Car, en le voyant, il me prend
 Une fureur d'emportement.
 Allons, détaléz, vieux soudrille,
 Avec le mort & sa guenille ;
 Je donne douze jours encor
 Pour que vous inhumiez Hector...
 Hélas ! Seigneur, Dieu vous le rende,
 En vous envoyant une bande,

Dit Priam , de prospérités....
Ventrebleu ! dit l'autre , sortez.
Priam partit ; le Dieu Mercure
Conduisit encor la voiture.
Cassandre la vit , & cria
Qu'il falloit qu'un chacun prie
Pour l'âme de son pauvre frere ,
Que ramenoit Monsieur son pere.
Le peuple accourut là-dessus ;
Et puis l'on ne s'entendit plus ,
Tant chacun crie & se lamente :
Mais celle qui plus se tourmente ,
C'étoit Hécube. Homere dit
Qu'Andromaque aussi se plaignit ;
Mais de façon qu'il semble dire
Que par honneur elle soupire.
On l'étendit sur un lit noir ,
Afin que chacun pût le voir.
L'un pleure d'un air pitoyable ;
Un autre dit : il pue en diable !
Les dévots Sacrificateurs
Chanterent après leurs douleurs :
J'entends qu'on fit une musique
Dont l'air étoit mélancolique.
Andromaque , sincère ou non ,
Dit : O mon Dieu ! le vilain ton !

O corps mort ! ô visage pâle !
 Que ton teint est mangé de hâle !
 Te voilà mort ; & ta Margot
 Ne t'entendra plus dire un mot.
 Que veux-tu que ton fils devienne ?
 Moi, qui veux-tu qui m'entretienne ?
 Nous allons donc être tous deux
 A l'aumône , ainsi que les gueux !
 Car , mon mari , pour que j'espère
 Sur le secours de mon beau-père ,
 Je sçais trop que tous les parents
 Ne sont qu'impitoyables gens.
 Ah , mon Hector ! ah , mon cher homme !
 N'as-tu pas caché quelque somme ?
 Je suis sans argent , sans crédit.
 Alors la voix elle perdit.

Hécube , à son tour voulut faire
 Un mot d'oraison funéraire.
 Hélène s'en mêloit aussi ,
 Et dit : J'enrage d'être ici.
 On le mit après dans la bière ,
 Et chacun y fit sa prière.
 Quant à vous , Monsieur mon Lecteur ,
 Je suis fort votre serviteur.
 Avez-vous ri ? J'en suis bien-aise.
 Cependant , ne vous en déplaît ,

N'allez pas prendre ce Livret
Pour un tissu de *quolibet*.
En le lisant , n'allez pas dire
Qu'il n'est propre qu'à faire rire ;
Parce que Maître Agamemnon ,
Et tous ces Messieurs au grand nom ,
Priam , Achille , Hector , Ulysse ,
Y font un rôle de Jocrisse.
Sçachez de moi que ces Héros ,
Dans leur espèce , sont des fots ;
Lesquels , grâce à notre bêtise ,
Font qu'on estime leur sottise :
Car , bêtise est d'estimer grands
De malheureux tueurs de gens.
Il me semble que l'on me berce ,
De louer qui force sang verse ;
Moi , je dirai qu'un Chirurgien
A ces Héros ne cède en rien.
Je voulois finir mon Ouvrage
Par un trait qui fût un peu sage ;
Et le trait seroit assez bon ,
N'étoit cette comparaison.
Achevons mieux. Dans cette vie ,
En vérité , tout est folie ;
J'en jure ; je dois être cru ,
A moins qu'on ne soit bien tétu.

Fin du dixieme Volume

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

LE CABINET DU PHILOSOPHE.

<i>Sixieme Feuille. Du Style.</i>	Pag.	1
<i>De la Critique.</i>		17
<i>Le Voyageur dans le Nouveau Monde.</i>		19
<i>Septieme Feuille.</i>		20
<i>Huitieme Feuille.</i>		39
<i>Neuvieme Feuille.</i>		58
<i>Dixieme Feuille.</i>		77
<i>Onzieme Feuille.</i>		98

HOMERE TRAVESTI.

<i>Évocation de l'Ombre d'Homere.</i>	154
<i>Sommaire général pour l'intelligence de l'Iliade Travestie.</i>	157

<i>Homere Travesti. Livre I.</i>	163
<i>Livre Second.</i>	202
<i>Livre Troisieme.</i>	238
<i>Livre Quatrieme.</i>	281
<i>Livre Cinquieme.</i>	307
<i>Livre Sixieme.</i>	344
<i>Livre Septieme.</i>	375
<i>Livre Huitieme.</i>	407
<i>Livre Neuvieme.</i>	439
<i>Livre Dixieme.</i>	475
<i>Livre Onzieme.</i>	503
<i>Livre Douzieme.</i>	533

Fin de la Table.

